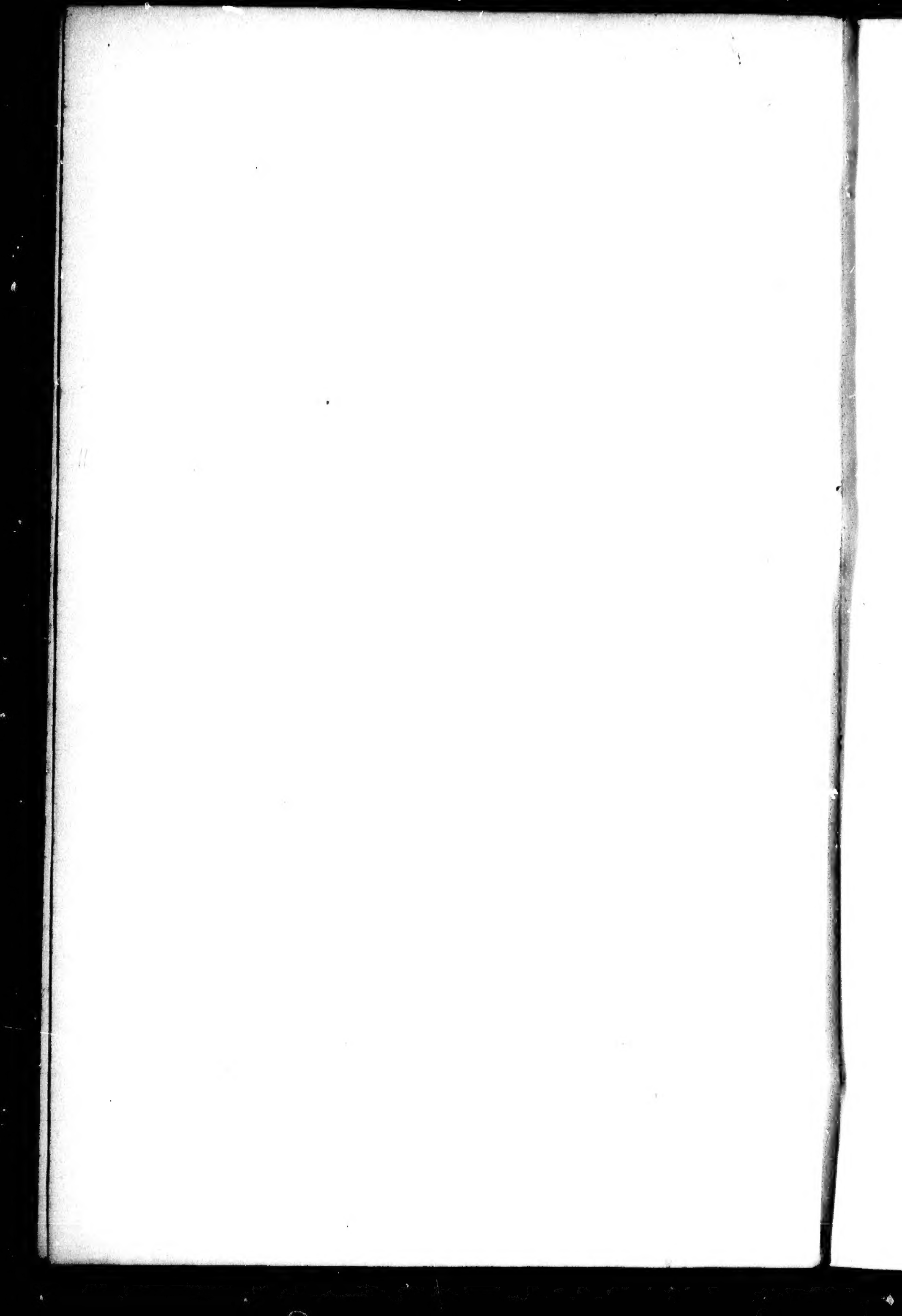


# HISTOIRE

DE LA DÉCOUVERTE ET DE LA CONQUÊTE

DE

# L'AMÉRIQUE

PAR J.-H. CAMPE

PARIS. — TYP. LACRAMPE ET COMP., RUE DAMIETTE, 2.

# HISTOIRE

## DE LA DÉCOUVERTE ET DE LA CONQUÊTE

DE

# L'AMÉRIQUE

PAR J.-H. CAMPE

TRADUCTION NOUVELLE, PRÉCÉDÉE D'UN ESSAI SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE L'AUTEUR

PAR

CHARLES SAINT-MAURICE

Traducteur des Mélanges de Wieland

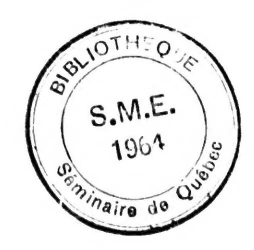
ORNÉE DE CENT VINGT VIGNETTES GRAVÉES SUR BOIS PAR M. LACOSTE AINÉ
D'APRÈS LES DESSINS DE M. BERTRAND

PARIS

LAVIGNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1, RUE DU PAON-SAINT-ANDRÉ

1845



# ESSAI

SUR

# LA VIE ET LES OUVRAGES

## DE CAMPE.

---

Il faut le dire à la louange de l'Allemagne, où les études sérieuses, les travaux utiles ont conservé leur valeur et trouvent leur récompense dans l'estime publique, elle sait honorer l'écrivain qui consacre ses veilles à l'éducation de la jeunesse, l'auteur dont l'ambition modeste s'est renfermée dans un genre de compositions destinées à rendre l'enseignement plus facile, à dégager la science des formes qui souvent effraient ou rebutent le jeune âge. En Allemagne, la reconnaissance, qui est aussi quelquefois la justice, n'a jamais fait défaut aux auteurs laborieux qui se sont voués avec succès à cette tâche pénible; là, cette reconnaissance même a un caractère et une expression qui ont quelque chose de noble et de touchant à la fois : le nom de l'écrivain dont l'ouvrage a mérité de devenir classique n'est prononcé qu'avec respect au sein des familles, comme celui d'un ami, d'un bienfaiteur; ce souvenir affectueux s'y transmet comme une tradition, et des générations de lecteurs reconnaissants se succèdent dans une espèce de culte pour l'auteur et pour son livre, surtout si sa vie n'a point démenti son œuvre et réfuté ses enseignements, si la mémoire de l'homme de bien les fortifie par l'autorité de la vertu.

C'est ce qui explique la faveur dont jouissent depuis près d'un demi-siècle les écrits de Campe : le temps et les rivalités qui ont essayé de la lui disputer n'ont pu l'affaiblir; il règne encore dans la bibliothèque du jeune âge; l'âge mûr même l'admet dans la sienne; les éditions de ses ouvrages se multiplient, comme à l'époque de leur nouveauté; des traductions dans toutes les langues de l'Europe continuent à témoigner de cette estime générale qui reste fidèle aux productions de Campe; certes, il faut reconnaître dans cette perpétuité de suffrages unanimes un hommage au mérite de l'écrivain, à sa supériorité dans un genre qui a aussi ses difficultés et qui peut donner la gloire.

Campe (Joachim-Henri) naquit à Deusen, dans la principauté de Brunswick-

Wolfenbuttel en 1746. Sa famille était pauvre; elle balança quelque temps à faire les frais de son éducation ; mais avertie par les dispositions du jeune enfant, par sa précoce intelligence, elle s'imposa de pénibles sacrifices, et Campe put suivre les cours d'une école où il eut le bonheur de rencontrer d'excellents maîtres : c'était celle d'Holzminden, et il y fit avec succès une partie de ses études. Ses parents et peut-être sa vocation le destinaient à l'état ecclésiastique ; il passa de l'école d'Holzminden à l'université de Halle, où il fut bientôt compté parmi les meilleurs élèves en théologie.

Mais là, le jeune théologien eut à lutter contre de dangereuses tentations qui l'entraînaient vers la littérature ; il avait rencontré à Halle des condisciples qui sacrifiaient en secret aux Muses, et qui depuis ont honoré l'Allemagne par leurs ouvrages. Campe, entraîné par ses goûts, fit aussi des vers, composa quelques petits écrits inspirés par les circonstances et que sa modestie garda prudemment dans son portefeuille; parmi ses essais il y avait aussi des traductions ou des imitations des poëtes de l'antiquité et des poëtes français. Quelques-uns de ses vers furent publiés dans des recueils littéraires de l'Allemagne, mais sous le voile de l'anonyme ou du pseudonyme : l'honneur de l'insertion suffisait à son amour-propre peu exigeant; ses amis eux-mêmes n'étaient pas mis dans la confidence de ces triomphes clandestins du théologien poëte. C'est que Campe avait le sentiment de ses devoirs ; pénétré des obligations qui lui étaient imposées par sa famille, il ne regardait la culture des lettres que comme un délassement ; il fallait qu'il s'assurât un état dont les produits devaient l'aider à s'acquitter envers ses parents. Aussi les professeurs de Campe ne purent-ils jamais surprendre le secret de ses études littéraires; et, grâce à ses progrès dans la théologie, il fut bientôt jugé digne d'enseigner lui-même cette science à ceux dont il était naguère encore le condisciple. Dès lors, en attendant une place qui lui était promise, il dut chercher d'autres ressources pour venir en aide à sa famille ; il donna des leçons de grec et de latin et compta, en peu de temps, beaucoup d'élèves. Quoique bien jeune encore, il avait déjà cette gravité nécessaire au maître et que l'âge et l'expérience de l'enseignement peuvent seuls donner ; il se préparait ainsi aux fonctions qu'il devait exercer plus tard avec tant de succès, et sur un théâtre plus digne de ses talents.

A Halle, comme à Holzminden, il s'était fait des amis et avait trouvé des protecteurs. Né sujet du duc de Brunswick-Wolfenbuttel, un des meilleurs généraux du grand Frédéric, il dut à la recommandation de ce prince la place d'aumônier d'un régiment prussien qui était en garnison à Postdam. Il s'y rendit en 1773 ; c'était l'époque du premier démembrement de la Pologne. Campe put voir de près le héros du siècle, le monarque qui avait gagné tant de batailles et fait tant de mauvais vers, le prince philosophe, l'ami de Voltaire. Le jeune aumônier ne fut point séduit par le prestige de ce grand nom ; à peine arrivé en Prusse, il lui tardait de quitter des fonctions qui l'attachaient à un gouvernement qu'il n'aimait pas. Peut-être le souvenir de l'ingratitude de Frédéric envers le duc Ferdinand de Brunswick influa-t-il sur le jugement et sur les dispositions de Campe ; car le roi de Prusse oubliant les éclatants services que ce prince lui avait rendus, avait poussé l'oubli des convenances jusqu'à lui disputer la place de doyen du chapitre de Magdebourg. Le caractère de Frédéric, ses principes politiques, contribuèrent sans doute à dégoûter Campe du service prussien ; il saisit donc avec empressement la première occasion qui lui fut offerte de renoncer aux fonctions d'aumônier en Prusse.

L'espèce de noviciat professoral qu'il avait fait à Halle lui avait révélé en quelque sorte son aptitude pour l'enseignement, et l'avait fait connaître d'une manière avantageuse; il désirait vivement une position où il pût se livrer à ses goûts et éprouver par l'application ses théories sur l'éducation de la jeunesse. Désigné comme le seul homme capable de remplacer le célèbre Bazedoff, qui avait dirigé avec la plus grande dictinction l'institut de Dessau, dit *Philantropinum*, il devint, en 1776, le chef de cet établissement et continua dignement l'œuvre de son prédécesseur. Mais il ne resta qu'une année à Dessau; des offres brillantes l'appelèrent à Hambourg, où il fonda un établissement du même genre, et dont la prospérité rapide couronna les efforts du fondateur. Bientôt l'Institut de Hambourg ne fut plus assez vaste pour recevoir les nombreux élèves qui s'y présentaient.

La réputation de Campe s'était étendue dans toute l'Allemagne et même en France; il ne pouvait suffire à l'empressement des familles qui voulaient confier leurs enfants à un aussi estimable maître. On vantait les talents du directeur, le système de son enseignement, l'excellence de ses leçons. Les élèves parlaient de sa bonté, mais non pas de manière à faire supposer que cette bonté fût chez lui de la faiblesse; Campe, au contraire, était sévère, car il savait que, sans la sévérité, un maître ne peut être obéi; mais il était juste, mais il tempérait la sévérité par le secret ou plutôt par l'à-propos de l'indulgence; il étudiait les caractères de ses élèves, dispensait dans une juste mesure l'éloge et le blâme, les punitions et les récompenses. Habile surtout à saisir, à reconnaître la vocation de chaque enfant, les études qui lui convenaient, il était le conseiller des familles; il les éclairait sur le danger de ces calculs, de ces dispositions prématurées qui préjugent l'avenir; il les guidait dans le choix des états et des professions de leurs enfants, et aucun père n'eut à regretter d'avoir suivi ses conseils.

De cette école florissante sortirent beaucoup d'hommes qui se distinguèrent dans les sciences, dans les arts et dans les lettres; quelques-uns occupèrent avec éclat des postes éminents, et des magistrats, des diplomates, des généraux, furent les élèves toujours reconnaissants de Campe. Ce laborieux instituteur, dont l'activité singulière ne reculait pas devant les détails d'une tâche pénible, se multipliait, en quelque sorte, pour y suffire. Secondé par des maîtres intelligents, il savait leur communiquer l'ardeur de son dévouement et de son zèle pour l'instruction de la jeunesse confiée à ses soins. Aussi l'Institut de Hambourg était-il cité comme un établissement modèle dans l'Allemagne; il avait fait presque oublier celui de Dessau, et Campe reçut de nombreux témoignages d'estime et de gratitude de la part de la ville qu'il avait dotée d'une excellente école.

Campe était fier, et avec raison, de son ouvrage; il jouissait de son bonheur, et l'on peut dire de sa gloire; car pourquoi refuserait-on ce nom au succès de travaux aussi nobles, aussi utiles? Mais ils avaient épuisé les forces de Campe. Après sept années passées à Hambourg, dans les doubles fonctions de directeur et de professeur, sa santé affaiblie ne lui permit plus de les remplir; toutefois les instances de sa famille purent seules le décider à quitter un établissement qui lui était cher à tant de titres: il le céda, en 1783, au professeur Trapp, et se retira à Tristow, village situé près de Hambourg. Là il pouvait aider son successeur de son expérience; il venait souvent visiter l'école qu'il avait fondée, et souvent aussi il faisait entendre à ses anciens élèves la voix paternelle du maître, objet de leur respectueuse affection.

Heureux dans cette retraite studieuse, Campe avait commencé divers ouvrages d'éducation, lorsque le duc de Brunswick, juste appréciateur de ses talents, le nomma conseiller des écoles dans le duché de Brunswick et chanoine du chapitre de Saint-Syriaque. Campe n'avait pas sollicité ces deux places; loin de là, il eût préféré le repos dont il jouissait à Tristow aux honneurs qui devaient l'éloigner de ses élèves chéris; mais il y avait là aussi des devoirs à remplir, et il pouvait encore être utile. Ces considérations l'emportèrent sur ses goûts; il en fit le sacrifice à sa patrie. Il arriva à Brunswick en 1787, et l'accueil distingué que lui fit le prince le confirma dans l'espoir qu'il ne serait pas contrarié par le pouvoir dans l'exercice de ses fonctions. A peu près à la même époque, il obtint la direction de la librairie d'éducation de Brunswick.

Campe avait déjà publié plusieurs ouvrages qui avaient contribué à appeler sur l'auteur l'attention publique; le premier, qui avait pour titre : *les Facultés dont est douée l'âme humaine de sentir, de penser*, etc., et publié en 1776, était un petit traité dans lequel l'auteur exposait avec beaucoup de clarté les principes de la philosophie et les mettait à la portée de la jeunesse; il les résuma ensuite dans un autre livre, *la Petite Psycologie pour les Enfants*, qui parut à Hambourg en 1780. Un troisième ouvrage, qui eut beaucoup plus de succès, le *Livre de Morale à l'usage des Enfants*, avait signalé et caractérisé en même temps le talent spécial de Campe pour un genre de composition dans lequel il devait être supérieur.

Mais ce fut le *Robinson Crusoé* en dialogues qui placa Campe au premier rang des auteurs qui travaillaient pour le jeune âge; il avait, il est vrai, imité l'ouvrage de Daniel de Foé; toutefois, si le fond ne lui appartenait pas, si les principaux épisodes de cette Odyssée si intéressante étaient empruntés de l'œuvre de l'auteur anglais, il avait su donner à l'imitation des formes qui constituaient le mérite de l'originalité pour l'écrivain allemand. Comme il destinait son ouvrage à l'enfance, il trouvait dans le dialogue un moyen d'explication pour faire pénétrer plus facilement les notions de morale et de science dans les jeunes intelligences; le dialogue lui permettait d'entrer dans des détails pleins d'intérêt, de suspendre le récit par des digressions de différente espèce, mais qui toutes concouraient au même but. D'un autre côté, Campe avait évité le défaut principal reproché à l'auteur anglais, souvent diffus, et dont la narration est quelquefois surchargée d'un luxe de dissertations scientifiques qui fatiguent le lecteur. Campe a retranché ces hors-d'œuvre pour y substituer, mais dans une juste mesure, des réflexions qui sont à la portée du jeune âge : J.-J. Rousseau voulait que *Robinson Crusoé* fût la première lecture de son Émile. On doit croire que s'il avait connu l'ouvrage de Campe, il l'aurait préféré au livre de Daniel de Foé.

Le *Robinson Crusoé* allemand a été traduit dans toutes les langues de l'Europe, et même en turc; il en existe sept ou huit traductions françaises; Campe en donna lui-même une traduction latine en 1781. M. Goffaux, professeur de troisième au Lycée Impérial (aujourd'hui collège de Louis-le-Grand), publia aussi, en 1808, une traduction, ou plutôt un résumé en latin de l'ouvrage de Campe; le *Robinson Crusoëus* de ce professeur distingué, dont la mémoire est restée chère à ses anciens élèves, écrit avec une simplicité élégante, a été souvent réimprimé, et nous trouvons dans la préface de ce traducteur quelques lignes qui expliquent la préférence qu'il a donnée à Campe sur l'auteur anglais : « *Cùm autem Robinsonis Anglici fabularis historia multâ digressione luxuriet atque in omnibus quæ ad pueros pertinent satie-*

*tati fastidioque sit occurrendum, placuit potissimùm seligere optima ex simili de eodem Robinsone fabulâ quam germanicè scripsit Henricus Campe. Hunc igitur auctorem eò lubentiùs secutus fui, quòd ejus narratio aspersa sit sententiis quibus juvenum animi ad pietatem, constantiam et sobrietatem informentur.* » M. Goffaux, en regardant l'ouvrage de Campe comme un excellent cours de morale mise en action, l'appréciait avec beaucoup de justesse.

Ainsi, ce n'était pas seulement comme instituteur, mais aussi comme auteur de livres estimables que Campe avait été désigné au choix du duc de Brunswick pour remplir les fonctions importantes dont il venait d'être chargé. Il se montra digne de la confiance dont l'honorait son souverain. L'instruction publique, dirigée par un homme dont le zèle répondait à son habileté et à son expérience, fit de rapides progrès dans le duché de Brunswick ; les anciennes écoles furent soumises à de sages règlements, qui devaient fortifier les études ; de nouveaux établissements se formèrent pour recevoir de nombreux élèves, et l'activité infatigable de Campe embrassait toutes les parties d'une administration compliquée. Il ne se reposait pas sur d'autres de la surveillance incessante dont ses fonctions lui imposaient le devoir ; il visitait lui-même toutes les écoles, depuis l'établissement fréquenté par les enfants des plus riches familles jusqu'à l'humble classe du village ; il interrogeait les élèves, les encourageait par des récompenses, et, quand il avait remarqué parmi eux quelques enfants dont les dispositions promettaient des talents, il les signalait à la bienveillance du prince, qui s'empressait de leur ouvrir la carrière où ils pouvaient se développer sous l'influence d'une généreuse protection. Un écrivain célèbre de l'Allemagne a dit avec raison, dans une notice consacrée à la mémoire de Campe, qu'il ne lui avait manqué qu'un plus vaste théâtre pour obtenir de plus brillants résultats, et s'élever à une réputation plus éclatante.

Mais, à la fin de l'année 1788, sa santé, qui avait toujours été chancelante, le força de suspendre ses travaux ; les médecins lui conseillèrent de voyager, et il se rendit en France vers le milieu de l'année 1789.

Ce voyage lui avait été conseillé comme une diversion à des occupations pénibles auxquelles Campe se livrait avec une ardeur trop exclusive, avec un dévouement qui excédait ses forces. La France lui offrit le spectacle d'une révolution naissante ; à peine était-il arrivé à Paris qu'il entendit gronder le canon du peuple contre la Bastille, et qu'il vit cette forteresse s'écrouler sous les efforts de l'insurrection. Sans doute les médecins ne promettaient pas l'intérêt d'un aussi terrible spectacle, ni les émotions de scènes aussi saisissantes au voyageur allemand : Campe, témoin de tous les préludes de ce grand mouvement populaire, en subit l'influence. Les cris de liberté qui frappaient son oreille lui inspirèrent un vif enthousiasme pour les principes et pour la cause de la révolution française ; d'ailleurs, elle était encore pure de crimes et d'excès.

Précédé à Paris par sa réputation littéraire, Campe devait en outre à des recommandations puissantes des rapports qui devinrent bientôt très-étroits avec quelques hommes influents du parti qui voulait la réforme des abus et travaillait à l'établissement de la monarchie constitutionnelle. Si parmi ses nouveaux amis il y en eut quelques-uns qui acquirent depuis une célébrité fâcheuse, si tous ne restèrent pas fidèles à leurs serments, on ne saurait sans injustice faire un crime au voyageur de ces liaisons et de son erreur sur le compte d'hommes qui, à l'époque où il les connut, affichant encore la modération, trompèrent le voyageur par la réserve hypo-

crite de leur langage ; peut-être même alors ces hommes étaient-ils encore sincères.

Campe voyait souvent Mirabeau, qui trouvait beaucoup de charmes dans la conversation de l'écrivain allemand, dont l'instruction variée pouvait lui être fort utile. Il aimait à causer avec lui de l'Allemagne politique et littéraire, qu'il connaissait peu, bien qu'il eût écrit sur la monarchie prussienne un gros livre dans lequel il prétendait n'avoir laissé rien à dire après lui. Mais la franchise de Campe relevait sans ménagement les défauts de cet ouvrage, et, dans les discussions auxquelles donnait lieu cette critique, Mirabeau rendait justice à la sagacité, aux vues et aux connaissances de son hôte, qui s'était trouvé dans la position la plus favorable pour étudier l'influence du gouvernement du grand Frédéric sur l'Allemagne en général et sur la Prusse en particulier. Mirabeau avait deviné dans Campe quelque chose de plus que le mérite de l'instituteur et de l'auteur de bons ouvrages d'éducation ; aussi l'engagea-t-il plus d'une fois à quitter la carrière de l'enseignement et à consacrer son talent à quelque grande composition historique. Mais Campe, toujours modeste, répondait que cette tâche était au-dessus de ses forces, et que le succès de quelques ouvrages utiles à la jeunesse satisfaisait son ambition littéraire.

Mais il ne refusa pas, ou plutôt il ne put refuser un honneur que lui firent décerner ses amis, et qu'il partagea avec plusieurs autres savants étrangers : l'Assemblée Nationale lui conféra le titre et les droits de citoyen français.

Campe n'ignorait pas à quelles préventions, à quelles rancunes l'exposait cette espèce d'ovation politique; elles l'attendaient à son retour de France, et quand le conseiller des écoles du duché de Brunswick y reparut, en 1790, avec son nouveau titre de citoyen français, on lui reprocha presque d'avoir abdiqué sa patrie allemande. A Brunswick, comme dans presque toute l'Allemagne, la révolution française avait rencontré peu de sympathies; elle y était jugée avec une sévérité d'autant plus injuste qu'elle n'y était pas comprise. Campe vit s'éloigner de lui quelques-uns de ses meilleurs amis, et son souverain, le duc de Brunswick, se prononça contre les *idées* françaises du conseiller des écoles. La perte de cette place ne causa à Campe aucun regret; elle lui rendait son indépendance, et, pour en constater, pour en maintenir les droits, il se décida à publier sa profession de foi politique, sous le titre de *Lettres écrites de Paris pendant la Révolution*.

Ces lettres parurent d'abord dans le journal de Brunswick, puis furent imprimées séparément. Cette publication était une espèce de défi jeté à ses critiques et à ses adversaires, car il ne modifia nullement l'expression de l'enthousiasme que lui avait inspiré la révolution française; au contraire, il parut l'exagérer encore, comme s'il eût craint qu'on pût douter de la sincérité de son opinion. Mais ces lettres ne produisirent qu'un effet médiocre; les événements avaient marché depuis le retour de Campe à Brunswick, et à peine son ouvrage était-il publié, que déjà il était réfuté par beaucoup de faits qui contredisaient son optimisme. Il avait cru, en quittant la France, que la révolution française avait dit son dernier mot. Égaré par des illusions dont le principe était d'ailleurs très-respectable, il ne prévoyait aucun danger pour la monarchie constitutionnelle, et semblait ne pas admettre l'existence de factions liguées contre elle. Campe n'avait aperçu en France ni ambitieux, ni intrigants; il saluait l'ère d'une régénération complète avec une bonne foi d'admiration qui devait paraître singulière, quand tout en France était encore en question, lorsque la lutte y était à peine commencée entre le peuple et l'aristocratie. Le titre seul de l'écrit politique de Campe, *Lettres écrites de Paris pendant la Révolution*, en indique le

défaut capital, et prouve l'erreur de l'écrivain. Il n'était guère resté qu'un an à Paris, de 1789 à 1790; il prétendait cependant prononcer un jugement définitif sur cette révolution dont le signal venait à peine de se faire entendre.

Dégoûté de la politique, Campe reprit bientôt des travaux qui convenaient bien mieux à ses goûts et à son talent; il se livra avec une ardeur nouvelle à la composition d'ouvrages d'éducation. Le produit de ses livres le mit à même d'acheter la librairie dont il avait été le directeur. Auteur et libraire tout à la fois, il traversa heureusement des temps très-difficiles pour la librairie allemande, et après s'être assuré, par d'heureuses spéculations, une agréable aisance, il céda son établissement à son gendre Wieweg. Il s'était retiré dans une petite maison de campagne près de Brunswick lorsque la guerre de 1806 amena les Français dans le duché. Les malheurs de l'invasion fournirent à Campe l'occasion d'être utile à ses concitoyens. Son nom, respecté partout, et que de nombreuses traductions avaient rendu populaire en France, lui valut de la part des généraux et des officiers français des marques d'estime, et il intervint souvent avec succès auprès d'eux en faveur de ses compatriotes, exposés aux exigences terribles de la victoire. Ce fut surtout dans les villages que se signala son zèle; plus d'un paysan lui dut la restitution du cheval ou du bœuf qui était son unique fortune. Infatigable dans ses démarches et dans ses instances, il ne craignait pas de lasser la bienveillance de l'état-major français, et rarement essuyait-il un refus.

De tels services, une conduite aussi honorable, ne furent pas oubliés, à une époque où les compatriotes de Campe purent lui donner un témoignage éclatant de considération et de reconnaissance. Le collége électoral du royaume de Westphalie, formé par Napoléon en faveur de son frère Jérôme, nomma Campe membre des états du royaume pour l'ordre des savants. Le nouveau roi désirait l'attacher à l'administration; il connaissait la haute capacité de l'ancien conseiller des écoles du duché de Brunswick, et lui destinait un emploi important dans l'instruction publique.

Mais Campe, déjà vieux, ne crut pas pouvoir accepter des fonctions que son âge et sa mauvaise santé l'eussent empêché de remplir avec cette consciencieuse exactitude qui était un des principes de sa conduite. Il refusa les offres du prince : il avait d'ailleurs commencé plusieurs ouvrages qu'il désirait finir, et prenait au sérieux ses fonctions législatives, qui lui semblaient incompatibles avec un emploi qui l'eût forcé de les négliger. Une nouvelle révolution vint rendre Campe à la vie privée. Après la chute du royaume de Westphalie, il se renferma dans la solitude de son cabinet, où la mort vint l'arracher à ses travaux, le 22 octobre 1818.

Sa fin, digne de sa vie, fut celle d'un chrétien et d'un sage; il vit approcher sans crainte ce moment suprême, épreuve si dangereuse pour les âmes faibles. Ses dispositions testamentaires peuvent faire juger de sa modestie et de la bonté de son cœur : il ordonna qu'on l'enterrât sans aucune cérémonie, dans son jardin, et qu'on distribuât aux pauvres la somme qu'auraient coûté des funérailles proportionnées à son rang, à son nom et à sa fortune. Il prescrivit également la distribution gratuite de deux mille exemplaires de son ouvrage intitulé : *Théophron*, ou le *Guide des Jeunes Gens*, aux pauvres qui n'auraient pas le moyen d'acheter ce livre.

La mort de Campe excita d'unanimes regrets; il y avait longtemps qu'on avait publié les *Lettres écrites de Paris pendant la Révolution*, et qu'on les avait pardonnées à leur auteur : alors on ne se rappelait que ses vertus, ses titres si nombreux à la reconnaissance publique et les services qu'il avait rendus à la jeunesse. Plusieurs gé-

nérations, qui avaient lu ses ouvrages et qu'il avait formées par ses leçons, rendaient hommage au mérite de l'écrivain qui avait su le mieux parler à l'enfance, et dont la vie avait été consacrée à son instruction littéraire et morale. Toutes les feuilles de l'Allemagne furent unanimes pour louer l'auteur du *Robinson Crusoé*, du *Théophron*, *l'Histoire de la découverte de l'Amérique* et de tant d'autres livres populaires, mais elles se souvinrent aussi des titres de Campe à l'estime des savants et au souvenir de la postérité; car il avait bien mérité aussi de la langue allemande, en cherchant à lui restituer sa pureté primitive, et à exiler de son dictionnaire une foule de mots empruntés des langues étrangères. Sa sollicitude pour l'idiome de son pays lui faisait craindre que l'invasion successive des termes exotiques, admis trop facilement sous le prétexte de l'enrichir, ne la dénaturât au point d'en faire un jargon barbare; il tremblait pour les chefs-d'œuvre qu'elle avait produits, et son patriotisme éclairé lui inspira le *Dictionnaire des mots qui ne sont pas allemands*, ouvrage qui annonce de laborieuses recherches et une vaste érudition. Du reste, il put voir que son appel avait été entendu, et que, depuis la publication de cet ouvrage, d'heureuses tendances s'étaient manifestées pour l'accomplissement d'une épuration dont tous les bons esprits ont compris la nécessité.

Mais c'est l'écrivain spécial, c'est l'ami du jeune âge que la postérité louera surtout dans Campe, parce qu'elle trouvera en lui la réunion des qualités qu'exigent les compositions destinées à l'instruction de l'adolescence. Sa supériorité dans ce genre d'ouvrages et aussi la difficulté d'y réussir sont constatées par l'impuissance des imitateurs et des rivaux qui ont voulu parcourir la même carrière et disputer à Campe la faveur dont jouit cet écrivain depuis plus de soixante ans. Combien de livres ont été publiés du vivant de Campe et après sa mort par des auteurs qui aspiraient au même but que lui! Le talent même a succombé dans cette lutte, et l'honneur de quelques encouragements solennels, de récompenses qui ne sont pas sans éclat, n'a pu protéger des productions d'ailleurs fort estimables contre l'indifférence ou l'oubli. Les principaux ouvrages de Campe, au contraire, loin d'avoir vieilli, sont encore l'objet de la préférence des pères de famille et des maîtres, lorsqu'il s'agit de choisir les livres que l'enfance et la jeunesse puissent lire avec le plus de fruit, et dans lesquels l'instruction soit présentée sous la forme la plus attrayante. En Angleterre, et en France surtout, Campe a conservé cette popularité qui est le plus éloquent éloge du mérite de cet écrivain.






Naissance de Christophe Colomb. — Son enfance. — Son éducation. — Ses études à l'université de Pavie. — Premières campagnes. — Un abordage. — Colomb à Lisbonne. — Ses projets. — Son mariage. — Son séjour à Madère. — Le médecin de Florence. — Propositions de Colomb à la république de Gênes, aux cours de Lisbonne, de Londres et de Madrid. — Ignorance de ses juges. — Le supérieur d'un couvent espagnol. — Nouveau refus de la cour de Madrid. — Conséquence de la prise de Grenade. — Retour triomphal de Colomb. — Signature du traité avec le gouvernement espagnol.

Parmi les hommes célèbres qui ont figuré tour à tour sur la scène du monde et influé sur leurs siècles par l'ascendant de leur génie, il en est un qui a mérité surtout le nom de grand; sa gloire vivra aussi longtemps que l'univers, et la postérité la plus reculée entourera sa mémoire d'unanimes hommages; car nous lui devons la découverte la plus importante dont l'homme puisse s'enorgueillir : c'est

Christophe Colomb, qui devina et trouva un nouveau monde.

Il naquit vers 1435 ou 1436, aux environs de Gênes; on n'a pu découvrir jusqu'ici la date certaine et précise de sa naissance; et les recherches les plus actives, les plus minutieuses, n'ont pu résoudre ce problème. Il n'était pas fils d'un marin, ainsi que la plupart des historiens l'ont prétendu, mais d'un cardeur de laine; cependant il comptait dans sa famille plusieurs hommes de mer, et son enfance fut bercée, en quelque sorte, des récits d'aventures maritimes qui durent contribuer à déterminer sa vocation pour une carrière où la gloire offre une brillante compensation des travaux et des périls.

Encore enfant, Colomb annonçait, faisait pressentir ce qu'il devait être un jour : tous ses jeux, tous ses amusements avaient déjà le caractère d'une étude grave; ils révélaient le sérieux apprentissage de la vie du marin. Son père, quoique pauvre, fit tous ses efforts pour cultiver les heureuses dispositions de l'aîné de ses quatre enfants. Colomb, à l'âge de dix ans, savait lire, écrire, dessiner, et ses progrès dans les mathématiques avaient étonné ses maîtres.

On l'envoya à l'université de Pavie, où il étudia la grammaire et le latin, dont l'étude était alors considérée comme la base de l'éducation, puis la géographie, l'astronomie et la navigation. Dominé par un goût exclusif pour la science géographique, il s'y livrait avec ardeur; mais cette science, bornée jusque-là par des limites très-étroites, ne pouvait satisfaire le jeune étudiant; il sut en peu de temps tout ce que les professeurs de l'université de Pavie pouvaient lui enseigner, et il quitta bientôt les bancs de l'école pour retourner dans la maison paternelle.

A quatorze ans, il commença à naviguer dans le golfe Ligurien ; une année après, on le voit commander et diriger un petit bâtiment avec lequel il fit plusieurs fois la traversée de Gênes à Naples et de Naples à Marseille ; il avait déjà quelques-unes des qualités du commandement, la décision, la fermeté de caractère qui force à l'obéissance, ce coup d'œil et cette présence d'esprit si nécessaires à l'homme de mer dans sa périlleuse carrière. Mais il ne tarda pas à donner des preuves de son courage. Après avoir pris part à l'expédition que dirigea Jean d'Anjou, duc de Calabre, pour reconquérir le royaume de Naples, il commanda, en 1474, plusieurs vaisseaux génois au service du roi de France Louis XI, pendant la guerre que celui-ci eut à soutenir contre l'Espagne, dont les troupes avaient envahi le Roussillon.

Bientôt la république de Gênes réclama pour sa défense les services de Christophe Colomb ; l'ancienne rivalité entre cette république et celle de Venise s'était ranimée avec une nouvelle force, et la Méditerranée était le théâtre de combats acharnés entre les vaisseaux des deux puissances rivales. Dans une de ces fréquentes rencontres, où l'on combattait de part et d'autre avec un égal acharnement, le vaisseau sur lequel il servait, sous les ordres d'un de ses parents, fut attaqué par un bâtiment vénitien de force supérieure. Après un combat d'environ deux heures, on en vint à l'abordage : à ce moment, le feu éclate à bord des deux navires ; l'incendie s'étend avec violence et suspend les attaques des combattants, qui ne doivent plus songer qu'aux moyens d'échapper à la mort qui les menace dans leurs bâtiments à demi consumés ; on se précipite dans les chaloupes, mais elles ne peuvent contenir tous les malheureux qui veulent y cher-

cher un refuge; le plus grand nombre périt dans les flots; mais au milieu de ce désastre épouvantable, au milieu des cris des mourants, un jeune homme a conservé son sang-froid; calme, quand ses compagnons d'armes, éperdus devant un double danger, courent à leur perte, en encombrant les embarcations qu'ils font chavirer, il reste le dernier sur le pont de son bâtiment; il semble attendre le moment le plus favorable pour le quitter, et soudain il s'élance dans les flots. Nageur expérimenté, il lutte contre



la vague, saisit le premier débris qu'il rencontre, et, s'en aidant pour éviter d'être englouti, il se dirige vers la côte. dont deux grandes lieues le séparaient; cette côte était celle

du Portugal; ce hardi et heureux nageur était Colomb. Échappé, comme par miracle, à cet horrible naufrage qui avait coûté la vie à tous ses compagnons, seul survivant à ce grand désastre de deux navires, il se jette à genoux, pour remercier la Providence, qui l'a sauvé; puis, lorsqu'il s'est reposé pendant quelques jours, il dirige ses pas vers Lisbonne.

Le malheur est souvent utile; Colomb dut à la catastrophe qui l'avait jeté sur les côtes du Portugal la gloire dont il se couvrit par la suite.

A cette époque les Portugais étaient les marins les plus habiles et les plus audacieux de l'univers; s'aventurant dans l'océan Atlantique, qui était alors presque inconnu aux autres nations, ils avaient trouvé le prix de leur courage et de leur hardiesse dans la découverte de deux îles importantes, situées dans le voisinage de l'Afrique, et qu'ils nommèrent Porto-Santo et Madère. Encouragés par ce brillant succès, ils conçurent le projet et l'espoir de découvrir un passage pour pénétrer jusque dans l'Inde.

Lorsque l'on consulte la géographie de l'antiquité, on voit que les anciens ne connaissaient que le nord de l'Afrique et une faible partie de l'Éthiopie; ils ignoraient si la terre s'étendait jusqu'au pôle nord, ou si elle finissait quelque part du côté du midi.

Colomb avait été devancé à Lisbonne par sa réputation: on y avait entendu parler de ses talents, de son courage, et les marins les plus habiles l'accueillirent avec les démonstrations d'une sincère estime pour ses connaissances. Admis dans leur intimité, il les compta bientôt tous pour amis; dans les fréquents entretiens qu'il avait avec eux, la conversation était sans cesse ramenée sur les entreprises

des Portugais et sur le plan à l'aide duquel on espérait découvrir un chemin qui conduirait dans l'Inde par l'Atlantique. Les Vénitiens étaient alors le seul peuple qui fît le commerce dans l'Inde, et devaient à ce privilége exclusif la plus grande partie de leurs richesses et de leur puissance. Ils recevaient les produits indiens par la mer Rouge, qui doit son nom à la couleur du sable qu'elle contient, et par la Méditerranée; mais ces deux mers ne communiquant pas entre elles, et étant séparées par un isthme très-



large, il fallait que les marchandises, parvenues jusqu'à cet isthme, fussent déchargées pour être transportées à Alexandrie en Égypte, soit par des canaux, soit sur des chameaux; de là on les faisait passer à Venise par la Médi-

terranée. On conçoit facilement quelle gène et en même temps quel préjudice causaient au commerce de l'Inde cette nécessité de décharger et de recharger les marchandises, et ces transports par terre depuis la mer Rouge jusqu'à la ville d'Alexandrie ; ainsi s'expliquent cette constante préoccupation des esprits et l'importance qu'on attachait à la découverte d'un chemin qui rendît les communications moins lentes et moins dispendieuses.



Une autre circonstance servit encore les projets de Colomb : il épousa la fille d'un des capitaines avec lesquels il s'était lié à Lisbonne ; ce capitaine avait découvert les îles de Porto-Santo et Madère ; ainsi il put consulter à son aise les journaux et les cartes de cet habile navigateur ; ces documents si précieux pour lui étaient l'objet de ses études et de ses méditations ; le jour et la nuit, il les examinait, les comparait avec les notions transmises par d'autres navigateurs, avec leurs récits, avec les diverses hypothèses de la science. Il puisait dans ce travail assidu une ardeur nouvelle, une nouvelle énergie pour l'accomplissement des desseins qu'il roulait dans sa tête ; il brûlait du désir de marcher sur les traces des navigateurs déjà célèbres par leurs heureuses explorations, et il voulut visiter lui-même les îles nouvellement découvertes. Il s'embarqua donc pour Madère ; il y resta quelques années, et augmenta sa médiocre fortune par des spéculations commerciales, en fréquentant tour à tour les Açores et les îles Canaries.

Toutefois ces spéculations et ces courses ne pouvaient le détourner du but qu'il s'était proposé, ni lui faire perdre de vue le sujet principal de ses réflexions. « N'y a-t-il pas, se disait-il souvent à lui-même, pour arriver dans l'Inde un

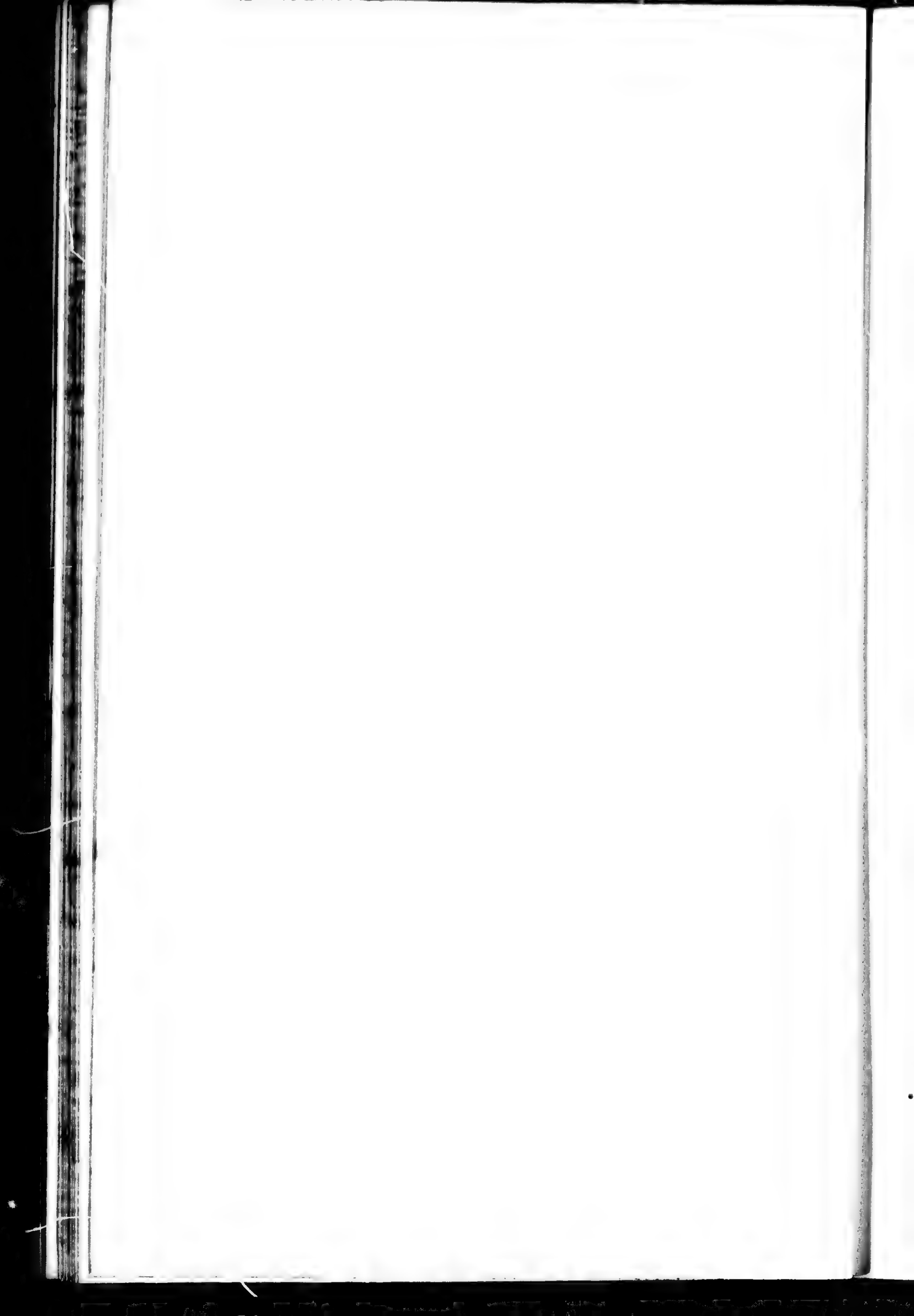
chemin moins long que celui que cherchent les Portugais autour de l'Afrique? Si, en partant de l'Europe, on faisait route droit à l'ouest à travers l'océan Atlantique, ne parviendrait-on pas à une terre qui serait l'Inde ou qui du moins y confinerait? Si la terre est ronde, comme je le crois, ne doit-on pas présumer que l'autre hémisphère a été créé par Dieu pour d'autres hommes et d'autres créatures? Non, je ne puis croire que la mer couvre entièrement de ses flots cet hémisphère; ma raison repousse cette idée; je suis convaincu, au contraire, que l'Inde est beaucoup plus vaste qu'on ne le pense; et probablement elle s'étend très-loin à l'est de l'Europe. Qu'un navire gouverne constamment à l'ouest, et il arrivera dans l'Inde. » Des indices et des observations le confirmèrent dans l'opinion qu'il devait y avoir des terres de l'autre côté de notre globe; ainsi, le capitaine d'un navire portugais s'étant avancé à l'ouest dans la mer Atlantique, avait recueilli une pièce de bois artistement travaillée, et qui avait été poussée par les vents d'ouest.

Le beau-frère de Colomb lui avait assuré que dans un de ses voyages, en faisant route de Madère vers l'ouest, il avait rencontré une autre pièce de bois dont le travail ressemblait à celui de la précédente; plusieurs autres avaient été, à diverses époques, trouvées sur les côtes des îles Açores, situées dans l'océan Atlantique, entre l'Europe et l'Amérique, et qu'on appelle aussi îles des Éperviers; de temps en temps des arbres d'une espèce encore inconnue, poussés par les mêmes vents, avaient été jetés sur les côtes occidentales de ces îles; enfin, les cadavres de deux hommes dont la figure ne ressemblait nullement à celle des habitants de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, avaient été

is au-
route
drait-
con-
oit-on
Dieu
je ne
ots cet
con-
vaste
-loin à
nent à
obser-
avoir
pitaine
la mer
nt tra-
.
un de
est, il
il res-
vaient
es îles
ope et
rs; de
nnue.
côtes
hom-
e des
nt été



VUE DE MADÈRE.



découverts sur ces mêmes côtes et avaient donné lieu à des conjectures contradictoires.

Mais ces renseignements, ces observations fortifiaient la conviction du navigateur génois ; quand les savants doutaient, il avait tranché la question dans le sens de son idée fixe ; toutefois, il crut devoir consulter encore les hommes qui, à cette époque, jouissaient de la double autorité du savoir et de l'expérience ; celui dont les lumières et la réputation inspiraient le plus de confiance à Colomb se nommait Paul ; il était médecin à Florence.

Ce savant accueillit Colomb avec bienveillance, et, après avoir écouté son raisonnement, qui lui parut très-judicieux, il lui fit part de ses propres observations, de ses hypothèses, qui s'accordaient avec l'opinion de Colomb ; il l'engagea surtout à persister dans sa résolution et à hâter l'exécution d'un projet dont il lui présageait la réussite.

Encouragé par ces paroles, Colomb n'hésita plus à tenter une entreprise dont le plan, soumis à l'examen d'un juge compétent, avait mérité son honorable approbation. Mais une difficulté nouvelle arrêtait le navigateur : pouvait-il, avec ses faibles ressources, subvenir aux frais d'un armement considérable ? pouvait-il armer lui-même, à ses dépens, les navires nécessaires à son lointain voyage ? Colomb ne désespéra pas de surmonter cet obstacle ; il reconnut bientôt qu'une telle expédition excédait les moyens pécuniaires d'un simple particulier, et qu'il devait intéresser au succès de l'entreprise un des monarques de l'Europe.

Cependant il songea d'abord à sa patrie ; il voulait, en la faisant jouir du fruit de ses découvertes, l'associer à la gloire qu'il s'en promettait : il s'adressa donc au sénat de

Gênes, mit sous ses yeux les plans qu'il avait tracés, et sollicita les secours qui lui étaient nécessaires pour leur exécution ; mais le sénat ne vit dans Colomb qu'un aventurier, et répondit à ses propositions par un outrageant refus.

Mais Colomb, loin d'être découragé, s'adressa à la cour de Portugal : il y avait là pour lui des chances de réussite, car le gouvernement portugais s'était déjà illustré par des expéditions hardies. A Lisbonne, on prêta une oreille attentive à l'exposé de ses idées et de ses projets ; mais cette bienveillance cachait un piége tendu à la bonne foi du navigateur ; on parut l'accueillir avec empressement, pour abuser de ses confidences, le prévenir dans son exploration maritime et lui en ravir l'honneur. C'était une trahison infâme, et le gouvernement qui s'en rendit coupable a mérité les flétrissures de l'histoire.

Toutefois la trahison fut inutile à ce gouvernement déloyal ; il s'était hâté d'armer un vaisseau et d'en donner le commandement à un capitaine qu'il avait chargé d'exécuter le projet de Colomb. Il manquait à ce capitaine la conviction si nécessaire à l'accomplissement des grandes entreprises ; il navigua quelque temps vers l'ouest, mais il se lassa bien vite d'une course sans résultats, et revint à Lisbonne, où son découragement et ses plaintes firent concevoir des doutes sur la justesse des calculs de Colomb. Quant à lui, indigné de la perfidie du gouvernement portugais, il quitta précipitamment Lisbonne et se mit en route pour Madrid ; mais, craignant encore d'échouer dans ses démarches, il envoya son frère Barthélemy en Angleterre, pour y solliciter des secours.

Alors était assis sur le trône d'Espagne Ferdinand surnommé *le Catholique*, prince que sa politique circonspecte

et son caractère timide éloignaient des entreprises hasardeuses ; d'ailleurs il était engagé dans une guerre contre le dernier roi des Maures, maître de l'Andalousie, dont la ville de Grenade était la capitale. Les circonstances étaient donc très-peu favorables à Colomb, qui ne pouvait guère espérer de voir accueillir ses projets. Cependant Ferdinand et la reine Isabelle, son épouse, le reçurent avec distinction ; ils l'écoutèrent attentivement et parurent le comprendre ; mais il y avait tant de hardiesse dans le langage de Colomb, que le monarque n'osa accéder à sa demande avant de l'avoir soumise à des hommes qui passaient pour fort instruits. Ces hommes, dont les connaissances étaient très-bornées, donnèrent à Colomb la mesure de leur ignorance, et lui faisant les objections les plus étranges, les plus absurdes : suivant les uns, la mer qui s'étend entre l'Europe et l'Inde était si vaste qu'il aurait fallu trois ans au moins de navigation même la plus heureuse pour atteindre le continent le plus rapproché ; d'autres prétendaient que, la terre étant ronde, il était impossible qu'on ne descendît pas constamment, en faisant voile vers l'ouest, et que, si l'on voulait revenir sur ses pas, on serait forcé de monter ; ce qu'on ne pourrait faire, même alors qu'on fût secondé par le vent. Parmi ces juges, il y en avait qui cherchaient à tourner Colomb en ridicule ; ils le persiflaient, en lui demandant si par hasard il croyait être plus instruit que les milliers de savants qui avaient vécu avant lui, et s'il était probable qu'en admettant l'existence de terres de l'autre côté de notre globe, elles eussent pu rester ignorées pendant une si longue succession de siècles.

Colomb ne fut pas rebuté par la sottise et l'orgueil de [illegible]

juges; loin de là, il ne témoigna ni dépit ni colère contre leurs objections, qui, ainsi qu'on l'a pu voir, prenaient quelquefois une forme insultante ; il poussa la réserve et la modération jusqu'à les discuter. Qui le croirait, si le témoignage irrécusable de l'histoire ne prouvait la persévérance infatigable de Colomb? il passa cinq années dans ces interminables discussions; mais au moment où il espérait qu'enfin il allait atteindre au but de ses efforts, il apprit qu'on avait fait au roi un rapport très-défavorable; et la cour d'Espagne lui déclara que, tant que durerait la guerre avec les Maures, elle ne pouvait songer à une entreprise de cette espèce.

C'était un prétexte; Colomb n'en fut pas dupe, mais contint son indignation; il ne se souvint plus de ces cinq années perdues dans une pénible attente, et essaya d'intéresser à l'exécution de ses projets deux grands d'Espagne qui étaient assez riches pour faire les frais d'une petite expédition; mais ces seigneurs n'avaient ni assez de confiance ni assez de courage pour satisfaire à la demande de Colomb; il essuya un nouveau refus.

Tant de mécomptes, de contrariétés, de refus, auraient déterminé tout autre que Colomb à renoncer à ses projets : mais s'il eût désespéré de leur exécution, il n'eût pas été un grand homme : les grandes âmes, les caractères fortement trempés, puisent une énergie nouvelle dans la lutte qui les éprouve. Qu'importent les obstacles, les difficultés que la haine, l'ignorance et la jalousie sèment sur leur route ; l'œil fixé sur leur but glorieux, sur la postérité qui est leur unique juge, ils marchent en avant, sans s'inquiéter de l'indifférence et de l'ingratitude de leurs contemporains. C'est de l'avenir qu'ils attendent la justice, et elle ne leur

fait jamais défaut. Tel fut Colomb : il dut sa gloire à sa fermeté inébranlable.

Cependant d'autres chagrins domestiques vinrent se joindre aux tribulations de son séjour en Espagne. Le silence gardé par son frère Barthélemy, depuis son départ pour l'Angleterre, décida Colomb à passer dans cette île. Il ignorait alors que, dans sa traversée, Barthélemy avait été pris par des pirates, et que, parvenu à briser ses fers, il était enfin arrivé en Angleterre, mais dans une telle détresse que, pour se procurer les moyens d'acheter un costume convenable afin de paraître à la cour, il avait été obligé de dessiner et de vendre des cartes de géographie.

Colomb avait un fils nommé Diégo, qu'il chérissait ; avant



de quitter l'Espagne, il voulut le voir, et se rendit au couvent où il était élevé. Le supérieur de cette maison reli-

gieuse, le père Perez, était un homme très-savant; il fit un très-bon accueil à Colomb, écouta avec intérêt l'exposé de ses plans et le récit des contrariétés qu'il avait déjà essuyées; le bon religieux comprit aussitôt la grandeur et l'utilité de l'entreprise conçue par le génie de Colomb; et, croyant ne pas trop présumer de son crédit auprès de la reine Isabelle, il pria son hôte de différer son départ pour l'Angleterre jusqu'à ce que la reine eût répondu à la lettre que le supérieur du couvent allait lui écrire.

Cette lettre, dans laquelle Perez faisait les représentations les plus vives à Isabelle, fit une profonde impression sur l'esprit de cette princesse. Mandé immédiatement à la cour, Colomb fut reçu avec bonté par la reine, et déjà les amis du navigateur le félicitaient d'un succès inattendu, quand la faiblesse de Ferdinand vint encore tromper l'espoir de Colomb. Ce prince soumit de nouveau les plans du Génois aux mêmes hommes qu'il avait déjà consultés sur le même objet; leur réponse fut un nouvel arrêt de condamnation prononcé contre celui qu'ils appelaient l'aventurier italien, et Ferdinand ne voulut plus, dès lors, entendre parler de l'entreprise de Colomb; sa protectrice elle-même, la reine Isabelle, ordonna que toutes les négociations fussent rompues avec lui.

Le voilà donc de nouveau en butte aux dédains, aux sarcasmes des courtisans, car il y a toujours auprès des princes des hommes pervers qui se font un jeu et une étude de la calomnie, et qui, rampant aux pieds de leurs maîtres, cherchent à leur arracher un sourire approbateur en bafouant l'homme de mérite qui a encouru leur disgrâce. Les envieux, qui peut-être avaient déjà le pressentiment de la brillante destinée réservée à Colomb, ne l'épargnèrent pas. Ainsi

abreuvé de dégoûts, accablé d'outrages, il devait succomber sous le poids de l'adversité; mais son âme était plus forte qu'elle : il se disposa à faire une dernière tentative auprès du roi d'Angleterre, et à lui offrir une partie du monde dédaignée par trois États.

La nouvelle de la prise de Grenade par les Espagnols surprit Colomb au milieu de ses préparatifs de départ; cette conquête de Ferdinand et d'Isabelle avait détruit l'empire des Maures en Espagne, et un si brillant succès parut à deux amis de Colomb une occasion heureuse pour rappeler l'attention d'Isabelle sur les projets du navigateur génois. Ces deux hommes avaient compris que le bonheur ouvre le cœur humain aux nobles pensées et le dispose favorablement à l'exécution des grandes choses. Quintanilla et Santangelo s'exprimèrent avec tant de chaleur et d'entraînement sur les projets de Colomb, ils plaidèrent si bien sa cause, que la reine et son époux n'opposèrent plus de résistance, et qu'un courrier fut aussitôt expédié pour ramener Colomb à la cour. Le courrier rejoignit Colomb, qui était déjà parti. Son retour fut un triomphe. Attendu avec impatience par Ferdinand et son épouse, il leur présenta les conditions de l'expédition qu'il allait tenter ; elles furent immédiatement acceptées, et Colomb se prépara à l'exécution de son entreprise.

Enfin donc il tient entre ses mains l'acte, ou plutôt le traité revêtu des signatures de Ferdinand et d'Isabelle ; ce traité lui confère la vice-royauté de toutes les contrées qu'il pourra découvrir, et garantit à perpétuité la transmission de cette dignité à ses descendants ; en outre, il lui assure à lui ainsi qu'à toute sa postérité le dixième du produit annuel des terres découvertes.

## II

Singulière clause du traité. — Préparatifs de l'expédition dans le port de Palos. — Alonzo Pinzon. — Frais de l'armement. — Composition de l'escadre. — Effectif. — Le 3 août 1492. — Départ. — Le timon cassé. — Terreurs superstitieuses des compagnons de Colomb. — L'amiral les rassure. — Arrivée aux îles Canaries. — 6 septembre 1492. — Scènes de désespoir. — Déviation de la boussole. — Les vents alisés. — Symptômes de découragement. — Explication de l'amiral. — Une révolte à bord. — Courage et sang-froid de Colomb. — Menaces de mort. — Conventions entre Colomb et ses compagnons. — Terre! terre! — Le *Te Deum*. — Repentir et pardon.

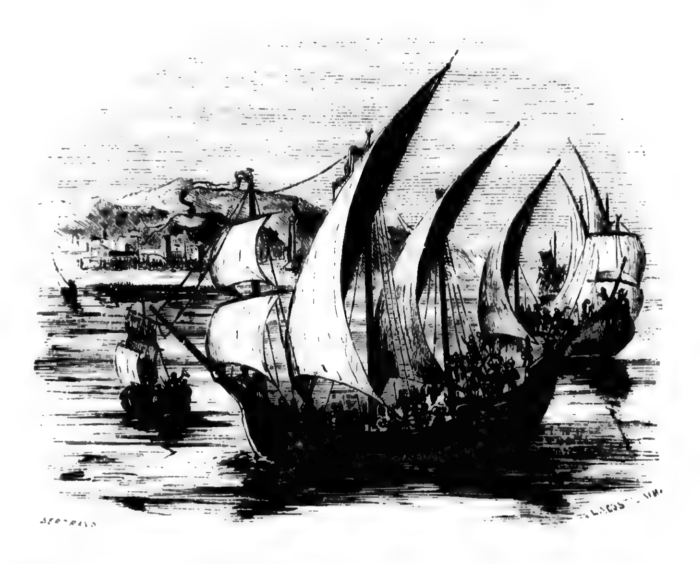
Isabelle, en sa qualité de reine de Castille, voulut se charger seule de tous les frais de la première expédition; toutefois elle stipula que ses sujets castillans pourraient seuls s'établir dans les pays découverts, et que les étrangers n'y auraient droit qu'à un séjour très-limité. Tant que vécut cette princesse, elle veilla avec le plus grand soin à la stricte exécution de cette clause, à laquelle durent se soumettre même les sujets du royaume de Ferdinand son époux; s'il y eut des exceptions, elles furent très-rares.

La cour donna des ordres pour le prompt armement de l'expédition; mais Colomb eut encore à lutter contre de longs délais et des difficultés de plus d'un genre; il lui fal-

lait surtout triompher des terreurs de la plupart des hommes de mer qui devaient faire partie de l'expédition, dont le but lointain et vague effrayait même les marins les plus expérimentés ; enfin trois bâtiments furent équipés dans le port de Palos, petite ville maritime de l'Andalousie. Peut-être même Colomb ne serait-il pas parvenu à vaincre les obstacles qui s'opposaient à son départ s'il n'avait pas été secondé puissamment par l'activité et les efforts personnels de Martin Alonzo Pinzon, habile et riche navigateur de Palos, qui, ainsi que son frère, s'était associé à la fortune de Colomb ; ces deux frères, par leurs exhortations, déterminèrent un certain nombre de marins de Palos à les suivre. Le premier avança même à Colomb une somme assez considérable qui devait servir à compléter l'armement de l'expédition ; car Colomb n'avait pas tardé à s'apercevoir que les secours qu'il avait demandés au gouvernement espagnol ne pouvaient suffire aux frais de l'armement. Mais d'un autre côté, s'il n'eût pas ainsi restreint ses réquisitions, peut-être la cour d'Espagne eût-elle craint une trop grande dépense et de nouveau éconduit le navigateur. Colomb avait donc agi avec prudence ; tous les frais de l'armement ne se montaient qu'à vingt-quatre mille rixdalers, qui représentent environ quatre-vingt-dix mille francs de France. La cour d'Espagne trouva encore cette somme trop considérable ; et, afin qu'on ne renonçât pas à l'entreprise, Colomb s'était engagé à fournir la huitième partie des frais de l'expédition, mais à la condition d'être indemnisé par le huitième du produit du voyage.

Colomb avait demandé trois petits bâtiments ; deux de ceux qu'on lui donna étaient des embarcations légères :

c'étaient des espèces de caravelles, ou grandes barques, telles que celles qu'on employa plus tard pour faire le cabotage sur les côtes ou à l'entrée des rivières; ces bâtiments n'étaient point pontés, seulement leur poupe et leur proue étaient fort élevées. Du reste, Colomb avait jugé que la peti-



tesse de ces navires était pour lui un avantage, dans un voyage où elle devait faciliter la navigation près des côtes, ou l'entrée dans des baies et des rivières peu profondes. Ainsi, quand il fit son troisième voyage, et côtoya les bords du golfe de Paria, il se plaignit de la grandeur de son vaisseau; ce bâtiment, qui était le vaisseau-amiral, n'était cependant que de cent tonneaux environ; il portait le nom de *Santa-Maria*; le second s'appelait *Pinta*, et le troisième, *Nigna*. L'équipage de la petite escadre, qui fut pourvue de

vivres pour un an, présentait un effectif de quatre-vingt-dix hommes environ.

Cependant tous les préparatifs sont terminés; les bâtiments sont dans la rade de Palos. Colomb implore, suivant l'usage, la Providence, et appelle les bénédictions du ciel sur son entreprise; après avoir rempli ce pieux devoir, il donne le signal du départ; il met à la voile le 3 août 1492, et s'éloigne au bruit des acclamations d'une foule immense qui le suit de ses regards et l'accompagne de ses espérances.

Fidèle à son plan, Colomb se dirigea vers les Canaries. Le lendemain de son départ, un accident de peu d'importance aurait pu compromettre le succès de son entreprise, s'il eût partagé la faiblesse superstitieuse de ses compagnons: la *Pinta* eut son timon cassé, et l'on crut même que ce fut par un calcul du pilote, qui, épouvanté des chances de l'expédition, espérait forcer Colomb à retourner vers les côtes d'Espagne. En effet, à la vue du timon brisé, l'équipage poussa un cri de désespoir; il voyait dans cet accident le plus funeste présage; tous les hommes de la *Pinta* entourent Colomb: « C'en est fait de nous, s'écrient-ils, si nous ne rebroussons pas chemin aussitôt. En Espagne! en Espagne!

— Quel motif vous fait donc, leur demanda Colomb, exprimer un tel vœu? Compagnons, qu'avez-vous fait de votre courage?

— Eh quoi! le ciel n'a-t-il pas pris soin, répond l'équipage, de nous avertir du sort qui nous attend, des malheurs dont nous sommes menacés, si nous voulons continuer un voyage d'une témérité dangereuse?

— Comment, réplique Colomb, un accident si commun en mer pourrait-il être considéré comme un avis de Dieu,

comme un pronostic de malheurs et de périls? Savez-vous, mes amis, ce que signifie un timon brisé? il signifie qu'il faut le réparer; à l'ouvrage donc, et dans quelques heures la *Pinta* pourra braver tous les vents, affronter tous les orages.

— Notre amiral, se disaient entre eux les matelots à voix basse, est un homme d'une forte trempe; il est à l'épreuve des présages, il ne veut pas y croire. »

Le peu de paroles prononcées par Colomb, son sang-froid et son calme avaient rendu la confiance à l'équipage de la *Pinta;* tous les hommes se mirent à l'ouvrage, et le timon fut rétabli dans son état primitif; mais l'amiral, comprenant de quelle importance il était pour lui de prévenir les effets de ces terreurs superstitieuses et d'aguerrir ses compagnons contre le retour d'accidents semblables à celui qui avait jeté le désordre à bord de la *Pinta*, fit tous ses efforts pour éclairer, pour instruire ces esprits crédules et leur prouver que la raison repoussait, réfutait comme une sottise l'interprétation de chaque accident dans le sens d'un présage de l'avenir : « En voilant aux yeux de l'homme sa destinée future, disait-il, Dieu lui a donné une preuve éclatante de sa bonté et de sa sagesse; c'est donc folie que de prétendre lire l'avenir dans certains signes et de leur attribuer une influence qu'ils ne sauraient avoir. L'homme sage et sincèrement pieux ne se préoccupe que de l'exact accomplissement de ses devoirs; il attend avec calme et résignation les décrets de la Providence, mais il ne cherche pas à les préjuger. Ainsi donc, mes camarades, plus de ces vaines terreurs, de ces pressentiments sinistres, enfants de la crédulité et de la faiblesse; Espagnols, souvenez-vous que votre

patrie vous a confié une grande mission ; montrez-vous dignes de la remplir. »

Rassurés par ces exhortations, les compagnons de Colomb continuèrent leur route et arrivèrent aux îles Canaries ; on y jeta l'ancre. Après quelques réparations qu'exigeait l'état des bâtiments, l'escadre s'élança, le 6 septembre, dans la vaste mer occidentale, où aucun navire n'avait jusqu'alors osé déployer ses voiles.

Surprise par un calme, elle ne fit que peu de chemin le premier jour ; le second, ou, suivant quelques historiens, le troisième seulement, elle perdit de vue les Canaries : alors les compagnons de Colomb retombèrent dans l'abattement ; ils paraissaient, de ce moment seulement, connaître le but de leur voyage, et, s'épouvantant de l'audace de leur entreprise, ils manifestaient leur frayeur et leur désespoir par des larmes et des sanglots ; ils se frappaient la poitrine, s'arrachaient les cheveux, comme s'ils touchaient au terme de leur existence, comme si Colomb les eût menés à la mort. Tel qu'un rocher battu par les vagues mugissantes sans en être ébranlé, Colomb oppose sa sérénité, son calme et son assurance au découragement général ; le contraste de cette héroïque fermeté avec les lamentations de ceux qui l'entourent, les fait rougir de leur lâcheté ; il leur parle de ses espérances, de sa foi dans le succès de l'expédition, et parvient à faire passer sa conviction dans leurs esprits ; il leur montre en perspective les trésors et la gloire qui les attendent ; oseraient-ils retourner en Espagne, où ils ne trouveraient que le mépris et la honte pour prix de leur pusillanimité ? Tous répondent qu'ils sont prêts à suivre leur chef, à braver avec lui les périls, à partager avec lui l'hon-

neur de l'entreprise dont le succès leur paraît certain.

Après cette victoire remportée sur la peur, Colomb se prépara à soutenir d'autres combats ; car il prévoyait que ses compagnons mettraient plus d'une fois sa constance à l'épreuve et ne tarderaient pas à retomber dans le découragement et dans le désespoir. Dès lors, il ne quitta presque plus le tillac de son navire ; là, debout, tenant tantôt la sonde, tantôt l'instrument nécessaire pour les observations astronomiques, il examinait à quels degrés de longitude et de latitude se trouvait la flottille ; à peine se reposait-il pendant quelques heures, car il savait que le succès de l'expédition dépendait de sa vigilance assidue, et que tout aurait été perdu si son énergie et son activité s'étaient un instant démenties.

Mais avant de poursuivre notre récit, nous devons donner quelques explications sur les noms de longitude et de latitude que l'on pourra rencontrer souvent dans cet ouvrage. Personne n'ignore que la terre est ronde comme une boule ; toutefois elle offre à sa surface beaucoup d'aspérités ; il y a sur cette terre deux points placés l'un vis-à-vis de l'autre, et autour desquels elle accomplit son mouvement continuel de rotation. On appelle ces points les pôles de la terre. Le plus élevé a perpendiculairement au-dessus de lui une étoile qu'on nomme septentrionale ; ce qui a fait donner à ce point le nom de pôle septentrional ; on appelle l'autre le pôle méridional.

Au milieu de la boule figurée par la sphère géographique, on a tracé une ligne ou un cercle qui la divise en deux parties égales ; cette ligne n'existe pas réellement, mais elle a été imaginée par la science, et on l'appelle l'équateur.

parce qu'à l'aide de cette ligne, la terre se trouve partagée en deux parties égales, et qu'au moment où le soleil est



perpendiculaire au-dessus de ce cercle, les jours sont égaux aux nuits. On appelle longitude de la terre l'espace marqué par cette ligne autour d'elle.

Quant à la latitude de la terre, elle est tracée par les lignes qui sont tirées, sur la sphère, du pôle septentrional au pôle méridional, et qu'on appelle méridien, parce que, dans tous les endroits au-dessus desquels on peut tirer un même méridien, il est midi en même temps, lorsque le soleil se trouve vis-à-vis de cette ligne.

On divise l'équateur et les méridiens en degrés : à chacune de ces divisions on a donné le nom de degré, qui

marque un espace de quinze milles d'Allemagne ou vingt-cinq lieues communes de France. L'équateur renferme trois cent soixante de ces degrés; il y en a cent quatre-vingts dans un méridien d'un pôle à l'autre. Ainsi, annoncer que tel lieu est au trois cent trentième degré de longitude, c'est dire qu'en comptant les degrés de l'équateur depuis ce lieu, et en allant toujours à l'ouest autour de la terre jusqu'au premier méridien, il y a trois cent trente degrés : ajouter que ce même point est au huitième degré de latitude, c'est indiquer qu'il en existe huit, en comptant les degrés du premier méridien depuis l'équateur jusqu'à l'endroit désigné. Lorsqu'il est question de la latitude de la terre au-dessus de l'équateur, vers le pôle septentrional, on la nomme latitude septentrionale, pour la distinguer de celle qui se trouve au-dessous de l'équateur, vers le pôle méridional, et qu'on nomme latitude méridionale.

Le lendemain de son départ des îles Canaries, Colomb, contrarié par le vent, n'avait encore franchi qu'un espace de dix-huit lieues; mais, présumant que ses compagnons seraient effrayés par la longueur seule de la route, il crut devoir les tromper sur le chemin qu'ils pourraient faire chaque jour; aussi il leur annonça qu'ils ne se trouvaient encore qu'à quinze lieues des îles Canaries.

Le 12 septembre, qui était le sixième jour de leur navigation, ils se trouvaient à 350° de longitude, à partir de l'île de Fer, une des Canaries, ou, ce qui est la même chose, à cent cinquante milles de ce point vers l'occident, et au même degré de sa latitude septentrionale. Ce jour-là, le tronc d'un grand arbre qui semblait avoir longtemps erré sur les flots s'offrit aux regards des matelots; cette ren-

contre leur fit espérer la découverte d'une terre voisine. Mais cette illusion dura peu : ils s'étaient avancés cinquante lieues plus loin, lorsqu'un phénomène vint jeter de nouveau le trouble et la consternation parmi eux. Colomb lui-même ne put dissimuler la surprise qu'il lui causa.

On sait que l'aiguille aimantée est le guide le plus sûr des navigateurs : grâce à la propriété qu'elle a de diriger toujours sa pointe vers le nord, ils purent reconnaître, la nuit et le jour, les quatre points cardinaux et diriger leur marche. Sans ce guide, qui jusqu'alors avait toujours été fidèle, l'homme qui aurait tenté un voyage aussi long dans une mer encore inconnue, aurait justement encouru le reproche d'une folle témérité. Il est donc facile de se faire une idée de la surprise de Colomb et de la terreur de ses compagnons, lorsqu'ils s'aperçurent que l'aiguille de la boussole, au lieu d'indiquer directement l'étoile polaire, inclinait d'un degré entier vers l'ouest.

Or, quelle était la cause de ce phénomène inconnu jusqu'alors à Colomb et aux autres navigateurs? La science, interrogée pendant plusieurs siècles, n'a pu encore résoudre cette question par une explication suffisante, quoiqu'on ait observé bien des fois cette déclinaison, et qu'on ait même exactement remarqué les lieux où elle s'effectue. Combien d'autres secrets de la nature l'homme n'a pu pénétrer encore!

Une consternation profonde régnait parmi les compagnons de Colomb; ils ne reportaient qu'en tremblant leurs regards sur l'espace qu'ils avaient parcouru, espace qui leur semblait immense, bien que l'amiral l'eût diminué au moins d'un tiers, en les trompant par un faux calcul. Mais

la déclinaison de la boussole était la principale cause de leur épouvante ; elle annonçait une révolution dans les lois de la nature, dans l'ordre des éléments. « Qu'allons-nous devenir, s'écriaient-ils en gémissant, puisque l'aiguille aimantée, notre guide unique, nous abandonne ? »

Colomb, dont l'esprit était fertile en expédients, expliqua à ses compagnons cet événement d'une manière qui les satisfit, en leur rendant leurs espérances ; mais tout à coup ils s'aperçoivent que les bâtiments sont sans cesse poussés en ligne droite vers l'ouest, et s'effraient de nouveau. Ils ignoraient l'action et l'influence des vents qu'on appelle alizés, et qui, dans l'espace qui s'étend entre les tropiques, règnent constamment de l'est à l'ouest ; ce fut pour eux un nouveau sujet d'inquiétude : ils se voyaient déjà repoussés pour toujours des rivages de l'Espagne par ce terrible vent d'est.

Ils commençaient toutefois à se rassurer un peu, lorsque la mer leur apparaît, aussi loin que leur vue peut s'étendre, couverte d'herbes verdoyantes et si épaisses dans quelques endroits, qu'elles gênaient la marche du navire. « Voilà donc, s'écrient-ils, la limite où doivent s'arrêter les vaisseaux : ces herbages sont l'infranchissable barrière élevée par Dieu lui-même ; ils cachent les écueils où doit se briser le navire assez audacieux pour tenter d'aller plus loin. Irons-nous nous perdre, avec nos bâtiments, sur cette mer, de laquelle la prudence nous engage à nous éloigner ? Malheureux ! quelle était notre ignorance, quand nous avons cru aux fallacieuses promesses d'un aventurier, quand nous avons consenti à le suivre !

— Eh quoi ! leur disait Colomb, dont le sang-froid et la prudence étaient à la hauteur d'une circonstance aussi cri-

tique, vous vous alarmez d'une chose qui devrait au contraire exciter votre joie, car elle vous annonce que vous allez atteindre au but de vos efforts et que le succès couronnera bientôt vos efforts ! Est-il possible que l'herbe croisse au milieu de la mer? Cette végétation appartient à un continent dont nous sommes peu éloignés ; il va bientôt se découvrir à vos yeux. »

Et au moment où Colomb prononçait ces paroles, l'équi-



page aperçut une nuée d'oiseaux de diverses espèces, qui

prenaient leur essor du côté de l'ouest. A cette vue, tous les cœurs se rouvrirent à l'espérance ; plus d'inquiétude, plus de doute sur le succès de l'expédition ; on poursuivit avec ardeur sa route vers cette terre qui paraissait si rapprochée.

Mais, hélas ! les suppositions auxquelles avaient donné lieu l'herbe qui couvrait la surface de la mer et le vol des oiseaux étaient des erreurs, et une triste réalité dissipa les illusions de l'amiral et de ses compagnons. On avait déjà parcouru un espace de sept cent soixante-dix lieues marines, et aucun continent ne paraissait encore ; mais de tous les hommes qui se trouvaient sur les trois navires, Colomb était le seul capable de calculer le chemin qu'on avait fait ; et, recourant à sa ruse ordinaire, il annonça à ses compagnons que cinq cent quatre-vingts lieues seulement avaient été franchies par l'escadre.

Mais cette vaste étendue de mer qui les séparait de leur patrie les effraie ; les gémissements, les plaintes, les murmures retentissent de nouveau : tantôt ils s'accusent d'avoir prêté l'oreille aux décevantes paroles de Colomb, de s'être laissé abuser par ses chimériques promesses ; tantôt ils maudissent la reine Isabelle, coupable d'avoir sacrifié un grand nombre de ses sujets dans une folle entreprise. « Grâce au ciel, disaient-ils, nous avons donné des preuves assez nombreuses de courage pour ne pas avoir à craindre le reproche de lâcheté ; il nous est bien permis maintenant de penser à notre salut, de tout tenter pour retourner dans notre patrie ; mais le vent, constamment fixé à l'est, ne nous interdit-il pas jusqu'à l'espoir du retour ? Forçons l'amiral à s'arrêter, à renoncer à ses projets insensés. »

Mais un plus grand péril menaçait Colomb : quelques-uns de ses compagnons proposent de se défaire de lui, de lui donner pour tombeau cette mer inconnue où sa folle audace les a conduits. « A la mer l'amiral ! à la mer l'auteur de tous nos maux ! s'écrient-ils ; si nous devons périr, vengeons-nous du moins !... C'est à nous de punir l'aventurier dont la perfidie nous a perdus ! Qu'importe à l'Espagne l'existence de cet étranger qui l'a trompée, qui a exposé celle de tant d'Espagnols qui pouvaient encore être utiles à leur patrie ? Qu'il meure donc ! personne ne s'avisera, si Dieu permet que nous revoyions les rivages de l'Espagne, de nous demander compte du sort de cet homme ; et, en apprenant notre vengeance, tous nos compatriotes applaudiront à un acte de justice. »

C'en est fait de l'amiral s'il faiblit un instant devant la révolte, s'il paraît effrayé ou indécis. Colomb se présente devant les séditieux : la sérénité de son visage, son calme, contrastent avec les passions violentes qui se reflètent sur les figures de ses compagnons ; il semble ignorer qu'on en veut à ses jours. « Eh bien ! mes amis, leur dit-il, que viens-je d'apprendre ? quelle est votre intention ? »

— Nous voulons retourner en Espagne... Rendez-nous notre patrie ! ramenez-nous à Palos ! »

Ces cris sont répétés avec fureur par l'équipage ; des gestes menaçants les accompagnent. « Vous voulez retourner en Espagne ! cependant, naguère encore, vous étiez pleins d'espoir et de confiance ; vous juriez de me suivre partout, parce que vous étiez convaincus que je ne vous trompais pas. D'où vient ce changement ? que s'est-il donc passé ? qu'est-ce qui vous a donné le droit de m'accuser de

témérité ou d'imposture ? Enfants que vous êtes, c'est au moment même où vous touchez au but, que vous voulez honteusement vous en éloigner. Espagnols, auriez-vous peur ? »

A ce mot, que l'amiral adressait avec intention à l'orgueil des hommes qui l'entouraient, un frémissement électrique, symptôme du réveil des sentiments généreux, avertit Colomb qu'il ne s'était pas trompé. « Espagnols, reprit-il en élevant la voix, auriez-vous peur ?

— Non, non, répondirent marins et soldats, en portant la main à leurs épées.

— Ah ! je le reconnais avec plaisir, vous êtes encore les dignes enfants de l'Espagne, et vous pouvez entendre le langage de l'honneur. Vous redemandez votre patrie, vous voulez revoir vos familles, mais ce n'est pas la crainte du danger qui vous fait reculer devant la gloire de l'entreprise à laquelle je vous avais associés. Cependant, amis, que dira l'Espagne en vous voyant reparaître sans avoir rempli la grande tâche dont elle vous avait chargés, en apprenant que vous avez désobéi à votre général et abandonné à des étrangers le nouvel univers que vous auriez pu donner à votre patrie ?

— Ils ne le trouveront pas plus que nous, répondit une voix qui interrompit l'amiral.

— Qui vous l'a dit ? Avez-vous mérité de le conquérir, ce monde nouveau que je vous ai promis ? Dites les tempêtes que vous avez eues à braver, les souffrances qui ont éprouvé votre courage. Votre course a été lente peut-être, mais tranquille sur une mer qui a été pour vous sans orages. Avez-vous à vous plaindre de ces privations affreuses contre lesquelles l'homme de mer a souvent à lutter dans

ses voyages? Non; seulement la terre tarde à se montrer à vos regards; vous la verrez dans quelques jours, demain peut-être, et votre constance ne peut résister à une attente de si courte durée!

— Mais si nous continuons à vous suivre et que nos recherches soient inutiles, qui nous ramènera en Espagne? dit Alvarez, un des plus vieux matelots de *la Santa-Maria*.

— Moi, répliqua aussitôt Colomb.

— Mais si le vent est toujours à l'est?

— Il changera, je vous le promets, et favorisera notre retour en Espagne, quand nous aurons répondu à la confiance de nos augustes souverains, le roi Ferdinand et la reine Isabelle. Mais regardez, mes chers amis, le ciel a voulu nous donner une nouvelle preuve de sa protection: voyez, un nouveau vent se joue dans nos voiles... c'est le vent du sud-ouest.

— Le vent du sud-ouest! le vent du sud-ouest!» s'écrient les hommes de l'équipage, en regardant la nouvelle direction imprimée aux voiles; puis ils se pressent autour de l'amiral, en renouvelant un serment qu'ils avaient failli trahir plus d'une fois.

Ainsi subjugués par l'ascendant de l'homme supérieur, par sa parole puissante, ces hommes étaient rentrés dans le devoir; ils avaient retrouvé toute leur confiance dans le succès de l'expédition; le changement du vent, qui avait tourné tout à coup au sud-ouest, les rassurait d'ailleurs pleinement sur la possibilité de leur retour dans leur patrie. Mais bientôt d'autres indices du voisinage d'une terre vinrent confirmer les paroles de Colomb et les espérances nouvelles qu'il avait fait concevoir à ses compagnons. Un

jour, le commandant de *la Pinta*, qui marchait toujours en avant comme étant la meilleure voilière, donna avis à l'amiral qu'il croyait distinguer la terre au nord, et qu'il la croyait éloignée de quinze lieues environ. Cette nouvelle excita des transports de joie. On suppliait Colomb de se diriger de ce côté; mais l'amiral, assuré de l'exactitude de ses calculs, savait que le capitaine de *la Pinta* était dans l'erreur : il continua à gouverner de l'est à l'ouest, sans se laisser fléchir par les prières ou intimider par les menaces.

Sans doute il lui eût été facile de s'écarter un moment de sa route et de se diriger vers le côté désigné par Pinzon; mais sa haute raison lui faisait apprécier les fâcheuses conséquences d'une concession qu'il aurait paru faire aux exigences de ses compagnons. Convaincu de l'erreur du capitaine de *la Pinta*, il aurait justifié le doute de son équipage sur l'habileté de l'amiral, sur la justesse de son plan de voyage. Or, une légère déviation sans résultat pouvait altérer la confiance qu'il inspirait; ensuite, elle aurait été un précédent funeste au nom duquel ses compagnons seraient venus impérieusement lui demander des modifications dans ses projets, et peut-être lui dicter leurs volontés. Colomb agit donc en homme expérimenté, et la suite de son voyage prouva qu'il avait agi sagement en résistant aux obsessions de son équipage.

Le lendemain, de nombreux oiseaux de mer furent aperçus, et Colomb, supposant qu'ils ne pouvaient s'éloigner beaucoup de la terre, crut que leur apparition en annonçait le voisinage. Il se trompait, mais ses compagnons avaient partagé son erreur et son espoir, qui fut déçu par la sonde : on ne trouva pas le fond, quoiqu'on eût jeté à la

mer deux cents brasses de corde, qui répondent à douze cents pieds environ. On était donc encore loin de la terre, puisque la mer est ordinairement peu profonde dans le voisinage des côtes. Dans la soirée du jour suivant, des oiseaux chanteurs vinrent se percher sur les vergues et égayer l'équipage par leurs chants joyeux. Ils passèrent la nuit dans cette position, et le lendemain, à la pointe du jour, ils prirent leur essor en se dirigeant vers l'ouest. Bientôt après, on vit un oiseau des tropiques; puis un spectacle étrange, inattendu, causa une vive surprise parmi tous les hommes de l'expédition : c'était une nuée de poissons volants qui s'élevaient au-dessus des flots; il y en eut qui vinrent s'abattre sur le pont, où, saisis, examinés avec attention, ils ne pouvaient lasser la curiosité excitée par la longueur de leurs nageoires bizarres qui leur servaient d'ailes. Le soir, on vit la mer couverte d'herbes, et, de l'ensemble de ces circonstances, l'équipage concluait que l'on était sur le point de découvrir la terre. Mais le jour et la nuit se succèdent encore, et plus on avance dans cet océan sans limites, plus la terre semble s'éloigner devant les vœux impatients des compagnons de Colomb. Alors l'esprit de sédition se réveille à bord des trois navires; bientôt elle éclate, et, cette fois, les officiers, qui étaient restés fidèles à Colomb, font cause commune avec les matelots. Il se présente aux révoltés; il veut recourir aux moyens qui lui ont déjà réussi auprès d'eux; mais ils ne veulent plus l'écouter : leurs cris couvrent sa voix; on l'insulte, on l'outrage, on le menace de la mort, s'il ne fait pas reprendre immédiatement à l'expédition le chemin de l'Espagne.

Il fallait céder ou mourir : céder, c'était s'en aller re-

cueillir les risées de tout un peuple, se vouer à un opprobre éternel! La mort lui paraissait mille fois préférable à la honte du retour en Espagne; mais les révoltés voulaient une prompte réponse. Colomb leur demande encore trois jours de résignation et d'obéissance : si, dans cet intervalle, un continent n'est pas découvert, il s'engage à les ramener en Espagne. Ces conditions sont acceptées, et des protestations mutuelles en garantissent de part et d'autre l'exécution.

Mais Colomb était sans inquiétude; les indices du voisinage de la terre devenaient de plus en plus nombreux, et donnaient à l'amiral la certitude qu'il aborderait avant le terme fixé par la convention. Déjà la sonde, qui avait atteint le fond depuis trois jours, s'enfonçait dans la vase; puis des milliers de petits oiseaux auxquels l'exiguïté de leur envergure ne permettait pas de s'éloigner beaucoup des côtes, volaient vers l'ouest; un buisson chargé de son fruit rouge et encore frais fut retiré de la mer; puis l'air devenait moins vif et le vent moins variable, principalement aux approches de la nuit : c'étaient autant de présages annonçant que l'on touchait enfin au terme de cette longue et laborieuse navigation, et que Colomb allait recevoir le prix de sa constance héroïque.

Telle était la certitude de l'amiral relativement au voisinage de la terre, que, le lendemain, dans la soirée, il recommanda à ses compagnons de rendre grâces à Dieu, qui leur avait donné une preuve aussi éclatante de sa protection dans une entreprise aussi hasardeuse; puis il prescrivit toutes les mesures que pouvait conseiller la prudence. Ainsi il exigea qu'on carguât les voiles, car il craignait avec

raison que, pendant la nuit, les bâtiments ne fussent jetés sur la côte, où ils courraient risque de se perdre.

L'amiral rappela de nouveau à ses compagnons la promesse d'Isabelle en faveur de celui qui apercevrait le premier le nouveau continent : il devait être gratifié d'une pension viagère d'environ 312 écus d'Espagne, et recevoir en outre, au nom de la reine, une mante de velours.

Pendant toute la nuit, les officiers, les matelots et les soldats restèrent debout sur le tillac de leurs navires, en proie à la plus vive agitation; ils ne détournaient pas leurs regards du côté où ils espéraient apercevoir cette terre si longtemps attendue.

Vers dix heures du soir, Colomb, placé sur le gaillard d'avant, crut voir briller une lumière dans le lointain; il



appela auprès de lui un page de la reine embarqué sur son bâtiment, et montra à ce jeune homme cette lumière. Celui-

ci la distingua également et la fit remarquer à une troisième personne qui venait de se placer auprès d'eux. A tous les trois il sembla que cette lumière était mobile et qu'un voyageur devait la porter.

Tout à coup, vers deux heures après minuit, le cri: *Terre! terre!* poussé par l'équipage de *la Pinta*, est répété par les équipages des deux autres navires, et remplit de joie tous les cœurs. Cependant, comme on avait été si souvent dupe d'espérances qui ne s'étaient pas réalisées, on attendit l'aurore pour être assuré que cette fois on ne se trompait pas, et qu'on avait enfin atteint le but de l'expédition. Enfin les ténèbres se dissipent peu à peu; l'horizon se colore des feux de l'aurore naissante, et le *Te Deum* est entonné par l'équipage de *la Pinta*. A la vue de la terre, les équipages des deux autres navires adressent également au ciel l'expression de leur reconnaissance; les cœurs sont émus, les larmes coulent, et à peine a-t-on satisfait à un pieux devoir, que l'on songe à expier par une réparation éclatante les outrages et les violences dont on s'est rendu coupable envers Colomb. Ces mêmes hommes qui naguère méconnaissaient son autorité et menaçaient ses jours, se jettent à ses pieds; ils implorent le pardon de leur infâme conduite. L'amiral, attendri par la sincérité de leur repentir, leur promet d'oublier le passé; il se montre alors aussi généreux qu'il avait été ferme dans sa lutte contre la révolte, et sa magnanimité s'égale à son courage.

## III

Découverte de l'île Guanahani. — Débarquement des Espagnols. — Plantation de la croix sur le rivage. — Prise de possession au nom du roi et de la reine d'Espagne. — Surprise mutuelle des Espagnols et des Indiens. — Découverte de Cuba. — Trahison de Pinzon. — Découverte d'Hispaniola ou Haïti. — Visite d'un cacique. — Naufrage de Colomb. — Établissement d'une colonie. — Départ de Colomb pour l'Espagne. — Une tempête. — Réception de Colomb à la cour de Portugal.

La première île où était débarqué Colomb est une des îles Lucayes ou de Bahama, et s'appelle Guanahani, ou bien île de Cat. La reconnaissance de Colomb pour le pays à la découverte duquel il devait son salut, lui avait donné le nom de San-Salvador; mais elle n'a pas conservé ce nom qui consacrait un grand et pieux souvenir.

Pendant quelques instants, l'équipage, immobile de surprise, absorbé par une muette contemplation devant une terre jusqu'alors inconnue, admirait ce riant paysage que doraient les premiers rayons du soleil, et la verte couronne de ces bois dont une brise embaumée révélait tout à la fois les parfums et la fertilité; il ne pouvait se lasser du spectacle de cette végétation vigoureuse qui prodiguait, étalait de tous côtés ses trésors; partout des fruits, des fleurs, des bosquets au milieu desquels serpentaient des

ruisseaux nombreux, multipliant leurs sinueux détours et les méandres de leur cours capricieux, pour jeter une variété délicieuse sur l'ensemble de ces tableaux enchanteurs. Ainsi, les Espagnols et leur noble chef savouraient de loin, en quelque sorte, le plaisir de leur conquête ; leur extase ressemblait presque à l'ivresse.

Enfin, la voix de Colomb se fait entendre ; par son ordre les chaloupes sont mises à la mer ; lui-même s'élance dans l'une d'elles et se dirige vers le rivage, au bruit d'une musique militaire. Ses principaux officiers l'accompagnent. Au-dessus de sa tête se déploient et flottent les bannières espagnoles, ornées de croix vertes, entourées des lettres F et I (initiales des noms Ferdinand et Isabelle), et surmontées de couronnes.

A mesure que les chaloupes approchaient, on voyait une foule de naturels du pays accourir sur le rivage ; ils manifestent par leurs gestes, par l'expression de leur physionomie, par tous les mouvements auxquels ils se livrent, la surprise que leur cause la merveille de ces navires européens aux proportions colossales, de ces châteaux ailés qui se balancent avec noblesse sur la surface de la mer. Mais, chose étrange et qui paraît être pour les Espagnols une véritable énigme, c'est la sécurité que témoignent ces insulaires : parmi eux, aucun indice de terreur ou d'anxiété à la vue de ces étrangers dont ils ne connaissent pas les intentions, à la vue de ces drapeaux, de ces armes qui étincellent aux rayons du soleil, au bruit de ces instruments d'une musique guerrière qui semble donner le signal des batailles.

Lorsque la chaloupe sur laquelle était monté Colomb eut touché le rivage, l'amiral, revêtu d'un brillant costume de

s et
va-
an-
t de
leur

rdre
lans
mu-
ent.
ères
tres
ion-

une
ani-
sio-
t, la
iro-
qui
lais,
vé-
isu-
xiété
s in-
icel-
l'une
lles.
eut
e de



DÉBARQUEMENT DE COLOMB EN AMÉRIQUE.

velours écarlate, l'épée à la main, s'élance le premier à terre; le premier, il touche ce nouvel univers qu'il vient de découvrir.

A sa suite s'élancent ses compagnons; ils se prosternent aussitôt et baisent la terre, et là, humblement courbés devant Colomb, ils le saluent vice-roi du nouveau monde, et lui prêtent serment de fidélité; ils lui promettent une obéissance sans bornes, une docilité exclusive.

Après cette touchante manifestation, après cet hommage rendu au génie d'un grand homme, une croix est plantée sur le rivage. Tous les hommes de l'expédition s'agenouillent devant ce signe sacré, et offrent à Dieu de nouvelles actions de grâces; puis l'amiral prend solennellement possession de ce pays au nom du roi Ferdinand et de la reine Isabelle.

Pendant que les Espagnols accomplissaient cette cérémonie imposante (c'était le 13 octobre 1492), les Indiens se groupaient autour d'eux ; ils examinaient tour à tour, avec une silencieuse attention, ces hommes extraordinaires et les édifices flottants qui les avaient amenés à travers les ondes. Hélas! les malheureux! s'ils avaient pu soupçonner quelles devaient être pour eux les conséquences de cette solennité, ils auraient frappé l'air de leurs gémissements; leurs visages se seraient baignés de larmes, ou plutôt, ils auraient repoussé comme d'implacables ennemis ces étrangers qu'ils contemplaient avec une respectueuse admiration.

La surprise des Indiens redoublait à mesure que leur avide curiosité pouvait apprécier les contrastes et les différences qui existaient entre eux et les Espagnols. Leur longue barbe, la blancheur de leur peau, leurs vêtements,

leurs armes, leurs manières, tout paraissait merveilleux à ces indigènes stupéfaits. Mais lorsque les détonations de l'artillerie et des mousquets frappèrent leurs oreilles, ils crurent que la foudre éclatait sur leurs têtes; ils ne virent plus dans ces étrangers, armés du feu du ciel, des hommes, mais des êtres d'une nature supérieure, des fils du soleil, descendus sur la terre pour les visiter et recevoir leurs hommages; car le soleil était leur dieu. Quelques Américains, doués d'une certaine intelligence et enthousiasmés par la splendeur de l'astre du jour, par les bienfaits de sa chaleur vivifiante et de sa marche régulière, le regardaient comme le bienfaiteur du monde, comme Dieu lui-même; d'autres, au contraire, s'étaient forgé un ou plusieurs dieux auxquels ils avaient donné la figure de l'homme, et qu'ils adoraient.

Mais, de leur côté, les Espagnols n'étaient pas moins surpris que les Indiens, à la vue de cette foule d'objets singuliers et bizarres, dont la variété infinie ne pouvait fatiguer leur curiosité; les arbres, les plantes, les herbes, les animaux ne ressemblaient nullement à ceux de l'Europe. Chez les hommes, même différence dans les formes du corps et dans les mœurs. Leur peau avait la couleur du cuivre; leur chevelure était noire et longue, leur taille moyenne; point de barbe au menton. La bizarrerie de leurs traits était tempérée, adoucie, en quelque sorte, par leur timidité naïve et la douceur de leurs regards. Leur figure et d'autres parties de leur corps portaient l'empreinte de caractères et de dessins étranges.

Le plus grand nombre de ces insulaires était entièrement nu; quelques-uns se couvraient seulement une partie du corps. Pour unique parure, ils portaient à leurs oreilles,

sur leur tête, ou attachées à leur nez, des plumes, des coquilles et des feuilles d'or.

Dans le premier moment, ils montraient une réserve à laquelle la crainte pouvait ne point paraître étrangère ; mais lorsqu'ils eurent reçu des Espagnols de menus objets, tels que des grains de verre, des rubans et des grelots, ils devinrent plus familiers, et leur timidité fit place à une entière confiance dans leurs nouveaux hôtes.

Le soir, quand les Espagnols retournèrent à bord de leurs vaisseaux, ils y furent suivis par une foule d'Indiens montés sur des canots faits de troncs d'arbres creusés, qu'ils manœuvraient avec une grande dextérité. L'intention des insulaires, en accompagnant les Espagnols, était de satisfaire leur curiosité en visitant l'intérieur des bâtiments européens, ou d'obtenir d'autres bagatelles par des échanges qui consistaient en fil de coton fabriqué par eux, en javelots dont une forte arête de poisson formait la pointe, en perroquets et en fruits de toute espèce. Telle était leur avidité pour les plus simples colifichets d'origine européenne, qu'ils se jetèrent sur les débris d'un pot cassé épars sur le tillac, et les recueillirent comme des objets d'un grand prix. Pour plusieurs jetons ou boutons de cuivre qui ne pouvaient leur être d'aucune utilité, ils donnaient vingt-cinq livres d'excellent fil de coton.

Le lendemain, l'amiral, toujours accompagné d'un grand nombre d'indigènes qui se pressaient sur ses pas, visita les côtes de l'île. Ce qu'il désirait surtout savoir, c'était d'où ces insulaires tiraient les feuilles d'or dont ils ornaient leurs narines. A force de les questionner par des signes, il apprit que cet or n'était pas un produit de leur île, mais d'une autre

située au sud, où, à les en croire, il se trouvait en grande quantité. Déterminé à mettre à profit un renseignement d'une aussi grande importance (car ayant promis à la reine Isabelle et aux hommes de l'expédition la découverte de contrées qui les enrichiraient, il tenait à remplir cette promesse), il se rembarqua avec sept insulaires qui devaient lui servir de guides et d'interprètes, et se dirigea vers le sud. Sur cette route, plusieurs îles s'offrirent à lui ; il ne visita que les trois plus considérables, auxquelles il donna les noms de Sainte-Marie de la Conception, de Ferdinande et d'Isabelle. Dans l'une de ces îles, on rencontra des chiens qui étaient muets; l'expérience a, dans la suite, fait connaître que les chiens mêmes d'Europe sont privés de la faculté d'aboyer quand ils ont passé quelque temps sur le sol américain.

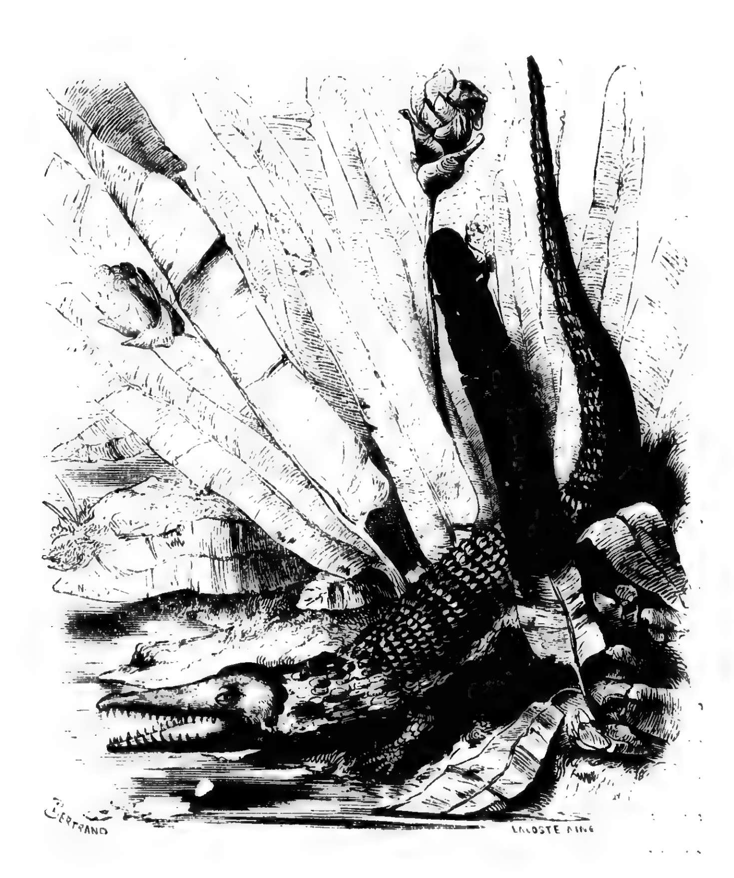
Dans l'île Isabelle, où Colomb alla faire de l'eau, le 17, les Espagnols observèrent quelques traces de civilisation. Les habitants, moins grossiers, paraissaient ne pas être tout à fait étrangers à la pudeur : chez eux, les femmes étaient couvertes depuis la ceinture jusqu'aux genoux ; les unes portaient des pièces de coton, les autres y suppléaient par des feuilles d'arbre entrelacées et liées avec assez d'art pour former une espèce de tissu.

Cette île renfermait un certain nombre de maisons construites en forme de tentes ; elles avaient une sorte de portail couvert de branches qui les garantissaient de la pluie et des vents.

On ne voyait dans ces maisons d'autres meubles que des ustensiles grossiers et des pièces de coton.

Les Espagnols remarquèrent également diverses sortes d'oiseaux et de poissons, la plupart différents de ceux

d'Europe. Là aussi fut aperçu le premier alligator, animal



qui est une variété de l'espèce lézards; comme il présente beaucoup d'analogie avec le crocodile, on le nomme également crocodile des Indes occidentales.

Poursuivant son exploration, l'amiral découvrit une terre qui, par sa grande étendue et la nature particulière de son

sol, présentait une remarquable différence avec les îles que l'on avait rencontrées jusqu'alors : le terrain, loin d'être plat et uni, tantôt s'élevait en collines, tantôt s'abaissait en vallées, et présentait tour à tour à l'œil charmé des bois, des prairies et des rivières. Était-ce une portion du continent, ou une île très-vaste ? Colomb était dans le doute. Au bout de quelques jours, cette question fut résolue par l'amiral : il reconnut que la terre qu'il venait de découvrir était une île, et que les indigènes, dans leur langue, l'appelaient Cuba. Elle est située entre les vingtième et vingt-troisième degrés de latitude septentrionale ; c'est dans cette île que se trouve aujourd'hui la Havane, port espagnol qui fut longtemps le rendez-vous général des *galions* et des *vaisseaux de registre*, lorsqu'ils faisaient route d'Amérique en Espagne.

On appelait *galions* les vaisseaux que le roi d'Espagne expédiait chaque année en Amérique pour charger l'or, l'argent et les autres objets précieux qu'on y avait amassés. Les *vaisseaux de registre* avaient une destination différente : ils recevaient les marchandises d'Europe envoyées par les négociants espagnols, munis d'une licence, en Amérique, où elles devaient être échangées contre des produits américains. Ces bâtiments étaient frétés, les uns pour Véra-Crux, ville importante du Mexique, les autres pour Porto-Bello, en terre ferme. Ils étaient nommés *vaisseaux de registre* parce que les marchandises qui étaient expédiées d'Espagne en Amérique étaient soumises à un rigoureux contrôle et détaillées sur un registre spécial. Le gouvernement espagnol usait de ces précautions minutieuses, afin de prévenir la fraude des armateurs, qui auraient pu, sans cette surveillance, envoyer dans le nouveau monde plus de mar-

chandises qu'ils ne devaient en expédier en vertu de la licence qu'ils avaient achetée.

Pendant longtemps aussi les *galions* furent désignés sous le nom de la *flotte d'argent*. Avant que le gouvernement espagnol eût régularisé le service des *vaisseaux de registre*, il équipait chaque année, pour l'Amérique, une seule flotte; le roi et les particuliers concouraient, par portion égale, aux frais de l'expédition. C'était à cette flotte qu'étaient confiés l'or et l'argent destinés pour l'Espagne, ainsi que les marchandises expédiées soit d'Espagne, soit d'Amérique. Mais, lorsque les *vaisseaux de registre* furent généralement adoptés pour ces transports, on cessa de se servir du nom de *flotte d'argent;* aujourd'hui même, il n'est plus qu'un souvenir dans l'histoire de l'Espagne.

Cependant, curieux de connaître ce pays et les hommes qui l'habitaient, Colomb jeta l'ancre à l'embouchure d'un grand fleuve; mais aussitôt que les indigènes eurent aperçu les vaisseaux. ils prirent la fuite et allèrent se cacher dans les montagnes. Toutefois, il y en eut un qui, monté sur un petit canot, fut assez hardi pour s'approcher du vaisseau de l'amiral et se rendre à bord. Colomb, ayant gagné par quelques présents la confiance et l'amitié de cet insulaire, l'envoya à terre avec un des Indiens qu'il avait amenés de Guanahani; il les fit accompagner de deux Espagnols qu'il chargea d'étudier avec soin le pays, de recueillir des renseignements sur ses produits, et surtout d'inspirer de la sécurité aux indigènes, pour faciliter de bienveillantes relations entre eux et les Européens. Ce qui le détermina à ne débarquer qu'un aussi petit nombre d'Espagnols, ce fut la crainte d'éloigner les insulaires. Cependant, comme les

vaisseaux avaient beaucoup souffert et exigeaient de promptes réparations pour être mis en état de continuer leur route, l'amiral s'arrêta et fit commencer ce travail qu'en termes de marine on appelle radoubement.

Or, les deux Espagnols que Colomb avait envoyés à la découverte reparurent après avoir parcouru un espace de douze lieues, en s'avançant dans l'intérieur de l'île. Voici à peu près le rapport qu'ils firent à l'amiral :

« La plus grande partie du pays que nous avons traversé est cultivée et nous a surpris par sa fertilité ; les champs produisent du blé indien, ou maïs, et une racine qu'on mange comme du pain lorsqu'elle est rôtie. Parvenus à une



petite ville formée de cinquante maisons construites en

bois, et dans laquelle nous n'avons guère compté que mille habitants, nous avons vu venir au-devant de nous leur chef. Les Indiens qui nous accompagnaient leur ayant fourni sur notre compte, sur nos intentions et sur le but de notre visite des renseignements qui les satisfirent, ils nous prirent par le bras et nous conduisirent dans la ville, où un vaste logement nous fut assigné. Nous nous assîmes sur une espèce de chaise qui avait la forme d'un animal dont les yeux et les oreilles étaient d'or, et dont la queue servait de dossier. A peine fûmes-nous assis à la place qui nous avait été désignée, que les Indiens, s'asseyant auprès de nous à terre, nous baisèrent les pieds et les mains ; ces témoignages de vénération nous firent juger que nous étions des êtres célestes aux yeux des insulaires. Nous mangeâmes des racines rôties qu'ils nous offrirent, et dont le goût nous rappela celui de la châtaigne; mais une chose singulière nous frappa, c'est que, parmi les sauvages qui nous servaient, il n'y avait pas une seule femme. Nous ne pûmes nous rendre compte de cette exclusion. Quand ils se furent éloignés, un nombre de femmes égal à celui des hommes qui avaient montré tant de zèle et d'empressement à nous servir les remplacèrent auprès de nous; elles ne furent ni moins zélées ni moins respectueuses. Enfin, au moment de notre départ, un grand nombre d'habitants voulaient nous accompagner; mais nous avons refusé leur offre, en les remerciant de leur hospitalité si généreuse. Toutefois, nous avons cru devoir céder aux sollicitations et aux instances du cacique, ou roi, et de son fils, qui ont voulu nous servir de guides et nous conduire jusqu'à nos vaisseaux. Partout, sur notre route, ils ont donné des ordres pour que nous

fussions traités avec les plus grands égards et le plus profond respect. »

Ce rapport causa une vive satisfaction à l'amiral ; aussi se montra-t-il très-reconnaissant envers les deux princes ; il leur fit une brillante réception lorsqu'ils montèrent à bord de son vaisseau, et tâcha ensuite d'obtenir d'eux des renseignements sur le pays qui produisait l'or. Le cacique et son fils lui désignèrent l'est.

Mais ces insulaires témoignèrent une grande surprise en voyant les hommes blancs si avides de ce métal qui n'avait aucune valeur à leurs yeux, et dont ils ne se servaient que pour leur parure ; de leur côté, les Espagnols n'étaient pas moins étonnés de leur simplicité si naïve et de leur bonhomie.

Les indications que le cacique et son fils venaient de donner à l'amiral le décidèrent à quitter Cuba : il était impatient de se rendre dans le pays aux mines d'or, appelé Haïti par les Indiens.

Il partit de Cuba le 19 novembre, et emmena avec lui douze naturels du pays, qu'il se proposait de conduire en Espagne. En quittant leur patrie, ces Indiens ne témoignèrent aucun regret ; ils s'en éloignèrent sans verser de larmes, et leur indifférence surprit beaucoup les Espagnols. Il est vrai que Colomb n'avait rien négligé pour que le séjour des douze insulaires dans les vaisseaux leur fût agréable, et puis, il leur avait promis que leur éloignement serait de courte durée.

Mais à peine avait-il remis à la voile, qu'il fut contrarié par le vent et forcé, pendant trois jours, de louvoyer. Alonzo Pinzon, qui commandait *la Pinta*, voyant l'embar-

pro-

aussi
nces;
rent à
ıx des
acique

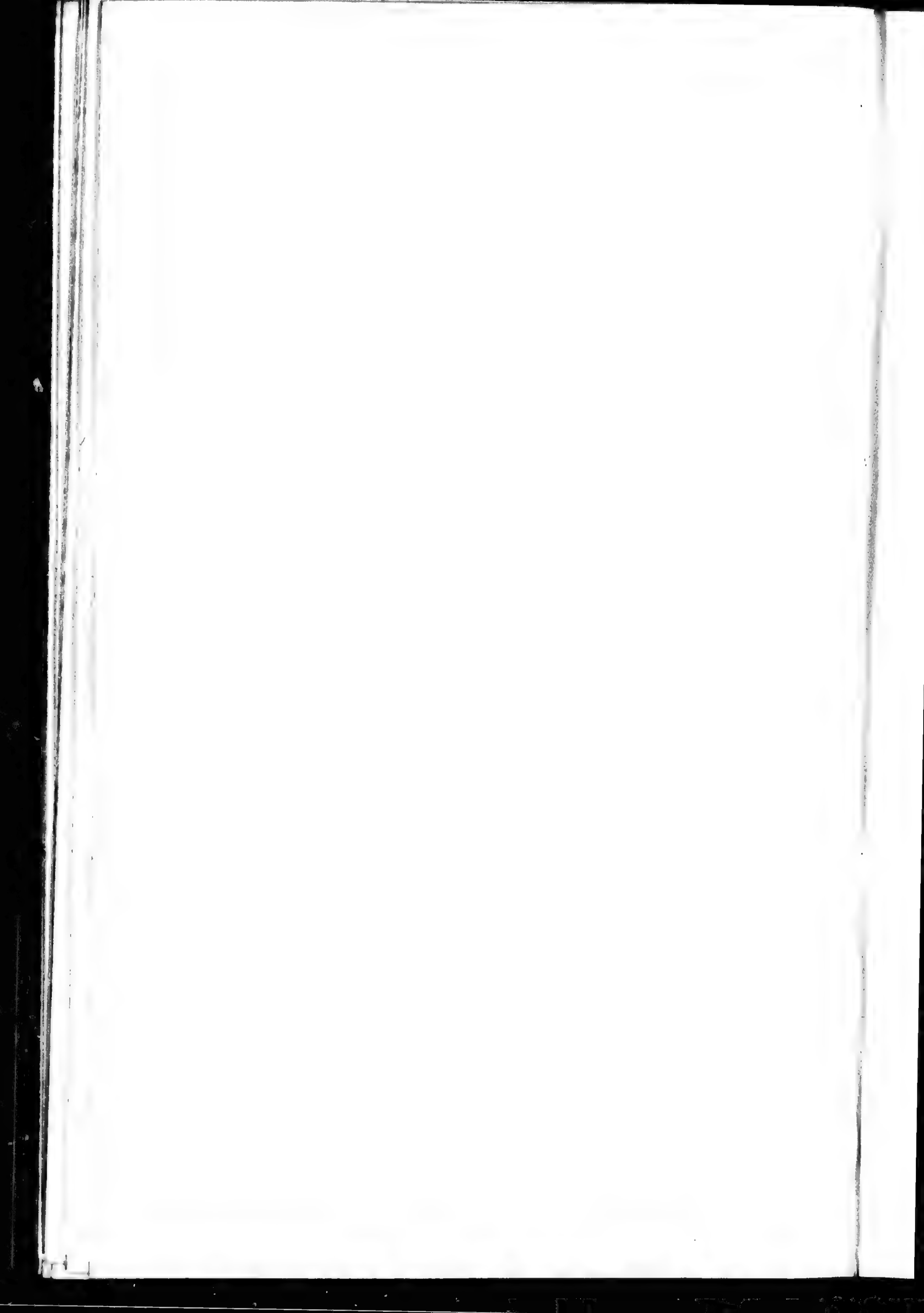
ise en
'avait
nt que
étaient
e leur

ent de
it im-
appelé

vec lui
aire en
oignè-
le lar-
gnols.
le sé-
agréa-
serait

ntrarié
voyer.
mbar-





ras de Colomb, voulut en profiter; et comme son navire était le meilleur voilier de la petite escadre, il chercha à dérober sa marche à la surveillance de l'amiral, afin de devancer les autres bâtiments à Haïti, dans le pays des mines d'or, et d'en remplir son vaisseau. Mais Colomb avait pénétré le dessein de son lieutenant; il lui fit signe de l'attendre. Pinzon, n'écoutant que sa cupidité, désobéit à l'amiral, et bientôt on le perdit de vue. Colomb, indigné de la conduite perfide et déloyale de Pinzon, dont la fuite dérangeait ses calculs, se décida à retourner à Cuba avec les deux bâtiments qui lui restaient. Forcé par le mauvais temps de séjourner dans cette île, il poursuivit son exploration du pays, qui était d'une fertilité extraordinaire et présentait partout des sites agréables dont les yeux étaient charmés. Les mœurs et la manière de vivre des habitants inspirèrent du dégoût aux Espagnols; car ils mangeaient avec beaucoup d'avidité de grosses araignées, des vers recueillis dans le bois pourri, et des poissons à moitié cuits auxquels ils arrachaient d'abord les yeux, qu'ils mangeaient crus.

Dès que le temps lui permit de remettre à la voile, l'amiral s'éloigna de Cuba pour tâcher de découvrir Haïti, ce pays de l'or, et de rejoindre Pinzon, qui l'avait abandonné. Après avoir parcouru un espace de seize lieues, il aborda dans l'île qui était le but principal de ses recherches; il lui donna le nom d'Hispaniola, ou petite Espagne, parce qu'il trouva dans le sol d'Haïti quelques rapports avec le sol de l'Espagne; et, de tous les pays qu'il avait jusque-là découverts, c'est celui qui a gardé le plus longtemps le nom qu'il lui donna. Le nom de Saint-Domingue semble prévaloir aujourd'hui; c'est le nom de la ville qu'on y a bâtie

dans la suite, et qui est maintenant la capitale de l'île.

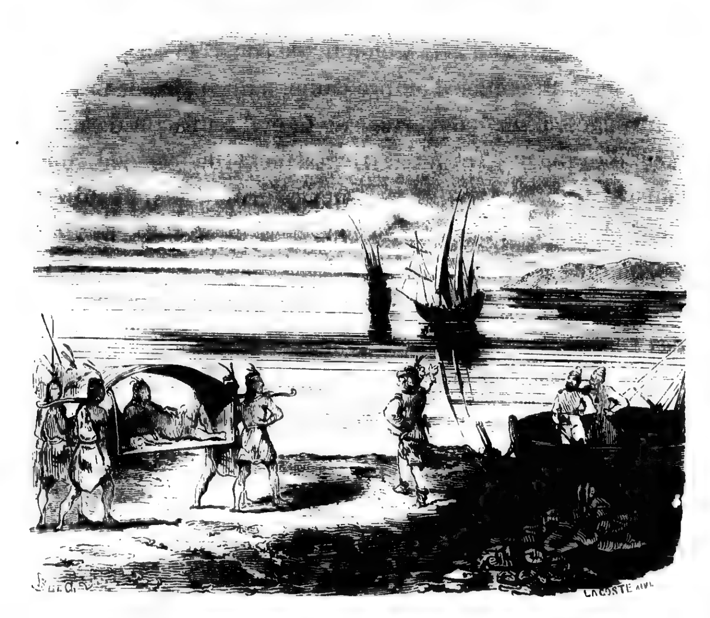
A la vue des Espagnols, les habitants, épouvantés, s'enfuirent dans les bois. Colomb, n'ayant pu obtenir aucun renseignement sur la route suivie par *la Pinta*, se dirigea vers le nord en côtoyant l'île. Ayant abordé dans un autre endroit, il réussit à ouvrir des relations amicales avec quelques indigènes. S'étant emparé d'une femme indienne, il l'avait traitée avec beaucoup d'égards et l'avait ensuite renvoyée à ses compatriotes. Elle leur traça une peinture si séduisante de la conduite des Espagnols à son égard, elle s'exprima sur le compte de ces étrangers avec tant d'enthousiasme, qu'ils accoururent aussitôt sur le rivage, pour voir et obtenir quelques-uns de ces objets précieux que cette femme avait rapportés.

Ces Indiens ressemblaient, par leur figure et par leurs mœurs, aux habitants de Guanahani et de Cuba; comme eux, ils étaient nus; leur visage avait la couleur du cuivre : chez eux, même timidité, même ignorance, même douceur. Tout ce qu'ils voyaient excitait leur surprise, qu'ils exprimaient par des paroles inintelligibles pour les Européens, et par une pantomime très-animée. Ils semblaient croire que les Espagnols n'étaient pas des hommes, mais des êtres d'une nature divine.

Dans leur parure, il y avait plus d'or que dans celle des autres insulaires; mais, comme eux, ils estimaient si peu ce métal, qu'ils étaient au comble du bonheur quand ils pouvaient échanger de l'or contre des grains de verre, des sonnettes et d'autres bagatelles de cette espèce. Lorsque Colomb les questionna pour connaître le lieu où l'on trouvait de l'or, ils désignèrent l'Orient. Cette nouvelle indication décida Colomb à remettre aussitôt à la voile; il partit avec

l'espoir de découvrir bientôt une inépuisable source de richesses.

Aussitôt que l'amiral eut fait mouiller ses navires dans une autre baie de l'île, il vit venir vers lui le cacique de la contrée : ce chef avait pris des informations sur les hommes blancs, et s'était empressé de faire une visite à l'amiral; il marchait accompagné d'une escorte nombreuse; il était porté dans un palanquin que quatre hommes soutenaient sur leurs épaules. Ce palanquin ressemblait un peu aux



chaises à porteurs en usage en Europe; mais ce souverain n'avait pas de vêtements; il était nu comme ses sujets.

Il ne témoigna aucune défiance, aucune hésitation pour se rendre à bord; et lorsqu'on lui fit connaître que Colomb

venait de se mettre à table, il demanda à être conduit dans la chambre de l'amiral. Il y entra suivi de deux vieillards qu'on pouvait considérer comme ses conseillers. Il prit place et s'assit à côté de Colomb. Sa contenance annonçait tout à la fois la confiance et le respect. Quant aux deux vieillards, ils se placèrent aux pieds du cacique. On lui présenta quelques mets et du vin; il en goûta et envoya le reste aux hommes de son escorte, rangés et debout sur le pont.

A la fin du repas, le chef indien offrit en présent à l'amiral plusieurs feuilles d'or et une ceinture d'un travail qui annonçait beaucoup d'art. Colomb, de son côté, fit présent à son hôte d'un collier d'ambre jaune, d'une paire de pantoufles rouges, d'une couverture de lit et d'un flacon d'eau de fleur d'oranger. Tel fut le ravissement du cacique, que, dans le transport de sa reconnaissance, il fit entendre à l'amiral qu'il mettait son royaume à sa disposition.

Toujours plein de gravité et de noblesse avec ses sujets, ce souverain était d'une familiarité sans réserve à l'égard des Espagnols; il examinait tout avec beaucoup d'attention sur le vaisseau, et les choses extraordinaires qu'il renfermait excitaient la surprise et l'admiration du chef sauvage. Aux approches de la nuit, il témoigna le désir d'être reconduit à terre. Empressé de satisfaire à sa demande, et voulant augmenter son étonnement, Colomb fit tirer un coup de canon au moment où le cacique s'éloigna. Celui-ci ne douta plus que ces hommes blancs n'eussent une origine céleste, puisque leurs mains étaient armées du tonnerre et qu'il obéissait à leur volonté. Alors le respect des Indiens pour les Espagnols devint une espèce de culte; ils baisaient la trace des pas de ces étrangers.

Mais ce pays n'était pas encore celui qui renfermait les mines d'or, qui étaient le but des efforts et des travaux des Espagnols. L'amiral mit à la voile et se dirigea vers la partie orientale de l'île.

Tous les rapports qu'on avait faits à l'amiral, tous les renseignements qu'il avait recueillis désignaient, comme produisant l'or, une partie montueuse de l'île, soumise à un puissant cacique. Colomb lui ayant envoyé une députa-tion, reçut de la part de ce prince l'invitation de se rendre auprès de lui. Il se hâta de répondre à cette invitation ; mais le court trajet qu'il lui fallut faire pour aller trouver le cacique, faillit être bien funeste à l'expédition et à son illustre chef.

Colomb était parvenu à un cap où, profitant d'un temps calme, il fit carguer les voiles à la distance d'une lieue environ de la terre. Depuis deux jours il n'avait pas goûté un moment de repos. Accablé de fatigue, l'amiral alla se jeter sur son lit vers minuit, après avoir ordonné au pilote à qui il confiait le gouvernail de ne pas le quitter. A peine fut-il endormi, que l'équipage, croyant n'avoir aucun danger à craindre, suivit l'exemple de l'amiral ; le pilote lui-même, partageant cette sécurité fatale et oubliant les ordres de Colomb, mit un mousse à sa place ; il alla se reposer comme les autres, de sorte que le bâtiment était abandonné à l'inexpérience d'un jeune homme.

Pendant que tout le monde dormait à bord, moins le mousse, le vaisseau était insensiblement entraîné par le courant vers la côte. Soudain il fut ébranlé par une secousse si violente, que le mousse, épouvanté, abandonna le timon en poussant de grands cris. Réveillé en sursaut, Colomb accourt sur le tillac, aperçoit les rochers qui héris-

sent la côte, et ne tarde pas à reconnaître que le navire est échoué. La confusion, la terreur et le désespoir règnent à bord; l'amiral, conservant seul sa présence d'esprit et son sang-froid, cherche les moyens de sauver le navire.

Par son ordre, quelques hommes de l'équipage s'élancent dans la chaloupe pour jeter, à une certaine distance, une ancre au moyen de laquelle on puisse touer le bâtiment. c'est-à-dire le faire avancer et le dégager du milieu des rochers; mais ils sont si effrayés qu'ils ne songent qu'à leur salut. Au lieu d'obéir aux injonctions réitérées de l'amiral. ils vont chercher un refuge à bord de *la Nigna*. Mais le capitaine de ce navire ne voulut point recevoir ces lâches, qui. au mépris de tous leurs devoirs, abandonnaient leur commandant. Ainsi repoussés, il se virent contraints de retourner au navire placé dans une situation si critique.

L'amiral songea d'abord à alléger son navire du poids de sa mâture, qu'il fit couper; ensuite il ordonna de jeter à la mer tous les objets qui n'étaient pas indispensables. Ces mesures furent inutiles; le navire s'entr'ouvrit près de la quille, et l'eau s'y précipita avec tant de violence et en si grande quantité par cette ouverture, qu'on dut désespérer de sauver le bâtiment. L'amiral, suivi de tout son équipage, descendit dans les chaloupes qui étaient arrivées pour le secourir, et les embarcations parvinrent, à force de rames. jusqu'à *la Nigna*.

Le lendemain, il fit prévenir le cacique du malheur qui lui était arrivé, et le pria de mettre à sa disposition un certain nombre de ses sujets pour aider les Espagnols à préserver d'une perte totale le navire naufragé.

La nouvelle de ce désastre causa un chagrin très-vif au

cacique, qui se nommait Guakanahari, et lui fit verser des larmes. Il accourut aussitôt avec ses gens au secours des Espagnols. Dans cette circonstance, les Indiens donnèrent une preuve éclatante de leur probité : non-seulement ils ne détournèrent aucun des objets qui se trouvaient dans le navire, mais ils s'exposèrent aux plus grands périls pour en sauver la majeure partie. Beaucoup de canots furent promptement réunis, et, grâce à ce concours si actif, si empressé, presque tout ce qui avait quelque valeur fut transporté à terre; puis le généreux cacique, se constituant lui-même le



gardien des effets arrachés à la mer, fit supplier Colomb de ne point s'abandonner au désespoir, et lui offrit tout ce qu'il possédait. Les effets retirés du vaisseau furent déposés dans un lieu très-rapproché de l'habitation du chef indien,

en attendant qu'on eût vidé les maisons où ils devaient être mis en sûreté. Mais là ne se bornèrent pas ses précautions : il plaça des sentinelles près de ce dépôt, bien que leur présence fût inutile; car tous les sujets de Guakanahari partageaient la douleur de leur chef et son affection pour les hommes blancs; ils versaient tous des larmes sur leur sort.

Colomb rendit une entière justice à ces sauvages, à leur douceur et à leur caractère hospitalier, dans le rapport qu'il adressa à la cour d'Espagne. « Ces hommes sont si affables, si bienveillants pour nous, que je les considère comme le meilleur peuple de la terre ; ils affectionnent leurs semblables comme eux-mêmes ; toujours aimables, toujours gracieux dans leurs manières, ils ont sans cesse le sourire sur les lèvres. Le service auprès du roi se fait avec une grande solennité; lui-même est très-noble dans ses manières. Ce que j'ai surtout remarqué dans ce peuple si digne d'intérêt, c'est sa prodigieuse mémoire, la curiosité très-vive qu'il témoigne pour toutes choses, et l'intelligence qui le porte à en rechercher les causes et les effets. Il est tout disposé à recevoir l'enseignement des connaissances européennes, et il doit y faire des progrès rapides lorsqu'on voudra l'instruire. »

Le cacique n'avait pas tardé à s'apercevoir du goût très-prononcé des Européens pour l'or; aussi, cherchant à leur procurer des consolations et des soulagements dans leur malheur, il leur donna un certain nombre de plaques de ce métal qui excitait leur ardente convoitise; il leur promit qu'il allait donner des ordres pour qu'on en apportât une plus grande quantité d'un lieu qu'il appelait Cibao. A l'exemple de leur roi, plusieurs Indiens s'empressèrent d'apporter

aussi aux Européens des plaques en échange desquelles ils étaient charmés de recevoir des bagatelles d'Europe. Un d'eux, qui tenait un gros morceau d'or dans l'une de ses mains, tendit l'autre à un Espagnol qui lui offrit une sonnette. Aussitôt le sauvage laissa tomber son or et s'enfuit comme un voleur qui vient de se rendre coupable d'une soustraction. Cet Indien était convaincu qu'il avait trompé l'homme blanc.

Les Espagnols étaient très-satisfaits de leur séjour dans cette contrée délicieuse où rien ne leur manquait ; mais leur chef était dévoré de soucis : il avait perdu le meilleur de ses vaisseaux ; il avait été trahi, abandonné par le traître Pinzon. Le bâtiment qui lui restait était petit et en mauvais état ; il ne pouvait contenir les équipages de deux navires ; et d'ailleurs, entreprendre avec un bâtiment aussi fatigué un voyage aussi long que celui d'Espagne, eût été une imprudence dont les conséquences auraient peut-être été très-funestes. L'embarras de Colomb était grand, et sa perplexité extrême.

L'amiral réfléchit longtemps sur sa position si pénible ; enfin il se détermina à laisser une partie de son monde dans l'île, où elle devait former une colonie, et de s'embarquer avec le reste de ses gens pour l'Espagne, afin de rendre compte à Ferdinand et à Isabelle du résultat de ses découvertes. Cette résolution fut approuvée par tous les Espagnols, et il trouva assez de gens disposés à rester dans l'île. Quant à Guakanahari, dont on pouvait craindre l'ombrageuse défiance à l'égard d'étrangers qui allaient s'établir dans son royaume, il parut enchanté d'apprendre que des êtres d'origine céleste consentaient à rester auprès de lui pour le protéger.

lui et son peuple, contre les ennemis dont ils redoutaient les attaques et qu'il appelait Caraïbes.

C'était un peuple farouche et cruel qui habitait plusieurs îles situées au sud-est, et qui faisait de fréquentes incursions dans l'île d'Haïti. Trop faibles pour se défendre et résister à un ennemi supérieur en forces, les sujets de Guakanahari cherchaient un refuge dans les montagnes. L'offre de la protection des Espagnols rassurait complétement les insulaires. Voulant donner au cacique et à son peuple une idée de l'art militaire des Européens, Colomb fit exécuter des évolutions devant les Indiens par ses soldats. Ces manœuvres excitèrent l'admiration des sauvages étonnés ; mais lorsque l'amiral fit tirer le canon, le bruit de l'artillerie leur causa une si grande frayeur, qu'ils tombèrent tous par terre et posèrent leurs mains sur leur tête, comme pour se garantir de la foudre dont ils se croyaient atteints ou menacés. Le cacique lui-même, épouvanté, n'osait se relever : Colomb s'efforça de le rassurer, et lui promit de ne se servir de ce tonnerre que contre ses ennemis les Caraïbes. Pour faire mieux apprécier aux Indiens les terribles effets et la puissance irrésistible de ces tubes meurtriers qui vomissaient l'incendie et la mort, il fit pointer une pièce chargée à boulet contre la carène du navire échoué : le boulet la traversa et s'en alla tomber dans les flots, du côté opposé. L'étonnement du cacique devant un pareil témoignage de force est au-dessus de toute expression ; il était stupéfait de ce qu'il venait de voir, étourdi de ce qu'il avait entendu, et, lorsqu'il retourna dans son habitation, il ne doutait plus de la divine essence de ces êtres qui disposaient de la foudre céleste.

Les Espagnols se mirent aussitôt à l'ouvrage pour jeter les fondements d'un fort ; ils furent aidés avec beaucoup de zèle par les Indiens, qui ne soupçonnaient pas, les malheureux, qu'ils forgeaient eux-mêmes les fers qui devaient un jour peser sur eux.

Toutes les fois que Colomb descendait à terre, le cacique le recevait avec les plus grandes démonstrations de respect ; il multipliait, il variait ses hommages à l'égard de l'amiral, qui, de son côté, répondait à tous ces honneurs par des présents dont il comblait Guakanahari. Un jour, le cacique, portant une couronne d'or sur la tête, conduisit Colomb dans une maison arrangée avec beaucoup de propreté : là, il ôta sa couronne et la posa respectueusement sur la tête de l'amiral, qui, sensible à cette preuve d'ami-



tié, s'empressa de détacher un collier de petites perles qu'il

portait habituellement, et l'attacha au cou du cacique. Se dépouillant aussi d'un brillant costume dont il était revêtu ce jour-là, il pria Guakanahari de l'accepter, et l'aida lui-même à s'en couvrir; puis il mit à son doigt un anneau d'argent, et lui fit chausser des bottines rouges qu'il envoya chercher. Cette réciprocité de bons procédés et d'attentions aimables garantit la sincérité de l'alliance dont les deux chefs conclurent le traité.

Moins de dix jours suffirent pour terminer la construction du fort. Quand il fut en état de recevoir une garnison, Colomb choisit trente-huit hommes parmi ceux qui témoignaient le désir de rester dans l'île, et mit à leur tête Diégo d'Arada. Il leur ordonna, il leur fit promettre par serment d'obéir au commandant qu'il leur donnait, et d'employer tous les moyens possibles afin de conserver leurs relations amicales avec Guakanahari, et de justifier la haute idée qu'il s'était faite des Espagnols. Il leur recommanda aussi l'étude de la langue des Indiens. Il nomma Navidad le lieu où il les laissa.

Après avoir pris les mesures les plus sages et fait les dispositions que la prudence lui conseillait dans l'intérêt de la colonie nouvelle, Colomb se rembarqua et mit à la voile le 4 janvier 1493. Les indigènes et les Espagnols qui restaient dans l'île accompagnèrent l'amiral de leurs acclamations et de leurs vœux pour son prochain retour; car il y avait plus que de la hardiesse, il y avait même de la témérité à s'aventurer, sur une mer encore inconnue, avec un navire fatigué et qui ne pouvait subir l'épreuve d'une aussi longue traversée.

L'amiral ignorait absolument ce qu'étaient devenus le traître Pinzon et son navire. De deux choses l'une : ou le

commandant de *la Pinta* avait péri avec son navire, ou il avait déjà fait voile vers l'Europe, pour avoir la gloire d'annoncer le premier à la cour d'Espagne les grandes découvertes qui venaient d'illustrer le pavillon espagnol, peut-être aussi pour calomnier l'amiral auprès de Ferdinand et d'Isabelle, et enlever à Colomb le prix qui était dû à ses glorieux travaux. Ces soupçons et ces craintes déterminèrent l'amiral à presser son retour, dont la promptitude était d'un si grand intérêt pour lui, en le mettant à même de déjouer les perfides calculs du déloyal capitaine de *la Pinta*.

Mais il devait prévenir toute espèce de doute sur sa véracité; il devait ôter à une cour défiante tout prétexte de lui refuser les récompenses promises. Colomb savait à quoi s'en tenir sur l'influence des courtisans et des envieux dans le palais des rois; aussi fit-il placer sur son vaisseau des échantillons de tout ce qu'il avait rencontré de remarquable dans les pays qu'il avait découverts : il ne pouvait oublier l'or; c'était la chose la plus précieuse et la plus importante. Il fit également embarquer avec lui un certain nombre d'indigènes de chacune des îles qu'il avait visitées, plusieurs espèces d'oiseaux que l'on ne connaissait pas en Europe, et d'autres objets curieux qu'il choisit parmi les produits du sol et les ouvrages des naturels de ces divers pays.

Colomb se dirigea vers l'est et longea d'abord les côtes d'Hispaniola ou Haïti, afin d'examiner en passant les autres parties encore inexplorées de cette île. Le lendemain de son départ, la vigie signala à l'horizon lointain quelque chose qu'on pouvait prendre pour un navire. Gouvernant aussitôt

dans cette direction, quel fut l'étonnement de l'amiral, quand, en s'approchant, il reconnut *la Pinta* montée par Pinzon, et qu'il cherchait depuis un mois et demi! Colomb et son équipage furent enchantés de cette rencontre inespérée, et Pinzon, s'étant rendu au bord de l'amiral, essaya de se justifier.

Sa justification était bien difficile. Il accusa de sa faute le mauvais temps qui l'avait fait dériver, malgré ses efforts pour ne pas s'écarter de sa route, et perdre de vue le bâtiment de l'amiral. Colomb ne pouvait être dupe de cette excuse; mais la sévérité aurait été une grande imprudence dans la situation précaire où se trouvait l'amiral. D'ailleurs, il était, par son caractère, disposé à la générosité, à la clémence; il ne pouvait oublier les services particuliers, éminents, que lui avait rendus Pinzon. Colomb eut l'air d'ajouter foi aux raisons spécieuses du commandant de *la Pinta*, et lui rendit son amitié, heureux d'échapper à la nécessité douloureuse de confier la relation de ses découvertes à un navire qui pouvait à peine tenir la mer.

Or, ce qui avait tenu Pinzon si longtemps éloigné de l'amiral, c'était la cupidité. Il espérait, en s'arrêtant sur les autres côtes d'Hispaniola, et en explorant des parties où Colomb et ses compagnons n'avaient pas pénétré, se procurer beaucoup d'or : il y avait à peu près réussi, mais il n'avait fait aucune nouvelle découverte.

Cependant Colomb voit le vent seconder son retour en Espagne; une fraîche brise d'ouest entraîne les vaisseaux et les chasse devant elle ; tout annonce aux Espagnols qu'ils reverront bientôt les rivages de leur patrie, et déjà les équipages, bercés par de doux rêves de gloire, croient en-

tendre les cris de surprise et d'admiration qui accueillent le récit de la merveilleuse découverte du nouveau monde.

Mais les effrayants préludes d'une violente tempête viennent détruire les espérances des Espagnols : à l'ouest se forment et s'amoncellent de sombres nuages. Cent lieues environ séparent encore Colomb des Açores, où il pourrait trouver un refuge, et l'orage s'approche; les ténèbres s'épaississent; une nuit profonde a remplacé l'éclat du jour. Les hommes de l'équipage, plongés dans une anxiété cruelle, attendent le dénoûment de cette crise qui doit être terrible; tous les regards sont attachés sur Colomb, qui, toujours calme, toujours intrépide, donne ses ordres avec un sang-froid imperturbable.

Les flots s'enflent, se soulèvent, et les navires, ballottés, luttent en vain contre leur fureur. Le vent déchire les voiles, brise les cordages, et la mâture gémit sous les efforts qui l'ébranlent. Les éclairs sillonnent les ténèbres de lugubres lueurs; le tonnerre retentit, et des torrents de pluie se précipitent sur les navires. Enfin éclate la tempête annoncée par les signes précurseurs du naufrage; les roulements de la foudre se mêlent aux rugissements des flots, et les deux navires, jouets des vagues, sont tantôt poussés vers le ciel, tantôt redescendent, entraînés vers l'abîme qui menace de les engloutir.

La terreur a glacé tous les cœurs; les hommes de l'équipage, consternés, abattus, expriment diversement la frayeur que leur cause cette situation désespérée. Ceux-ci, à genoux et tendant vers le ciel leurs mains suppliantes, lui demandent la conservation de leurs jours; ceux-là, pâles, sans mouvement, gardent un morne silence; ils semblent déjà

frappés de mort. D'autres font serment d'aller en pèlerinage, pieds nus et en chemise, à la plus prochaine église placée sous l'invocation de la sainte Vierge, dans la première contrée chrétienne où le ciel leur permettra d'aborder.

C'est en vain que Colomb a recours à tous les moyens que la prudence indique à un marin expérimenté ; en vain il cherche à ranimer le courage des équipages, à leur rendre leur activité ; ils restent immobiles, pendant que la tempête redouble sa fureur, contre laquelle tous les efforts de l'homme seraient impuissants. Enfin, Colomb reconnaît l'inutilité de la lutte et rentre dans sa chambre ; il ne se livre pas à de stériles lamentations, il ne fait pas de ces vœux auxquels ont recours les âmes faibles ; c'est la dernière ressource des hommes pusillanimes ; une seule pensée l'occupe et l'absorbe : il veut assurer à son pays, à l'univers, le résultat de ses découvertes ; il veut que l'on retrouve la route qu'il a frayée vers un nouveau monde.

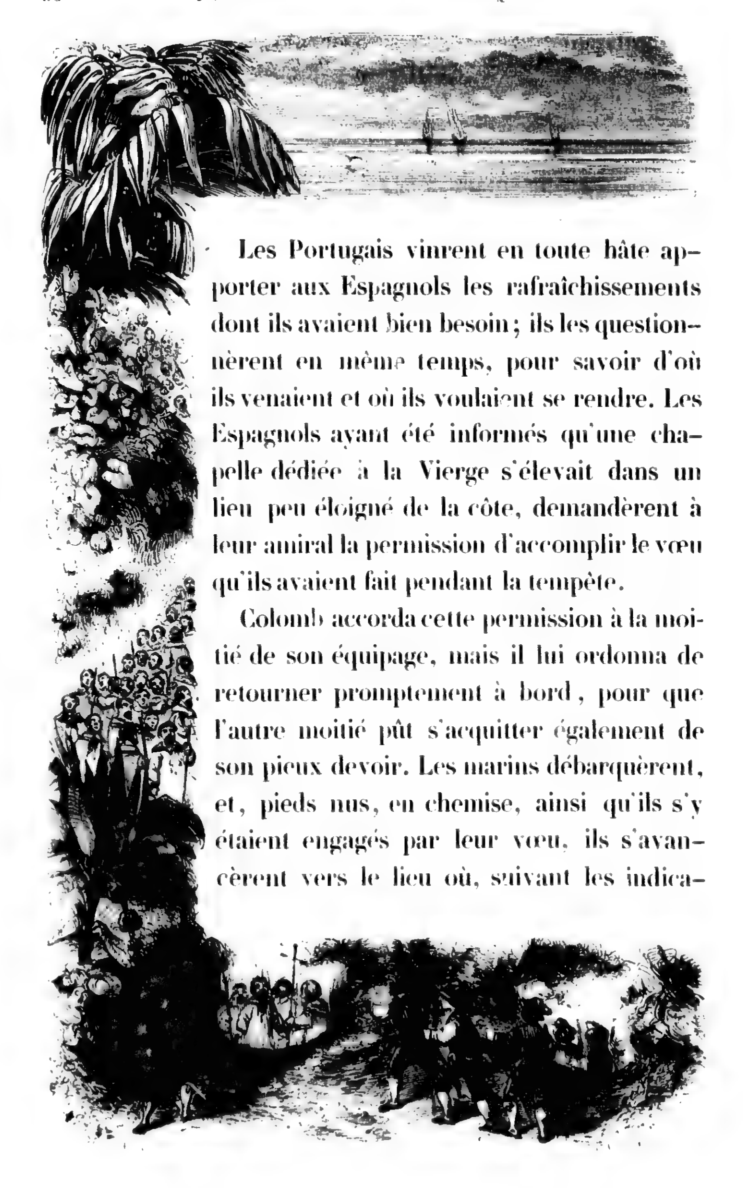
Colomb prend un parchemin, y trace à la hâte les avis les plus importants sur les pays qu'il a découverts, l'enferme dans un linge qu'il a trempé dans l'huile, et, après avoir enveloppé ce linge d'une toile cirée, il met le paquet dans un baril bouché avec soin et le jette dans la mer. Il pensait, avec raison, que les flots jetteraient ce baril sur quelque rivage où il serait recueilli et révélerait à d'autres les précieux secrets qui lui étaient confiés.

Mais ce n'est pas tout : l'amiral suspend à la poupe de son navire un autre baril qui renferme les mêmes instructions : ce baril devait y rester attaché jusqu'au moment et jusqu'au lieu du naufrage du vaisseau. Dès qu'il s'est acquitté

de cette double tâche, l'amiral, résigné, attend avec calme l'arrêt du ciel ; il périra sans regrets, sans remords, parce qu'il croit que le fruit de ses travaux ne sera point perdu pour l'avenir.

Cependant la situation des navires n'a point changé : exposés aux mêmes dangers, les équipages voient sans cesse la mort qui les menace. La nuit n'a pas suspendu un seul instant la violence de l'ouragan; un sombre désespoir continue à régner sur les deux bâtiments. Mais enfin, cette nuit si longue, si affreuse, se dissipe, et, avec les premiers rayons du soleil, apparaît et se dessine dans le lointain une terre qui semble se lever du sein des flots. L'espérance renaît dans tous les cœurs. Mais quelle est cette terre dont la vue s'offre aux regards charmés des équipages? l'amiral lui-même l'ignore; il observe, il doute; enfin on se rapproche, on peut distinguer ce rivage, et Colomb reconnaît que devant lui est une des Açores.

Mais les vaisseaux sont encore à une distance assez considérable de cette île; la force du vent, qui est toujours assez violent, rend très-dangereux le voisinage de la côte. Quelque impatient qu'on fût de descendre à terre, on fut contraint de louvoyer encore pendant quatre jours. Ces quatre jours eurent aussi leurs périls pour les équipages déjà si fatigués. *La Pinta* avait encore été perdue de vue; on ne savait pas si elle avait fait naufrage ou si son commandant s'était de nouveau, à la faveur des ténèbres, dérobé à la vigilance de l'amiral, pour le devancer en Espagne et y porter les premières nouvelles des découvertes. Enfin la tourmente cessa, et Colomb, entrant dans la rade, y jeta l'ancre.



Les Portugais vinrent en toute hâte apporter aux Espagnols les rafraîchissements dont ils avaient bien besoin ; ils les questionnèrent en même temps, pour savoir d'où ils venaient et où ils voulaient se rendre. Les Espagnols ayant été informés qu'une chapelle dédiée à la Vierge s'élevait dans un lieu peu éloigné de la côte, demandèrent à leur amiral la permission d'accomplir le vœu qu'ils avaient fait pendant la tempête.

Colomb accorda cette permission à la moitié de son équipage, mais il lui ordonna de retourner promptement à bord, pour que l'autre moitié pût s'acquitter également de son pieux devoir. Les marins débarquèrent, et, pieds nus, en chemise, ainsi qu'ils s'y étaient engagés par leur vœu, ils s'avancèrent vers le lieu où, suivant les indica-

tions des Portugais, ils devaient trouver la chapelle de la Vierge.

On croyait qu'ils seraient bientôt de retour, mais les heures s'écoulaient et ils ne paraissaient pas. La nuit approchait. L'amiral soupçonna avec raison quelque perfidie de la part des Portugais, et il attendit le jour pour connaître la cause de l'absence prolongée de ses gens. Quels furent à la fois son étonnement et son indignation, quand, le lendemain, il apprit que la garnison portugaise avait fait prisonniers ces hommes nus et sans armes, surpris dans un piége infâme !

L'amiral, transporté d'un juste courroux contre les auteurs d'une pareille perfidie, adressa au gouverneur des représentations qui ne produisirent aucun effet. Alors il jura qu'il saurait se faire justice par lui-même et qu'il ne quitterait la rade qu'après avoir ravagé l'île et s'être emparé de cent Portugais. Intimidé par la menace de ces terribles représailles, le gouverneur lui envoya une députation chargée de lui demander si lui et ses bâtiments étaient réellement au service de l'Espagne. Sur la réponse affirmative de Colomb, qui confirma sa déclaration en montrant les provisions qui lui avaient été octroyées par Ferdinand et par Isabelle, les prisonniers espagnols furent mis en liberté. Sans doute le gouverneur avait formé le projet de se saisir de Colomb lui-même, de le séquestrer avec tous ses compagnons, pour que le roi de Portugal pût s'emparer des pays qui venaient d'être découverts ; mais la prudence de Colomb ayant fait avorter ce complot, et l'amiral étant resté à bord, le gouverneur jugea que le parti le plus sage qu'il eût à prendre, c'était de rendre la liberté aux Espagnols et



d'alléguer pour excuse son ignorance relativement à leur nationalité.

Pressé de quitter cette terre inhospitalière, Colomb remit à la voile ; il croyait toucher au terme de ses travaux et de ses malheurs, lorsqu'une nouvelle et rude épreuve vint encore mettre en question son retour en Espagne.

Une tempête presque aussi terrible que celle qui l'avait assailli lorsqu'il s'approchait des Açores, éloigna son navire des côtes de l'Espagne, mit les voiles en pièces, et peu s'en fallut qu'il ne fût englouti. La tourmente sévissait depuis quarante-huit heures ; la situation des bâtiments était des plus critiques, lorsque, vers minuit, le pilote du vaisseau de Colomb signala le voisinage de rochers contre lesquels il était entraîné par les vagues, et se serait brisé s'il eût suivi pendant quelques instants encore cette dangereuse direction.

Mais Colomb, dont la présence d'esprit ne se démentait pas, fit avec promptitude virer de bord, et, par cette manœuvre, préserva d'une catastrophe son navire et tous ceux qui le montaient. Bientôt l'amiral reconnut qu'il était près de la côte de Portugal, à une faible distance de l'embouchure du Tage, et y jeta l'ancre.

Son premier soin, dès que le jour parut, fut d'expédier deux courriers, l'un pour Madrid, afin d'annoncer son heureux retour au roi d'Espagne, l'autre pour Lisbonne, où il devait solliciter auprès du roi de Portugal la permission de remonter jusqu'à la capitale et d'y faire réparer son navire. Le monarque portugais s'empressa d'accéder à la demande de Colomb, qui fit voile immédiatement pour Lisbonne.

A peine l'arrivée d'un vaisseau que tant de titres recommandaient à la curiosité publique fut-elle connue à Lis-

bonne, que la population tout entière accourut sur le port; une foule immense couvrait le rivage; un grand nombre de barques étaient chargées de curieux qui brûlaient du désir de contempler les traits de l'homme extraordinaire qui avait exécuté avec succès une entreprise si difficile. Les uns adressaient des actions de grâces au ciel, qui avait béni cette expédition ; les autres déploraient le malheur de leur patrie, qui avait méconnu le génie d'un grand homme, et refusé la gloire qu'il lui avait offerte.

Bien que le roi de Portugal se repentît d'avoir cédé à l'influence de conseillers inhabiles ou perfides, en repoussant les propositions de Colomb, et malgré le dépit que lui causait l'accroissement prodigieux de la puissance et des richesses de l'Espagne, il accueillit l'amiral avec les témoignages d'une haute estime, et le félicita du succès de son héroïque expédition. Par son ordre, les plus grands honneurs furent rendus à Colomb ; il lui fournit tous les rafraîchissements dont il pouvait avoir besoin, et l'invita à se rendre dans son palais. L'invitation était écrite de la main du monarque.

Lorsque l'amiral se présenta au palais, il vit toute la cour venir à sa rencontre, suivant l'ordre formel du roi. Dans l'entretien qu'il eut avec le monarque, celui-ci exigea que Colomb restât assis et couvert en lui parlant. Après que l'amiral lui eut fait le récit de ses découvertes, le roi exprima tour à tour très-vivement son admiration et ses regrets. Colomb, de son côté, tout en conservant une attitude modeste, éprouvait un secret plaisir à la vue de ces vils courtisans qui le poursuivaient naguère de leurs injures comme un misérable faiseur de projets, et qui, en ce mo-

ment, éblouis par l'éclat de ses succès, par la gloire qu'il avait attachée à son nom, cherchaient vainement à cacher leur honte et à obtenir le pardon de leurs outrages et de leurs mépris, par les hommages qu'ils prodiguaient à l'amiral.

Le roi voulut faire rentrer Colomb au service du Portugal; il lui fit les offres les plus séduisantes; il n'aurait même pas cru payer trop cher la conquête d'un tel homme, en l'achetant au prix de la moitié de son royaume; mais l'amiral resta fidèle au gouvernement espagnol, et prit congé du monarque dans une dernière entrevue où celui-ci tenta encore, mais vainement, d'ébranler sa fidélité.

Il se rembarqua sur le vaisseau qu'il avait fait réparer pendant son séjour à Lisbonne, et cingla vers le même port espagnol d'où il était parti pour aller à la recherche du nouveau monde. Il entra dans le port de Palos le 15 mars 1493, après un voyage qui avait duré sept mois et onze jours.

# IV

**Retour de Colomb à Palos. — Son entrée triomphale à Barcelone. — Honneurs extraordinaires qu'il reçoit à la cour d'Espagne. — Lettres de noblesse. — Ambassade espagnole à Rome. — Bulle d'Alexandre VI. — Nouvelle expédition. — Départ de Cadix. — Découverte de la Dominique et de la Guadeloupe. — Anthropophages. — Retour de Colomb à Haïti. — Désastre du premier établissement espagnol. — Fondation de la ville d'Isabelle. — Complot contre Colomb. — Découverte de la Jamaïque. — Pêche singulière. — Visite et discours d'un cacique. — Maladie de Colomb. — Il retrouve son frère. — Préparatifs de guerre contre les Espagnols.**

La nouvelle seule de l'approche du vaisseau de Colomb avait suffi pour faire voler tous les habitants de Palos au port ; ils ne pouvaient ajouter foi à ce bruit, et voulaient s'assurer par eux-mêmes de la réalité d'un événement qui devait exciter parmi eux des transports d'enthousiasme et de joie. Lorsque le bâtiment fut assez rapproché du rivage pour qu'ils pussent reconnaître leurs parents et leurs amis, dont le retour était en quelque sorte inespéré, car l'opinion générale avait accompagné leur départ des plus funestes présages, des plus tristes pressentiments, alors l'air retentit des cris de l'allégresse. On voyait la foule tendre ses bras vers ces frères, ces compatriotes rendus à l'affection de leur pays, à la tendresse de leurs familles ; des larmes d'attendrissement coulaient de tous les yeux.

L'amiral débarqua au bruit de l'artillerie, des cloches

des églises de la ville, et aux acclamations de la multitude; mais il se déroba bientôt aux bruyantes démonstrations de l'enthousiasme général pour se rendre à Barcelone, où la cour d'Espagne se trouvait en ce moment. Quant à Pinzon, les différents récits des historiens sont très-contradictoires sur le compte de cet officier, qui avait pris une part si importante à l'expédition.

Suivant quelques écrivains, Pinzon, qui avait été séparé de Colomb par le mauvais temps devant les Açores, ou qui s'était éloigné à dessein de l'amiral, était entré, peu de temps après l'arrivée de l'amiral, dans le port de Palos; d'autres historiens prétendent que, l'ayant devancé de quelques jours sur les côtes d'Espagne, il avait débarqué en Galice et s'était hâté de se rendre à la cour, pour y annoncer le premier l'heureuse nouvelle des découvertes par lesquelles s'était signalée l'expédition, mais que le roi Ferdinand, désapprouvant hautement cette conduite déloyale, lui avait enjoint de ne se présenter à la cour qu'accompagné de Colomb. Cet homme orgueilleux, voyant déjouer ainsi les calculs de son ambition, fut si affligé de cet ordre, que, peu de jours après l'avoir reçu, il fut atteint d'une maladie qui mit fin à son existence.

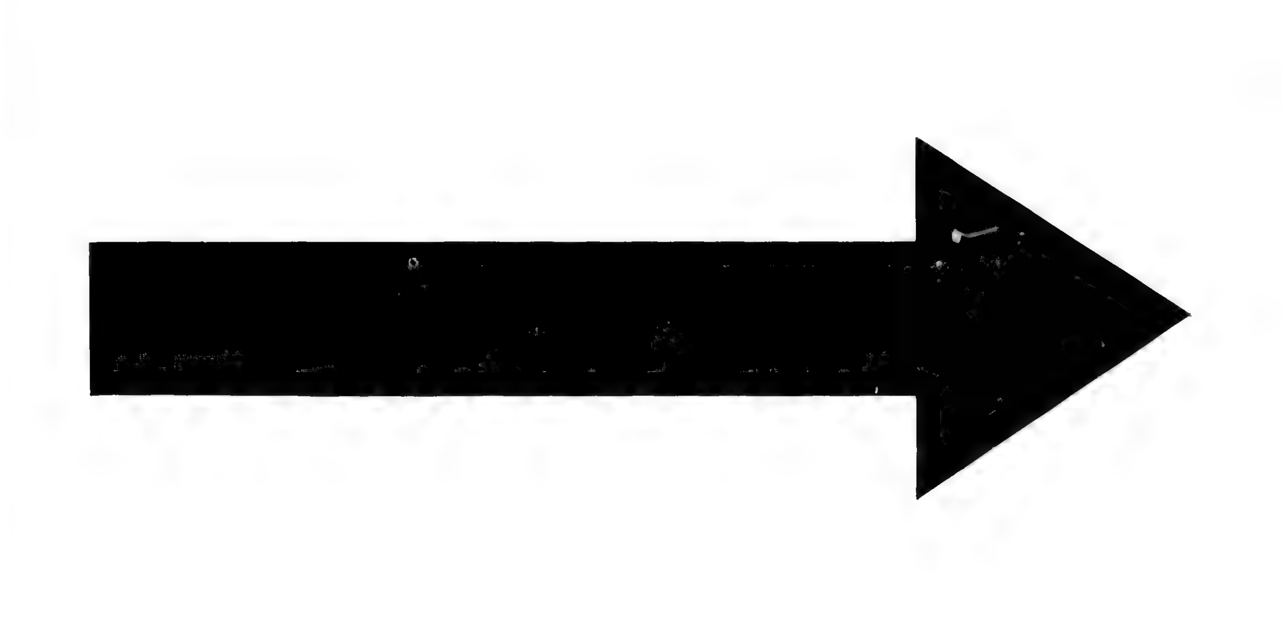
Dans tous les lieux que traversait Colomb pour se rendre à Barcelone, toutes les populations accouraient sur son passage; son nom volait de bouche en bouche, répété par l'admiration.

Enfin il arriva dans la capitale de la Catalogne. Ferdinand et Isabelle l'attendaient avec une vive impatience; ils avaient donné des ordres pour que la cour allât à sa rencontre, et lui offrît les hommages solennels de son

respect. A peine l'amiral pouvait-il se frayer un passage à travers les rues encombrées par la foule des curieux qui se pressaient pour le voir.

La marche du cortége était ouverte par les Indiens que Colomb avait amenés des îles nouvellement découvertes : ces sauvages étaient parés suivant la mode bizarre de leur pays. A leur suite était porté tout ce qu'on avait embarqué d'or en ornements, en feuilles ou en grains. Puis venaient les hommes chargés des échantillons de toutes les productions de la nature et de l'art, recueillies dans le nouveau monde. Cette collection si intéressante, et qui formait un spectacle si nouveau pour les Européens, se composait de balles de coton, de caisses de poivre, de perroquets qui étaient perchés sur des cannes longues de vingt-cinq pieds, de quadrupèdes et d'oiseaux empaillés, et d'une foule d'autres objets qui n'avaient jamais été vus en Europe. Enfin Colomb paraissait lui-même ; il fixait sur lui tous les regards des spectateurs émerveillés, car il était le premier acteur de cette scène si imposante, le héros de cette fête nationale.

Ferdinand et Isabelle, son épouse, voulant donner à l'amiral une preuve éclatante de leur estime et de leur reconnaissance, avaient fait élever sur la place publique, où ils l'attendaient, un trône magnifique. L'amiral s'avance et veut, conformément aux prescriptions de l'étiquette, s'agenouiller devant le trône ; mais le roi s'y oppose, et, lui donnant sa main à baiser, il l'invite à prendre place auprès de lui, sur un siége qui avait été préparé pour l'amiral. Colomb s'assied et fait, avec une simplicité modeste qui n'exclut pas la dignité, un rapport détaillé de ses dé-



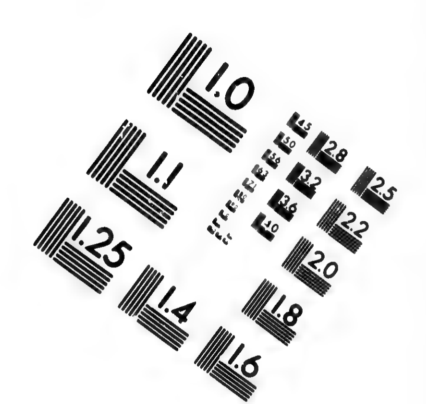
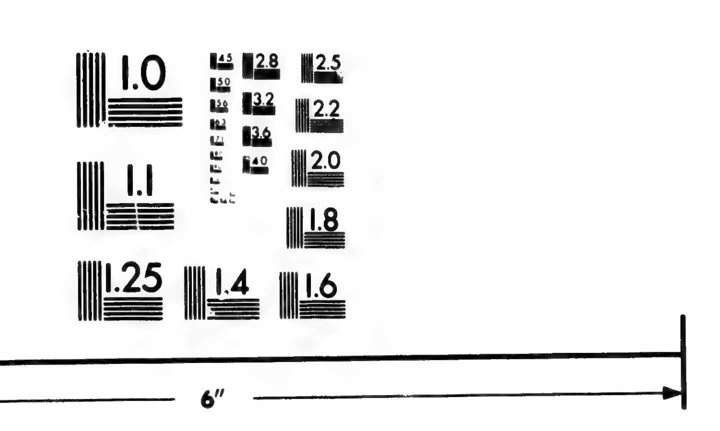


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

couvertes; puis il montre les productions qu'il a rapportées. Pendant qu'il parlait, la surprise et l'admiration se peignaient sur la physionomie de tous ceux qui pouvaient l'entendre; il avait cessé de parler, on l'écoutait encore.



Quand il eut achevé son rapport, les deux souverains et tous les spectateurs se prosternent, et, à genoux, entonnent un saint cantique pour remercier Dieu d'un événement qui semblait être pour l'Espagne la promesse et le gage de si grands avantages. Ensuite Ferdinand et Isabelle comblèrent d'honneurs l'amiral; ils confirmèrent d'une

manière solennelle toutes les récompenses qui lui avaient été promises avant son départ; des lettres de noblesse lui furent expédiées pour lui et pour toute sa famille. Toutes les fois que Ferdinand sortait à cheval, il avait à sa droite le prince son fils, et Colomb à sa gauche. A l'exemple du monarque, tous les grands se montrèrent empressés à fêter l'amiral vice-roi des Indes. Le cardinal d'Espagne, Pierre Gonzalès de Mendoze, prélat aussi distingué par son mérite que par son rang et sa naissance, fit le premier à Colomb les honneurs d'un splendide festin, où non-seulement il lui assigna la première place, mais encore le fit servir à plats couverts, avec ordre de ne lui rien présenter dont on n'eût d'abord fait l'essai; ce qui fut observé par tous les seigneurs qui, chacun à leur tour, invitèrent l'amiral à des banquets où l'on remarqua une singulière rivalité de magnificence.

Les deux frères de l'amiral, Barthélemi et Diégo, ne furent pas oubliés : quoique absents de l'Espagne, ils eurent part aux libéralités du monarque; il leur accorda le titre de *don*, avec de brillantes armoiries pour toute la famille.

Cependant Ferdinand, jaloux d'obtenir la sanction du souverain pontife pour la possession des pays découverts et de ceux que Colomb pourrait encore découvrir, s'était empressé d'envoyer un ambassadeur à Rome, pour prier le pape de donner ces contrées aux Espagnols seuls, à l'exclusion de tous les autres peuples. Ferdinand demandait que cette possession fût à la fois exclusive et héréditaire.

Alexandre VI, qui occupait alors le saint-siége, tira sur la mappemonde une ligne droite d'un pôle à l'autre, à cent lieues des Açores et à la même distance du cap Vert, et

déclara qu'au roi d'Espagne seul appartiendrait tout le pays qu'on pourrait découvrir au delà de cette ligne, vers l'occident.

Pour s'expliquer la démarche de Ferdinand auprès du saint-siége et la réponse du souverain pontife, il faut se reporter à l'époque de la découverte du nouveau monde et consulter l'histoire. Alors les papes exerçaient une grande puissance ; ils jouissaient d'une autorité sans limite et du privilége de disposer de toute la terre, en leur qualité de vicaires de Jésus-Christ. Cette prérogative avait été consacrée, en quelque sorte, par le temps, la tradition et l'empire du sentiment religieux, devant lequel la politique des divers gouvernements de l'Europe était sans pouvoir. Avant de juger ces faits, de les condamner surtout, il est nécessaire de les examiner au point de vue de l'histoire, d'étudier l'époque à laquelle ils appartiennent, l'état de la société, les croyances et les usages qui la dominaient par leur irrésistible influence.

Ainsi, dans la bulle d'Alexandre VI, il est dit que le pape donne au roi d'Espagne les îles et terres découvertes ou à découvrir, par sa pure et franche libéralité ; et plus loin, l'acte solennel d'investiture ou plutôt de donation stipule que le souverain pontife donne à Ferdinand ces îles et terres avec leurs seigneuries, villes, châteaux, lieux, villages, droits, juridictions et toutes autres appartenances et dépendances, par l'autorité de Dieu tout-puissant, de laquelle le pape jouit en ce monde, comme vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

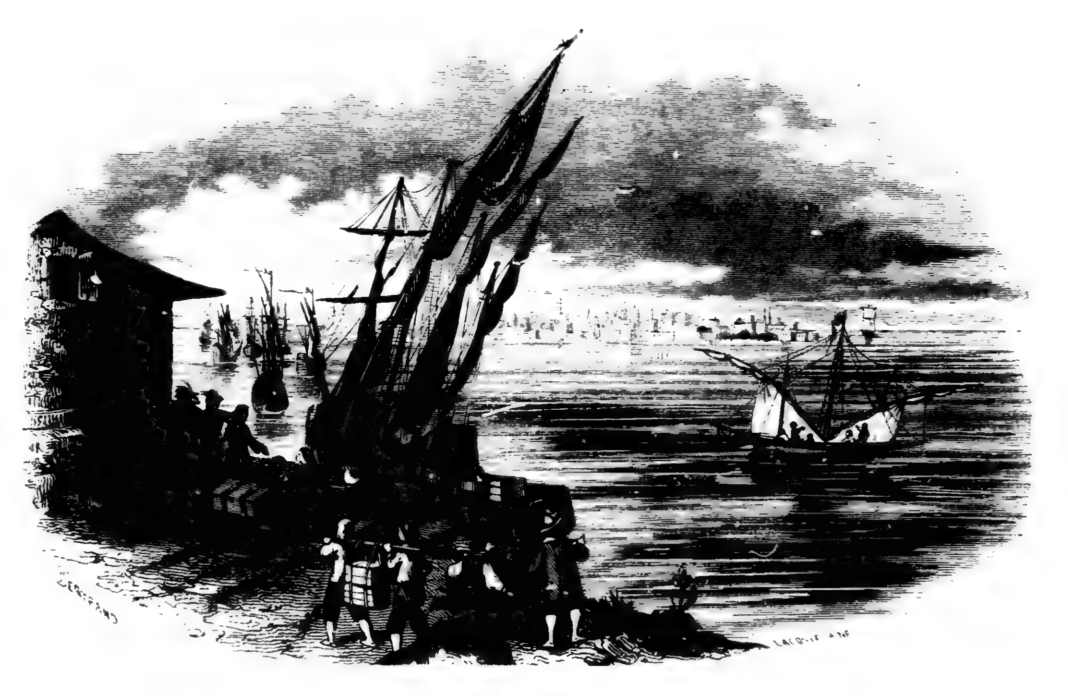
Suivant quelques historiens, Ferdinand n'envoya un ambassadeur à Rome que pour s'assurer la médiation du sou-

t tout le pays
ie, vers l'oc-

ıd auprès du
il faut se re-
ıonde et con-
grande puis-
et du privi-
té de vicaires
onsacrée, en
ıpire du sen-
divers gou-
ant de juger
ssaire de les
lier l'époque
les croyan-
ésistible in-

que le pape
ıvertes ou à
et plus loin,
tion stipule
s îles et ter-
ıx, villages,
es et dépen-
e laquelle le
re-Seigneur

oya un am-
ion du sou-



VUE DE CADIX.

verain pontife dans les différends que les nouvelles découvertes pouvaient susciter entre l'Espagne et le Portugal, et mettre ainsi le saint-siége dans les intérêts du gouvernement espagnol. Peut-être ce motif n'était-il pas tout à fait étranger à la démarche de Ferdinand ; mais on ne doit pas oublier qu'il portait déjà le titre de *Catholique ;* qu'il se glorifiait de ce témoignage de sa piété, et que ce prince se serait dispensé, moins que tout autre, de remplir à l'égard du saint-siége ce qu'il considérait comme son premier devoir de chrétien et de monarque.

Les préparatifs d'une nouvelle expédition furent poussés avec tant d'activité et de promptitude, qu'en peu de temps dix-sept vaisseaux se trouvèrent prêts, dans le port de Cadix, à mettre à la voile pour le nouveau monde. Un grand nombre d'hommes appartenant à toutes les classes de la société se disputaient la faveur de s'embarquer et de prendre part à une expédition qui promettait à la fois des richesses et de la gloire ; quelques-uns, parmi eux, avaient formé des projets d'établissement dans les pays nouvellement découverts. Colomb ne pouvait emmener avec lui tous ceux qui se présentaient ; il en choisit quinze cents, et prit toutes les mesures nécessaires pour que les bâtiments fussent munis de tous les objets indispensables au voyage et à l'établissement de plusieurs colonies. La prévoyance de l'amiral n'avait rien oublié ; ainsi les vaisseaux reçurent une grande quantité d'outils et d'instruments de tout genre : on embarqua également diverses espèces de quadrupèdes inconnus dans le nouveau monde, tels que chevaux, ânes, taureaux, vaches, etc., et des graines de tous les végétaux auxquels la température de ce climat parut convenir.

Du reste, persistant dans l'opinion que les terres nouvellement découvertes faisaient partie de l'Inde, qui, suivant ses suppositions erronées, devait s'étendre jusqu'à ce vaste pays, il crut la distinguer de l'Inde déjà connue par le nom d'Inde occidentale, parce que les navires qui s'y dirigent d'Europe sont obligés de faire voile vers l'occident. Dès lors on appela Inde orientale l'Inde déjà connue.

Toutefois, on n'appela pas Inde-occidentale l'Amérique tout entière : on ne comprend aujourd'hui sous cette dénomination que les îles américaines situées dans le large golfe du Mexique.

Lorsque les préparatifs furent terminés, la flotte appareilla du port de Cadix le 25 septembre, et, comme dans son premier voyage, Colomb cingla d'abord vers les îles Canaries, où il jeta l'ancre le 5 octobre. Il s'y approvisionna d'eau, de bois et de bétail, principalement de porcs. Il continua sa route avec un vent favorable qui lui permit de faire huit cents lieues marines en vingt-huit jours. Le vingt-sixième après son départ d'Espagne, la flotte mouilla devant une île à laquelle il donna le nom de Dominique, parce qu'il l'avait découverte un dimanche, jour qu'en latin on appelle *dies dominica*, c'est-à-dire jour du Seigneur, ou *dies solis*, jour du soleil. L'île Dominique est une des petites Antilles ou des îles Caraïbes.

La rade de cette île n'ayant pas paru assez commode à l'amiral, il remit à la voile et ne tarda pas à découvrir successivement plusieurs îles dont les plus considérables étaient Marie-Galante et la Guadeloupe, qui appartiennent maintenant toutes deux aux Français. Il donna le nom de Guadeloupe à la seconde de ces îles, parce qu'il avait pro-

mis aux moines d'un couvent qui le portait de le donner à l'une des îles qu'il pourrait découvrir. Il découvrit ensuite Antigoa, Porto-Rico, et enfin Saint-Martin.

La côte de la Guadeloupe offrit aux Espagnols le spectacle d'une cascade magnifique formée par une nappe d'eau jaillissant d'un rocher aigu et très-élevé ; on en entendait le



bruit à trois lieues de distance. D'abord, on n'aperçut dans l'île aucun habitant ; les insulaires avaient fui de leurs cabanes. Colomb envoya à leur poursuite des soldats qui parvinrent à saisir deux jeunes Indiens : on sut par eux qu'ils

n'étaient pas de cette île, mais d'une autre dont ils avaient été enlevés et conduits à la Guadeloupe. On s'empara encore de six femmes qui, implorant le secours des Espagnols, leur apprirent qu'elles étaient captives et condamnées à une servitude perpétuelle.

Ces femmes firent aussi connaître aux Espagnols, que ce récit fit frémir, l'usage horrible des habitants de ces îles : ils faisaient rôtir et mangeaient tous les prisonniers qu'ils faisaient à la guerre, et gardaient les femmes comme esclaves.

Les deux jeunes Indiens et ces femmes supplièrent Colomb de les emmener : il ne put résister à leurs prières et à leurs larmes.

En abordant dans les autres îles, Colomb put constater la véracité des femmes indiennes et du cacique Guakanahari, qui, avant elles, avait donné à l'amiral des renseignements sur l'esprit belliqueux et la férocité de ce peuple. Presque partout où il se présenta, il fut reçu comme un ennemi ; presque partout aussi il rencontra des traces de festins abominables. Autour des cabanes de ces anthropophages étaient semés des os et des crânes d'hommes. Fuyant ce hideux spectacle, impatient surtout de revoir les Espagnols qu'il avait laissés à Hispaniola, Colomb s'éloigna promptement de ces îles, où toutes ses tentatives pour ouvrir des relations commerciales avec les indigènes avaient été impuissantes. Il continua sa route vers la colonie, et jeta l'ancre, le 21 du même mois, dans une rade située à une journée de distance environ du fort Navidad.

Colomb envoya à terre quelques Espagnols qui revinrent en toute hâte l'avertir qu'ils avaient trouvé, non loin

du rivage, les cadavres de deux hommes ayant au cou une corde faite d'écorce d'arbre, et attachés sur un morceau de bois taillé en forme de croix. Étaient-ce des Européens ou des Indiens? ils ne pouvaient le dire, parce que l'état de putréfaction où ils avaient trouvé ces corps les avait rendus méconnaissables.

Alarmé de cette nouvelle, Colomb soupçonna l'horrible vérité et accourut à la hauteur de Navidad, c'est-à-dire vis-à-vis de la côte où s'élevait le petit fort qu'il avait fait construire. A peine fut-il arrivé devant le fort, qu'il se jeta dans une chaloupe et s'élança sur le rivage.

Mais de quel effroi l'amiral fut saisi, lorsqu'il chercha vainement les Espagnols qu'il avait laissés dans l'île! A la place du fort, il n'y avait que des ruines; on apercevait çà et là des lambeaux de vêtements espagnols, des débris d'armes et d'outils. Ce spectacle suffisait pour lui faire connaître tout ce qui s'était passé depuis son départ; onze cadavres qu'il trouva à quelque distance du fort, et qui portaient les marques d'une mort violente, révélèrent à l'amiral le sort des malheureux colons.

Les Espagnols déploraient la destinée de leurs frères, et déjà ils poussaient des cris de vengeance contre leurs meurtriers; ils faisaient même des dispositions pour exercer contre les naturels du pays d'affreuses représailles, lorsque le frère de Guakanahari se présenta et fit à l'amiral un rapport sur la catastrophe de la colonie. En voici les faits principaux qu'il raconta :

« A peine l'amiral eut-il mis à la voile pour retourner en Espagne, que les Espagnols qu'il avait laissés dans l'île oublièrent les conseils et les ordres que Colomb leur avait don-

nés avant de s'embarquer. L'amiral leur avait surtout recommandé de maintenir les naturels dans le profond respect qu'ils leur avaient d'abord inspiré. Loin de là, ils provoquèrent la haine et l'indignation des Indiens par des vexations et des injustices de tout genre. Ce fut en vain que leur commandant voulut les rappeler à la modération, au nom de leur propre salut et en s'efforçant de leur faire comprendre la gravité des périls auxquels ils s'exposaient par leur coupable conduite. Ils furent sourds à ses exhortations, méprisèrent ses menaces et parcoururent l'île en y exerçant d'affreuses rapines ; ils comptaient, les malheureux, sur l'impunité de leurs brigandages et sur la patience des naturels!

« Mais c'était surtout dans la partie soumise au cacique de Cibao qu'ils faisaient des incursions ; ils y étaient attirés par l'or qu'ils en rapportaient. Le cacique souffrit pendant quelque temps, sans se plaindre, ces violences; mais enfin, irrité de la conduite de ces étrangers que leur cupidité rendait si cruels, il s'arma pour les repousser, pour les punir. Surpris par les troupes de Cibao au moment où ils s'étaient dispersés, les Espagnols se réfugièrent dans leur fort, qui fut bientôt envahi et livré aux flammes. Une partie des étrangers fut tuée en cherchant à se défendre ; les autres, ayant voulu s'enfuir dans une petite embarcation, trouvèrent la mort dans les flots. »

Tel fut en substance le rapport du frère de Guakanahari. Il ajouta que celui-ci, l'ami des Espagnols, malgré les insultes et les mauvais traitements qu'il essuyait sans cesse de leur part, avait pris les armes pour les défendre quand ils avaient été attaqués par le cacique de Cibao ; mais que,

dans un combat avec ce cacique, il avait reçu une blessure dont il souffrait encore.

Les soldats de Colomb n'étaient que trop disposés à élever des doutes sur la vérité de la dernière partie de ce rapport ; ils ne pouvaient être satisfaits qu'en faisant une guerre d'extermination à tous les Indiens ; ils continuaient à exiger une vengeance exemplaire de la mort de leurs compatriotes ; mais la prudence et l'humanité de l'amiral s'opposaient à l'exécution de ce projet barbare.

Il s'efforça de persuader à ses soldats irrités que la sûreté de l'établissement nouveau, les intérêts de l'Espagne, leur faisaient un devoir de chercher à regagner la confiance des indigènes, à leur faire oublier les griefs dont ils pouvaient avoir à se plaindre. Il recommanda à ses compagnons la douceur et l'honnêteté dans leurs rapports avec eux, puis il alla visiter le cacique Guakanahari. Il le trouva, en effet, souffrant des suites d'une blessure qui ne paraissait pas avoir été faite avec une arme européenne, mais avec une épée de bois. Il y avait trop de franchise et de confiance dans la conduite de ce cacique, pour qu'il hésitât un moment à reconnaître que son récit était entièrement conforme à celui de son frère.

Guakanahari voulut donner à l'amiral une nouvelle preuve de son dévouement à la cause des Espagnols, et de ses sentiments affectueux pour leur noble chef. Il lui fit présent de huit cents petites coquilles qui avaient une grande valeur aux yeux des Indiens, cent plaques d'or et trois calebasses remplies de grains du même métal : le tôut pesait près de deux cents livres. De son côté, Colomb donna au cacique toutes sortes de menus objets de fabrique européenne, et

que le cacique estimait autant que les présents qu'il venait d'offrir à l'amiral.

Après cette entrevue dont Colomb fut très-satisfait, il conduisit ses compagnons dans une autre partie de l'île : elle était plus agréable, plus salubre et convenait beaucoup mieux que l'endroit qu'ils abandonnaient, pour y jeter, près de l'embouchure d'une rivière, les fondements d'une ville régulière et entourée de fortifications, où les Espagnols qu'il devait y laisser pourraient du moins s'établir avec sécurité et trouver les avantages d'habitations saines et commodes.

Tous ceux qui faisaient partie de l'expédition furent obligés de travailler à la construction de la nouvelle ville. Colomb donnait l'exemple d'une activité infatigable. Enfin, grâce à ce concours de tous les efforts, à l'ardeur que l'amiral sut communiquer à tous ses compagnons, la première ville que les Européens aient fondée dans le nouveau monde fut achevée en très-peu de temps ; Colomb la nomma Isabelle, en l'honneur de sa souveraine.

Cependant ces conquérants, ces hôtes du nouvel univers étaient bien loin de se trouver heureux ; l'indolence naturelle des Espagnols leur rendait, sous un ciel plus chaud, le travail plus pénible, surtout celui qui exigeait la constance d'efforts persévérants ; la vie laborieuse à laquelle les condamnait Colomb, et dont ils étaient loin d'avoir prévu la nécessité, provoquait leurs murmures et les expressions de leur mauvaise humeur. Une triste réalité avait fait justice de leurs illusions et trompé les calculs de leur cupidité. L'espoir de trouver des trésors immenses, de jouir des douceurs d'une opulente oisiveté, avait conduit la plupart

de ces hommes dans le nouveau monde; mais, au lieu de ce voluptueux repos, de cette félicité, qu'ils avaient rêvés dans les songes de leur imagination, ils rencontraient l'obligation de rudes travaux; ils se voyaient exposés aux ardeurs d'un soleil dévorant, à tous les dangers d'un air insalubre qui les décimait par des maladies cruelles. Mais ce qui affligeait surtout ces Européens habitués à toutes les commodités de la vie, c'étaient les privations dont ils étaient menacés, c'était le souvenir de la position qu'ils avaient échangée contre les chances d'une vie aventureuse et l'incertitude du sort qui les attendait. Où étaient donc ces monts d'or qu'ils s'étaient promis? on ne leur permettait pas même de les aller chercher, car, par l'ordre de Colomb, il était défendu de visiter l'intérieur du pays avant que la ville fût achevée.

Voilà quels étaient les principaux motifs du mécontentement général qui se fortifiait, de jour en jour, de nouveaux sujets de plaintes provoquées par la sévérité de Colomb. Enfin, il aboutit à une conspiration contre l'existence de l'amiral : elle était près d'éclater, quand elle fut découverte. On saisit les coupables; on en punit sur-le-champ quelques-uns, pour prévenir d'autres complots par la crainte d'un châtiment rigoureux. Un certain nombre des conspirateurs fut embarqué pour l'Espagne, où ils devaient être jugés. En même temps Colomb écrivit au roi Ferdinand une lettre par laquelle il le conjurait de lui envoyer au plus tôt de nouveaux renforts de troupes et des provisions nouvelles, afin de pouvoir poursuivre l'exécution de ses grands projets.

Cependant une diversion devenait de plus en plus néces-

saire pour conjurer les effets de l'esprit de mutinerie qui faisait de si dangereux progrès parmi les Espagnols. Colomb comprit la nécessité d'occuper les mécontents, et il en choisit un certain nombre dont il se fit accompagner en s'avançant dans l'intérieur du pays. Mais cette détermination avait encore un autre but : Colomb voulait convaincre les Indiens de la supériorité d'une armée européenne.

Il se mit donc en marche à la tête de sa troupe, qui s'avançait, les rangs serrés et en déployant ses drapeaux, au son d'une musique guerrière. En même temps, il fit faire à ses soldats et principalement à ses cavaliers, des manœuvres qui excitèrent au dernier point la surprise des Indiens. C'était la première fois qu'ils voyaient des chevaux : ils supposaient que le cheval et le cavalier qui le montait formaient un seul corps ; d'après cela, on peut se faire une idée de l'effroi que leur fit éprouver la vue d'un monstre moitié homme, moitié quadrupède. Aussi le plus grand nombre de ces sauvages s'enfuit dans ses cabanes, et leur simplicité était si grande, qu'en en barricadant l'entrée avec des cannes, ils se croyaient à l'abri des atteintes du monstre.

Ce fut le 12 mars que Colomb quitta Isabelle, où il laissait Diégo, son frère, pour commander à sa place ; sa troupe emportait avec elle la plupart des matériaux nécessaires à la construction d'un fort que l'amiral se proposait d'élever dans la province de Cibao, ainsi nommée par les insulaires, à cause de la nature du terroir, formé de montagnes pierreuses et de rocs ou de cailloux qui s'appellent *ciba* dans leur langue.

Le premier jour de l'expédition, on ne fit que trois lieues et l'on arriva au pied d'une montagne très-escarpée.

Quelques Indiens, sujets du cacique Guakanahari, servaient de guides aux Espagnols; ces Indiens entraient sans façon dans toutes les cabanes qu'on rencontrait, et se saisissaient de tout ce dont ils avaient besoin, sous les yeux même des propriétaires, qui les laissaient faire sans témoigner la moindre surprise. On eût pu croire que tout était possédé

en commun par ces bons insulaires, qui peut-être ne s'étaient jamais vus.

Le riche pays de Cibao, dont le cacique s'était signalé par de si cruelles représailles contre les premiers colons, appelait sur ses trésors l'attention des Espagnols. Ils dirigèrent leurs pas de ce côté, et bientôt ils purent juger qu'ils n'avaient pas été trompés par les rapports des habitants de l'île. Aucune mine n'était ouverte dans ce pays, car les Indiens ne s'étaient jamais livrés aux fatigues de pénibles recherches, aux travaux d'exploitation, pour se procurer un métal qui leur était presque inutile; mais tous les ruisseaux étincelaient de paillettes et de grains d'or que l'eau avait détachés des montagnes et qu'elle entraînait, ce qui prouvait que ces montagnes en contenaient une grande quantité. Aussi le premier soin de Colomb fut-il de faire construire un fort dans cette contrée, pour s'en assurer la possession.

Après avoir laissé une petite garnison dans ce fort, l'amiral s'empressa de revenir sur ses pas, afin d'annoncer une aussi heureuse nouvelle à la colonie; mais lorsqu'il y arriva, elle était dans une déplorable situation.

Tous les vivres étaient épuisés et l'on était menacé de la famine; car le temps avait manqué pour qu'on se livrât à des travaux de culture, et les maladies auxquelles on est exposé dans des pays chauds et incultes avaient atteint la plupart des colons; ils s'attendaient tous à mourir victimes de la faim ou de la contagion; tous gémissaient sur les funestes conséquences de la folie qui leur avait fait sacrifier leur fortune, leur pâtrie et leur santé pour venir chercher la mort sous un ciel étranger. Tous accablaient de malédictions les auteurs de leur misère, les imposteurs qui, en leur traçant un tableau séduisant mais mensonger des avanta-

ges qu'ils devaient trouver dans ces contrées nouvelles, les avaient entraînés dans cette entreprise fatale. Le chef des mécontents était un prêtre qui avait été amené d'Espagne pour remplir sur la flotte les fonctions d'aumônier; il s'imaginait sans doute trouver l'adoucissement de ses maux, le soulagement de sa détresse, dans la violence de ses déclamations contre l'amiral.

Mais l'âme de Colomb avait déjà eu à lutter contre plus d'une épreuve de ce genre. Familiarisé avec les périls qu'il avait si souvent courus, il trouvait dans son expérience et dans sa fermeté les moyens de lutter contre la révolte et d'en triompher. Alliant la prudence à l'énergie, la sévérité à la modération, il parvint à rétablir la tranquillité, et, après avoir pris les mesures nécessaires pour en assurer le maintien, il résolut de courir à de nouvelles découvertes; il choisit son second frère, Diégo, pour commander pendant son absence.

Il se remit donc en mer avec un gros navire et deux chaloupes, et gouverna au couchant. La plus importante des découvertes qu'il fit dans ce nouveau voyage, fut celle de la Jamaïque. Il jeta l'ancre à la hauteur de cette île, et envoya des chaloupes montées par des hommes armés, qui devaient sonder le port, c'est-à-dire jeter la sonde en divers endroits, afin de s'assurer si l'eau était assez profonde pour porter les vaisseaux.

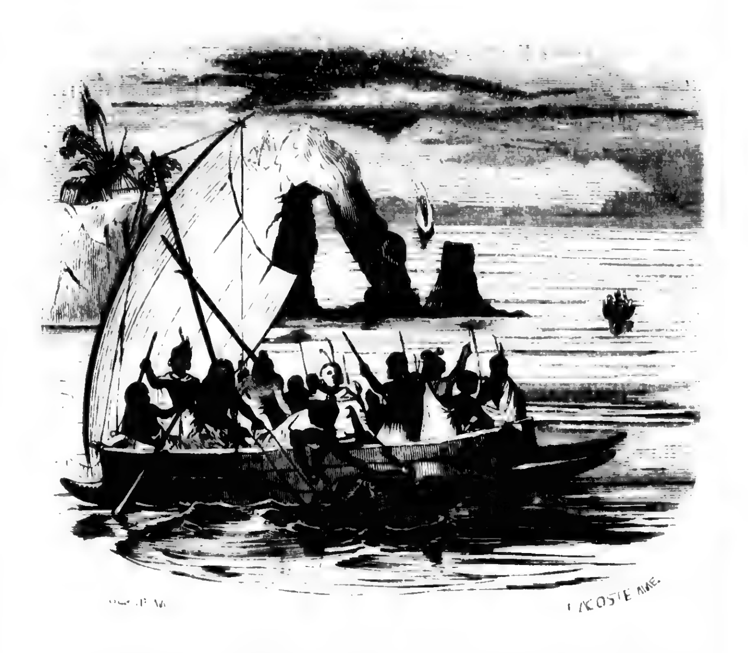
A peine ces chaloupes se furent-elles approchées du rivage, qu'elles furent entourées d'une foule d'Indiens qui manœuvraient de petites embarcations et s'opposèrent au débarquement des Espagnols. Ceux-ci employèrent vainement les moyens de la douceur pour faire renoncer les in-

digènes à leur projet hostile. On fut obligé de leur envoyer une volée de flèches qui leur fit prendre la fuite dans toutes les directions; car, à cette époque, l'usage du fusil n'était pas encore général dans les armées européennes, et il y avait encore beaucoup de soldats dont l'arc était la principale arme offensive et défensive. Le havre ayant été jugé praticable, l'amiral y entra et fit réparer ses bâtiments qui avaient un peu souffert; il fit ensuite quelques courses dans l'intérieur du pays, qui, par la nature de son sol et sa fertilité, lui parut présenter encore plus d'avantages que l'île Hispaniola ; aussi prit-il possession de la Jamaïque au nom du roi d'Espagne.

De cette île, il fit voile pour Cuba, afin de s'assurer si c'était en effet une île ou une partie du continent. Mais de ce moment s'ouvre pour lui une carrière de périls et de souffrances, auprès desquels toutes les épreuves qu'il avait déjà subies lui parurent bien légères. Tantôt il a besoin de tout son courage, de tout son sang-froid pour résister à d'horribles tempêtes qui l'assaillent dans les plus dangereux endroits d'une mer inconnue; tantôt, pressé entre des écueils et des bancs de sable, il voit à chaque instant ses vaisseaux près d'être submergés. Tantôt il est engagé dans des basses, tandis qu'au même moment les bâtiments font tant d'eau, que les équipages, occupés sans cesse à pomper, ne peuvent les tenir à flot. Tantôt il a à souffrir, ainsi que ses compagnons, le supplice de la faim et de la soif; et lorsque, par un heureux hasard, ils parviennent à se procurer quelques rafraîchissements, il est toujours le dernier qui en profite ; car, insouciant pour lui-même, il ne songe qu'à soulager les souffrances de ses compagnons. Tantôt il faut qu'il com-

batte le mécontentement de ces hommes qui, égarés par leur désespoir, prodiguent à leur chef d'amères récriminations, d'injustes reproches, quoique l'amiral partage toutes leurs privations. Calme et inébranlable dans les situations les plus critiques, ce grand homme s'efforce, par son exemple et ses paroles, de rendre le courage et l'espérance à ses compagnons; il justifie ainsi la vérité et la justesse de cette belle pensée d'un écrivain de l'antiquité : « Il n'est point de spectacle plus sublime que celui de l'homme courageux aux prises avec l'adversité. »

Les habitants de Cuba, où Colomb fit diverses descentes, lui apprirent que c'était une île dont quelques parties fourmillaient tellement d'oiseaux et de papillons, que le jour en était obscurci : ils formaient un brouillard si épais, qu'ils interceptaient les rayons du soleil le plus ardent, et empêchaient de l'apercevoir, même quand le temps était très-clair. Au nord de l'île, la mer était semée d'îlots auxquels il donna le nom de Jardin-de-la-Reine. Un jour, naviguant entre ces îlots, il rencontra un canot monté par des pêcheurs qui fixèrent son attention par le moyen singulier qu'ils employaient pour prendre le poisson : ils se servaient, pour cette pêche, de poissons appelés *reves*, et dont les dents sont très-tranchantes ; ils attachaient à leur queue une longue ficelle, puis les jetaient à la mer. Dès qu'un de ces poissons en rencontrait un autre, il s'y cramponnait, en quelque sorte, avec ses dents, et les pêcheurs le retiraient de l'eau avec sa proie : c'est ainsi qu'ils prirent, sous les yeux des Espagnols, étonnés, une tortue qui pesait cent livres. Le *reve* s'y était attaché avec tant de force, que tous deux furent retirés à la fois et recueillis dans le canot.



A peine ces pêcheurs aperçurent-ils les chaloupes qui précédaient les vaisseaux, qu'ils firent signe aux marins espagnols de ne pas s'approcher. On eût pu croire qu'ils s'adressaient à des gens qui leur étaient connus. On accéda à leur désir. Lorsqu'ils se furent emparés de la tortue, ils s'empressèrent de venir l'offrir à l'amiral, qui, sensible à cette politesse, leur donna quelques-uns de ces colifichets qu'il savait devoir être reçus par eux avec une vive satisfaction.

Pendant les courses que fit l'amiral entre ces îles, près de Cuba, il fut témoin d'un phénomène qu'il ne put expliquer : la surface de la mer paraissait nuancée de vert et de

blanc dans un endroit, blanche comme du lait dans un autre, et, plus loin, noire comme de l'encre.

Enfin, après une navigation longue et dangereuse à travers des rochers et des bancs de sable, on jeta de nouveau l'ancre sur la côte de Cuba, et l'on débarqua. Au moment où l'on célébrait l'office divin sur un autel qui avait été élevé sur le rivage, on vit arriver un vieux cacique; observant un respectueux silence pendant la cérémonie, qu'il examinait avec curiosité, il attendit qu'elle fût terminée pour présenter à l'amiral divers fruits de l'île; puis s'asseyant par terre, et rapprochant ses genoux de son menton, il adressa à l'amiral un discours qu'il prononça d'une voix ferme, et que les interprètes rendirent à peu près en ces termes : « Depuis que tu es venu avec une troupe d'hommes armés, dans ces contrées qui t'étaient inconnues, l'épouvante règne parmi nous : sache néanmoins que nous reconnaissons dans l'autre vie deux lieux où les âmes doivent aller après notre mort : l'un, terrible et ténébreux, est réservé aux hommes méchants ; l'autre, séjour de délices éternelles, attend ceux qui aiment la paix et le bonheur de leurs frères. Si tu crois que tu mourras un jour, si tu crois qu'après cette vie le bien ou le mal que tu auras fait te sera rendu, j'espère que tu ne feras pas de mal à ceux qui ne t'en feront point. Si j'en juge par ce que tu viens de faire et qui est irréprochable, tu n'as pas de mauvaises intentions, tu as voulu seulement rendre grâces à Dieu. »

Colomb lui répondit qu'il était fort satisfait d'apprendre qu'il croyait à l'immortalité de l'âme; qu'il n'était pas venu dans ces contrées pour faire du mal aux peuples qui les habitaient, mais qu'au contraire il y avait été envoyé par le

roi d'Espagne, son maître, pour s'assurer s'il y avait des hommes cruels et ennemis de leurs frères, tels qu'on représentait les Caraïbes ; qu'il avait ordre de les forcer à être plus humains, à renoncer à des usages barbares, et de faire régner la paix parmi tous les habitants de ces îles. Cette réponse, qui fut expliquée au cacique, le toucha si vivement, qu'il versa des larmes. Dans l'effusion de sa sensibilité, il assura à l'amiral qu'il le suivrait volontiers en Espagne, si sa tendresse pour sa femme et pour ses enfants ne le retenaient pas dans son pays. Colomb lui ayant fait ensuite quelques présents qu'il reçut avec une reconnaissance égale à son admiration, il s'agenouilla et demanda, à diverses reprises, si ces étrangers n'étaient pas descendus du ciel pour visiter la terre.

Cependant la santé de Colomb n'avait pu résister à tant de travaux, de fatigues et de chagrins : un épuisement total, accompagné d'une insomnie continuelle, lui fit bientôt perdre la mémoire, et l'on désespérait de sa guérison ; il fallut se hâter de retourner à Isabelle. Un bonheur inespéré l'attendait à son arrivée dans cette ville nouvelle ; il y trouva son frère bien-aimé, don Barthélemy, qui avait amené d'Espagne les secours que l'amiral avait réclamés avec de vives instances. Il y avait un double sujet de joie pour Colomb dans la présence de son frère ; elle contribua puissamment au rétablissement de sa santé.

Ces deux frères, unis par les liens de l'affection la plus tendre, étaient séparés depuis treize ans, durant lesquels ils n'avaient échangé entre eux aucun message qui eût pu les instruire réciproquement de leur sort. Barthélemy était allé, ainsi qu'on l'a rapporté plus haut, en Angleterre,

pour soumettre les plans de Christophe au souverain de ce royaume. Après des négociations toujours arrêtées ou suspendues par des causes de diverse nature, Barthélemy était enfin parvenu à faire agréer sa proposition. Plein d'ardeur et d'espoir, il accourait en Espagne pour porter à son frère cette heureuse nouvelle, lorsqu'en traversant la France, il apprit que Christophe Colomb avait déjà exécuté la grande entreprise dont Barthélemy devait partager les dangers et la gloire. Quand celui-ci arriva à Cadix, Colomb était déjà parti pour sa seconde expédition.

Invité par le roi à se rendre à la cour, il y fut accueilli d'une manière très-honorable. Lorsqu'on fut instruit, par les dépêches de Colomb, de ses embarras et de ses besoins, ce fut Barthélemy que Ferdinand choisit pour porter des secours à l'amiral. L'arrivée de son frère préserva les établissements naissants d'une ruine que le désordre et l'anarchie avaient, pendant l'absence de l'amiral, rendue imminente. Les épidémies, si communes dans ces contrées, avaient enlevé les deux tiers de la colonie. Margarita, que Colomb avait mis à la tête des troupes, s'était révolté; mais, n'ayant pu réussir dans son projet contre l'amiral, il avait fait voile pour l'Espagne, avec le père Boyl, son complice, sur un des vaisseaux de la flotte. Après son départ, les troupes qu'il commandait s'étaient partagées en petites bandes et avaient, en parcourant le pays, exercé tant de violences contre les habitants, que ceux-ci, indignés de cette infâme conduite, avaient pris les armes pour mettre fin à ces brigandages et en punir les auteurs. Le soulèvement avait été presque général; un certain nombre d'Espagnols, surpris par les Indiens, étaient tombés sous leurs coups.

D'aussi tristes événements devaient précipiter la ruine de la colonie naissante. Les Indiens, jusqu'alors si pacifiques à l'égard des étrangers, s'étaient enfin éclairés sur leur position et sur l'avenir dont ils étaient menacés. Pressentant tous les maux dont la domination espagnole devait les accabler, ils frémirent devant l'horrible perspective de la servitude et de la famine. Accoutumés à une vie indolente, ils se contentaient, pour leur nourriture, d'une poignée de maïs, ou de fécule de manioc, plante dont la racine a la forme d'une betterave ou d'un navet, et qui, pelée, fournit une substance farineuse. Aussi, comparant leur frugalité avec les habitudes des Espagnols, dont un seul mangeait plus, dans un repas, que quatre Indiens dans une journée, ne voyaient-ils dans ces Européens que des mangeurs insatiables, chassés par la faim de leur pays, dont ils avaient consommé toutes les provisions; ils en concluaient que les vivres de leur île ne tarderaient pas à être également dévorés par ces hôtes si gloutons, dont la fatale présence était le présage d'une famine imminente.

Ces considérations auraient suffi peut-être pour les convaincre de la nécessité de secouer un joug odieux. Les violences continuelles auxquelles ils étaient exposés de la part des Espagnols contribuèrent à soulever les Indiens contre leurs oppresseurs; ils coururent donc aux armes, et, se réunissant sous les ordres de leur cacique, ils formèrent une armée considérable.

Lorsque Colomb revint à Isabelle, on se préparait de part et d'autre à la guerre; le peuple haïtien tout entier, à l'exception du cacique Guakanahari, resté fidèle à la cause des Espagnols, était sous les armes et présentait une masse de

cent mille combattants, prêts à écraser cette poignée d'étrangers dont les brigandages avaient lassé leur patience.

Colomb fut moins effrayé des périls dont cette coalition menaçait l'établissement espagnol, qu'indigné des injustices et des excès qui avaient provoqué tant d'animosité et de haine contre les Européens ; mais il dut céder, en gémissant, à la nécessité cruelle de verser le sang de ces malheureux, qui voulaient seulement défendre leurs propriétés, leur liberté et leur vie ; quelle triste situation pour un homme aussi généreux, aussi humain que Colomb ! De quelles douloureuses réflexions, de quels remords ne fut-il pas assailli, à la veille de donner le signal du carnage !

Tel était l'état des choses, quand l'amiral reçut la visite de Guakanahari, qui venait lui offrir son secours. Le dévouement de ce cacique aux Espagnols l'avait rendu l'objet de la haine des autres chefs indiens, de sorte que la nécessité et ses sympathies l'attachaient fortement au parti des Européens. Colomb se montra très-reconnaissant des protestations nouvelles et de l'offre de Guakanahari : tous deux allèrent se mettre à la tête de leurs troupes et se préparèrent à combattre.

# V

**Combat. — Cent mille Indiens contre deux cent vingt soldats espagnols. — Les dogues auxiliaires. — Margarita et Boyl. — Impôt sur les Indiens. — Leur désespoir et leur vengeance. — Le commissaire Aguado. — Départ de Colomb pour l'Espagne. — Famine à bord. — Horrible projet des Espagnols contre les Indiens embarqués. — Retour de Colomb. — Il comparaît devant ses juges. — Sa justification. — Armement d'une nouvelle flotte. — Les tortues du cap Vert. — Passage sous la ligne. — Désespoir des équipages. — Les singes de l'Orénoque. — La gueule du dragon. — Une couronne d'or sur la tête de Colomb. — Fondation de la ville de Saint-Domingue. — Révolte de Roldan, le grand juge. — Expédition de Vasco de Gama. — Il découvre le nouveau chemin des Indes orientales. — Expédition d'Ojéda. — Améric Vespuce donne son nom au nouveau monde. — Découverte du Brésil par Cabral.**

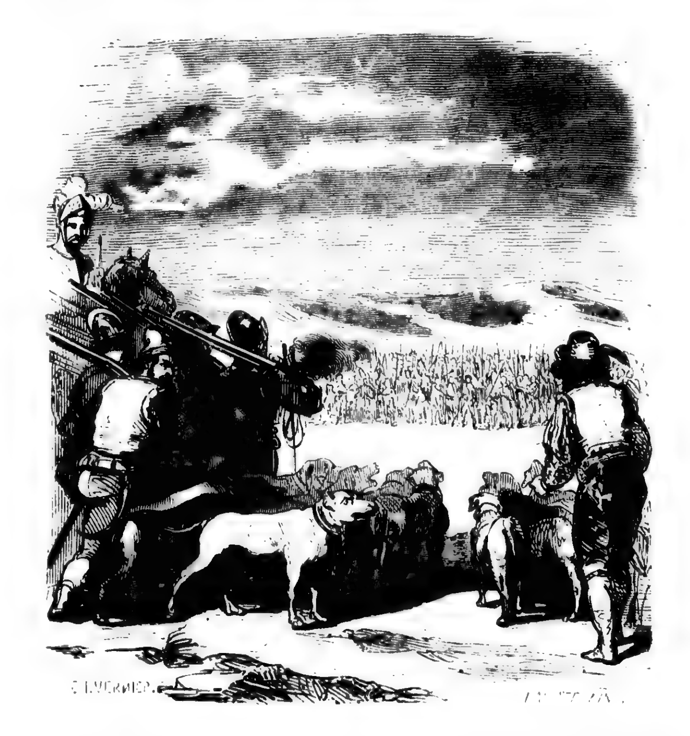
Nous avons tracé jusqu'ici des scènes dont l'humanité a eu rarement à gémir ; jusqu'ici, la grandeur de l'entreprise conçue par le génie, exécutée par la persévérance ; la gloire de cette merveilleuse découverte qui ouvrait des voies nouvelles au commerce et à la navigation ont fait oublier les injustices et les excès commis par les conquérants du nouveau monde. En suivant la marche aventureuse des Espagnols et de leur chef illustre, on n'a pas le temps de s'arrêter sur des faits isolés qu'un examen réfléchi devrait faire

considérer comme de graves et infaillibles symptômes de la longue et sanglante expiation de la découverte de l'Amérique.

Mais le voilà arrivé ce moment où cessent les illusions décevantes de la gloire et l'enivrement du triomphe ; l'heure des funérailles a sonné pour les vainqueurs et pour les vaincus, et le nouveau monde va devenir le théâtre de tragédies sanglantes, de lugubres drames où la cupidité jouera un rôle abominable. Trop heureux l'historien, quand ses regards, fatigués du spectacle des cruautés et des horreurs, qui rendent sa tâche si pénible, pourront se reposer de temps en temps sur quelques vertus, sur des actions généreuses ! trop heureux quand il rencontrera parmi les oppresseurs et les bourreaux des populations américaines un chrétien digne de ce nom, un ami de l'humanité !

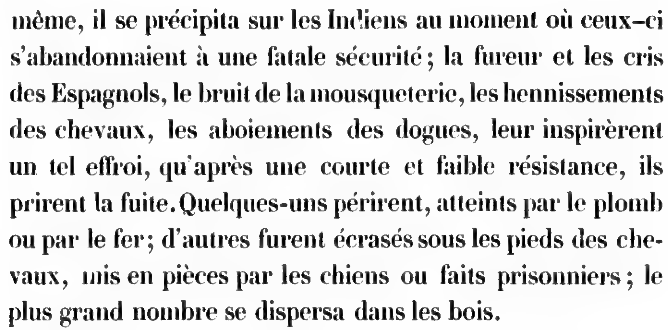
Les deux armées se sont avancées l'une contre l'autre ; déjà elles sont en présence, et n'attendent plus que le signal de leurs chefs pour s'attaquer : moment terrible qui décidera de la vie des Espagnols ou de la liberté d'un peuple ! D'un côté sont réunis cent mille Indiens, armés de sabres de bois, de massues, de lances et de flèches dont les pointes sont formées d'arêtes de poissons ou de cailloux ; de l'autre, on compte seulement deux cents fantassins et vingt cavaliers européens, qu'appuie un petit corps d'Indiens commandés par Guakanahari. Cette disproportion était énorme ; mais si les Espagnols n'avaient pas l'avantage du nombre, ils y suppléaient par la tactique, par la supériorité des armes ; ils avaient en outre des chevaux, et même, puisqu'il faut le dire, une meute de gros dogues qui devaient être lâchés contre les pauvres Indiens tout nus, comme on

lâche les chiens de cette espèce contre les sangliers et autres animaux, dans les chasses d'Europe.



Ainsi, des deux côtés, les chances étaient à peu près égales, et il était difficile de prévoir l'issue de la bataille.

Colomb résolut de différer l'attaque jusqu'à la nuit, qu'il regardait comme un puissant auxiliaire des Espagnols ; car il espérait que les ténèbres augmenteraient l'épouvante qu'une attaque brusque et imprévue causerait aux Indiens. Ce calcul était juste. Après avoir partagé sa petite armée entre son frère Barthélemy, le cacique Guakanahari et lui-



même, il se précipita sur les Indiens au moment où ceux-ci s'abandonnaient à une fatale sécurité; la fureur et les cris des Espagnols, le bruit de la mousqueterie, les hennissements des chevaux, les aboiements des dogues, leur inspirèrent un tel effroi, qu'après une courte et faible résistance, ils prirent la fuite. Quelques-uns périrent, atteints par le plomb ou par le fer; d'autres furent écrasés sous les pieds des chevaux, mis en pièces par les chiens ou faits prisonniers; le plus grand nombre se dispersa dans les bois.

La victoire a donc prononcé l'arrêt qui condamne un peuple innocent aux fers des Européens; il doit courber la tête sous le joug et se résigner à toutes les souffrances d'un horrible esclavage!

Colomb, se hâtant de profiter de son facile succès, parcourut le pays; il ne rencontra aucune résistance, et l'on se soumit partout à son autorité. Peu de mois suffirent à l'amiral pour établir et assurer dans cette île si peuplée la domination espagnole.

Jusqu'ici, la conduite de Colomb a été digne de notre estime et de notre admiration; nos sympathies l'ont accompagné dans ses courses hardies à travers un vaste océan; mais hélas! il est homme, et il doit payer son tribut de faiblesse et d'erreur à l'humanité.

Les deux ennemis mortels de l'amiral, Margarita et le père Boyl, étaient retournés en Espagne. Colomb connaissait leurs projets; il savait que la haine jalouse de ces deux hommes ne reculerait devant aucun moyen pour rabaisser son mérite, pour calomnier ses intentions, et surtout pour déconsidérer le résultat de ses découvertes auprès du roi d'Espagne, que sa crédulité ombrageuse disposait à accueillir

des insinuations perfides contre Colomb. Il devait donc chercher à conjurer, à détourner l'orage qui se formait au-dessus de sa tête. Il ne pouvait y réussir qu'en envoyant à la cour d'Espagne un brillant échantillon des richesses dont la promesse, faite par lui, avait fait naître de si grandes espérances. Pour remplir cette promesse, pour répondre à l'attente et à l'impatiente cupidité de cette cour, Colomb résolut de lever des impôts excessifs sur les pauvres Indiens. Il ordonna à ceux qui habitaient les lieux où se trouvait l'or de lui apporter, tous les trois mois, une certaine quantité de ce métal; les autres étaient tenus de lui fournir, aux mêmes époques, chacun vingt-cinq livres de coton. Colomb demandait à ces malheureux plus qu'ils ne pouvaient donner. Habitués depuis leur enfance à une vie peu active, ils se voyaient contraints de travailler sans relâche, comme des esclaves, pour chercher de l'or et du coton, produits dont la quantité devait décroître de jour en jour : cette diminution était la conséquence des exigences de l'amiral. Ils voulurent se soustraire à la cruelle nécessité d'un travail qui excédait leurs forces. Ils adressèrent leurs plaintes à l'amiral; mais il fut inflexible, et ses soldats poursuivirent avec rigueur l'exécution de ses ordres.

Pour s'affranchir d'un joug insupportable, les malheureux Indiens ne prirent conseil que de leur désespoir; il leur suggéra une résolution extraordinaire. S'exagérant la voracité de leurs oppresseurs, ils crurent qu'en cessant d'ensemencer leurs champs de maïs et de manioc, ils contraindraient par la faim les Espagnols à abandonner l'île. Après avoir, d'un commun accord, détruit les semences déjà confiées à la terre, ils se réfugièrent sur des montagnes

inaccessibles, où ils se nourrirent pendant quelque temps de racines de plantes sauvages. Mais cette ressource ne tarda pas à leur manquer, et ils éprouvèrent bientôt eux-mêmes les horreurs de la famine qu'ils voulaient faire éprouver à leurs tyrans. Elle fit périr un grand nombre d'Indiens ; elle engendra des épidémies qui augmentèrent le nombre des victimes. Ceux qui échappèrent à ce double fléau étaient si faibles, qu'ils étaient, bien moins qu'auparavant, en état de supporter les charges dont les accablait la domination de ces avides étrangers. Quant aux Espagnols, l'accomplissement de cette résolution désespérée leur fit sans doute éprouver des privations cruelles et leur causa des inquiétudes sérieuses ; mais leur travail et l'arrivée de nouvelles provisions qui leur furent envoyées d'Espagne les préservèrent de la disette. Ainsi les malheureux Indiens perdirent pour toujours l'espoir d'être délivrés de leurs oppresseurs.

Mais Colomb, à son tour, est atteint par le malheur ; l'orage qui le menaçait de loin a éclaté ; Margarita et le père Boyl ont réussi dans le projet qui les avait ramenés en Espagne ; ils avaient tracé un tableau si triste et si décourageant des contrées découvertes par Colomb, ils avaient présenté sa conduite sous un jour si odieux, que la cour avait conçu des soupçons sur son compte. Il fut décidé qu'on enverrait aux Indes occidentales un commissaire ; il devait examiner l'état des choses ainsi que la conduite de l'amiral, et en faire un rapport au roi d'Espagne.

Une mission aussi importante n'exigeait pas moins de probité que de lumières ; mais le commissaire choisi par Ferdinand était loin de réunir ces deux conditions. Désigné

au choix du monarque par les ennemis de Colomb, il devait être le complice de leur haine et servir leurs projets contre l'amiral. Il s'appelait Aguado; il était gentilhomme de la chambre de la reine.

A peine cet homme, fier de l'autorité dont il était investi, fut-il arrivé dans l'île Espagnole, qu'affichant le ton et les manières d'un supérieur à l'égard de l'amiral, il se plut à l'humilier par les dédains d'une morgue insolente. Il invita tous ceux qui croyaient avoir à se plaindre de Colomb à se présenter devant son tribunal, à venir lui demander justice. Il provoqua, il accueillit avec empressement toutes les plaintes, toutes les accusations contre l'amiral, sans les soumettre à un rigoureux contrôle, tant il était pressé d'accumuler les griefs d'après lesquels il comptait faire condamner Colomb, dont il avait juré la perte.

L'amiral était patient : il avait donné plus d'une preuve de sa constance et de sa longanimité. Cependant il ne put se résigner à subir les humiliations dont Aguado cherchait à l'abreuver. Il résolut de partir pour l'Espagne, afin d'éclairer la religion indignement surprise de Ferdinand et d'Isabelle, et de soumettre sa cause à leur justice. Avant de s'embarquer, il nomma son frère Barthélemy *adelantado* ou vice-gouverneur, pour commander dans l'île pendant son absence. Malheureusement il établit chef de la justice un homme qui était indigne de ces hautes fonctions, et qui devait abuser de l'autorité que lui conféra l'amiral; cet homme s'appelait Roldan.

Croyant parvenir plus promptement au terme de son voyage, Colomb cingla droit vers l'Espagne. Tous les marins savent aujourd'hui que les vents alisés qui, dans ces

parages, soufflent toujours de l'est, rendent cette navigation très-difficile, et que, pour éviter les vents contraires, les navires revenant des Indes occidentales doivent d'abord se diriger vers le nord. Colomb ignorait cela, et sa marche était si lente dans la direction où s'obstinait son inexpérience, qu'au bout de trois mois il était encore en pleine mer; il avait presque entièrement épuisé ses provisions, et se vit forcé de réduire considérablement la ration de chaque homme de son équipage; mais, pour prévenir les plaintes et les murmures, il se soumit aux mêmes privations que le dernier de ses matelots.

Cependant l'équipage, dont la faim excitait la fureur, conçut l'horrible dessein d'égorger les Indiens qui étaient à bord et de se nourrir de leur chair, ou, du moins, de les jeter à la mer, pour être affranchis de la nécessité de partager avec eux le peu de vivres qui restaient. Dans cette situation critique, Colomb, toujours fidèle aux principes d'humanité qui réglaient sa conduite, se plaça entre les Indiens et les forcenés qui voulaient attenter à leur vie; il représenta à ceux-ci que les Indiens étaient hommes comme eux, et que, partageant leurs souffrances, ils devaient avoir leur part dans le reste des provisions. Il parvint ainsi à faire rougir les Espagnols de leur projet exécrable, à réveiller la pitié dans leurs cœurs. Enfin on aperçut les côtes d'Espagne, et Colomb put paraître devant le tribunal qui devait prononcer entre lui et ses accusateurs.

Il se présenta devant ses juges avec une noble fermeté, avec l'assurance que donnent une cause juste et une conduite irréprochable. Peu de mots lui suffirent pour sa justification. Ses juges eurent honte d'avoir prêté l'oreille à la

calomnie, et Colomb, absous, vit ses ennemis de nouveau réduits au silence. La haine se tut devant ce triomphe solennel du génie et de la gloire; et lorsqu'il étala sous les yeux de la cour les trésors qu'il avait rapportés, Ferdinand et son épouse s'efforcèrent de faire oublier, par les nouveaux honneurs dont ils comblèrent l'amiral, le tort d'une accusation trop facilement accueillie.

Aussi s'empressa-t-on d'accéder à toutes ses demandes, d'agréer toutes ses propositions; il retrouvait l'enthousiasme qui avait signalé son premier retour en Espagne. Il voulait d'abord que le gouvernement donnât des garanties de stabilité à la colonie fondée dans l'île Espagnole, en y envoyant un grand nombre de cultivateurs, d'artistes de toute espèce ; de cette manière, la colonie devait se suffire à elle-même, au moyen de ses propres ressources. Cette mesure si sage fut approuvée par le gouvernement; mais une autre proposition que Colomb soumit à Ferdinand ne fit point honneur à la perspicacité de l'amiral, et fut une grave erreur dont les conséquences devaient être bien funestes aux pays nouvellement découverts.

Comme il craignait qu'une émigration trop considérable de colons pour le nouveau monde ne dépeuplât l'Espagne, il conseilla au gouvernement espagnol de transporter à Hispaniola tous les malfaiteurs condamnés à mort ou aux galères, et de les employer à l'exploitation des mines d'or.

On suivit ce conseil, et l'on prescrivit aussitôt à tous les tribunaux espagnols de faire sortir de prison tous les criminels détenus, et de condamner, à l'avenir, à être transportés aux Indes occidentales ceux qui auraient mérité le dernier supplice. Or, comment Colomb, qui avait, dans tant

d'occasions, fait preuve de sagesse et d'habileté, comment Colomb, si jaloux de la prospérité future des établissements espagnols dans le nouveau monde, ne prévoyait-il pas quels germes de confusion et de désordres allait répandre l'arrivée de ces hommes corrompus, dans une colonie qui devait se peupler ainsi de voleurs, d'assassins et de bandits de toute espèce ?

Quoique le monarque eût donné des ordres précis pour le prompt armement de la flotte, cependant il fut encore retardé par les intrigues des ennemis de l'amiral. Au bout d'une année, le chargement des deux navires qui devaient porter à la colonie les vivres et les autres provisions dont elle avait besoin était à peine achevé, et, quand ces deux navires furent expédiés pour l'île Espagnole, une année s'écoula encore avant que l'escadre avec laquelle Colomb devait faire de nouvelles découvertes pût mettre à la voile.

En s'embarquant pour cette nouvelle expédition, Colomb prit une route nouvelle ; il espérait, en la suivant, découvrir enfin ce continent qu'il supposait toujours être l'Inde. Lorsqu'il fut arrivé aux Canaries, il continua à naviguer dans la même direction, jusqu'aux îles du cap Vert, qui avaient été découvertes par les Portugais ; mais, en s'éloignant des Canaries, il envoya à l'île Espagnole la moitié de son escadre porter à la colonie des rafraîchissements, et enjoignit aux commandants de ces vaisseaux de hâter leur marche. Quant à lui, il dépassa la première des îles du cap Vert, appelée l'Ile de Sal, ou à Sel, et jeta l'ancre dans le voisinage d'une petite île stérile dans laquelle les Portugais ont établi un hôpital destiné à recevoir tous leurs lépreux.

Une circonstance singulière avait déterminé l'établissement d'un hôpital dans cet endroit : les nombreuses tortues qui viennent, de la côte d'Afrique, déposer leurs œufs dans le sable, sur le rivage de cette petite île, se laissent prendre facilement, car, une fois renversées sur le dos, elles ne peuvent plus s'échapper. Or, on avait observé que la chair et le sang de ces animaux amphibies, employés, l'un comme aliment, et l'autre comme lotion, étaient un remède efficace contre la lèpre. Mais, outre ces tortues, on voyait dans cette île une grande quantité de chèvres qui s'y étaient ainsi



multipliées, depuis qu'un Portugais y avait transporté huit chèvres d'Europe. Du reste, on n'y trouvait ni arbres, ni eau douce, et les lépreux étaient réduits à boire l'eau de pluie qui avait croupi dans le sable. Aussi Colomb ne trouva-

t-il dans ce lieu insalubre que sept personnes en bonne santé.

De là, déterminé à ne tourner à l'ouest qu'après avoir atteint l'équateur ou la ligne, ce cercle imaginaire qui divise la terre en deux parties égales, il continua à courir au sud; mais, lorsqu'il se fut avancé jusqu'au troisième degré de latitude septentrionale, un calme plat surprit ses bâtiments et en arrêta tout à coup la marche. En même temps, les rayons du soleil perpendiculaire tombaient sur la tête des hommes des équipages, et les accablaient d'une si insupportable chaleur, qu'ils cherchaient partout des abris contre cette ardeur dévorante qui entr'ouvrait les tonneaux et corrompait l'eau et les vivres. La consternation, le désespoir régnaient sur les navires, qui étaient brûlants; on craignait de les voir consumés par le feu. Pour comble de malheur, dans ce moment de crise et d'effroi pour les équipages, Colomb, tourmenté par la goutte, conséquence de ses fatigues et de ses veilles, était en proie aux plus vives douleurs.

Enfin le ciel prit en pitié tant de souffrances; il tomba une pluie si abondante, qu'il était presque impossible de se tenir sur le tillac. Cette pluie diminua fort peu, il est vrai. la chaleur qui était étouffante; mais du moins, les équipages purent renouveler leur provision d'eau. D'un autre côté, le calme qui enchaînait, en quelque sorte, les navires, cessa et rendit l'espoir à ces hommes dont la vie allait s'éteindre dans les convulsions d'une longue agonie. Alors ils supplièrent Colomb de renoncer à son projet de gouverner au sud : vaincu par leurs prières, il se dirigea vers l'ouest.

Après quelques jours de navigation, les cris de terre! terre! retentirent dans les hunes et furent répétés par les équipages; l'île qui apparaissait à l'horizon se présentait sous la forme de trois montagnes : cet aspect bizarre lui fit donner par l'amiral le nom de Trinité, nom qu'elle a conservé. Elle est située près de l'embouchure de l'Orénoque, où l'on trouve des singes si singuliers, et que l'on prend de la manière suivante. Quand les chasseurs ont aperçu quelques-uns de ces animaux dans un arbre, ils placent au pied de cet arbre une bouteille dans laquelle ils ont mis du maïs. Aussitôt qu'ils se sont éloignés, un singe descend de l'arbre et introduit sa patte dans la bouteille, d'où il ne peut



plus la retirer, parce qu'il l'a remplie de maïs. Alors les chasseurs arrivent et saisissent l'animal, dont la gourman-

dise est telle, qu'il aime mieux devenir la proie des chasseurs que de lâcher le maïs qu'il a ramassé avec sa patte.

L'Orénoque est un fleuve qui, à quelque distance de Trinidad, se décharge dans la mer avec une telle impétuosité, qu'il rend la navigation très-dangereuse. Les vagues, amoncelées, se heurtent, se brisent; malheur au vaisseau qui se laisse entraîner dans ce tourbillon, car il s'expose à être mis en pièces! Les navires de Colomb coururent ce danger : se trouvant aventurés au milieu de cette lutte épouvantable des vagues en fureur, tantôt soulevés à une hauteur prodigieuse, tantôt roulant dans l'abîme qui semblait entr'ouvert pour les engloutir, il étaient ballottés dans tous les sens, comme des volants que chasse la raquette.

Colomb eut besoin de toute son habileté pour se dégager de cette position, en s'échappant par un détroit qui paraissait si affreux, qu'il lui donna le nom de la *Bocca del Drago*, ou la *gueule du dragon* : il est situé entre Trinidad et la côte de Cumana, qui formait une partie de la *Terra-Firma*, ou la terre ferme. Ainsi donc, Colomb avait aussi découvert le continent de l'Amérique ; car la vue d'un aussi grand fleuve que l'Orénoque, sortant de cette terre et se précipitant dans l'Océan, l'avait convaincu que ce ne pouvait être une île.

Ne doutant plus qu'il n'eût touché enfin la terre ferme du nouveau monde, il continua à gouverner à l'ouest en longeant la côte, et descendit plusieurs fois à terre. Les habitants qu'il rencontra lui parurent avoir beaucoup de ressemblance avec ceux de l'île Espagnole; toutefois ils se distinguaient de ces derniers par l'esprit, le courage et la blancheur de leur teint. Leur parure était la même ; elle se composait de feuilles d'or et de perles qu'ils échangeaient

avec plaisir contre des jouets d'Europe. Un d'eux s'approcha un jour de Colomb, qui était descendu à terre pour respirer le frais, lui ôta de la tête un bonnet de velours cramoisi, qu'il remplaça par une couronne d'or. Supposant avec quelque raison que cet homme était un cacique, Colomb lui témoigna beaucoup d'égards et lui fit des présents.

Ces indigènes s'enveloppaient la tête d'un mouchoir de coton de diverses couleurs; une pièce de même étoffe couvrait le devant de leur corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux; ils portaient une longue chevelure et avaient pour armes des arcs, des flèches et des boucliers.

Colomb désirait s'arrêter dans ce pays pour en explorer l'intérieur; mais sa mauvaise santé et les avaries de ses vaisseaux, qui avaient besoin d'être réparés, le forcèrent d'ajourner ses recherches et de retourner à l'île Espagnole. En naviguant vers cette île, il découvrit l'île Marguerite, à laquelle la pêche des perles a depuis donné tant d'importance, et arriva enfin dans sa colonie, où il espérait goûter quelque repos, après les fatigues et les pénibles travaux d'un long voyage.

Mais ce moment du repos auquel aspire Colomb est encore bien éloigné; de nouveaux chagrins, de nouveaux périls l'attendent dans la colonie où il a laissé son frère Barthélemy; son courage et sa santé vont encore être soumis à de terribles épreuves.

Pendant l'absence de son frère, Barthélemy avait conduit les colons d'Isabelle dans un pays bien préférable, sous tous les rapports, à celui qu'il quittait; il y avait jeté les fondements d'une ville à laquelle il avait donné le nom de Saint-Domingue, en l'honneur de Dominico, son père.

Cette ville, qui est encore florissante aujourd'hui, a été, pendant longtemps, une des plus considérables des Indes occidentales ; elle a donné son nom à l'île tout entière.

Lorsque Barthélemy eut achevé l'établissement de cette nouvelle colonie, il se dirigea, avec une partie de ses forces, vers les parties de l'île où Colomb n'avait pas pénétré, afin de les visiter, et laissa le grand juge Roldan à Saint-Domingue, avec le reste des troupes. Mais cet homme répondit à la confiance du gouverneur par l'ingratitude la plus noire : cherchant les moyens de perdre les deux frères et de s'emparer de l'autorité exclusive dans l'île, il en trouva l'occasion dans le départ de Barthélemy et dans l'éloignement de Colomb, et s'efforça, par des manœuvres perfides, de soulever contre eux les Espagnols qu'il commandait. Il parvint à en mettre le plus grand nombre dans ses intérêts, à en faire les complices de son ambition criminelle. Il se fit déclarer leur chef, et, prenant les armes contre l'adelantado, il s'empara de toutes les provisions et tenta d'enlever le fort qui avait été construit à Saint-Domingue. La vigilance du commandant, resté fidèle à son devoir, fit avorter cette tentative ; Roldan fut forcé de s'éloigner avec les Espagnols qu'il avait entraînés à la révolte, et de se retirer dans une autre partie de l'île. Les révoltés voulurent recruter des auxiliaires parmi les Indiens qui l'habitaient, et tel fut le succès de leurs suggestions perfides, qu'en peu de temps l'île tout entière reconnut la domination de Roldan.

Les trois navires chargés de vivres que Colomb avait expédiés des Canaries n'étaient pas encore arrivés dans l'île ; il devait craindre qu'ils n'eussent péri ; mais, quoiqu'ils

n'eussent pas éprouvé ce malheur, ils n'en étaient pas moins perdus pour l'amiral. Écartés de leur route par les tempêtes et par les courants, ces bâtiments avaient erré longtemps sur les flots ; ils abordèrent enfin à l'île Espagnole, sur la côte occupée par Roldan et ses complices. Roldan se garda bien d'instruire de sa rébellion les commandants des trois navires, et leur fit débarquer une partie de leur monde, qu'il devait lui-même conduire à Saint-Domingue. Cette ruse obtint le succès qu'il s'en était promis. Dès que les hommes débarqués, et qui, pour la plupart, sortaient des prisons de l'Espagne, connurent les projets de Roldan, ils s'empressèrent de se ranger sous ses drapeaux, car là il y avait pour eux espérance de pillage. Ainsi Colomb expiait, à ses dépens, le funeste conseil qu'il avait donné au gouvernement espagnol.

L'arrivée de ces trois navires, qui entrèrent dans la rade de Saint-Domingue quelques jours après le retour de Colomb, ne pouvait lui être que d'un très-faible secours, car ils avaient débarqué, dans une autre partie de l'île, presque toutes les troupes qu'ils portaient, et consommé les provisions qu'ils avaient à bord pendant leur traversée, qui avait été si longue. Fier de sa supériorité et joignant l'insolence à la perfidie, Roldan insultait par ses moqueries à la faiblesse de l'amiral, privé des moyens de ressaisir son autorité.

Indigné de cette conduite infâme, Colomb fut un moment tenté, pour venger son injure et punir un traître, de se mettre à la tête du petit nombre de soldats qui lui étaient restés fidèles, et d'aller attaquer Roldan; il préférait la mort sur un champ de bataille à la honte d'essuyer dans

l'inaction les outrages des révoltés. Mais Colomb, sacrifiant ses ressentiments aux intérêts de la colonie naissante, imposa silence à son amour-propre, qui lui conseillait le parti violent de la vengeance; il frémit à l'idée d'une guerre civile, et chercha à faire rentrer par la douceur les révoltés dans le devoir.

Son premier soin fut de faire publier la promesse d'un pardon général pour tous ceux qui abandonneraient le drapeau de la rébellion; il négocia auprès de Roldan, à qui il promit également l'oubli du passé et son maintien dans les hautes fonctions qu'il exerçait précédemment. Ces négociations traînèrent en longueur et causèrent beaucoup d'ennuis à l'amiral; mais enfin il parvint à son but; il put se féliciter d'avoir prévenu l'effusion du sang et fait renaître la concorde et la paix dans l'île, par les seules voies de la conciliation.

Ensuite, il expédia un vaisseau pour l'Espagne, afin d'annoncer à sa cour la découverte de la terre ferme et la révolte qu'il avait comprimée. Il lui adressait les échantillons des productions du continent, consistant en perles, en lingots d'or et en toiles de diverses couleurs et d'un tissu très-fin. A cet envoi était joint le journal ou registre sur lequel il avait retracé, avec une scrupuleuse exactitude, l'itinéraire de ses bâtiments, et consigné les faits les plus remarquables de son expédition. Mais, de leur côté, Roldan et ses complices firent parvenir au roi d'Espagne un mémoire dans lequel ils se disculpaient en accusant l'amiral, et les calomnies des sujets rebelles prévalurent auprès du monarque sur la vérité, dont le rapport de l'amiral était la fidèle expression.

Nous devons nous arrêter ici un moment, pour jeter un coup d'œil sur une autre partie du monde où s'accomplissaient des événements d'une grande importance, pendant que Colomb continuait ses explorations et ses découvertes dans les Indes occidentales.

Le roi de Portugal s'était repenti trop tard de l'erreur qui lui avait fait repousser par un refus dédaigneux les offres de Colomb. Néanmoins, jaloux de réparer autant qu'il était en lui la faute qu'il avait commise, et d'illustrer son nom par la gloire d'une grande entreprise, il se décida à faire des dépenses considérables pour trouver autour de l'Afrique le chemin des Indes orientales, chemin que l'on cherchait en vain depuis si longtemps. Il fit donc équiper une escadre, et en confia le commandement à Vasco de Gama, marin qui joignait à des connaissances étendues, à un talent supérieur, une expérience consommée.

Comme Christophe Colomb, Gama eut à combattre des difficultés qu'on jugeait insurmontables; mais il en triompha, comme Colomb, parce qu'il avait une fermeté de caractère que nul obstacle ne pouvait détourner de l'exécution des projets qu'il avait formés. Aussi est-ce en vain que les côtes d'Afrique, qu'il longe sans les connaître, dressent, pour l'arrêter, leurs longues chaînes hérissées de rochers; il brave leurs écueils et leurs bancs de sable; en vain les orages et les tempêtes déchaînent contre lui leurs fureurs pour mettre en pièces ses navires construits sans art et sans solidité; son courage inébranlable surmonte toutes ces difficultés, franchit toutes les barrières qui s'opposent à son audace, et enfin il atteint le cap de Bonne-Espérance, qui est la pointe la plus méridionale de l'Afrique. Mais il ne s'y

repose qu'un moment : il s'avance au delà, et, remontant la côte opposée, il arrive à Mélinde, située sur la côte de Zanguebar.

Il s'attendait à y trouver des peuples barbares et sauvages, comme ceux qu'il avait rencontrés le long des côtes d'Afrique ; mais il fut agréablement surpris en trouvant à




Mélinde une nation dont la civilisation avancée rappelait celle des peuples d'Asie : les relations de son commerce,

très-étendu avec l'étranger, étaient fort actives; elle professait la religion mahométane et cultivait même quelques-uns des arts de l'Europe.

Gama ne doutait plus du succès complet de son entreprise : plein de confiance et de hardiesse, il remit à la voile, et, le 22 mai 1498, il atteignit la côte de l'Inde, qui était l'objet de ses vœux, le but de son entreprise.

Il aborda à Calicut, sur la côte du Malabar, dans la presqu'île en deçà du Gange. La richesse de ce pays, fertile en productions précieuses de toute espèce ; la sagesse de son gouvernement régulier, la douceur de ses habitants, excitèrent l'admiration du chef portugais; mais il n'y séjourna pas long temps, car il ne pouvait rien offrir à ces Indiens, peu disposés à échanger leurs riches marchandises contre ces bagatelles dont les sauvages étaient si avides. Il se hâta de retourner en Europe, pour annoncer au roi son maître la nouvelle de l'éclatante réussite qui avait couronné son expédition.

Certes, si quelque chose doit surprendre, c'est la coïncidence des courses aventureuses des deux navigateurs, c'est la simultanéité de leurs succès. Presque au moment où Colomb découvrait le nouveau monde, l'audace d'un navigateur portugais reliait à l'Europe une autre partie du globe que l'on connaissait déjà, il est vrai, mais dont les Européens n'avaient, jusqu'alors, tiré qu'un médiocre parti. A partir de cette époque, le petit royaume de Portugal vit affluer dans ses ports les richesses de l'Inde. Tant de bonheur dut provoquer la jalousie des Espagnols, qui, à la vue des trésors recueillis par leurs voisins, se plaignaient hautement de la stérilité et même de l'inutilité de leurs dé-

couvertes, qui ne les avaient pas encore indemnisés des frais de leurs armements.

Alors le goût des explorations lointaines s'empara de tous les esprits, tourmentés du désir de faire des découvertes. On vit alors rois et républiques, nobles et bourgeois, rivaliser d'ardeur pour se lancer dans cette carrière périlleuse, équiper des vaisseaux et concourir aux dépenses qu'exigeaient de lointaines expéditions. Un des Espagnols qui avaient accompagné Colomb dans son second voyage détermina plusieurs négociants de Séville à armer quelques navires, et à les placer sous ses ordres pour faire des découvertes. Cet homme, qui se nommait Ojéda, demanda au gouvernement la permission de faire ce voyage; elle lui fut accordée sans qu'on eût consulté Colomb. Le département des Indes occidentales était, à cette époque, dirigé par l'évêque de Badajoz, ministre du roi et ennemi déclaré de Colomb. Il ne suffit pas à la haine de cet indigne ministre d'humilier Colomb, en ne lui soumettant pas le projet et la demande d'Ojéda; il ne rougit pas de communiquer à ce dernier, pour le diriger dans son expédition, le journal et les cartes marines de l'amiral.

Ojéda s'associa, pour l'exécution de son entreprise, avec un gentilhomme italien nommé Amerigo Vespucci, ou, selon les Français, Améric Vespuce. Quelques historiens assurent qu'Améric était négociant à Florence, et qu'il était né vers l'an 1451. Élevé par Antoine Vespuce, son oncle, qui dirigeait une école fréquentée par la jeune noblesse de Florence, il s'y était fait remarquer par son application à la physique et aux sciences mathématiques, et devint un des hommes les plus instruits de son siècle. Aussi ne tarda-t-il pas à exercer

une grande influence sur ses compagnons, par l'ascendant de son expérience et de sa haute capacité. Devenu le chef réel de l'expédition, il aborda à la côte de Paria, en suivant la même route que Colomb, il y débarqua plusieurs fois pour y faire des échanges avec les indigènes, puis il s'avança en longeant la côte, afin de s'assurer que cette terre était une partie du continent. Lorsqu'il ne lui fut plus possible d'en douter, il retourna en Espagne, où il fit valoir avec tant d'habileté et de succès les résultats de son voyage, qu'il parvint à faire oublier les droits et les titres de Colomb à l'honneur d'une découverte si glorieuse et si importante.

La modestie est la compagne de la véritable grandeur; l'homme de génie, celui qui mérite réellement ce nom, est étranger à tous les calculs de la vanité, aux intrigues de la médiocrité ambitieuse; il attend la gloire sans la chercher; il l'attend de la justice de ses compatriotes ou de la postérité.

Tel s'était toujours montré Colomb : en adressant à la cour d'Espagne le journal de ses voyages, il n'avait d'autre but que de l'instruire; jamais il n'avait songé à le publier, à s'assurer ainsi des garanties contre une usurpation que d'ailleurs il ne prévoyait pas. Améric Vespuce, au contraire, avait l'orgueil des petites âmes; il voulait obtenir à toute force une renommée qu'il ne méritait pas. Aussi, à peine fut-il de retour en Espagne, qu'il répandit des relations emphatiques de ses voyages; ces relations ne manquaient pas d'adresse. On crut sur parole l'homme qui, pendant que Colomb gardait le silence, se vantait d'avoir découvert la terre ferme. On s'habitua à le regarder comme l'auteur véritable de cette découverte, et il ravit ainsi à Colomb l'hon-

neur de donner son nom à cette quatrième partie du monde, qui fut appelée Amérique.

Depuis lors, les expéditions, les voyages se multiplièrent; ils avaient tous pour but la découverte de nouvelles terres. Ainsi le roi de Portugal, voulant tirer parti de la découverte de la route de l'Inde orientale, par Vasco de Gama, fit équiper une flotte qu'il chargea de toutes sortes de marchandises. Il en confia le commandement à Cabral, qui, connaissant les dangers de la navigation le long de la côte d'Afrique, se dirigea vers l'ouest à travers le grand Océan. Lorsqu'il eut passé la ligne, une violente tempête le jeta sur des rivages entièrement inconnus. Il reconnut, avec une grande surprise, qu'ils étaient la côte d'une terre très-vaste et non d'une île, ainsi qu'il le croyait d'abord. Le hasard venait de faire découvrir à Cabral le riche Brésil. Il en prit possession au nom du roi de Portugal, l'appela Santa-Cruz en l'honneur de la croix qu'il y avait élevée, et envoya un de ses vaisseaux à Lisbonne, pour y porter l'heureuse nouvelle de cette découverte, qui eut lieu dans l'année 1500.

Il eût été cependant bien facile à Colomb, dans son troisième voyage, de longer une côte qui l'aurait conduit jusqu'à l'Amazone, après qu'il eut découvert l'île de la Trinité et les bouches de l'Orénoque. Mais toujours entraîné par l'espoir de trouver une route vers la côte orientale des Indes, en suivant cette mer qui se prolonge entre la terre ferme au midi et la Floride au nord, il abandonna des ouvertures qui auraient pu être suivies de si brillants résultats pour l'Espagne. Sa sollicitude pour ses premiers établissements ne contribua pas peu à son retour.

Remarquons en passant que le gouvernement portugais,

possesseur du Brésil, inaugura sa prise de possession par la même faute qui devait être si fatale aux colonies espagnoles. La cour de Lisbonne, non moins imprudente que celle de Madrid, fit transporter au Brésil, pour en commencer la colonisation, des misérables qui, pour leurs crimes, avaient été condamnés à d'autres châtiments que la déportation, et des femmes de mauvaise vie dont on voulait purger les villes de Portugal. Toutefois, la cour de Lisbonne ne témoigna pas d'abord un intérêt bien vif à ce nouvel établissement, qui devait acquérir par la suite une grande importance. Le commerce partageait aussi cette indifférence ; car on se contenta d'en apporter du bois de teinture, des singes et des perroquets. Ces marchandises ne coûtaient que les frais de transport, et procuraient les bénéfices d'un prompt et avantageux débit dans les diverses contrées de l'Europe.

Un peu plus tard, le gouvernement assigna à quelques seigneurs des provinces entières; il espérait, par cette mesure si libérale, déterminer les donataires à chercher les moyens de peupler ces provinces; enfin il engagea le Brésil à ferme, et le roi se contenta presque d'une souveraineté nominative. Ce ne fut qu'au bout de cinquante ans environ que s'élevèrent, le long de la côte, diverses bourgades dont les cinq principales étaient Tamaraca, Fernambouc, Ilhéos, Porto-Seguro et Saint-Vincent.

# VI

Triomphe des ennemis de Colomb. — Envoi d'un nouveau commissaire aux Indes occidentales. — François de Bovadilla à Saint-Domingue. — Colomb est chargé de fers et conduit à bord d'un bâtiment. — Arrêt de mort prononcé contre les trois frères. — Colomb garde ses chaînes, malgré l'offre du capitaine, qui veut les lui ôter. — Sa réponse au capitaine. — Indignation générale en Espagne contre Bovadilla. — Colomb et ses frères sont mis en liberté par ordre du roi. — Il paraît devant Ferdinand et Isabelle. — Destitution de Bovadilla. — Ovando est nommé gouverneur des Indes occidentales. — Abolition de l'esclavage. — Nouveau voyage de Colomb. — Les premières amandes de cacao. — La côte des Oreilles. — Le cap de Grâces à Dieu. — Le secrétaire pris pour un sorcier. — La tortue vivante dans le corps d'un requin. — Les maisons en l'air. — Mines d'or de Veragua. — La pêche des sardines. — Le cacique Quibio, sa captivité et sa fuite. — Hostilités. — Dévouement de Mendez et de Fieski.

Colomb avait réussi par la sagesse de sa conduite, par sa modération, à apaiser la révolte dans l'île Espagnole; mais la tranquillité, qu'il y avait rétablie si difficilement, était menacée par le mécontentement de quelques ambitieux à la tête desquels se trouvait encore Roldan, dont la soumission n'était qu'apparente, et par de sourds murmures, symptômes de nouveaux désordres. Ce Roldan, fidèle à sa haine

et à son système de calomnie contre l'amiral, employait tous les moyens propres à le rendre suspect et même odieux à la cour de Madrid. Son indulgence, que l'on considérait comme de la faiblesse, avait compromis son autorité dans l'île, où il n'était pas plus respecté qu'obéi. Obligé de comprimer des soulèvements nombreux, il n'avait le temps ni d'adresser à la cour d'Espagne des mémoires justificatifs de sa conduite, ni de poursuivre l'exécution de ses projets pour de nouvelles découvertes.

Mais pendant qu'il épuisait ses forces au maintien de l'ordre dans la colonie, en y établissant une administration régulière, et qu'il ouvrait des mines dont l'exploitation promettait à la cupidité de ses compagnons et surtout aux exigences de la cour d'Espagne de riches produits, ses ennemis, de plus en plus acharnés, obtenaient enfin un triomphe complet, et Colomb allait être la victime des plus odieuses machinations, de la plus noire ingratitude.

Un grand nombre d'Espagnols étaient accourus dans le nouveau monde, où ils avaient cru trouver des trésors; mais ils n'avaient rapporté dans leur patrie que le désespoir. Trompés dans leurs espérances, ils accusaient Colomb de leurs malheurs et faisaient retentir l'Espagne de leurs malédictions et de leurs invectives contre lui. Couverts de haillons, pâles et portant sur leurs figures amaigries par les privations les traces de leurs longues souffrances, ils provoquaient, ils excitaient en leur faveur la pitié publique. La foule, émue, attendrie, n'était que trop disposée à ajouter foi à leurs paroles. On voyait ces malheureux, lorsque le roi et la reine paraissaient en public, se presser autour d'eux, étaler sous leurs yeux le spectacle de leur misère; ils im-

ploraient la justice de Ferdinand et d'Isabelle contre l'unique auteur de leur infortune, contre Colomb. Ces scènes




théâtrales, dont l'effet était sûr, avaient été préparées, combinées par les plus puissants ennemis de l'amiral. Comment s'étonner que Ferdinand, naturellement soupçonneux et défiant, ait cru Colomb coupable, et que la reine Isabelle ait abandonné enfin l'homme que jusque-là elle avait couvert d'une éclatante protection? Aucune voix alors ne s'éleva pour le défendre; il fut condamné sans avoir été entendu.

Il fut décidé qu'on enverrait aux Indes occidentales un commissaire chargé d'examiner avec soin la conduite de l'amiral, et investi du pouvoir exorbitant de destituer l'amiral, s'il jugeait sa conduite répréhensible. Dans ce cas, il

devait le remplacer dans le gouvernement de l'île Espagnole. L'homme à qui Ferdinand confiait cette mission avait été puissamment recommandé auprès de lui par les ennemis de Colomb; il s'appelait François de Bovadilla. Il était bien difficile que l'innocence de Colomb ne succombât pas sous les efforts d'une conspiration si bien ourdie.

Au moment où ce commissaire espagnol, le plus terrible de tous les ennemis que l'amiral eût rencontrés dans sa carrière glorieuse, aborda à Hispaniola, Colomb avait, comme on l'a vu plus haut, pacifié l'île. Des mines avaient été ouvertes par ses soins, et l'agriculture, encouragée, avait déjà répondu à ses efforts par des succès qui ouvraient à la colonie une nouvelle source de richesses. Jamais enfin la situation de l'île n'avait été plus favorable à sa justification; mais on avait résolu d'avance sa condamnation, et rien ne pouvait détourner de sa tête le coup dont il allait être frappé.

L'exécution de quelques mesures l'avait appelé dans une contrée éloignée de l'île; la justice et l'équité imposaient à son juge l'obligation d'attendre le retour de l'amiral, avant de commencer contre lui une odieuse procédure. Mais qu'importaient l'équité et la justice à un homme tel que Bovadilla? quelles considérations pouvaient l'arrêter? il voulait la place de Colomb, et, pour l'avoir, il fallait qu'il condamnât celui qui l'occupait; il n'était pas venu dans la colonie pour entendre une justification qui eût déjoué les calculs de sa haine et de son ambition.

A peine était-il descendu à terre, qu'il se fit conduire à la maison de l'amiral; il s'y installa aussitôt, en déclarant que dès lors elle lui appartenait, et s'empara de tout ce

qu'elle contenait. Puis il annonça publiquement qu'il avait été envoyé dans la colonie pour destituer le gouverneur, et invita tous ceux qui avaient à se plaindre de Colomb à se présenter devant le commissaire du roi, pour obtenir bonne et prompte justice. Ensuite, il fit sortir de prison les individus qui y étaient renfermés par l'ordre du gouverneur.

Bientôt, enchérissant sur cette conduite infâme, Bovadilla fait signifier par un huissier, à Colomb, l'ordre de comparaître immédiatement devant son tribunal, pour rendre compte de sa conduite : il y joint une lettre du roi, qui lui prescrivait de se soumettre à tout ce que l'envoyé extraordinaire réclamerait de son obéissance.

Colomb était entouré d'une troupe fidèle; son frère Barthélemy était avec lui; il pouvait compter sur le concours de nombreux et puissants auxiliaires, pour répondre victorieusement, l'épée à la main, à l'insolente sommation de son juge; mais il se croyait enchaîné par le serment d'obéissance qu'il avait prêté à ses maîtres, même alors qu'ils autorisaient l'iniquité la plus révoltante et le livraient à la merci d'un Bovadilla. Il obéit donc et se rend, sans hésiter, à Saint-Domingue. Il est résigné au sort qui l'attend; il subira l'arrêt qui sera prononcé.

Il arrive, il demande à paraître devant Bovadilla; celui-ci ne veut ni le voir, ni l'entendre. «Qu'on lui mette les fers, s'écrie-t-il, et qu'on le traîne en prison!» Cet ordre barbare est exécuté : on enchaîne Colomb, et il est conduit à bord d'un navire.

Comment ne pas s'attendrir et s'indigner tout à la fois devant une pareille scène, à l'aspect d'un grand homme, de Colomb, traité comme un vil criminel? C'est sur une terre

qu'il a découverte, en face de sa propre maison, sous les yeux de gens qui lui doivent respect et obéissance comme à leur supérieur, qu'il subit ces humiliations; et l'homme infâme qui, après lui avoir ravi ses biens, prétend aussi lui ravir l'honneur, le repousse de sa demeure, ne daigne même pas lui accorder la faveur d'un regard; il le fait charger de chaînes malgré son innocence, et le chasse honteusement d'un pays qu'il a donné à l'Espagne, au péril de sa vie et en donnant à son roi mille preuves de dévouement, de courage et de désintéressement! Mais de quel éclat brille son innocence, dans le calme héroïque, dans la résignation avec laquelle il accepte son malheur et souffre les outrages dont on l'accable. Il présente ses bras aux fers qui vont les étreindre; il suit sans se plaindre, sans même témoigner de surprise, les soldats qui le conduisent au bâtiment qui doit le ramener en Espagne. Mais un autre genre de torture l'attend dans ce trajet; il faut qu'il essuie les huées et les insultantes railleries de la populace espagnole, digne complice de Bovadilla !

Mais la fureur de cet homme n'est point encore satisfaite; elle demande, elle réclame deux autres victimes : les deux frères de Colomb sont aussi chargés de chaînes et gardés chacun dans un vaisseau particulier. On instruit une procédure contre les trois frères : Bovadilla les condamne à la mort, sans s'astreindre à aucune formalité judiciaire; mais il s'arrête, il recule devant l'exécution de cette horrible sentence; il semble craindre qu'on ne lui demande compte un jour de ce sang si pur, si noble, qu'il brûle de répandre sur un échafaud. Toutefois, il ose espérer que son parent, l'évêque de Badajoz, cet ennemi juré de Colomb,

consentira à faire exécuter l'arrêt, et un vaisseau va transporter les prisonniers en Espagne, avec l'instruction du procès où le juge avait si insolemment violé toutes les lois, ainsi que tous les principes de justice et d'humanité.

A peine le capitaine du vaisseau sur lequel avaient été embarqués Colomb et ses frères eut-il mis à la voile, qu'ému de pitié, pénétré de respect, il s'approche de son illustre prisonnier et veut lui ôter ses fers. «Votre prisonnier, répond l'amiral, doit rester tel qu'il a été confié à votre garde: ces chaînes que vous voulez m'ôter, je les porte par ordre de mes maîtres; eux seuls ont le pouvoir de les détacher; je les garde pour leur prouver mon entière obéissance.» Il porta donc ses fers jusqu'à son arrivée en Espagne.

Bovadilla, voulant priver les prisonniers de tout moyen de recours ou d'appel à la pitié de la reine Isabelle, avait ordonné qu'ils fussent remis entre les mains de l'évêque de Badajoz; mais un pilote nommé Martin ne put voir sans compassion le malheur de l'amiral; il s'esquiva du vaisseau et accourut dans la capitale, pour présenter à la reine une lettre dans laquelle Colomb l'informait de tout ce qui avait eu lieu dans l'île Espagnole, et de la manière dont on abusait de son nom et de l'autorité déléguée à un scélérat.

En apprenant que Colomb était arrivé en Espagne, en lisant les détails que lui donnait l'amiral sur l'horrible traitement qu'on lui avait fait éprouver, Isabelle témoigna une douloureuse surprise; car, à la cour, on était bien loin de supposer que Bovadilla pût se porter à de pareils excès. Ces violences exercées sur un homme d'un mérite supérieur et qui avait si bien mérité de la monarchie espagnole, furent hautement blâmées par Ferdinand et son épouse; et

prévoyant l'explosion de l'indignation européenne, ils la conjurèrent en expédiant un courrier qui avait ordre de faire mettre en liberté sur-le-champ Colomb et ses deux frères. Puis une invitation très-aimable de la reine appela l'amiral à la cour, et on lui remit l'argent dont il avait besoin pour y paraître d'une manière convenable et conforme à son rang.

Dès qu'il fut entré dans la salle où le roi et la reine l'attendaient, il se jeta à leurs pieds ; son émotion était si vive et si profonde, qu'il ne put parler ; elle lui avait ôté, en quelque sorte, l'usage de la parole. Enfin, remis de son trouble et fort de son innocence, il prononça d'une voix ferme un long discours, pour se justifier des calomnies dont il était la victime. Ses paroles convainquirent Ferdinand et Isabelle qu'ils avaient été indignement trompés sur le compte de l'amiral. A l'expression sincère de leurs regrets ils ajoutèrent des protestations nouvelles de leur reconnaissance pour Colomb ; et, afin de lui prouver qu'ils étaient disposés à réparer les torts dont il avait à se plaindre, ils destituèrent Bovadilla.

Cependant leur politique, toujours défiante, trahit les craintes que leur inspirait le ressentiment de l'homme dont on avait méconnu le mérite et si mal récompensé les éminents services ; ils crurent qu'ils ne pouvaient sans danger lui laisser des fonctions qui lui rendaient la vengeance si facile. En conséquence, l'amiral fut retenu à la cour sous des prétextes imaginés pour flatter son amour-propre, mais dont il ne fut pas dupe ; ils nommèrent Nicolas Ovando gouverneur des Indes occidentales.

Ce fut en vain que Colomb invoqua des engagements so-

lennels qui lui garantissaient ce gouvernement pendant sa vie et l'assuraient à perpétuité à sa famille; ce fut en vain qu'il réclama contre la nouvelle et criante injustice qui le destituait de son emploi comme un administrateur coupable, après que le gouvernement avait reconnu et proclamé son innocence : ses plaintes ne furent pas écoutées, et Ovando fut maintenu dans le commandement des Indes occidentales.

Indigné de cette conduite déloyale du gouvernement espagnol, Colomb ne put maîtriser cette fois son indignation; il la laissa éclater en légitimes récriminations, en reproches amers contre la cour d'Espagne. Dès lors, il porta toujours avec lui les fers dont il avait été chargé; il les montrait partout où il allait, comme le témoignage de l'ingratitude qui avait payé ses services ; il les avait toujours devant les yeux, et il ordonna qu'après sa mort ils fussent enfermés avec lui dans son tombeau.

Pendant que l'amiral, sacrifié à une politique ingrate et ombrageuse, exhalait ses plaintes impuissantes, Ovando se disposait à aller occuper le poste auquel il venait d'être élevé par le roi. La flotte dont il avait le commandement était la plus considérable que le gouvernement espagnol eût jusqu'alors envoyée dans les Indes occidentales : composée de trente-deux voiles, elle avait à bord deux mille cinq cents hommes qui, pour la plupart, devaient s'établir à l'île Espagnole.

Ovando partit à la tête de cette grande expédition, laissant à Colomb, arrêté tout à coup dans sa noble carrière, la douleur de voir qu'un autre allait lui enlever le fruit de ses travaux. L'arrivée du nouveau gouverneur à l'île Espa-

gnole préserva la colonie d'une ruine totale ; les folies et les injustices de Bovadilla l'avaient placée dans une situation très-critique ; il y régnait un affreux désordre, conséquence du système adopté par ce misérable pour conserver le pouvoir qu'il avait usurpé et qu'il devait à un crime. Jaloux de capter la bienveillance de la populace, qui était son principal soutien, il avait abrogé les sages règlements établis par Colomb, et il autorisa ainsi tous les excès de la licence, sous le nom d'une liberté dont les Espagnols seuls étaient appelés à jouir.



Son prédécesseur avait considéré comme son premier devoir la protection que réclamait la faiblesse des malheureux Indiens contre les mauvais traitements des Espagnols ; ses dispositions paternelles, ses ordonnances dictées par l'humanité, avaient prévenu

l'oppression dont les indigènes étaient menacés; mais Bovadilla livra cette nation infortunée à la merci de ses tyrans; grâce à lui, l'Espagnol put être impunément cruel. Il fit le dénombrement de la population et distribua les habitants, réduits à l'état d'esclaves, à tous ses partisans, dont il voulait, par cette faveur, satisfaire l'avidité. Ceux-ci obligèrent les Indiens à travailler aux mines, et eurent recours aux moyens les plus barbares pour les soumettre à ces travaux pénibles qui excédaient leurs forces et qui en firent périr un grand nombre. Il était temps qu'Ovando arrivât, car les mines allaient devenir le tombeau de toute la population indigène.

Le premier acte du nouveau gouverneur, lorsqu'il eut abordé dans l'île Espagnole, fut de destituer Bovadilla et de l'envoyer, ainsi que Roldan, en Espagne, afin qu'ils y rendissent compte de leur conduite. Puis, d'après les ordres de Ferdinand, il abolit l'esclavage, et proclama la liberté des Indiens, qui obtinrent enfin des garanties contre la violence. La licence effrénée des Espagnols fut réprimée par des lois nouvelles, et le nouveau gouverneur, en leur permettant de continuer l'exploitation des mines d'or, leur imposa la condition de verser la moitié de leurs bénéfices dans le trésor du roi, comme souverain de l'île.

Quant à Colomb, que l'on se représente ce grand homme accablé de chagrin, mais conservant toujours l'espoir de faire rougir une cour ingrate de sa conduite déloyale : il la poursuit, il l'obsède de ses réclamations. Fort de son droit, appuyé sur des engagements sacrés, il ne demande pas grâce, mais justice. Il montre incessamment, il déploie ce contrat revêtu de la signature du roi, ce contrat en vertu

duquel il doit être vice-roi des contrées qu'il découvrira; mais ses ennemis ne répondent à ses plaintes, à l'attestation de ses droits et de ses titres, que par l'outrage d'un dédaigneux silence!

Or, Colomb ne voulait pas se condamner à la solitude d'une retraite qui lui aurait épargné le spectacle des triomphes de l'envie et de la bassesse. Préoccupé de l'exécution de nouveaux projets, la mort lui semblait préférable au repos. Peut-être songea-t-il un moment à offrir ses services à un autre souverain; mais les autres cours valaient-elles mieux que celle d'Espagne? Son expérience avait depuis longtemps résolu cette question.

Dans son dernier voyage, il avait d'abord cru que la côte qu'il avait découverte était une partie de l'Inde, qu'il supposait s'étendre jusque-là; mais, éclairé sur son erreur par diverses circonstances et surtout par ses propres observations, il était alors à peu près convaincu que cette côte appartenait à un nouveau continent. Cette opinion lui faisait présumer qu'une vaste mer pouvait s'étendre entre ce continent et l'Inde, et que, vers l'isthme de Darien, la terre était peut-être séparée par un détroit établissant la communication entre la mer Atlantique et l'océan inconnu, et pouvant, par celui-ci, conduire dans l'Inde.

Aux yeux de l'amiral, il était fort important de s'assurer si ce détroit existait; car son existence constatée devait épargner bien des détours et bien des longueurs aux vaisseaux, qui, dès lors, passant de l'Espagne dans l'Inde en traversant l'Amérique, n'auraient plus été forcés de suivre le chemin autour de l'Afrique découvert par Vasco de Gama. Cruellement offensé par le roi d'Espagne, Colomb

oublia les injustices et les humiliations qu'il avait subies, et faisant au monde, auquel il voulait encore être utile, le généreux sacrifice de son juste ressentiment, il se détermina à affronter les périls d'un nouveau voyage, à exposer sa vieillesse aux chances d'une lointaine expédition.

L'amiral trouva la cour disposée à seconder l'exécution du projet qu'il lui soumit ; elle y voyait une occasion et un moyen d'éloigner un homme dont la présence l'embarrassait. Ferdinand et Isabelle espéraient être, par le départ de Colomb, délivrés de leurs remords ; en outre, ils comptaient toujours sur l'habileté de l'amiral, et attendaient d'heureux résultats de sa nouvelle entreprise ; ils se hâtèrent donc de faire équiper une escadre qui devait être placée sous son commandement.

Mais quatre misérables navires composaient cette escadre, et encore le plus grand de ces bâtiments atteignait-il à peine la moitié du port d'un vaisseau marchand ordinaire. Telles étaient les forces qu'on mettait à la disposition de Colomb pour une entreprise d'une si grande importance ; c'était avec une telle escadre qu'il devait s'élancer sur une mer lointaine, inconnue, et trouver un chemin par lequel le gouvernement espagnol espérait accaparer les richesses de l'Inde et enlever aux Portugais les avantages immenses de leur monopole.

C'est ici surtout qu'il faut admirer l'intrépidité de Colomb : tout autre que lui aurait reculé avec effroi devant les difficultés d'une entreprise réduite à de si faibles ressources, devant les dangers d'une expédition avec des bâtiments aussi chétifs. Enflammé par le souvenir de son premier voyage, rajeuni, en quelque sorte, par l'espérance d'une

gloire nouvelle, il ne balança pas un instant à s'embarquer. Il était accompagné de son frère Barthélemy et de son fils aîné, âgé alors de treize ans, et qui devait être l'historien de sa vie.

Colomb mit à la voile de Cadix le 29 juin de l'année 1502, dix ans après sa première expédition. Il se dirigea, comme à l'ordinaire, vers les Canaries : sa traversée heureuse fut seulement contrariée par la marche lente et difficile du plus grand de ses vaisseaux. Il gouverna donc vers Saint-Domingue, pour remplacer ce navire par un autre. Arrivé à la hauteur de cette île, il fit connaître à Ovando le motif de son arrivée, et lui demanda la permission d'entrer dans le port ; elle lui fut refusée par le gouverneur. Mais Colomb, marin expérimenté, prévoyait, d'après des indices certains, qu'un ouragan terrible allait éclater : en conséquence, il pria Ovando de lui permettre de s'abriter dans le havre, seulement pendant la tourmente. Comme le gouverneur se disposait alors à expédier une flotte considérable pour l'Espagne, Colomb crut devoir l'avertir du danger qu'elle courait s'il n'en retardait pas le départ au moins pendant quelques jours.

Ovando fut inflexible : il méprisa l'avis de Colomb, en se moquant d'un pronostic qu'il regardait comme le rêve d'un cerveau malade ou le calcul d'un fourbe. Une seconde fois on interdit l'entrée du port à l'escadre de l'amiral, et la grande flotte équipée par Ovando mit à la voile pour l'Espagne.

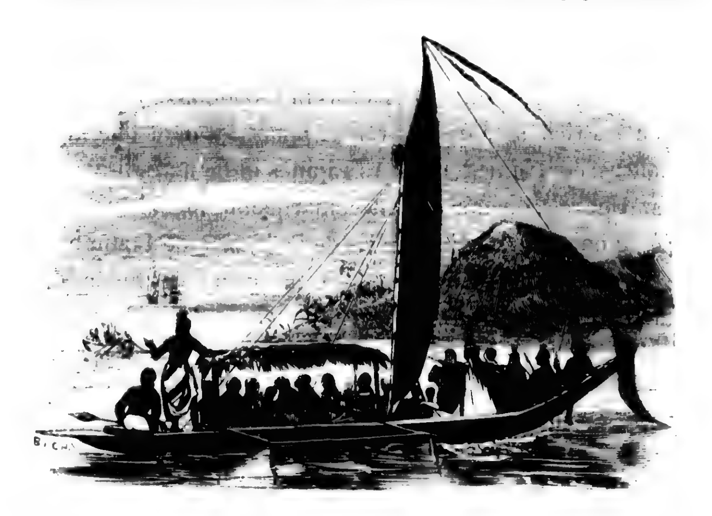
Mais l'événement ne justifia que trop bien les prévisions de l'amiral. Colomb, préparé à la lutte contre l'ouragan, préserva ses vaisseaux du naufrage par ses sages précau-

tions; mais la riche flotte qui avait fait voile pour l'Espagne périt presque tout entière; des dix-huit bâtiments dont elle était composée, trois seulement furent sauvés. Bovadilla et Roldan, qui s'étaient embarqués sur un des vaisseaux de cette flotte, reçurent la juste récompense de leur odieuse conduite envers Colomb : ils furent engloutis dans les flots avec les richesses qu'ils avaient amassées dans l'île Espagnole; c'était le fruit de leurs rapines et de leurs brigandages. Une circonstance bien remarquable signala ce naufrage : on avait mis les débris de la fortune de Colomb sur le plus mauvais bâtiment de la flotte, et ce fut le seul vaisseau qui ne fut point endommagé, le seul qui put continuer sa route pour l'Espagne; les deux autres furent forcés, par leurs avaries considérables, de regagner Saint-Domingue. Les esprits superstitieux, au lieu de voir dans cette circonstance l'effet de la justice divine, en conclurent que Colomb était un sorcier, et qu'à l'aide de sortiléges secondés par le concours de puissants esprits dociles à ses ordres, il avait excité cette tempête afin de se venger de ses ennemis. Ils expliquaient ainsi la conservation du vaisseau qui portait les biens de l'amiral.

Indigné contre l'impitoyable gouverneur d'une île où on lui avait refusé même un refuge pour échapper à une horrible tempête, Colomb fit voile à l'ouest, vers le continent, avec ses vaisseaux qui avaient beaucoup souffert.

Dans ce voyage, il courut beaucoup de dangers et aborda enfin à une île nommée Guanaïa, située à peu de distance de cette côte et du continent appelé Honduras. Dès qu'il y eut jeté l'ancre, son premier soin fut d'envoyer reconnaître cette terre. Il chargea de cette mission son frère Barthélemy,

qui partit accompagné de quelques hommes. Au moment où Barthélemy s'approchait du rivage, il rencontra une barque indienne qui paraissait construite avec beaucoup plus d'art



que les canots des sauvages. Au milieu de cette barque très-longue et qui avait huit pieds de largeur, s'élevait un toit de feuilles de palmier, qui rappelait la forme des gondoles en usage dans plusieurs contrées de l'Europe, et sous lequel on remarquait plusieurs femmes et enfants. Cette barque contenait en outre vingt-cinq hommes.

Les Espagnols voulurent arriver jusqu'à eux : ceux-ci tentèrent de s'éloigner; mais, lorsqu'ils se virent sur le point d'être atteints par les Espagnols, ils se rendirent sans chercher à résister, bien qu'ils eussent des armes. On procéda à la visite de l'embarcation ; on y trouva des matelas, des chemises sans manches en fil de coton, d'autres vêtements, tels que des toiles dont les femmes se servaient

comme de mantes, de grandes épées de bois dont le double tranchant était formé de cailloux fixés dans un joint avec de la ficelle et de la résine, des haches en cuivre et d'autres ustensiles faits du même métal. Ces sauvages étaient nus, à l'exception du milieu du corps, que couvrait une toile de coton. Leurs aliments étaient, à peu de chose près, les mêmes que ceux des indigènes de l'île Espagnole; seulement, leur boisson habituelle était une espèce de bière faite avec du maïs bouilli. On trouva aussi dans la barque une petite provision d'amandes de cacao, auxquelles ils paraissaient attacher beaucoup de prix, et qui leur servaient de monnaie. Ce sont les premières amandes de ce genre qui aient été vues par les Européens.

Colomb, très-satisfait d'une telle rencontre qui lui permettait d'espérer les renseignements qui lui étaient si nécessaires, recommanda à ses compagnons de traiter ces Indiens avec beaucoup d'égards; il voulait s'assurer leur amitié et leur dévouement. Il fit avec eux des échanges de marchandises, et lorsqu'ils eurent satisfait sa curiosité sur des questions importantes qu'il leur adressa, il leur restitua leur grand canot, en leur accordant la permission d'aller où ils voudraient. Toutefois, l'amiral crut devoir retenir un vieillard qui semblait doué d'une intelligence supérieure à celle des autres Indiens. Du reste, ce vieillard ne témoigna ni surprise ni regrets en se voyant prisonnier à bord; Colomb lui destinait les fonctions d'interprète et de médiateur dans ses rapports avec les sauvages.

Grâce aux indications de cet Indien, qui s'exprimait par signes, Colomb, sut que dans une vaste contrée située à l'ouest, il y avait beaucoup d'or; que les habitants y por-

taient sur la tête des couronnes faites de ce métal, et de gros anneaux, également d'or, aux bras et aux jambes; qu'ils garnissaient d'or les tables, les chaises et les coffres. Lorsqu'on fit voir à l'Indien des coraux, des épices et d'autres productions, il assura aussi qu'elles abondaient dans ce pays dont il vantait la fertilité. Le vieillard désignait ainsi le Mexique. La perspective de tant de richesses tentait fortement la cupidité des compagnons de Colomb; ils demandaient avec de vives instances à être conduits dans ce pays, dont on leur traçait un si brillant tableau; mais l'amiral, dominé, maîtrisé par le désir d'atteindre le but de son voyage, résista aux prières de son équipage, et, sourd à leurs murmures, il gouverna à l'est, en côtoyant la terre ferme.

Il se dirigea de la côte de Honduras vers l'est, espérant rencontrer le détroit qui, d'après les assurances des sauvages, devait se trouver de ce côté. Or, on ne s'était pas compris. Les Indiens s'étaient trompés en prenant pour un isthme le détroit que Colomb avait dessiné sous leurs yeux, et l'avaient envoyé au Darien.

En suivant cette route le long des côtes, l'expédition aperçut des hommes beaucoup plus sauvages que ceux qu'elle avait rencontrés, et dont le genre de vie était fort différent. Ils étaient entièrement nus; ils se nourrissaient de viande et de poissons crus, sans aucune espèce d'assaisonnement. Leurs oreilles, allongées par tous les objets qu'ils y suspendaient, descendaient presque jusqu'à leurs épaules; tout leur corps offrait une singulière variété de figures d'animaux, tels que lions, cerfs et autres espèces, qu'ils y avaient tracés avec le feu. Des bonnets bleus et rouges, en toile de coton, distinguaient les personnages les plus im-

portants parmi ces indigènes. Les uns se peignaient le visage en noir, les autres en rouge; quelques-uns se faisaient remarquer par des raies de diverses couleurs; un certain nombre d'entre eux se peignaient seulement les lèvres, les narines et les yeux. Leurs oreilles étaient percées de trous si larges, qu'ils auraient pu être traversés par un œuf de poule. C'est ce qui détermina Colomb à donner à ce pays le nom de *Costa de las Orejas*, ou Côte des Oreilles.

Continuant sa route, mais avec lenteur, parce que sa marche était retardée par les vents contraires et par les courants, il parvint à un promontoire qui tournait vers le sud, et, en longeant la côte, il fut favorisé par le même vent contre lequel il avait lutté pendant longtemps. Le nom qu'il donna à ce promontoire fut un témoignage de sa reconnaissance envers la Providence, qui lui avait accordé ce nouveau bienfait : il l'appela *Gracias a Dios*, ou Grâces à Dieu.

Il mouilla, quelques jours après, dans un autre lieu, et, au moment où les Espagnols faisaient leurs dispositions pour descendre à terre, des sauvages armés et montés sur des canots parurent vouloir s'opposer au débarquement ; mais, reconnaissant bientôt que les Espagnols n'avaient pas d'intentions hostiles, ils s'approchèrent d'eux sans défiance et voulurent leur vendre leurs marchandises, qui consistaient en armes de toute espèce, telles que massues, arbalètes et bâtons d'un bois noir et dur, dont l'extrémité présentait une pointe très-aiguë faite avec une arête de poisson ; en gilets de coton et en petits morceaux d'or pâle dont ils ornaient leur cou. L'amiral leur distribua des bagatelles d'Europe, en échange desquelles il ne voulut rien accepter. Ce refus parut leur causer un mécontentement très-vif ; ils

pressèrent alors les Espagnols de descendre à terre; mais voyant que ceux-ci résistaient à leurs instances, ils crurent qu'on se défiait d'eux, et, pour faire cesser cette défiance, ils députèrent aux Espagnols un vieillard d'une figure vénérable : il portait un étendard, sans doute comme un signe de paix, et il était accompagné de deux jeunes filles dont le cou était orné de plaques d'or. Il demanda à être présenté à l'amiral, qui reçut avec sa bonté habituelle le vieillard et les jeunes filles. Après qu'on leur eut donné à manger, il leur fit présent de vêtements européens, et les renvoya à terre, enchantés de l'accueil que leur avaient fait les Espagnols.

Le lendemain, le frère de Colomb descendit à terre et vit avec surprise tous les objets qu'on avait donnés aux sauvages déposés sur le rivage. On supposa que c'était, de la part des Indiens, l'effet de leur délicatesse, et qu'ils n'avaient pas voulu recevoir des présents sans en avoir fait à leur tour. Au moment où le frère de Colomb débarqua, il fut reçu par deux chefs indiens qui le serrèrent dans leurs bras et l'invitèrent à s'asseoir sur l'herbe auprès d'eux. Barthélemy, ayant accédé à leur désir, leur adressa différentes questions par l'intermédiaire d'un interprète indien, et son secrétaire se disposa à écrire leurs réponses.

Mais à peine ces sauvages eurent-ils aperçu la plume, le papier et l'écritoire, qu'ils se levèrent avec tous les signes d'un subit effroi et s'enfuirent, suivis des autres habitants que la curiosité avait réunis autour d'eux. Ces sauvages s'étaient imaginé, dans la naïve crédulité de leur superstition, que le secrétaire était un enchanteur, et ils avaient pris la plume, l'écritoire et le papier pour des instruments de sorcellerie avec lesquels l'enchanteur allait procéder

contre eux à des opérations funestes. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on parvint à les rassurer, à les détromper sur le compte du secrétaire. Ils consentirent à se rapprocher des Espagnols, mais après avoir employé les moyens qu'ils jugeaient propres à se garantir des maléfices de l'enchanteur. Ce préservatif consistait dans une poudre qu'ils jetèrent du côté des Espagnols : elle produisit une fumée à laquelle ils attribuaient sans doute le pouvoir de conjurer les sortiléges, et qu'ils chassèrent ensuite vers l'homme qu'ils considéraient comme un sorcier.

Ces sauvages reprirent ensuite le chemin de la ville. Barthélemy les y suivit, et n'y aperçut rien de remarquable qu'un grand édifice construit entièrement en bois, et qui servait de cimetière aux habitants. Il vit dans quelques tombeaux des corps enveloppés de draps de coton, et parmi lesquels il y en avait un qui était embaumé. Chaque tombeau était fermé par une planche couverte de figures d'animaux. Près de plusieurs sépultures était placé le portrait du mort avec des ornements bizarres.

Le lendemain, l'amiral retint à son bord quelques naturels du pays, afin d'obtenir d'eux de nouveaux renseignements; mais les autres, ne voyant pas revenir leurs compatriotes, conçurent des craintes pour leur liberté, et s'imaginant qu'on voulait la leur faire acheter par une rançon, ils envoyèrent à Colomb des députés chargés de lui offrir deux jeunes porcs, et de le prier de leur rendre, en échange de ces animaux, les prisonniers dont la captivité avait consterné la population. Colomb, leur ayant fait comprendre que leurs compatriotes n'étaient pas prisonniers, leur promit de les renvoyer bientôt et leur paya le prix des porcs.

Ces députés se retirèrent satisfaits de leur entrevue avec l'amiral.

Les deux porcs qu'ils avaient apportés furent placés sur le pont, où il y avait un chat sauvage grand comme un lévrier de petite espèce, et qui avait été pris par un matelot après avoir eu une patte coupée. Cet animal, aussi agile que l'écureuil, dont il égale la vivacité, lui ressemble encore par ses habitudes, en sautant d'arbre en arbre et en se suspendant avec sa queue à une branche. Dès que les porcs l'aperçurent, ils parurent saisis d'effroi et voulurent s'enfuir : l'un d'eux fut saisi et placé devant le chat, qui s'élança aussitôt sur lui, et, roulant sa queue autour de son museau qu'elle étreignait, il s'accrocha si fortement, avec ses pattes de devant, à la tête du porc, qu'il l'aurait tué si les matelots ne l'avaient forcé de lâcher cette proie.

Après une navigation de plusieurs jours, Colomb mouilla à l'embouchure d'une rivière, et fit descendre quelques soldats à terre ; mais une foule d'Indiens armés accoururent sur le rivage pour s'opposer au débarquement. Ils s'avancèrent au nombre de plus de cent dans la mer, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et, brandissant leurs lances, sonnant du cor, battant du tambour, ils jetaient de l'eau aux Espagnols et lançaient vers eux, avec leur bouche, des herbes mâchées, pour exprimer leur haine et leur mépris pour ces étrangers. Mais ces démonstrations menaçantes ne produisirent aucun effet sur les Espagnols, qui restèrent impassibles et se conformèrent aux ordres de l'amiral, qui leur avait prescrit une grande modération.

Étonnés de l'attitude pacifique des Espagnols, les sauvages suspendirent enfin ces mouvements hostiles, et bientôt

s'ouvrirent des relations commerciales dont les Espagnols retirèrent seize plaques d'or qui valaient cent cinquante ducats environ, en échange d'un petit nombre de sonnettes.

Ainsi qu'on a pu en juger, les Espagnols s'étaient conduits avec beaucoup de modération ; mais les sauvages se méprirent sur la cause de la patience qu'on avait opposée à leurs menaces ; ils la considéraient comme une preuve de faiblesse et de timidité, et le lendemain, lorsque la chaloupe voulut s'approcher du rivage, ils lancèrent sur elle des zagaies. Cette attaque si téméraire força les Espagnols à prouver à ces Indiens qu'ils ne les craignaient pas. D'après l'ordre de l'amiral, on leur tira un coup de canon. Au même moment, une flèche tirée de la chaloupe atteignit et blessa un des assaillants. Alors ils prirent tous la fuite, et les Espagnols descendirent à terre ; ils ne poursuivirent pas les Indiens dans leur fuite, mais, au contraire, ils les engagèrent par signes à revenir. Les sauvages, reconnaissant que les hommes blancs ne voulaient pas leur faire du mal, bien qu'ils en eussent le pouvoir, n'hésitèrent pas à quitter leurs armes, et retournèrent au rivage pour continuer l'échange de leurs plaques d'or, sous la garantie d'une amitié mutuelle.

L'amiral prit toutes les informations qui lui étaient nécessaires sur la nature de ce pays, sur ses productions diverses et sur les mœurs de ses habitants, puis remit à la voile en continuant à longer la côte. Il conservait l'espoir de trouver enfin le détroit qui était le but de ses recherches. Il parvint à une large baie qui formait un port vaste et sûr ; près de cette baie était une grande ville indienne dont la population était considérable, et autour de laquelle

on remarquait des terres bien cultivées. Colomb donna à ce lieu le nom de Porto-Bello.

On n'eut qu'à se louer des dispositions des habitants de cette ville : ils s'empressèrent d'apporter aux Espagnols des vivres et du fil de coton, qu'ils échangèrent contre des clous, des aiguilles et d'autres objets de mince valeur.

En s'avançant huit milles plus loin, Colomb arriva près de l'endroit où, depuis, a été bâtie la ville de Nombre-de-Dios. Le mauvais temps le força de s'y arrêter pendant quelques jours, qu'il mit à profit pour faire réparer ses bâtiments qui étaient en très-mauvais état. Il voulut continuer sa route ; mais, contrarié encore par le mauvais temps, il entra dans un petit port qu'il nomma el Retrete, ou *la Retraite*.

Les habitants de ce pays se montrèrent d'abord très-bienveillants à l'égard des Espagnols ; mais, offensés par quelques matelots imprudents, ils se soulevèrent contre ces étrangers et formèrent des projets de vengeance. Confiants dans leur grand nombre, qui se grossissait à chaque instant, ils préparèrent une attaque générale, afin de s'emparer des vaisseaux. Colomb voulait à tout prix prévenir l'effusion du sang : il s'efforça, mais en vain, de désarmer les Indiens par des moyens de conciliation ; puis, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir par la douceur, il eut recours aux menaces ; tout fut inutile. Alors il fit tirer un coup de canon chargé à poudre, car il croyait que le bruit suffirait pour mettre les sauvages en fuite ; mais il n'atteignit pas le but qu'il s'était proposé. Les sauvages, voyant qu'ils n'avaient pas été atteints par la foudre, s'imaginèrent qu'elle était impuissante ; leur hardiesse devint insolente, et, poussant de grands cris,

frappant les arbres avec leurs bâtons, ils exprimaient leur mépris pour le vain bruit qui avait causé leur étonnement. Colomb se vit donc dans la nécessité de leur faire sentir les effets du canon qu'ils osaient braver : il fit tirer à boulets sur une colline où l'on apercevait un grand nombre d'Indiens. Ils reconnurent alors que ce tonnerre donnait aussi la mort, et s'enfuirent épouvantés dans les bois.



De tous les Indiens que l'on avait rencontrés jusque-là, ceux-ci étaient les plus beaux et les mieux faits ; remarquables par leur taille, qui était svelte, et les élégantes propor-

tions de leur corps, ils n'offraient pas ce hideux développement de l'abdomen qui donnait une tournure si grotesque aux autres habitants de ces contrées. Les Espagnols virent dans le port un grand nombre de gros alligators. Cet animal, qui, lorsqu'il est fatigué, va dormir sur le rivage, exhale une forte odeur de musc; il paraissait timide si on l'attaquait; néanmoins il cherchait quelquefois à saisir un homme et le dévorait.

Cependant Colomb, découragé, renonça enfin à l'espoir de trouver un passage pour se rendre de l'océan Atlantique dans la mer du Sud; la persistance de vents impétueux contre lesquels il luttait depuis longtemps détermina l'amiral à revenir sur ses pas et à se diriger vers une contrée nommée Veragua, où les rapports des sauvages s'accordaient à signaler aux Espagnols l'existence de riches mines d'or. Il courut de grands dangers dans cette navigation pénible : assailli par une violente tempête qui dura plusieurs jours, il eut encore à souffrir d'une grande disette de vivres. De toutes ses provisions, épuisées par un voyage de huit mois, il ne lui restait plus pour nourrir ses équipages exténués que quelques biscuits gâtés par la chaleur et par l'humidité. En outre, ils fourmillaient de vers, et, pour surmonter le dégoût que devait causer cet aliment infect, on se plaçait dans l'obscurité.

Ce fut dans le même temps que les vaisseaux furent entourés d'une multitude de requins. Ce poisson, qui a quelquefois trente pieds de long, est très-gros; sa gueule monstrueuse est armée, en haut et en bas, de trois rangs de fortes dents avec lesquelles il coupe une jambe ou un bras comme le ferait une hache. Un seul coup de sa queue,

qu'il remue sans cesse, peut casser bras et jambes à l'homme qu'il atteint, et même le tuer. La voracité de ce poisson n'est pas moins effrayante : il avale tout ce qu'on lui présente, jusqu'à des crocs de fer et des haches. On lit dans les mémoires d'un voyageur digne de foi, que le cadavre d'un homme enveloppé dans une pièce de grosse toile, comme c'est l'usage en mer, où l'on ne peut enterrer les morts, ayant été jeté dans les flots, on pêcha le lendemain un requin dans le ventre duquel on retrouva le cadavre encore couvert de son suaire. Les nègres de l'Afrique regardent comme un mets délicat la chair de ce poisson, quoiqu'elle soit huileuse et exhale une odeur désagréable. Avant de la manger, ils l'exposent à l'ardeur du soleil jusqu'à ce qu'elle commence à se putréfier, c'est-à-dire pendant huit jours environ.

Quant aux compagnons de Colomb, la présence de ces monstres leur parut un sinistre présage. Toutefois, la faim imposa silence à leurs craintes superstitieuses et à leur dégoût pour la chair rance du requin; ils se décidèrent à en manger, parce qu'elle était encore préférable à leur biscuit, qu'ils disputaient aux vers. Du reste, ils prenaient ce poisson avec beaucoup de facilité. Connaissant son avidité extraordinaire et sachant qu'il avale tout ce qu'on lui jette, les matelots attachaient un morceau de drap rouge à un hameçon fixé à une chaîne de fer, et le jetaient à la mer. A peine était-il lancé dans les flots, qu'un requin venait se prendre à cet hameçon. On se hâtait de tirer la chaîne, et le poisson était amené dans le vaisseau. On prit un requin dans l'estomac duquel on trouva une tortue encore vivante, et qui marcha sur le tillac aussitôt qu'on l'eut fait sortir de

sa singulière prison. L'estomac d'un autre requin renfermait la tête d'un poisson de cette espèce ; les matelots l'avaient récemment jetée à la mer ; ce qui pouvait faire supposer que les requins se dévorent les uns les autres.

L'amiral, faisant route vers le Veragua, renommé par ses abondantes mines d'or, se vit souvent forcé, par le mauvais temps, de s'arrêter dans d'autres endroits de la côte, et d'attendre qu'un vent favorable lui permît d'y atteindre le rivage, où il espérait un heureux dédommagement de ses contrariétés et de ses peines. Dans un de ces pays qu'il



visita, il remarqua avec surprise des maisons que les habi-

tants avaient bâties en l'air ; ils se servaient à peu près des mêmes moyens qu'avait autrefois employés la reine Sémiramis pour construire ses jardins suspendus, dont les historiens de l'antiquité parlent avec tant d'admiration. Ces sauvages avaient construit leurs cabanes sur des branches de grands arbres, comme autrefois on établissait des terrasses et des jardins entiers sur de hautes voûtes. Ainsi ces Indiens ressemblaient, sous ce rapport, aux oiseaux; comme eux, ils étaient habitants de l'air. Sans doute ils avaient adopté ce genre de construction tout à fait extraordinaire pour se garantir des inondations et des attaques des animaux féroces ou de leurs ennemis. Ils montaient dans leurs cabanes à l'aide d'échelles, qu'ils avaient soin de retirer, afin que d'autres ne pussent y monter.

Enfin Colomb arriva heureusement à Veragua, et tous ses compagnons saluèrent de cris de joie et d'espérance ce rivage où ils devaient trouver tant de richesses. On jeta l'ancre à l'embouchure d'une rivière à laquelle l'amiral donna le nom de Bélem ou Bethléem, parce qu'il avait abordé le jour des Rois, qui est une des plus grandes solennités de la religion catholique. Des habitants lui firent connaître qu'à quelques journées de distance, en remontant la rivière, il arriverait à la résidence de leur roi, qu'ils appelaient Quibio, ou, suivant d'autres historiens, Quibia; alors Colomb se décida à s'y rendre, et s'y fit précéder par son frère Barthélemy, qu'il chargea de complimenter le cacique; celui-ci, prévenu de la visite des hommes blancs, s'empressa de venir audevant d'eux. Dans cette entrevue, on se fit de part et d'autre beaucoup de politesses, et il y eut échange d'assurances amicales.

Le lendemain, la majesté indienne ayant témoigné le désir de faire une visite à l'amiral lui-même, celui-ci reçut le cacique avec les égards dus à son rang, et obtint son amitié en lui faisant présent de quelques bagatelles d'Europe.

Cependant Barthélemy, guidé par des informations très-explicites sur la situation réelle des mines d'or, suivit avec sa troupe la route qui lui avait été indiquée; on ne l'avait pas trompé, car il trouva, près des racines de gros arbres, de l'or à fleur de terre; convaincu que la terre, en cet endroit, recelait en abondance dans son sein le précieux métal, il en recueillit quelques grains et revint annoncer à son frère son heureuse découverte.

Elle détermina Colomb à exécuter le projet qu'il avait formé de fonder une colonie dans ce pays, et il ordonna immédiatement qu'on construisît des maisons près de l'embouchure de Bélem. On se mit aussitôt à l'ouvrage; en peu de temps les travaux furent terminés; ces maisons en bois étaient couvertes de feuilles de palmier. Colomb choisit dans son équipage quatre-vingts hommes à la tête desquels il mit son frère Barthélemy, et qui devaient former la colonie; il les pourvut de tous les instruments et de toutes les choses qui pouvaient leur être nécessaires; comme la rivière abondait en poissons de toute espèce, il laissa aux colons beaucoup d'ustensiles de pêche. Parmi les poissons excellents qu'on trouvait dans le Bélem, il y avait une espèce de sardines ou d'anchois; les sauvages employaient un moyen singulier pour les prendre : ayant remarqué que ces poissons sortent de l'eau et se jettent sur les lieux secs lorsqu'un autre poisson les poursuit, ils couvraient le milieu de leurs canots avec des feuilles de palmier et faisaient beau-

coup de bruit avec leurs avirons en traversant la rivière; les poissons trompés s'élançaient sur le canot, qu'ils prenaient pour la terre, et y devenaient la proie des hommes qui les montaient.

Lorsque Colomb eut réglé les affaires de la colonie et pris toutes les mesures qui devaient consolider ce nouvel établissement, il se prépara à retourner en Espagne; tout à coup il apprit que le cacique Quibio, voyant d'un œil jaloux les Européens s'établir sur les terres soumises à sa domination, voulait mettre le feu aux maisons de la colonie; il fallait aviser aux moyens de prévenir ce malheur. L'amiral et son frère délibérèrent ensemble sur le parti qu'ils devaient prendre, et ils furent d'avis de se saisir du cacique avant qu'il mît son projet à exécution; mais cette résolution des deux frères eut de funestes conséquences pour les Espagnols.

Barthélemy, accompagné d'un fort détachement de soldats, se dirigea vers la ville de Veragua, près de laquelle la maison du cacique s'élevait sur une colline. Dès qu'il le vit s'approcher, Quibio le fit prier de ne pas s'avancer jusqu'à sa maison, parce qu'il se disposait à aller lui-même au-devant du chef espagnol; alors Barthélemy, prenant avec lui cinq soldats seulement, ordonna aux autres de le suivre, mais en se tenant un peu éloignés, d'accourir dès qu'ils entendraient un coup de fusil, et de cerner la maison de Quibio, afin qu'aucun Indien ne pût s'en échapper.

Le cacique ne soupçonnait aucun piége; il s'avance avec sécurité; mais tout à coup les soldats qui accompagnent Barthélemy se précipitent sur le chef des sauvages et le font prisonnier; on donne le signal convenu au reste de la

troupe, la maison est investie, et tous ceux qui s'y trouvent partagent le sort de leur maître; ils n'opposent aucune résistance aux Espagnols.

L'impartiale histoire doit juger sévèrement et même flétrir un pareil acte, qui n'était qu'un odieux guet-apens; on ne saurait trouver une excuse dans les intentions perfides du cacique, alors même qu'il serait prouvé qu'en s'emparant de sa personne les Espagnols eussent voulu l'empêcher de ruiner la colonie. Or, de quel droit ces étrangers venaient-ils s'établir sur les terres de ce cacique? Comment pourrait-on faire un crime à un roi de repousser de ses États des étrangers qui lui paraissent dangereux pour lui et pour son peuple? De quelle injustice les Espagnols avaient-ils à se plaindre, pour oser violer ainsi les droits sacrés de l'hospitalité?

Il fut décidé que l'on conduirait le malheureux cacique, pieds et poings liés, à bord des vaisseaux; on le fit entrer pendant la nuit dans la chaloupe, et on l'y attacha avec une corde qui, lui serrant fortement les mains, lui arracha des cris de douleur. Son conducteur, ému de compassion, le détacha, mais en tenant toujours la corde avec laquelle il avait été lié à la chaloupe. Quibio, moins gêné dans ses mouvements, se précipita aussitôt dans la mer et entraîna son gardien avec lui; ce fut en vain qu'on voulut le ressaisir : les ténèbres de la nuit favorisaient sa fuite, et comme il était fort habile nageur, il parvint à échapper aux poursuites des Espagnols.

Ceux-ci se crurent autorisés à s'emparer de tous les biens du cacique fugitif; n'était-il pas coupable à leurs yeux d'avoir reconquis sa liberté, qu'on lui avait ravie par un acte de violence? Sa maison fut mise au pillage, et les Espa-

gnols se partagèrent son or, qui valait trois cents ducats.

Mais Quibio ne respirait que haine et que vengeance ; il préparait de terribles représailles contre ses ennemis. S'avançant à travers un bois épais qui dérobait sa marche aux Espagnols, il surprit la colonie, qu'il attaqua à l'improviste avec ses troupes, qui poussaient des cris épouvantables en lançant des flèches enflammées ; il espérait mettre ainsi le feu aux toits des maisons ; lancées d'une trop grande distance, elles ne purent les atteindre. Mais il s'engagea un combat acharné dont l'issue pouvait être fatale à toute la colonie ; le courage de Barthélemy la sauva. Il chargea les Indiens avec tant de vigueur, qu'il les mit en déroute. La perte des Indiens fut considérable. Les Espagnols eurent un homme tué et quelques blessés, au nombre desquels se trouvait Barthélemy, atteint d'une flèche dans l'estomac ; mais, heureusement, sa blessure ne fut pas mortelle.

Colomb espérait que cette défaite serait une leçon pour le cacique et qu'il ne se livrerait pas à de nouvelles hostilités contre les Espagnols ; mais elle ne servit qu'à le rendre plus furieux, et sa haine menaçait ses ennemis d'une vengeance dont les Espagnols auraient fini par être victimes, si, effrayés des périls dont ils étaient menacés, ils n'eussent déclaré qu'ils préféraient les chances dangereuses d'une longue navigation au sort qui les attendait sur une terre où ils avaient à redouter les attaques incessantes d'un ennemi aussi implacable. L'amiral, voyant leur désespoir et la détermination qu'il leur avait inspirée, ne put se refuser à les recevoir à bord de son vaisseau ; abandonnant un de ses bâtiments qui ne pouvait plus tenir la mer, il mit à la voile avec les trois autres, qui étaient aussi en très-mauvais état.

Il n'avait qu'un désir, c'était de pouvoir gagner l'île Espagnole avec ses vaisseaux endommagés; il avait reconnu l'impossibilité de s'en servir pour retourner en Espagne; mais la petite escadre fut assaillie par des ouragans violents, qui sont très-fréquents sur cette mer. L'expérience de Colomb, ses conseils et ses exhortations ne pouvaient relever le moral de ses équipages, parmi lesquels régnaient le désordre et la confusion. Ses ordres n'étaient pas exécutés. En vain prescrivait-il les plus sages dispositions, sa voix n'était pas entendue. Il vit périr un de ses vaisseaux lorsqu'il était encore sur les côtes de la terre ferme; de larges voies d'eau s'étaient déclarées dans les deux autres; les efforts réunis des équipages et le jeu continuel des pompes les empêchèrent de couler. Colomb ne s'était peut-être pas encore trouvé dans une situation aussi critique: il fit gouverner vers l'île de Cuba, où il espérait pouvoir faire reposer ses équipages et réparer ses deux vaisseaux si délabrés. Il fut rejeté loin des côtes de Cuba par une nouvelle tempête, au moment où il se disposait à aborder dans cette île. Les deux vaisseaux, poussés l'un contre l'autre par un vent impétueux, s'entre-choquèrent avec tant de violence, que tous ceux qui étaient à bord crurent qu'ils allaient s'entr'ouvrir et se préparaient déjà à la mort.

Toutefois, les navires résistèrent à ce choc terrible et parvinrent jusqu'à la côte de la Jamaïque; l'amiral réussit, par une habile manœuvre, à les faire échouer lorsqu'ils étaient près de couler à fond; s'il eût tardé un moment, c'en était fait de lui et de tous ses compagnons.

Le radoubement des vaisseaux présentait des difficultés insurmontables: leurs avaries étaient si considérables qu'on

ne pouvait espérer de les remettre en état de tenir la mer. Cependant l'amiral ne voulut pas les démolir; sa prudence ordinaire lui fit juger que, tels qu'ils étaient, ils offraient à ses équipages plus de sécurité que le séjour à terre; en restant avec eux sur ces débris, on était à l'abri des attaques des naturels du pays, et les Espagnols trouvaient moins d'occasions de provoquer par une conduite imprudente leur mécontentement et leur vengeance; il appréciait l'importance et les avantages de leur alliance et de leur amitié. Les vaisseaux furent donc étayés des deux côtés; on construisit des baraques sur les ponts, et il fut défendu aux équipages d'aller à terre.

L'amiral n'eut qu'à s'applaudir de ces prudentes mesures car les Indiens s'empressèrent de venir à bord. Colomb avait donné ordre qu'on leur fît un bon accueil; aussi témoignaient-ils beaucoup de confiance et d'amitié aux étrangers; ils apportaient des vivres en abondance, trop heureux de donner deux oies pour une feuille de clinquant, un pain fait de racines de manioc pour un grain de verre, et les objets auxquels ils attachaient le plus de prix pour une sonnette.

Cependant il fallait songer aux moyens de quitter cette île : il y eut un grand conseil à bord du vaisseau de l'amiral, et on y discuta cette question importante. Tous furent d'avis qu'on devait instruire de leur détresse le gouverneur de l'Espagnole et le prier d'expédier un navire sur lequel ils s'embarqueraient. Mais comment lui faire parvenir cet avis? Il ne restait pas une seule chaloupe à l'amiral, et plus de trente lieues séparent la Jamaïque de l'île Espagnole.

Les manières affables et la loyauté de Colomb avaient inspiré aux naturels un si vif attachement pour lui, qu'ils

consentirent à lui vendre plusieurs de leurs canots; ce n'étaient que des troncs d'arbres creusés, informes et gros-



siers bateaux avec lesquels on pouvait tout au plus naviguer le long de la côte; ils ne pouvaient résister au plus faible vent, et la moindre vague devait les submerger. Entreprendre un aussi long voyage avec d'aussi frêles embarcations, c'était s'exposer à une mort presque certaine; cependant les dangers n'effrayèrent pas deux des compagnons de Colomb; l'Espagnol Mendes et le Génois Fieschi se dévouèrent courageusement pour le salut de l'amiral et de ses équipages. En conservant les noms de ces deux hommes

intrépides, en les transmettant à la postérité la plus reculée, l'histoire a rendu un légitime hommage à leur dévouement héroïque; elle a rempli le devoir de la justice et de la reconnaissance envers les sauveurs de Colomb.

Ils prirent chacun un canot particulier et s'y embarquèrent avec six Espagnols et quatre sauvages qui devaient faire le service de rameurs. Il fut convenu que dès qu'ils seraient parvenus à l'île Espagnole, Fieschi viendrait en donner avis à l'amiral, tandis que Mendes se rendrait par terre à Saint-Domingue, pour s'acquitter auprès du gouverneur de la commission dont il était chargé. Ils partirent donc, accompagnés des vœux ardents de leurs malheureux compagnons pour le succès de leur voyage.

Ils avaient déjà navigué pendant quarante-huit heures, en ayant beaucoup à souffrir d'une chaleur insupportable, et suivaient exactement la direction que l'amiral leur avait prescrite, lorsqu'ils commencèrent à craindre de s'être éloignés de la véritable route et de s'être avancés dans la haute mer bien au delà de Saint-Domingue. Qu'on juge des angoisses auxquelles furent livrés ces hommes, qui avaient déjà épuisé leur faible provision d'eau douce et qui étaient tourmentés par une soif ardente. Quelques-uns des sauvages tombèrent morts sous les yeux de leurs compagnons épouvantés, et qui, s'attendant à éprouver le même sort, donnaient les signes d'un affreux désespoir. Ils croyaient trouver un soulagement en remplissant leur bouche d'eau de mer qui rafraîchissait leur langue; mais bientôt leur soif irritée augmentait leurs souffrances.

Tout à coup l'espérance releva leurs âmes abattues, ranima leur courage. C'était la nuit; la lune, apparaissant

soudain à l'horizon, leur permit d'apercevoir du côté où elle s'était levée une éminence formée par un rocher; ils l'eurent bientôt reconnu; ils croyaient se trouver dans le voisinage d'une île et tâchèrent d'y arriver à force de rames. Ils y arrivèrent en effet, mais une triste réalité dissipa leurs illusions: cette île, où ils espéraient trouver le terme de leurs maux et de leurs souffrances, n'était qu'un rocher stérile, sans aucune apparence de végétation; malgré leur désespoir, ils voulurent la parcourir. Ils descendent donc de leurs canots; mais à peine ont-ils fait quelques pas, qu'ils trouvent de l'eau en abondance dans le creux des rocs : c'était de l'eau de pluie claire et fraîche comme celle d'une citerne. La découverte d'un pareil trésor leur fait oublier la modération qu'une privation si longue leur rendait si nécessaire; ils se jettent avec avidité sur cette eau, ils s'en gorgent outre mesure : les uns paient instantanément de leur vie leur excès; d'autres, victimes de la même imprudence, l'expient par la fièvre, la consomption ou l'hydropisie.

Cependant ces infortunés avaient pu satisfaire le plus pressant de leurs besoins, mais ils souffraient encore d'autres privations non moins cruelles; heureusement pour eux, la mer jeta sur le rivage quelques poissons dont la chair suffit pour apaiser leur faim. Alors les deux commandants des canots se décidèrent à faire prendre à leurs compagnons un peu de repos sur ce rocher solitaire, pendant la chaleur du jour; ils se rembarquèrent vers le soir, et après avoir ramé toute la nuit, éclairés par la lune, qui semblait compatir à leur triste sort, aux souffrances qu'ils avaient éprouvées, ils saluèrent enfin de leurs cris joyeux la côte occidentale de l'île Espagnole et y abordèrent.

# VII

Révolte de Porras. — Colomb est abandonné par ses compagnons à la Jamaïque. — Retour des révoltés. — Menace de famine. — L'éclipse de lune. — Adresse de Colomb. — Guerre civile entre les Espagnols. — Arrivée d'un vaisseau à la Jamaïque. — Colomb s'embarque pour Saint-Domingue. — Son retour en Espagne. — Mort de la reine Isabelle. — Injustice de la cour. — Mort de Colomb. — Sa sépulture à Séville. — Migration de ses cendres. — Son portrait. — Administration d'Ovando à Saint-Domingue. — Affreuse dépopulation de l'île Espagnole. — La reine Anacoana. — Perfidie d'Ovando envers elle. — Elle est pendue. — Barthélemy de Lascasas en Amérique. — Son zèle pour la cause des Américains. — Le fils aîné de Colomb fait assigner en justice le roi Ferdinand. — Il gagne son procès. — Jean Ponce à Porto-Ricco. — Le chien Bezerillo. — Vélasquez à Cuba. — Résistance du cacique Hatuey. — Il est brûlé vif. — Paroles qu'il prononce avant de mourir. — Une tradition indienne. — La fontaine de Jouvence. — Découverte de la Floride.

Pendant que Mendes et Fieschi affrontaient de si grands périls pour secourir leurs frères restés à la Jamaïque, ceux-ci attendaient avec impatience le retour de celui qui devait leur apporter la nouvelle de l'heureuse arrivée de son camarade à l'île Espagnole. Les regards sans cesse attachés sur la mer, ils se consumaient dans les angoisses de cette attente douloureuse ; enfin, tout à fait découragés, ils désespérèrent de revoir Fieschi et se persuadèrent que les deux

envoyés avaient péri dans les flots. Ils devaient donc se résigner à mourir loin de leur patrie; il ne leur restait plus de chances pour quitter cette terre qui allait devenir leur tombeau!

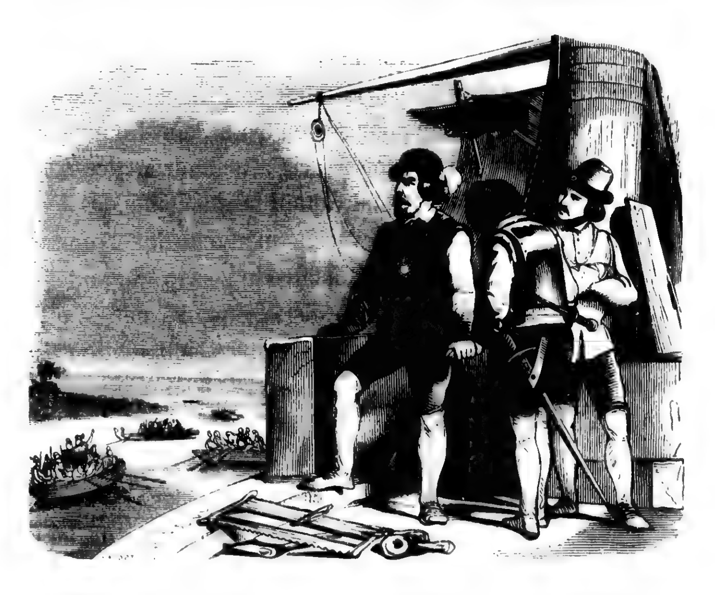
Alors, poussant des cris de désespoir, ils s'en prirent à Colomb de leur malheur; ils l'accusèrent de les avoir conduits à une mort inévitable bientôt aux plaintes et aux malédictions succédèrent des clameurs séditieuses, et la révolte ne tarda pas à prendre un caractère menaçant pour les jours mêmes de l'amiral. L'aveugle fureur des révoltés demandait une victime, et c'était Colomb qu'elle désignait aux coups d'une stupide vengeance.

Il était alors retenu au lit par la goutte; la plupart de ses gens étaient malades; tous ceux qui se portaient bien prirent parti pour deux frères nommés Porras, chefs de la révolte. L'amiral était couché lorsque l'aîné des deux frères, s'approchant de lui, lui demanda d'un ton insolent pourquoi il s'obstinait à ne pas retourner en Espagne. Colomb lui répondit avec douceur qu'il ne demandait pas mieux que d'y retourner, mais qu'il n'en voyait pas le moyen, et que si quelqu'un pouvait le lui indiquer, il s'empresserait de profiter de cet avis; il ajouta qu'il allait réunir tous les officiers en conseil pour délibérer sur le parti qu'on devait prendre.

Cette réponse, dictée par la raison, ne produisit aucun effet sur Porras; au contraire, devenu plus insolent, il signifia à Colomb qu'il n'était pas venu le trouver pour entendre ses discours, et qu'il était décidé à partir à l'instant même : « Mes amis, s'écria-t-il en s'adressant aux équipages rassemblés, que ceux d'entre vous qui veulent me suivre s'avancent! » Ces paroles furent le signal d'une ré-

volte générale, et presque tous les Espagnols se rangèrent du côté de Porras en criant : « Nous sommes prêts à te suivre ! » A ce cri, Colomb s'élance de son lit, malgré les souffrances qu'il éprouve, et, malgré sa faiblesse, il veut faire rentrer les révoltés dans le devoir; mais ses domestiques, craignant avec raison qu'il ne soit tué, l'arrêtent et le forcent à rester au milieu d'eux; ils s'opposent également au mouvement téméraire de Barthélemy, qui se précipitait au milieu des rebelles, une demi-pique à la main, pour châtier leur trahison.

Cependant ceux-ci, s'étant emparés de dix batelets qui avaient été vendus par les sauvages à l'amiral, s'embar-



quèrent; en les voyant prêts à s'éloigner, ceux qui jusqu'alors étaient restés fidèles à Colomb s'abandonnèrent à un

profond désespoir ; ils enviaient le sort de leurs frères, qui, à leurs yeux, étaient des prisonniers qui brisaient leurs fers ; aussi la plupart de ces hommes ne purent-ils résister à cette épreuve de leur fidélité ; ils demandèrent à être reçus dans les canots, où l'on s'empressa de les accueillir.

Ainsi réduit au rôle de spectateurs de ces tristes scènes, Colomb et son frère Barthélemy ne conservèrent auprès d'eux que quelques domestiques et des malades qui n'avaient pas eu la force de suivre les révoltés ; l'amiral voulut remercier ces hommes qui ne l'avaient pas abandonné, et, les ayant réunis autour de son lit, il leur témoigna sa gratitude dans une allocution touchante ; il les exhorta à persévérer dans les nobles sentiments dont ils seraient bientôt récompensés par la fin de leurs souffrances.

Pendant ce temps-là les révoltés se dirigeaient vers la pointe orientale de l'île pour se rendre à Saint-Domingue ; ils descendirent plusieurs fois à terre et commirent des excès de toute espèce, volant et maltraitant les habitants des lieux où ils débarquaient ; ils enlevèrent même quelques-uns de ces insulaires, qu'ils forcèrent à faire le service de rameurs sur les canots. A peine avaient-ils fait quatre lieues qu'il s'éleva un vent violent ; leurs misérables embarcations se remplirent d'eau, et, craignant à chaque instant d'être submergés, ils résolurent, pour alléger les canots, de tuer les Indiens et de jeter leurs cadavres dans la mer.

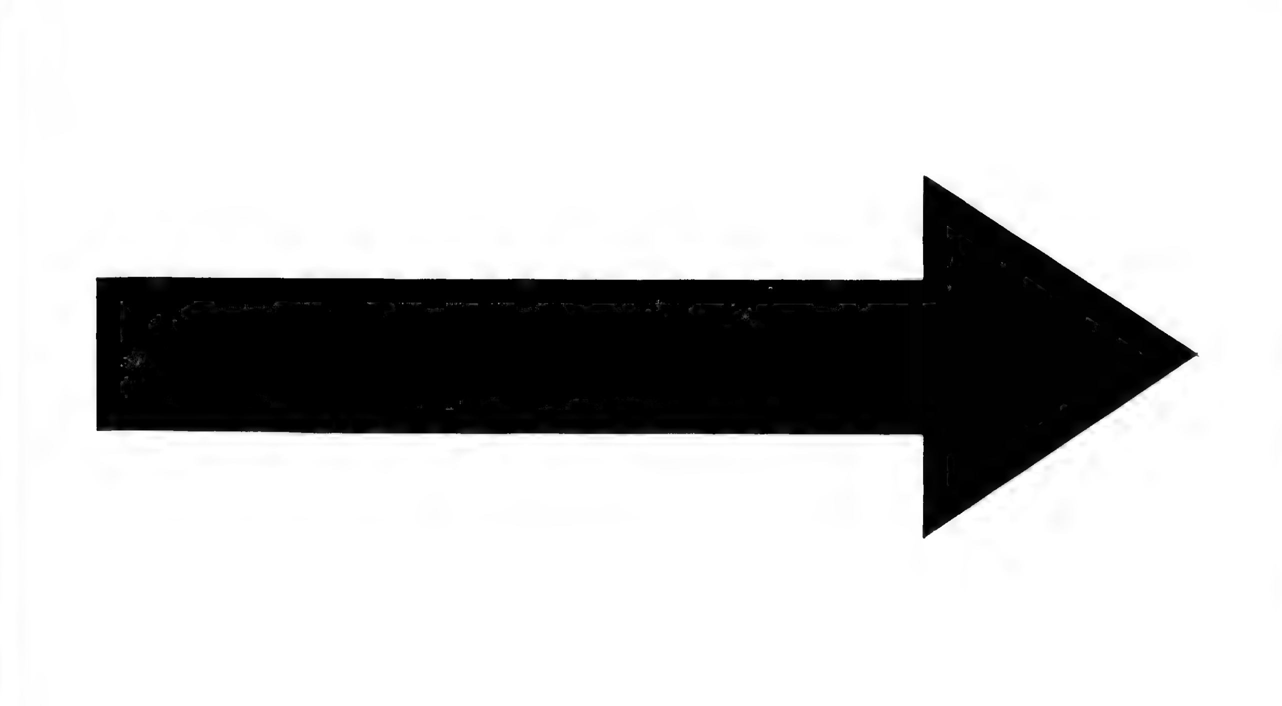
Cet horrible projet fut mis à exécution par les Espagnols ; plusieurs Indiens étaient déjà tombés sous le fer de leurs assassins, quand les autres, pour échapper à la mort, se précipitèrent dans les flots. Ces malheureux nageaient près des canots en implorant la pitié des Espagnols ; mais quand,

près de succomber à la fatigue, ils cherchaient à se cramponner au bord des canots pour se reposer un moment, les bourreaux leur coupaient les mains et les faisaient tomber à la mer, où ils étaient aussitôt engloutis. Dix-sept Indiens périrent ainsi, et les autres auraient partagé leur sort affreux, si les Espagnols, reconnaissant qu'il leur était impossible de poursuivre leur route, ne s'étaient déterminés à retourner à la Jamaïque.

Tandis que ces hommes féroces signalaient leur courte navigation par le vol et l'assassinat, Colomb, dont l'adversité ne put jamais ébranler le courage, oubliait ses propres souffrances pour donner ses soins à ceux de ses compagnons qui étaient malades; veillant sur eux avec une sollicitude toute paternelle, il eut le bonheur de voir leur guérison complète, qui fut, en grande partie, son ouvrage; mais de nouvelles difficultés qu'il n'avait pu prévoir allaient encore augmenter les périls de sa position, déjà si critique.

Jusque-là, les Indiens s'étaient montrés fort empressés à fournir des provisions aux Espagnols; mais la continuation d'un séjour qui paraissait devoir se prolonger indéfiniment à la Jamaïque, commençait à inspirer des inquiétudes sérieuses à ces insulaires, qui craignaient que ces étrangers, en consommant toutes les productions du pays, ne finissent par l'épuiser et réduire les habitants à une affreuse disette. Cette crainte, fortifiée par le souvenir des excès qu'ils avaient eus à subir de la part des révoltés, les détermina à suspendre tout à coup l'approvisionnement des vaisseaux; ils cessèrent donc d'apporter des vivres aux Espagnols, qui se virent menacés de la famine.

Colomb trouva dans ses connaissances astronomiques et



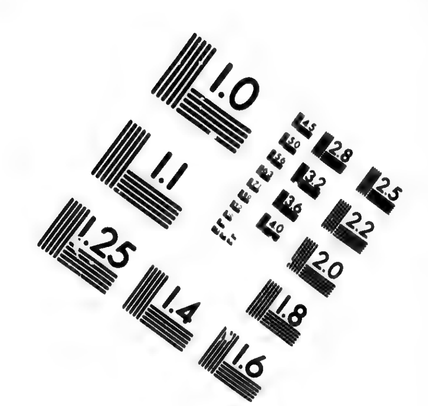
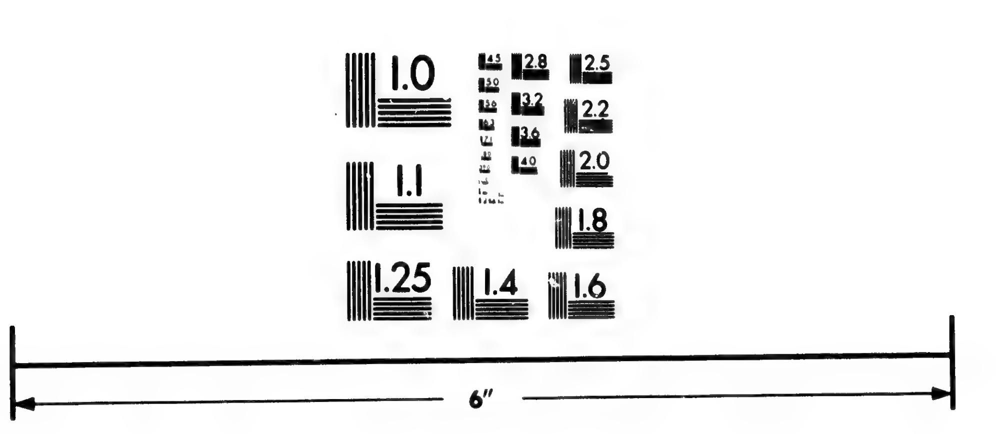
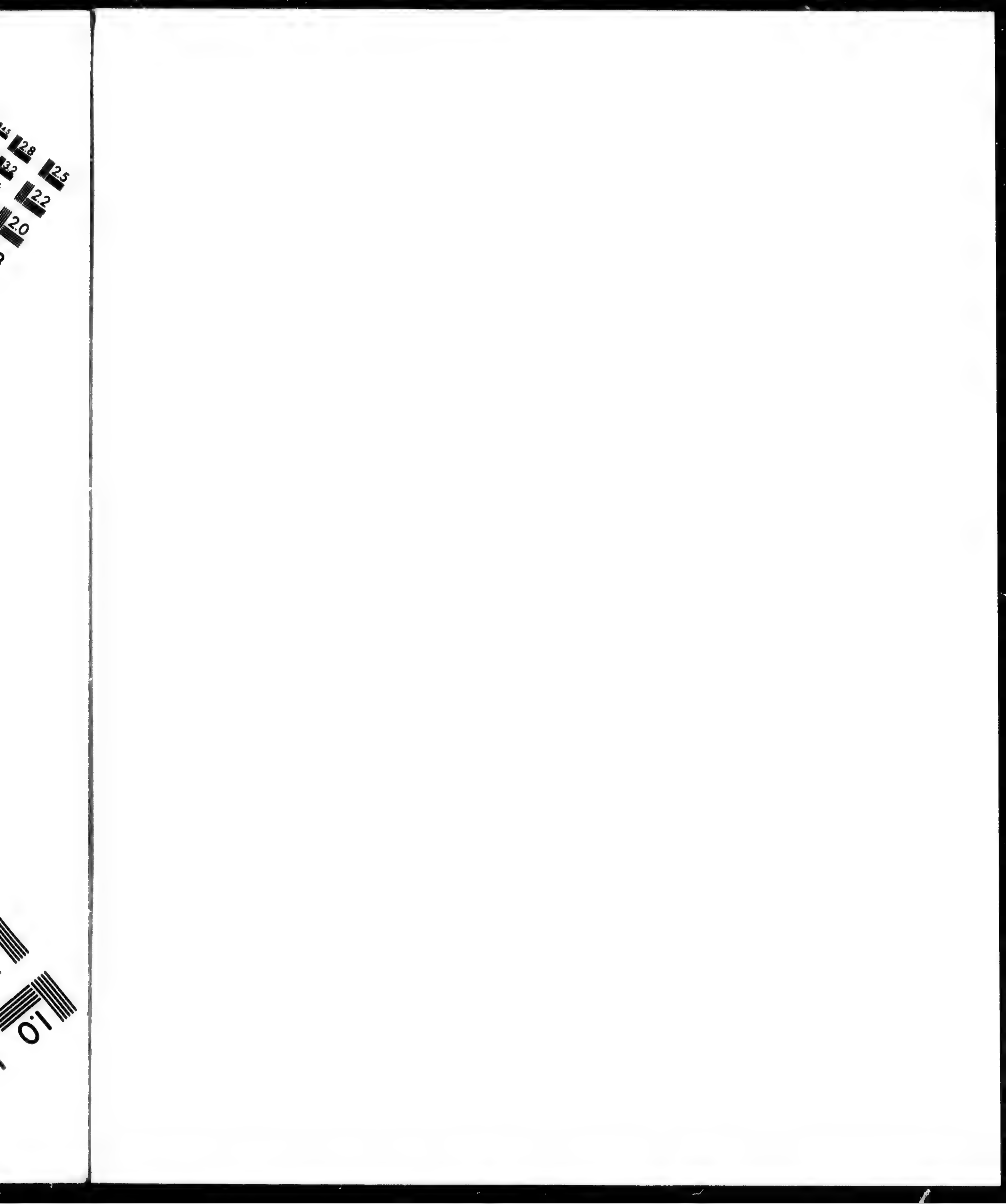



**IMAGE EVALUATION**
**TEST TARGET (MT-3)**





dans son esprit fertile en expédients le moyen de remédier à ce malheur et de sortir d'embarras. Il avait prévu qu'il devait y avoir incessamment une éclipse de lune, et il résolut de profiter de cet accident pour ramener les insulaires aux sentiments de respect et de bienveillance qu'ils lui avaient témoignés pendant si longtemps. Il fit avertir, par un sauvage qu'il avait amené de l'île Espagnole, tous les chefs de ces insulaires qu'il avait à leur faire part d'une affaire très-importante. Quand tous ces chefs se trouvèrent au rendez-vous qu'il leur avait assigné, il leur dit, par l'organe de son interprète, que lui et ses compagnons connaissaient le Dieu créateur du ciel et de la terre ; que ce Dieu, protecteur des bons, ennemi des méchants, dispensait dans sa justice les récompenses et les châtiments, et qu'il punirait aussi ceux qui refuseraient aux Espagnols les choses indispensables à leur existence : « Votre punition, ajouta-t-il, ne se fera « pas attendre ; elle menace déjà vos têtes, et pour vous l'an-« noncer, la lune, messagère de la colère céleste, se lèvera « ce soir avec un visage ensanglanté. Hâtez-vous donc de « nous fournir les provisions nécessaires, comme vous avez « fait jusqu'ici, ou tremblez ; préparez-vous aux plus épou-« vantables désastres, qui, en vous accablant, vous feront « justement expier le crime de votre refus, et la dureté de « vos cœurs insensibles à la pitié. »

Les insulaires, d'abord tout à fait incrédules, accueillirent la prédiction par des risées ; mais quand, aux approches de la nuit, un obscurcissement progressif voila les rayons de la lune, alors les sauvages tremblèrent ; ils ne raillaient plus l'amiral, et ils vinrent, en poussant d'affreux gémissements, en faisant retentir les airs de leurs lamentations, invoquer

l'intercession de Colomb auprès de son Dieu en leur faveur. Or, il n'y avait pour eux qu'un moyen de conjurer la vengeance céleste, c'était de s'engager à fournir des vivres aux Espagnols, et ils promirent de ne plus les en laisser manquer. Alors Colomb leur promit, de son côté, d'intercéder pour eux; il s'enferma dans sa chambre tout le temps que dura l'éclipse, et ne reparut devant les chefs des insulaires qu'au moment où la lune devait commencer à se dégager de l'ombre : « Soyez maintenant sans crainte, leur dit-il, Dieu a vu avec plaisir que vous êtes revenus à de meilleurs sentiments. Votre repentir vous a valu le pardon du passé, et ce pardon vous sera annoncé aussi par la lune, qui va reparaître à vos yeux dans son éclat accoutumé. » L'accomplissement de cette nouvelle prédiction fit une impression profonde sur l'esprit de ces insulaires, qui, pénétrés d'admiration pour le Dieu des Chrétiens, fournirent dès lors en abondance des vivres aux Espagnols.

Il y avait huit mois que Mendes et Fieschi étaient partis pour l'île Espagnole, et ni l'un ni l'autre n'avaient donné de leurs nouvelles à leurs compagnons restés à la Jamaïque; ce silence n'autorisait que trop les plus tristes appréhensions sur le sort de ces deux hommes : persuadés qu'ils avaient péri, et désespérant d'être secourus, les Espagnols qui n'avaient pas abandonné Colomb résolurent de se réunir aux révoltés, qui, errants dans l'île, y vivaient de rapines et de brigandage. Ils étaient à la veille d'exécuter leur projet, lorsqu'un petit navire européen vint mouiller à peu de distance de la côte. La surprise que causa aux derniers compagnons de Colomb l'apparition de ce bâtiment suspendit les préparatifs de leur désertion. Bientôt l'officier qui le

commandait descendit à terre, et, se rendant auprès de l'amiral, lui remit de la part du gouverneur de l'île Espagnole une lettre, un baril de vin et quelques provisions qui consistaient principalement en lard; ensuite il rentra dans la chaloupe, regagna son vaisseau et reprit le chemin de Saint-Domingue. Colomb ne trouva dans la lettre d'Ovando que les compliments d'une politesse froide et banale.

L'apparition de ce navire, ainsi que son brusque départ, était une énigme pour les compagnons de l'amiral; en voici le mot. Le gouverneur de l'île Espagnole, Ovando, qui s'était déjà déshonoré par son infâme conduite à l'égard de Colomb, était resté fidèle à sa haine jalouse contre celui qu'il regardait comme un rival redoutable; il tremblait à la seule idée de son retour en Espagne, parce qu'il savait que l'amiral réclamerait de nouveau la restitution de son titre et de ses fonctions de vice-roi des Indes occidentales, et qu'en obtenant justice, il ferait perdre au nouveau gouverneur cette vice-royauté, qui devenait de plus en plus importante.

Il tenait donc beaucoup à avoir des renseignements positifs sur la situation réelle de Colomb, sur sa détresse, et l'envoi si tardif du navire sembla trahir les plus odieux calculs et les honteuses espérances qu'attachait Ovando, suivant l'opinion de plusieurs historiens, au message qu'il adressait à Colomb; s'il faut en croire les suppositions d'autres écrivains, le gouverneur des Indes occidentales voulait seulement, et en dehors de toute spéculation personnelle, s'assurer de l'état véritable des choses, qu'il soupçonnait d'exagération intéressée.

Nous n'avons pas à discuter ici le mérite de ces opinions contradictoires; quelles que fussent les intentions d'Ovando,

sa lettre n'en augmenta pas moins la perplexité de Colomb et ses inquiétudes sur le sort de ses compagnons. Toutefois il ne se laissa point abattre par ce nouveau coup; son premier soin fut de cacher à ceux qui l'entouraient la situation de plus en plus désespérée à laquelle il se croyait réduit; il affecta même des espérances qui étaient bien loin de son cœur et il dit à ses compagnons, pour leur expliquer le départ du vaisseau, qu'il était trop petit pour les ramener tous à l'île Espagnole; que Mendes et Fieschi y étaient arrivés heureusement; qu'ils avaient ordre d'acheter à ses frais un plus grand navire qui allait bientôt arriver, et sur lequel ils pourraient enfin tous s'embarquer.

On a vu plus haut qu'en effet Mendes et Fieschi avaient abordé à l'île Espagnole; il nous reste à faire connaître ce qui avait empêché ce dernier de revenir à la Jamaïque, ainsi qu'il l'avait promis.

Ni la fatigue d'une aussi pénible traversée, ni la fièvre qui le consumait depuis son séjour dans l'îlot rocheux où nous avons vu cet homme intrépide près de mourir de faim, n'auraient pu l'empêcher de dégager sa parole envers Colomb, et de venir lui apporter la nouvelle de son heureuse arrivée à l'île Espagnole; mais ce fut en vain qu'il employa tour à tour les prières et les menaces pour déterminer ses compagnons à le suivre; aucun d'eux ne voulut s'exposer de nouveau aux périls d'un second voyage. Forcé de se rendre avec eux à Saint-Domingue, il joignit ses efforts à ceux de Mendes afin de déterminer le gouverneur à leur vendre un vaisseau pour aller chercher et ramener l'amiral avec ses compagnons d'infortune : Ovando éludait leur demande ou, s'il leur promettait d'y satisfaire, il trouvait toujours des

prétextes frivoles pour retarder l'accomplissement d'une promesse illusoire.

Cependant Colomb avait été impuissant contre la révolte ; son autorité était méconnue et, loin de rentrer dans le devoir, les rebelles poussèrent l'audace jusqu'à exiger que l'amiral mît à leur disposition la moitié des hardes et des autres effets qui se trouvaient à bord des navires échoués ; ils menaçaient, en cas de refus, de venir chercher, les armes à la main, ce qu'ils demandaient. Colomb rejeta leur demande, et les révoltés se préparèrent à mettre leurs menaces à exécution.

Retenu par sa maladie, Colomb se fit suppléer par son frère Barthélemy, qu'il envoya accompagné de tous ceux qui étaient en état de porter les armes contre les révoltés qui s'avançaient ; toutefois il avait prescrit à son frère d'essayer encore de les ramener par la douceur et de ne recourir à la voie des armes que s'il était attaqué. Barthélemy, pour se conformer aux ordres de l'amiral, adressa aux révoltés, dès qu'il fut près d'eux, des paroles de paix et de conciliation ; mais ceux-ci crurent que Barthélemy avait peur, et attribuant son langage à la faiblesse et à la pusillanimité, ils engagèrent le combat. Six d'entre eux avaient fait le serment de réunir leurs efforts contre un seul ennemi, de le poursuivre, de l'attaquer exclusivement et de ne cesser leur poursuite acharnée que lorsqu'ils l'auraient vu tomber sans vie à leurs pieds ; c'était Barthélemy ; mais ce digne frère de l'amiral se défendit avec intrépidité contre ses six adversaires, puis entraînant sur ses pas sa petite troupe, l'animant de son exemple, il se précipita sur les rebelles avec tant d'impétuosité qu'il les mit en pleine déroute ; on en tua

quelques-uns, d'autres furent pris et le reste ne dut son salut qu'à la fuite. Au nombre des prisonniers que l'on con-




duisit enchaînés à bord du vaisseau, se trouvait le chef des révoltés, Porras, que le frère de Colomb avait désarmé de sa propre main. Mais les fuyards demandèrent bientôt grâce à l'amiral, dont ils connaissaient la générosité; ils n'invoquèrent point en vain sa clémence et il leur pardonna. Ainsi grâce à la fermeté de Colomb, l'ordre et la tranquillité furent rétablis; cependant il crut devoir sévir contre les auteurs de la révolte; ils restèrent prisonniers, en attendant que la

justice prononçât sur leur sort et leur infligeât le châtiment qu'ils avaient mérité.

Pendant ce temps-là Mendes et Fieschi poursuivaient de leurs sollicitations le gouverneur de l'île Espagnole, pour obtenir de lui l'autorisation d'acheter un navire destiné au service de l'amiral. Leurs instances triomphèrent enfin du mauvais vouloir d'Ovando, qui leur accorda la permission qu'ils demandaient; il craignait sans doute la juste sévérité de la cour, en prolongeant par ses refus la détresse de Colomb. Celui-ci vit enfin arriver à la Jamaïque le vaisseau qui avait été acheté pour lui; il s'y embarqua avec tout son monde pour Saint-Domingue et s'éloigna de l'île où, pendant une année entière, il avait eu tant à souffrir.

Ovando, fidèle à son système de perfidie à l'égard de l'amiral, avait donné des ordres pour que celui-ci fût reçu à Saint-Domingue avec tous les honneurs dus à son rang, à ses titres, à ses services; mais, alors qu'il prodiguait à Colomb d'hypocrites hommages, il brisait les fers des chefs de la révolte, de ces hommes qui avaient osé tirer l'épée contre leurs frères, et que l'amiral voulait conduire en Espagne pour les faire traduire devant un tribunal. Non content de donner gain de cause à des criminels, il voulait effrayer, punir même la fidélité des Espagnols qui avaient fait leur devoir auprès de l'amiral; il les menaçait de soumettre leur conduite à un sévère examen, comme s'il eût voulu les faire repentir d'avoir été fidèles à Colomb.

L'amiral méprisa ces nouvelles insultes; toujours supérieur à ses ennemis par son dédain pour leurs outrages, il ne laissa pas voir au gouverneur de l'île Espagnole l'indignation que lui faisait éprouver une pareille conduite;

mais il se hâta de quitter un pays dont le ciel semblait avoir voulu lui faire expier la découverte par des malheurs et des disgrâces de tout genre, et dès que les deux navires qu'il avait frétés furent prêts, il fit voile pour l'Espagne le 12 septembre 1504.

Le sort, qui l'avait presque continuellement poursuivi depuis le moment où il avait commencé l'exécution de ses grandes entreprises, ne lui laissa pas achever tranquillement son dernier voyage. A peine s'était-il éloigné de l'île Espagnole que le vaisseau qu'il montait fut assailli par de violentes tempêtes et tellement endommagé, que l'amiral fut forcé de le renvoyer à l'île Espagnole; l'autre ne fut guère moins maltraité : outre des avaries considérables qui le mettaient hors d'état de résister aux fatigues d'une longue navigation, il avait perdu son grand mât et son mât de misaine. Colomb n'en poursuivit pas moins sa route, et avec ce navire à demi brisé, il franchit un espace de six à sept cents lieues marines. Enfin échappé aux plus grands périls, il jeta l'ancre dans le port de San-Lucar, en Andalousie.

Mais ce n'est pas encore là le terme de ses adversités; à peine a-t-il débarqué qu'il apprend la mort d'Isabelle, reine de Castille, arrivée à Médina del Campo le 9 de novembre : cette princesse était son unique protectrice, et en la perdant, il doit renoncer à l'espoir d'obtenir la réparation de toutes les injustices dont le gouvernement espagnol s'est rendu coupable envers lui. Que peut-il attendre d'un monarque ombrageux, étranger aux grandes pensées, insensible aux grandes choses, et dont la mauvaise volonté avait toujours contrarié les projets de Colomb?

Toutefois, il se rendit à la cour dès que sa santé le lui permit, après quelques mois de repos à Séville; il voulait faire au roi Ferdinand un rapport sur son dernier voyage. Accompagné de son frère Barthélemy, il arriva à Ségovie, où la cour était alors. Dans une audience particulière du roi, qui les reçut tout deux avec froideur, quoiqu'il promît de leur rendre justice, Colomb lui rappela dans un touchant récit ses glorieux services; mais les promesses de Ferdinand étaient loin d'être sincères et Colomb en réclama, en attendit en vain l'exécution. Enfin, fatigué des plaintes et des réclamations de l'amiral, le roi fit proposer à Colomb de renoncer à tous ses priviléges, en lui offrant en compensation des terres dans la Castille; il détacha effectivement du domaine de la couronne une petite ville appelée Canoni de los Condes; il y ajouta quelques pensions. Tel fut le prix des travaux accomplis par Colomb pour la gloire de l'Espagne et du nouveau monde qu'il lui avait donné.

Il ne survécut pas longtemps à sa protectrice, la reine Isabelle; l'ingratitude de Ferdinand hâta la fin de son existence; il mourut à soixante-dix ans, le 20 mai 1506, jour de l'Ascension; il se trouvait alors à Valladolid, d'où son corps fut porté au monastère des chartreux de Séville, et dans la suite à l'île Espagnole, pour être inhumé dans la grande chapelle de l'église cathédrale de Saint-Domingue; là ses dépouilles mortelles ont reposé pendant plus de trois siècles. Après la cession de la partie espagnole de Saint-Domingue, elles ont été transférées dans l'île de Cuba et attendent encore à la Havane un monument digne du grand nom de Christophe Colomb.

Il avait eu d'un premier mariage don Diègue, qui hérita de

ses dignités ; et de Béatrix Henriquez, qu'il avait épousée en Espagne, don Ferdinand, qui fut l'historien de son père.

Maintenant nous devons faire connaître la personne et le caractère de Colomb, d'après les différents portraits qu'en ont tracés divers historiens de son temps.



Sa taille était haute et bien proportionnée ; son regard et toute sa personne annonçaient de la noblesse. Il avait le

visage long, le nez aquilin, les yeux bleus et vifs et le teint blanc. Dans sa jeunesse ses cheveux étaient presque blonds, mais les fatigues et les chagrins les avaient fait blanchir avant le temps. Il avait d'ailleurs le corps bien constitué et joignait l'agilité à la vigueur. Il était d'un abord facile et prévenant, de mœurs douces et aisées. Affable avec les étrangers, humain envers ses domestiques, il charmait ses amis par son enjouement et par l'inaltérable égalité de son humeur.

Les événements dont nous avons offert le récit témoignent de la grandeur et de la force de son âme, de la merveilleuse facilité avec laquelle il savait trouver des ressources, et de sa fermeté inébranlable devant les périls. Il avait passé les deux tiers de sa vie dans une position qui ne l'élevait pas au-dessus de la médiocrité; cependant à peine eut-il changé de condition, qu'il prit sans effort et comme averti par un instinct naturel, des manières pleines de noblesse et de dignité; en un mot, il sembla né pour commander. Possédant à un degré supérieur le ton et l'éloquence, qui fortifient l'autorité et imposent l'obéissance, il parlait peu mais avec une grâce qui n'excluait pas l'énergie. Modeste dans son habillement, sobre, animé d'un zèle ardent mais éclairé pour le bien public et pour la religion, il avait une piété sincère, une probité à laquelle ses ennemis eux-mêmes rendaient hommage, un esprit orné par l'étude des sciences auxquelles il s'était appliqué avec succès à l'université de Padoue; il faisait même des vers.

Si Colomb eut des qualités éminentes, il eut aussi quelques défauts : élevé tout d'un coup de l'état de simple pilote à de si hautes fonctions, il y porta une défiance qui le ren-

dit trop susceptible dans l'exercice de son autorité; une jalousie excessive lui fit faire des fautes et lui suscita bien des ennemis; il était naturellement porté à la colère, mais du moins il savait la maîtriser; il oublia trop souvent que le hasard l'avait jeté au milieu d'une nation dont la fierté avait besoin d'être ménagée, respectée même dans ses écarts; peut-être n'avait-il pas assez étudié le caractère espagnol, et avec un peu plus d'adresse il serait parvenu à se faire pardonner sa gloire et son titre d'étranger. Cependant les historiens de l'Espagne ont été unanimes dans leur jugement sur Colomb; pas un d'eux n'a contesté la supériorité de son génie, ni ses vertus ni ses droits à l'éternelle reconnaissance de la nation espagnole. Oviédo, s'adressant à Charles-Quint, lui dit que Colomb avait mérité qu'on lui élevât une statue d'or. Herrera le compare à ces héros dont les hauts faits ont si dignement inspiré les plus grands poëtes, et que l'antiquité profane plaça dans l'Olympe, à côté de ses dieux.

Nous avons dit que Colomb faisait des vers; la richesse des descriptions qu'il a tracées dans ses relations prouve qu'il avait un talent réel pour la poésie; dominé, égaré par son imagination enthousiaste, il crut avoir retrouvé sur la côte de Paria le paradis terrestre, dans les mines de Saint-Domingue celles d'Ophir, et la Chersonèse d'or sur la côte de Véragua. Chose étrange! jusqu'au dernier moment de son existence, il ignora l'importance incalculable de ses découvertes. Il croyait avoir seulement ouvert une voie nouvelle au commerce et découvert quelques-unes des contrées sauvages de l'Orient. C'est cette idée qui lui suggéra les plus étranges suppositions.

Maintenant il faut que nous reportions nos regards sur l'île Espagnole, et que nous jugions l'administration d'Ovando.

Les Espagnols qui s'étaient établis dans l'île n'avaient qu'à se louer de la manière dont le gouverneur remplissait ses importantes fonctions. La colonie lui dut des règlements fort sages et le rétablissement complet de la concorde et de la tranquillité. Dirigeant avec habileté l'exploitation des mines, il en tira des trésors qu'il envoya à son souverain; mais tout en s'enrichissant lui-même, il n'oublia pas ses compagnons. Il rendit un service signalé à la colonie et à



l'Europe, en introduisant dans les Indes occidentales la cul-

ture des cannes à sucre, dont il fit venir le plant des Canaries. Mais ce même homme, qui administrait la colonie avec habileté, révoltait l'humanité par sa conduite à l'égard des pauvres Indiens.

Il ne lui suffit pas d'avoir asservi la population indigène de l'île, de l'avoir condamnée aux travaux les plus durs, et de l'écraser d'impôts exorbitants, il la considéra bientôt comme un troupeau de bestiaux dont il lui était permis de disposer suivant son caprice. Pour satisfaire l'avidité de ses compagnons, il donna à l'un vingt de ces Indiens, cinquante à un autre, cent à un troisième, à peu près comme en Europe un propriétaire opulent distribue des moutons ou des porcs à ses fermiers; en outre, il autorisa les donataires à employer, à traiter, comme bon leur semblerait, ces malheureuses créatures.

De ce moment, ce peuple faible et bon eut à subir des traitements si barbares de la part de ses maîtres impitoyables, que la plupart des indigènes succombèrent à l'excès de leur misère et de leurs fatigues. Le désespoir en fit périr beaucoup d'autres qui, prenant leur existence en horreur, y mirent un terme par le suicide. Lorsque Colomb découvrit ce pays, il estima le nombre des habitants à un million; moins de quinze ans, on n'y comptait plus que soixante mille indigènes. Ainsi, dans ce court espace de temps, la cruauté des Espagnols fit périr neuf cent quarante mille personnes.

Cependant, il y avait encore dans l'île une province étendue et fertile qui n'était pas soumise entièrement à la domination des Espagnols, quoiqu'elle fût leur tributaire; elle était gouvernée par une reine nommée Anacoana, amie

des hommes blancs, et qui montrait beaucoup d'empressement à payer le tribut auquel la province avait été taxée par Ovando.

Malheureusement pour cette province et pour sa reine, quelques-uns des anciens complices de Roldan s'y étaient établis. Anacoana et ses sujets avaient toujours témoigné beaucoup de bienveillance pour ces misérables qui, de temps en temps, répondaient à ces bons traitements par des actes de violence et des rapines. Enfin ils mirent le comble à leur insolence et forcèrent la reine à user contre eux des moyens d'une juste rigueur pour réprimer leurs excès. Comme ils avaient compté sur l'impunité, la fermeté de la reine les irrita, et ils conçurent le projet d'une horrible vengeance; ils jurèrent la perte de ce peuple qui leur avait prodigué tous les soins, tous les égards d'une généreuse hospitalité.

Ils dénoncèrent à Ovando la reine Anacoana et ses sujets comme prêts à se révolter pour se soustraire à la domination espagnole, et engagèrent le gouverneur à prévenir l'exécution de ce complot en s'assurant de la personne de la reine, et en s'emparant de ses biens ainsi que de son royaume.

Ovando était trop adroit pour ne point pénétrer les intentions des dénonciateurs; il ne pouvait être trompé par une accusation dont il appréciait l'injustice, et admettre même la possibilité d'un pareil complot; mais il fit semblant de prendre au sérieux la dénonciation et de croire à un péril imminent. On lui offrait une occasion et un prétexte pour mettre la main sur les biens de la reine, biens qu'il convoitait depuis longtemps, et il résolut d'agir comme si on lui avait dit la vérité.

Toutefois, la reine disposait de forces considérables qu'il n'eût pas été prudent de mépriser. Sa domination s'étendait sur un pays vaste et très-peuplé. Les historiens contemporains assurent qu'Anacoana avait trois cents caciques pour vassaux, et qu'ils étaient obligés de lui fournir chacun leur contingent de troupes auxiliaires, toutes les fois qu'elle réclamerait leur appui. Ovando ne l'ignorait pas; aussi, n'osant déclarer la guerre à la reine Anacoana ni affronter les périls d'hostilités ouvertes contre un ennemi aussi puissant, il prit le parti le plus sûr, mais le plus honteux : il eut recours à la trahison, et pour assurer le succès du guet-apens infâme qu'il méditait, il fit prévenir la reine qu'il allait se rendre auprès d'elle, afin de resserrer les liens de l'amitié qui unissait les deux peuples, et qu'il serait accompagné d'un cortége nombreux pour rendre un plus digne hommage à la puissance de la souveraine. Aussitôt il se mit en route, suivi de trois cents fantassins et de soixante-dix cavaliers. Anacoana était sans défiance; elle regarda comme une fête la visite que lui faisaient ces étrangers pour lesquels elle avait une affection sincère, et, voulant donner à la réception qu'elle voulait leur faire le caractère d'un solennité royale, elle convoqua tous ses vassaux. Ils s'empressèrent de répondre à son appel, et ce fut avec cette suite brillante qu'elle marcha au-devant du gouverneur.

Dès que le traître a paru, la reine donne le signal des chants et des danses, et conduit le gouverneur à la résisidence royale. Là, sa bonté naturelle devient ingénieuse pour rendre ce séjour agréable au chef espagnol; elle multiplie les jeux et les divertissements en usage chez ce peuple, et l'allégresse des Indiens seconde les intentions de leur

souveraine. Ovando se montre très-satisfait de cet accueil, il ne sait comment témoigner sa reconnaissance à la princesse, et lui demande la permission de lui offrir, ainsi qu'à toute sa cour, le spectacle, tout nouveau pour elles, d'un divertissement européen. Ovando savait bien qu'il n'essuierait pas un refus. Le lendemain la cour s'assemble, et la curiosité fait accourir au spectacle promis une foule d'Indiens. Alors le gouverneur prétexte la nécessité de donner des ordres pour l'exécution du divertissement et quitte la salle où se pressaient de nombreux spectateurs.

Bientôt on le voit reparaître à la tête de sa cavalerie, précédée de fantassins qui se placent successivement à toutes les avenues de la place où le divertissement doit s'exécuter; il se dirige lui-même avec ses cavaliers vers une salle spacieuse dont le toit est soutenu par un grand nombre de colonnes; là est réunie toute la cour, sous les yeux d'Anacoana. Pleins de sécurité, les Indiens s'extasient devant la beauté de ce spectacle militaire. Tout à coup, Ovando porte la main à sa croix; à ce signal convenu, les soldats tirent leurs épées et se précipitent sur les Indiens épouvantés qu'ils massacrent, sans distinction d'âge et de sexe. Des flots de sang inondent la salle; les cris des mourants se mêlent aux clameurs des assassins qui s'encouragent pour accomplir leur œuvre épouvantable; la reine est arrêtée, chargée de fers; on attache les caciques aux colonnes. Ovando ordonne qu'on mette le feu à l'édifice, qui écrase sous ses débris toutes les victimes déjà à demi consumées par les flammes.

L'infortunée Anacoana survivait à tant de malheureux qu'elle avait vus périr, et dont elle avait entendu les der-



PERFIDIE D'OVANDO.

nien
trop
elle
sion
Sain
en
ne
sin
ses
suff
con
pen
Esp
de
I
ind
se
re
nit
qu
sig
pl
sc
m
ca
q
d
s
p
o

niers cris; mais elle était encore plus à plaindre qu'eux; trop heureuse si elle avait pu partager leur sort, du moins elle n'aurait pas vu se prolonger son supplice par la dérision d'une justice sanguinaire. Ses bourreaux la traînent à Saint-Domingue; là on instruit son procès, et l'on cherche en vain la preuve du prétendu crime dont on l'accuse; on ne peut la convaincre que d'attachement, de dévouement sincère aux Espagnols, à ceux-là mêmes qui avaient reconnu ses bontés par leur perfidie, et dont la déposition seule suffit pour arracher à des juges infâmes l'arrêt prononcé contre cette malheureuse reine; elle est condamnée à être pendue, et cette exécrable sentence est exécutée devant les Espagnols, qui n'avaient pas attendu sa mort pour s'emparer de ses États.

Le supplice d'Anacoana effraya le reste de la population indienne; dès lors ils n'osèrent plus faire de tentatives pour se soustraire à l'oppression. La reine Isabelle avait toujours recommandé qu'on traitât son nouveau peuple avec humanité, avec douceur; tant qu'elle vécut, les tyrans gardèrent quelque mesure; mais sa mort fut, en quelque sorte, le signal de tous les excès, de toutes les violences; il n'y eut plus de pouvoir protecteur qui s'interposât entre l'oppresseur et l'opprimé, entre le tyran et la victime livrée à la merci de sa cupidité sanguinaire. A la vérité, un digne prêtre catholique, un homme dont on ne doit prononcer le nom qu'avec respect, Barthélemy de Las Casas, osa prendre la défense de ces peuples infortunés; consacrant sa vie à cette sainte mission, à ce sublime ministère d'humanité, il implora sans cesse, tantôt en Espagne, tantôt dans les Indes occidentales, la pitié en faveur des malheureux Indiens.

Jusqu'à son dernier soupir, il plaida courageusement cette noble cause; mais hélas! la voix d'un seul homme était impuissante contre les efforts conjurés, contre la ligue des oppresseurs qui opposaient pour uniques arguments aux meilleures raisons de Las Casas les lingots d'or qu'ils envoyaient à la cour d'Espagne.

La population indienne diminua dans une proportion si effrayante à l'île Espagnole, qu'il ne se trouva plus assez d'indigènes pour l'exploitation des mines. Alors Ovando proposa au roi de repeupler l'île, en y transportant les habitants des îles Lucayes que Colomb découvrit à son dernier voyage. Son but, disait-il dans le mémoire qu'il adressa au monarque, était de les instruire plus facilement dans la religion chrétienne. Ce pieux prétexte fit agréer sa proposition; mais l'exécution du projet formé par Ovando présentait plus d'une difficulté et il avait à redouter la résistance des Indiens attachés au sol de la patrie; il eut recours à une ruse pour faire tomber aisément dans le piége un peuple faible et crédule.

Il fit équiper avec la plus grande célérité quelques navires qui firent voile pour les Lucayes. Lorsque les députés d'Ovando, auxquels la langue des îles était déjà familière, eurent débarqué, ils adressèrent aux habitants ce grossier mensonge, sous la forme d'une allocution : « Bonnes gens, leur dirent-ils, nous venons vous annoncer une heureuse nouvelle; nous arrivons du pays des bienheureux, habité par vos ancêtres, et où leur vie s'écoule au milieu d'ineffables délices, au sein d'une félicité qu'on ne saurait dépeindre. Ils vous prient d'y venir le plus tôt possible; ils vous y attendent pour partager avec vous leur bonheur :

convaincus que vous vous rendrez avec empressement à leur invitation, nous vous offrons de vous y conduire sur nos vaisseaux. »

A peine ces imposteurs effrontés eurent-ils cessé de parler, que les habitants, trop simples pour soupçonner la trahison dont ils allaient être victimes, coururent au rivage et demandèrent à être embarqués sur les navires, pour aller se réunir aux objets de leur affection et de leur respect : plus de quarante mille de ces malheureux furent reçus à bord des navires, et l'on reprit le chemin de l'île Espagnole.

Dès qu'ils furent arrivés dans cette île, ils reconnurent qu'ils avaient été indignement trompés; la plupart moururent de chagrin; d'autres s'exposèrent aux plus grands dangers pour retourner dans leur patrie, pour échapper à la servitude. Quelques-uns furent rencontrés par un navire en pleine mer, à plus de cinquante lieues de l'Espagnole; ces malheureux étaient assis sur un tronc d'arbre qui les soutenait au-dessus des flots, et s'efforçaient de regagner leur pays à force de rames. Ils avaient pour unique provision des calebasses remplies d'eau douce, attachées au tronc qui leur servait de nacelle. Ils furent ramenés à l'Espagnole et forcés de reprendre leurs fers. Enfin la ruse, qui ne pouvait plus réussir, fit place à la violence : on enleva de force les habitants de ces îles très-peuplées, et quelques années suffirent aux Espagnols pour y faire succéder au mouvement d'une population nombreuse le silence du désert, le calme du tombeau!

Le vertueux Las Casas s'était épuisé en efforts inutiles pour sauver les malheureux dont il avait embrassé la défense. Mais, égaré par son zèle pour l'affranchissement de

ses protégés, de ses amis d'Amérique, il eut recours à un moyen qui devait causer la destruction d'une autre espèce d'hommes. Il donna le conseil d'acheter, sur la côte d'Afrique, des nègres qui, plus robustes que les Américains, supporteraient mieux les pénibles travaux des mines. Le gouvernement espagnol suivit ce conseil : telle fut l'origine de ce commerce barbare d'esclaves, de ce trafic infâme qui, pendant plusieurs siècles, a coûté, chaque année, la liberté et même la vie à plus de quarante mille noirs, et que, de nos jours, nous voyons encore résister aux efforts de plusieurs grandes nations de l'Europe, liguées pour le détruire. Quant aux pauvres Américains, leur sort ne fut pas adouci; ils continuèrent à souffrir, car ils restèrent esclaves!

Cependant le moment approchait où le rappel d'Ovando allait mettre un terme à l'administration de cet homme qui avait fait tant de mal aux Colomb. Don Diègue, l'aîné des fils de l'amiral, demanda avec de vives instances, après la mort de ce grand homme, l'exécution du contrat qui avait été passé entre le roi et lui; il réclama le titre et les fonctions de vice-roi des Indes occidentales, au nom de l'acte solennel qui en assurait à perpétuité la possession dans la famille de Christophe Colomb. Mais Ferdinand, fidèle à ce système de défiance et de déloyauté dont l'amiral se plaignait avec tant d'amertume et qui précipita la fin de son existence, ne fut pas plus juste envers le fils qu'il ne l'avait été envers le père. Il n'eut point égard aux réclamations de don Diègue, aux représentations qu'on lui fit dans l'intérêt de ce dernier; il persista dans un refus qui devait être une tache à sa mémoire.

Indigné de ce déni de justice et confiant dans son droit,

don Diègue ne craignit pas de faire assigner le roi devant le tribunal établi pour connaître de toutes les affaires de l'Amérique; les juges s'honorèrent par leur impartialité courageuse, en condamnant le monarque et en déclarant qu'il devait remplir à l'égard de don Diègue les promesses qui avaient été faites à son père. Cependant Ferdinand aurait sans doute bravé cette décision, et don Diègue eût encore vu ses réclamations repoussées par le roi, s'il n'avait trouvé une protection puissante à la cour, en obtenant la main de la fille d'un des premiers seigneurs du royaume; elle était nièce du duc d'Albe, qui souscrivit sans difficulté à son union avec un personnage que l'arrêt du tribunal avait investi de la plus haute dignité de la monarchie espagnole. Le crédit de cette famille illustre et ses pressantes sollicitations triomphèrent enfin du mauvais vouloir de Ferdinand, qui se décida à faire droit à la demande de don Diègue: il rappela Ovando, et toute la famille de Colomb s'embarqua pour l'île Espagnole. Don Diègue était accompagné de son frère, de ses oncles, de son épouse et de beaucoup d'Espagnols de distinction. Il avait un train dont la magnificence répondait à l'importance des fonctions qu'il allait exercer en Amérique; il se montra, à l'île Espagnole, digne du nom de son père, digne de la nation qu'il y représentait. Grâce à son administration, la colonie devint, en fort peu de temps, très-florissante; parmi les familles illustres qui occupent encore aujourd'hui une position brillante dans l'Amérique espagnole, il en est plusieurs qui descendent des compagnons de don Diègue.

Nous devons à présent faire connaître l'accroissement successif des possessions des Espagnols dans ces contrées.

Déjà, à l'époque où Ovando gouvernait l'île Espagnole, un certain Jean Ponce avait sollicité et obtenu de ce gouverneur la permission d'établir une colonie dans l'île de Porto-Rico, que Colomb avait découverte. On croyait généralement que cette île renfermait beaucoup d'or : aussi un grand nombre d'aventuriers, séduits par la perspective d'une brillante et prompte fortune, se joignirent-ils à Ponce, qui, en débarquant à Porto-Rico, n'eut qu'à se louer de l'accueil des habitants; ceux-ci égalaient en douceur et en humanité les Indiens de l'île Espagnole, et, pénétrés d'un saint respect pour les étrangers blancs qui venaient les visiter, ils virent en eux des êtres célestes. Pour donner au chef espagnol un gage d'étroite alliance et d'éternelle amitié, un cacique, suivant l'usage des Indiens, prit le nom de Jean Ponce Aqueynoba.

Mais les Indiens ne tardèrent pas à être désabusés sur le compte de ceux qu'ils avaient pris d'abord pour des dieux; car ceux-ci, jetant bientôt le masque hypocrite qu'ils avaient emprunté pour mieux tromper les crédules indigènes, agirent à leur égard avec tant de cruauté, qu'il eût été bien difficile de voir en eux même des hommes. Néanmoins les chefs indiens voulurent s'assurer si les étrangers blancs étaient d'une nature mortelle. Déterminés à le vérifier par une expérience sur un d'eux, ils attendirent et trouvèrent enfin une occasion favorable à l'exécution de leur dessein.

Un jeune Espagnol qui s'était avancé avec sécurité dans l'intérieur de l'île pour la visiter, entra à l'approche de la nuit chez un cacique, et lui demanda l'hospitalité; le cacique l'accueillit avec beaucoup de bienveillance et le fit

asseoir à sa table. Le lendemain, il le fit accompagner de quelques hommes qui devaient porter ses hardes et lui servir de guides ; mais le cacique leur avait donné des ordres secrets sur la conduite qu'ils avaient à tenir à l'égard de cet étranger.

Ils arrivèrent au bord d'une rivière ; un des Indiens offrit à l'Espagnol de la lui faire traverser en le plaçant sur ses épaules ; l'Espagnol accepta cette proposition ; mais quand l'Indien fut parvenu au milieu de la rivière, il se laissa tomber de telle sorte que le jeune étranger fut sous lui, et, appelant à son aide les autres Indiens, il le maintint au fond

de l'eau jusqu'à ce qu'il ne donnât plus aucun signe de vie; alors ils amenèrent le corps sur la rive.

Mais chez ces hommes simples, la puissance du préjugé qui les faisait croire à l'immortalité des Espagnols était telle qu'ils ne purent se persuader que le noyé fût mort; redoutant sa vengeance, ils lui demandèrent pardon de l'accident qui lui avait fait boire tant d'eau, et protestèrent de leur innocence en lui assurant qu'il leur avait été impossible d'aller plus vite à son secours. Ils restèrent trois jours auprès du cadavre, le suppliant sans cesse de leur pardonner, tant ils craignaient qu'il ne ressuscitât. Enfin, convaincus par la mauvaise odeur que le corps exhalait qu'il était réellement privé de vie, ils accoururent vers le cacique pour lui annoncer qu'on pouvait faire mourir les hommes blancs.

Le cacique s'empressa de faire part de cette heureuse découverte aux autres caciques, et ils jurèrent d'exterminer tous les Espagnols; mais entre un peuple faible, nu, et armé de flèches impuissantes, et des soldats exercés ayant des épées, des armes à feu, des chevaux et de gros dogues, la lutte ne pouvait être longue, et les Indiens devaient promptement succomber. Ils surprirent, il est vrai, les Espagnols par une attaque inopinée, et massacrèrent une centaine de ces étrangers dispersés dans l'île; mais les Espagnols prirent bientôt leur revanche, qui fut terrible, et firent payer cher aux Indiens leur audace. Ponce réunit tous ses compagnons, qui étaient pour la plupart des vétérans de l'armée espagnole; il poursuivit, il traqua les Indiens dans leurs retraites, et ceux qui échappèrent au fer de leur ennemi n'échappèrent pas à la captivité. Pendant qu'il faisait aux habitants cette guerre d'extermination, il reçut de l'île Es-

pagnole des renforts avec lesquels il put la poursuivre avec une nouvelle activité; mais ce qui contribua à la terminer, ce fut l'erreur des sauvages, qui, en voyant ces nouveaux Espagnols, s'imaginèrent qu'ils étaient les mêmes qu'ils avaient tués; et, désespérant dès lors de résister contre des êtres qui ressuscitaient ainsi pour les combattre, ils se soumirent volontairement au joug de l'esclavage.

En rendant compte du massacre qui ensanglanta l'île de Porto-Rico, les historiens de cette époque parlent avec de grands éloges de l'intelligence extraordinaire et de l'intrépidité d'un gros chien appelé Bezerillo, et de ses exploits, qu'ils signalent à l'admiration de leurs contemporains et de la postérité. « Cet animal, disent-ils, distinguait avec une sagacité vraiment merveilleuse les Indiens amis ou ennemis de ses maîtres. Aussi craignaient-ils plus dix Espagnols avec ce chien que cent Espagnols sans lui. Pour se le rendre plus favorable, ils lui donnaient, avant la guerre, la même part en vivres, en or et en esclaves qu'à un Espagnol; générosité singulière que le maître de Bezerillo mettait à profit. » Les mêmes historiens rapportent plusieurs faits pour prouver le discernement de cet animal; en voici un que nous soumettons au jugement de nos lecteurs : « Une vieille femme indienne était devenue odieuse à quelques Espagnols féroces qui voulurent se procurer le spectacle d'un des plus affreux supplices que l'imagination puisse concevoir; ils chargèrent cette femme de porter une lettre dans un endroit qu'ils lui désignèrent, et lorsqu'elle fut partie, ils lâchèrent après elle Bezerillo; ils espéraient qu'elle serait mise en pièces par cet animal. Dès que la malheureuse Indienne vit accourir Bezerillo furieux, elle se mit à genoux

et lui adressa cette prière : « Ah! seigneur chien, ne me « faites pas de mal, je vous en supplie, car il faut que je « porte cette lettre à des chrétiens. » A ces mots, ajoute l'historien, la fureur du chien s'apaisa; il remua la queue, fit des caresses à la vieille femme, et s'éloigna sans lui avoir fait de mal.

Les importantes et faciles conquêtes des Espagnols augmentaient leur ardeur enthousiaste pour de nouvelles découvertes. Le premier soin de don Diègue, jaloux d'étendre son autorité et la domination espagnole, fut de fonder une colonie dans l'île de Cubagua, découverte par son père, et qui est située près d'une autre plus grande, nommée la Marguerite, à peu de distance de la côte de Cumana. Don Diègue voulait y établir une pêcherie de perles. Or, la pêche des huîtres ou moules dans lesquelles se forment les perles est très-pénible et très-dangereuse : les pêcheurs, qui sont presque toujours de malheureux esclaves, se bouchent le nez et les oreilles avec du coton, placent dans leur bouche une éponge imbibée d'huile, et attachent sous leurs bras une corde dont l'extrémité est tenue par des hommes qui se tiennent dans les barques; ils plongent ainsi au fond de la mer, pour y ramasser les précieux testacés.

Don Diègue pensa avec raison que les Indiens, habiles dans les exercices de la natation et surtout dans l'art de plonger, seraient plus propres à la pêche des perles qu'au travail des mines; il en fit donc partir un grand nombre, avec des inspecteurs européens, pour Cubagua ; le résultat constata la justesse de l'observation de Christophe Colomb, qui avait annoncé que près des côtes de cette île on devait trouver les perles en abondance. Les produits de la

pêcherie furent très-avantageux pour le roi et pour son lieutenant; mais les Indiens qui y étaient employés succombèrent presque tous, et bientôt la colonie se vit forcée par la stérilité de cette île d'aller se fixer à la Marguerite, qui offrait beaucoup plus de ressources à un établissement de ce genre.

A peu près à la même époque, don Diègue prit, au nom du roi d'Espagne, possession de la Jamaïque, y réunit des colons, et les habitants de cette île partagèrent le sort des autres Indiens : ils furent condamnés à la servitude.

Cuba ne pouvait conserver plus longtemps son indépendance, et Velasquez, qui s'était fait remarquer parmi les compagnons de Colomb par son courage et son habileté, fut le chef que don Diègue chargea de la conquête de cette île. Beaucoup d'Espagnols, qui espéraient s'y enrichir, voulurent accompagner Velasquez dans cette expédition ; on jeta l'ancre à la pointe orientale de Cuba.

Cette île était alors soumise à un cacique nommé Hatuey, qui était venu y chercher un refuge contre l'esclavage dont il était menacé à l'île Espagnole. Animé de la haine la plus violente et la plus légitime contre les oppresseurs des Indiens, il prévoyait une attaque de la part des Espagnols : aussi entretenait-il des espions à l'île Espagnole, afin de pouvoir prendre des mesures et préparer ses moyens de défense lorsqu'il aurait été prévenu de l'imminence du péril. Instruit par ses espions du projet formé par don Diègue et de l'équipement de l'escadre commandée par Velasquez, il assembla aussitôt ses sujets et ses alliés pour leur faire part de la nouvelle qu'il venait de recevoir, et les exhorta à prendre les armes pour la défense de leurs biens, de leur

vie et surtout de leur liberté. Tous lui répondirent qu'ils étaient prêts à mourir pour une cause aussi sacrée. « J'aime à voir, leur dit-il, ces nobles sentiments, mes chers amis ; mais pour assurer le succès de nos efforts contre les tyrans, pour les contraindre à s'éloigner de notre pays, nous devons songer à une chose indispensable. Or, vous ignorez ce qui les conduit chez nous : c'est leur dieu qu'ils viennent chercher ici. En est-il parmi vous un seul qui ne connaisse ce dieu ? Le voici, regardez-le, mes amis. »

En prononçant ces paroles il découvrit un petit panier, et, leur montrant l'or qu'il contenait, il leur assura que ce métal, qui n'était d'aucune utilité, était cependant le dieu pour lequel les chrétiens affrontaient les plus grands périls, et que l'espoir seul de le trouver dans cette île leur en faisait désirer la conquête. « Nous avons un moyen facile, ajouta-t-il, de nous rendre cette divinité favorable : c'est de lui prouver notre respect par un hommage solennel ; adorons-la aussi, et hâtons-nous de célébrer une fête en son honneur. » Aussitôt tous les sauvages dansèrent en chantant autour du panier, suivant la coutume des Indiens ; cette fête se prolongea bien avant dans la nuit ; la fatigue et l'ivresse générales purent seules la faire cesser, quand tout le monde tomba épuisé devant le nouveau dieu objet de leur culte étrange.

Le lendemain, Hatuey convoqua ses Indiens et leur annonça qu'après de mûres réflexions sur le sujet de leurs alarmes, il ne pensait pas que la fête de la veille pût suffire pour assurer leur salut, et qu'il fallait exclure de l'île le dieu des Espagnols. « En vain, poursuivit-il, vous le cacheriez avec le plus grand soin dans les lieux les plus se-

crets, les hommes blancs sauraient bien le découvrir; en vain même l'avaleriez-vous, ils vous éventreraient pour l'aller chercher dans vos entrailles; jetons-le donc dans les flots; que la mer le dérobe aux regards de nos oppresseurs, et qu'ainsi notre pays ne tente plus leur avide curiosité. » Aucun des sauvages n'hésita à suivre cet avis : tous s'empressèrent d'apporter leur or et de le jeter dans la mer.



Mais ce sacrifice ou cette précaution n'empêcha pas le pavillon espagnol de flotter sur la côte de Cuba. Le cacique Hatuey ne perdit pas cependant courage et voulut s'opposer au débarquement des étrangers : on en vint aux mains, et les troupes du malheureux prince furent mises en déroute après une courte résistance; fait prisonnier par les Espagnols, qui le condamnèrent à être brûlé vif pour intimider

les autres caciques de l'île et hâter leur soumission par la terreur, Hatuey monta sur le bûcher.



Au moment où, attaché à un poteau, il contemplait d'un œil stoïque les apprêts de son supplice, un religieux franciscain s'approcha de lui pour lui offrir les consolations de son ministère, pour le préparer à la mort par de pieuses exhortations; comme il lui parlait du paradis, séjour réservé au juste, à l'innocent, « Y a-t-il aussi, lui demanda le cacique, des Espagnols dans ce lieu de délices?

— Sans doute, répondit le religieux ; mais les bons seulement y sont reçus.

— Ils sont tous méchants, reprit Hatuey; je ne veux pas aller dans un lieu où je puis craindre de rencontrer un seul Espagnol. »

Ce crime d'une politique barbare eut pour résultat la soumission de tous les Indiens de Cuba: épouvantés par le supplice d'Hatuey, ils courbèrent docilement leur tête sous le joug espagnol, et en peu de jours Velasquez se vit le maître d'une des plus grandes et des plus belles îles de l'univers.

Pendant que Velasquez s'emparait de Cuba, d'autres expéditions étaient dirigées vers le continent découvert par Colomb; les Espagnols y fondaient des établissements, et Ponce, le conquérant de l'île de Porto-Rico, découvrait la Floride; il en dut la découverte à une circonstance qui mérite d'être racontée.

D'après une vieille tradition du pays, les naturels de Porto-Rico assuraient aux Espagnols qu'il y avait quelque part, vers le nord, une île où se trouvait une fontaine dont les eaux avaient la vertu de rendre à ceux qui avaient le bonheur de s'y baigner, la santé, la jeunesse et la vigueur. La curiosité de Ponce fut vivement excitée par cette fable, et, aussi crédule que les sauvages qui la débitaient, il mit à la voile pour découvrir cette fontaine miraculeuse. Il se dirigea vers le nord, du côté des îles Lucayes, et lorsque, parvenu au vingt-sixième degré de latitude septentrionale, il eut tourné à l'ouest, il découvrit une terre qui fait partie du continent de l'Amérique septentrionale. Il donna à cette contrée le nom de Floride, soit à cause de sa riche et brillante végétation, soit parce qu'il la découvrit le jour des Rameaux, que l'on appelle Pâques fleuries.

Cette découverte appela l'attention des Espagnols sur une

autre région qu'ils ne connaissaient pas encore; ils soupçonnaient, il est vrai, qu'il existait des terres sous la latitude du vaste et riche Mexique; mais personne n'avait tenté de résoudre le problème. Cette gloire était réservée à un grand homme qui parut tout à coup sur la scène.

Ce grand homme, c'est Fernand Cortez.



# DEUXIÈME PARTIE

# CORTEZ

**Expédition de Hernandez de Cordoue. — La baie de Campêche. — Deux baptêmes. — Julien et Melchior. — Combat. — Hernandez est blessé. — Sa mort. — Grijalva. — La Nouvelle-Espagne. — Discours d'un cacique. — Un temple indien. — L'île des Sacrifices. — Fernand Cortez. — Son portrait. — Préparatifs de l'expédition qu'il doit commander. — Il fait voile pour le Mexique. — Rencontre d'un naufragé espagnol. — Récit de ses aventures. — Une bataille. — Défaite des Mexicains. — Une ambassade. — La fille d'un cacique. — Les ambassadeurs de Montezuma. — Situation critique de Cortez. — Son adresse. — Une cour de justice. — Démission de Cortez. — Son discours. — Il est de nouveau élu commandant.**

La conquête de l'île de Cuba ne pouvait satisfaire l'ambition de Velasquez, qui supportait impatiemment l'autorité de don Diègue; il désirait s'en affranchir, et il pensa qu'il y réussirait en faisant quelques découvertes importantes qui lui assureraient un gouvernement indépendant. Il équipa donc deux vaisseaux et un brigantin, et confia le comman-

dement de cette petite escadre à Hernandez de Cordoue, en lui prescrivant de gouverner à l'ouest, parce qu'il présumait qu'il existait de ce côté un grand continent, bien qu'il n'eût été jusqu'alors visité par aucun Européen.

Hernandez se dirigea vers la terre ferme qu'on appelle Yucatan, et, lorsqu'il eut atteint la côte, il poursuivit sa route, toujours en remontant, jusqu'à la baie de Campêche, où croît le bois dont on se sert aujourd'hui pour la teinture. Ayant abordé à divers endroits de la côte, il eut à livrer quelques combats aux habitants de ces parages, et rencontra une résistance à laquelle il ne s'attendait pas; mais ces Indiens étaient moins sauvages, plus guerriers que les insulaires que les Espagnols avaient rencontrés jusque-là, et qui étaient nus pour la plupart. Ceux-ci avaient des vêtements faits d'une étoffe de coton piqué; leurs armes, qu'ils maniaient avec assez de dextérité, étaient des épées de bois garnies d'un caillou aigu, des lances, des arcs, des flèches et des boucliers. Ils peignaient leur visage de diverses couleurs, et ornaient leur tête d'un panache. Ce fut chez eux qu'on trouva les premières maisons bâties, avec une certaine régularité, de pierre et de chaux. Dans quelques engagements, ils battirent les Espagnols, et les forcèrent à se rembarquer; ceux-ci firent prisonniers deux jeunes Indiens, qui, dans la suite, reçurent le baptême. On leur donna les noms de Julien et de Melchior, et ils rendirent de grands services aux Espagnols en leur servant de médiateurs et d'interprètes auprès des Mexicains.

Un jour, les Espagnols, descendus à terre pour renouveler leur provision d'eau, virent s'approcher d'eux cinquante Indiens, qui leur demandèrent s'ils venaient du pays

où le soleil se lève; sur leur réponse affirmative, ils furent conduits par ces Indiens dans un temple construit en pierre, où un horrible spectacle s'offrit à leurs regards. Là se dressaient des idoles hideuses, arrosées d'un sang qui fumait encore. Aussitôt, deux hommes, portant des manteaux blancs, avec de longs cheveux noirs roulés par derrière, s'avancèrent devant les Espagnols; ils tenaient dans leurs mains de petits réchauds en terre. Quand ils furent en face des étrangers, ils jetèrent dans les réchauds une espèce de substance résineuse, et en chassèrent la fumée vers les Espagnols. Cette cérémonie terminée, ils leur ordonnèrent de s'éloigner du pays, en les menaçant de la mort s'ils n'obéissaient pas. Les Espagnols jugèrent qu'il n'était pas prudent pour eux de prolonger leur séjour au milieu de ces Indiens, et se hâtèrent de regagner leurs vaisseaux.

Ils débarquèrent aussi dans une autre contrée, près de Pontouchan; mais une troupe nombreuse d'Indiens les assaillit avec tant d'impétuosité et de rage, qu'ils en tuèrent quarante-sept, en blessèrent beaucoup d'autres, qui purent difficilement échapper à un massacre général, en se réfugiant dans leurs navires. Hernandez, leur chef, fut lui-même blessé très-grièvement.

Cette défaite le força à retourner immédiatement à Cuba, où il rendit à Velasquez un compte détaillé de l'expédition, et mourut, peu de temps après, des suites de ses blessures.

Les nouvelles découvertes faites en son nom surpassaient les espérances de Velasquez; il résolut de continuer son exploration, dont les résultats avaient été si brillants, et qui lui en promettait d'autres non moins avantageux. Il

équipa donc de nouveau trois vaisseaux et un brigantin, et choisit, pour commandant de cette petite escadre, Grijalva, officier qui unissait le courage à l'expérience. Velasquez lui enjoignit de se borner à chercher des contrées nouvelles, sans s'occuper à former des établissements dans celles qu'il pourrait découvrir.

Grijalva se dirigea en droite ligne vers Yucatan; mais il ne s'aperçut pas que les courants, l'entraînant vers le Sud, l'éloignaient un peu de la route qu'il voulait suivre; et en dérivant ainsi, il découvrit, près de la côte orientale de Yucatan, l'île de Cosumel; de là, longeant la côte, il arriva à Pontouchan, où Hernandez avait été si mal reçu. Les compagnons de Grijalva étaient impatients de venger la mort de leurs compatriotes et l'affront fait au pavillon espagnol; ils demandèrent à débarquer, et leur chef descendit avec eux à terre.

Fiers de la victoire qu'ils avaient remportée récemment, les Indiens se précipitèrent au-devant des Espagnols; mais leur témérité leur coûta cher : deux cents d'entre eux furent tués, et les autres, en fuyant, répandirent partout l'épouvante. Mais Grijalva ne voulut point poursuivre ses avantages; satisfait d'avoir donné une leçon sévère aux Indiens de Pontouchan, il remit à la voile, et continua à longer la côte. Qu'on juge de la surprise des Espagnols quand ils aperçurent partout des bourgs et des villes régulièrement bâtis, des maisons de pierre et de chaux, que leur imagination transformait en palais; elle leur fit même trouver une si grande ressemblance entre l'Espagne et ce pays, qu'ils l'appelèrent Nouvelle-Espagne, nom qu'il porte encore aujourd'hui.

De là, l'expédition parvint à l'embouchure d'un fleuve que les naturels appelaient Tabasco, et auquel les Espagnols donnèrent, pour honorer leur digne commandant, le nom de Grijalva : ce fleuve a conservé ce nom; mais la contrée qu'il arrose est encore appelée Tabasco. La fertilité extraordinaire de ce pays, qui, en outre, était très-peuplé, décida Grijalva à y débarquer pour le reconnaître; il descendit donc à terre avec tous ses gens bien armés; mais à peine avait-il posé le pied sur le rivage, qu'une troupe d'Indiens, poussant des cris effroyables, lui défendirent d'aller plus loin. Grijalva ne se laissa pas intimider par ces menaces; il s'avança au-devant des sauvages, et lorsqu'il fut à la portée du trait, il suspendit sa marche, et rangea sa petite armée en bataille; puis il ordonna à Julien et à Melchior, ces deux Américains qui avaient été enlevés par Hernandez, d'aller annoncer aux Indiens que, loin d'être venu pour leur nuire, il désirait faire alliance avec eux.

Si les Indiens avaient été saisis d'étonnement à la vue des rangs serrés, des habits militaires, et des armes des Espagnols, ils furent encore plus surpris des propositions pacifiques que le commandant des ennemis venait de leur adresser. Quelques-uns de leurs chefs s'approchèrent avec confiance, et n'eurent pas à s'en repentir. Grijalva les accueillit avec beaucoup de bienveillance, et chargea son interprète de leur déclarer que lui et ceux qui l'accompagnaient étaient sujets d'un grand roi, maître de toutes les contrées où se lève le soleil; qu'il était envoyé vers eux par ce monarque pour leur enjoindre de se soumettre à sa puissance: il attendit l'effet de cette sommation.

Elle provoqua des murmures d'indignation parmi les In-

diens; ils étaient révoltés de l'audace de ces insolents étrangers. Alors un de leurs chefs, imposant silence à la foule irritée, répondit aux deux envoyés de Grijalva : « qu'ils ne pouvaient comprendre qu'on leur parlât de paix, et qu'en même temps on voulût les asservir; qu'ils trouvaient fort étrange qu'on prétendît les soumettre à un nouveau maître avant de savoir s'ils n'étaient pas satisfaits de celui auquel ils avaient obéi jusqu'alors; que, du reste, puisqu'il s'agissait de la guerre ou de la paix, ce n'était pas à lui de prononcer sur cette question, et qu'il allait faire part à ses supérieurs des propositions qu'il venait d'entendre. »

Il s'éloigna aussitôt, laissant les Espagnols très-étonnés de la sagesse et de la fermeté de cette réponse.

Peu après, il reparut, et dit à Grijalva que ses chefs, informés de ce qui s'était passé à Pontouchan, n'avaient pas peur de la guerre, et qu'au besoin ils le prouveraient aux étrangers; que, du reste, ils préféraient la paix à la guerre, et qu'il avait été chargé par eux d'apporter au chef des hommes blancs une grande quantité de vivres, dont on lui faisait présent, pour constater la sincérité de ces sentiments pacifiques.

A peine avait-il cessé de parler, que le cacique lui-même se présenta : il était sans armes, et n'était accompagné que d'un petit nombre de ses sujets. Après l'échange de saluts entre le prince indien et le commandant espagnol, le cacique tira d'une corbeille que ses gens avaient apportée, de magnifiques armures d'or, garnies de pierres précieuses, et ornées de plumes peintes; puis, offrant ces présents à Grijalva, il lui dit qu'il le priait de les accepter comme un gage de son amour pour la paix; mais que, pour

prévenir une rupture entre eux, il fallait qu'il s'éloignât du pays le plus tôt qu'il lui serait possible.

Le chef espagnol fit à son tour, au cacique, divers présents qu'il reçut en témoignant une vive satisfaction; il s'engagea, en outre, à s'éloigner promptement, et, fidèle à sa promesse, il se hâta de remettre à la voile.

L'expédition continua à s'avancer en longeant la côte, et aborda dans une île qui avait des maisons en pierre et un temple. Au centre de ce temple, ouvert de tous les côtés, on apercevait toutes sortes d'idoles horribles, placées sur un



autel peu élevé: près de l'autel étaient étendus les cada-

vres de six hommes, qui paraissaient avoir été immolés la nuit précédente. Saisis d'horreur à la vue de ces crimes d'une superstition féroce, les Espagnols donnèrent à cette île le nom d'Ile-des-Sacrifices. Ils acquirent bientôt l'affreuse certitude que l'usage barbare de sacrifier des victimes humaines aux idoles régnait chez tous les peuples de ces contrées; car, ayant abordé, bientôt après, dans une île que les naturels appelaient Kulva, ils virent encore un plus grand nombre de cadavres d'hommes qui venaient d'être sacrifiés aux divinités des Indiens. Les soldats espagnols eux-mêmes frémirent à la vue de ces abominables sacrifices. Grijalva ajouta le nom de Juan ou Jean à celui que portait cette île, appelée aujourd'hui Saint-Jean-d'Ulloa.

Les Espagnols trouvèrent partout de l'or en abondance; séduits par les richesses de ces contrées si fertiles, quelques-uns des compagnons de Grijalva voulaient rester sur cette côte pour y former un établissement; mais leur chef, se conformant aux ordres de Velasquez, leur en refusa la permission; il se borna à prendre possession, au nom du roi d'Espagne, de tous les pays où il aborda, et, sans s'arrêter, il continua à longer la côte jusqu'à la province de Panuco, qui, de ce côté, est la dernière de la Nouvelle-Espagne et du Mexique. Là, il se vit dans la nécessité, pour repousser l'attaque furieuse d'une foule d'Indiens, d'en massacrer un grand nombre; la violence de courants contraires l'empêcha de continuer l'exploration de la côte, et il reprit le chemin de Cuba.

En arrivant dans cette île, il essuya d'injustes reproches de la part de Velasquez, qui lui fit un crime d'avoir trop bien exécuté ses ordres, en ne fondant pas une colonie dans

la riche contrée qu'il avait découverte. Le gouverneur de Cuba résolut donc de réparer ce qu'il appelait la faute de son lieutenant, et il équipa, avec la plus grande promptitude, dix navires de quatre-vingts à cent tonneaux.

Mais à qui Velasquez, cet homme si ombrageux, si défiant, donnera-t-il le commandement de cette flotte considérable? Il ne voulait pas courir lui-même les risques d'une expédition difficile et longue; d'ailleurs, il jugeait sa présence nécessaire à Cuba, et il avait fait entrer dans les calculs de son ambition prévoyante toutes les chances, surtout celle d'un désastre qui aurait compromis peut-être son retour dans l'île où il prétendait se maintenir un jour contre l'autorité de don Diègue. La question du choix d'un commandant embarrassait donc beaucoup Velasquez, et il hésita longtemps à se prononcer entre tous les concurrents qui sollicitaient l'honneur et la responsabilité d'une grande entreprise; car il craignait qu'en choisissant un homme brave et intelligent, et qui réunît les conditions du succès, il ne s'en vît enlever la gloire et les avantages, et que le conquérant de vastes contrées ne voulût pas se résigner à un rôle subalterne. Velasquez, enfin, désirait trouver un chef capable qui consentît à rester dans la dépendance du gouverneur de Cuba, et à être l'instrument docile de ses volontés.

Le hasard lui fit rencontrer l'homme qui paraissait appelé, par une destination spéciale et particulière, à l'exécution de l'entreprise préparée par Velasquez.

Fernand Cortez était né, en 1485, à Medellin, ville de l'Estramadure, d'une famille noble; il avait étudié, dans sa première jeunesse, à l'université de Salamanque. Son père

voulait qu'il s'appliquât à la jurisprudence; mais une profession grave ne pouvait lui convenir; l'étude des lois contrariait ses goûts et la vivacité de son caractère: les penchants d'une vocation irrésistible lui firent préférer le parti des armes. Il obtint la permission de passer en Italie et d'y aller servir sous le fameux Gonzalve de Cordoue; mais une maladie dangereuse dont il fut attaqué le jour même de son départ, l'empêcha de faire son apprentissage militaire à l'école de ce capitaine; toutefois elle ne modifia pas ses inclinations et ses projets. Tous les regards étaient alors tournés vers les Indes occidentales; Cortez devait céder à l'entraînement qui jetait tant d'aventuriers dans le nouveau monde, et il résolut d'y aller chercher aussi la fortune et la gloire.

Il arriva a Saint-Domingue dans le courant de l'année 1504. Muni de lettres de recommandation pour don Nicolas Ovando, le gouverneur de l'Espagnole, il y fut bien accueilli. Âgé alors de vingt ans à peine, il avait donné des preuves de son audace et de son énergie pendant son voyage, où il fut exposé à de grands dangers. Ovando, à qui il avait plu tout d'abord, le garda auprès de lui pendant quelque temps, puis lui confia quelques missions importantes, et fut très-satisfait de ses talents et de son zèle. La physionomie de Cortez prévenait en sa faveur; il était bien fait et relevait ses avantages extérieurs par des qualités qui lui conciliaient l'affection de tous ceux qui le connaissaient. Généreux et discret, enjoué dans la conversation, il aimait à rendre service, mais sans faste, sans prétendre se faire un mérite de son obligeance. Simple et modeste dans ses ma-

nières, indulgent pour les autres, il avait horreur de la médisance.



En 1511, Velasquez, qui avait entendu parler du mérite de Cortez, lui proposa les fonctions de secrétaire, et l'emmena avec lui à Cuba. Mais le gouverneur fit des mécon-

tents; Cortez, qui avait encouru la disgrâce de Velasquez, se chargea, l'année suivante, de porter les plaintes de ces mécontents à l'audience royale de Saint-Domingue. Ce complot ayant été découvert, on arrêta Cortez, qui fut condamné à la peine capitale. Cependant des personnes considérables intercédèrent pour lui et demandèrent sa grâce, qui fut accordée par le gouverneur; celui-ci se contenta de l'envoyer prisonnier à Saint-Domingue.

On l'embarqua sur un navire qui mettait à la voile; mais, comme il n'était pas surveillé à bord, il osa, pendant la nuit, sauter dans la mer, avec une planche entre ses bras. Luttant contre les flots, il parvint jusqu'au rivage, où il retomba sous le pouvoir de Velasquez; mais ce malheur fut l'origine de sa haute fortune; car le gouverneur, admirant l'énergie et l'intrépidité de Cortez, lui pardonna, et voulut se l'attacher par les faveurs dont il le combla. Il crut donc avoir trouvé dans ce jeune homme ce qu'il cherchait, c'est-à-dire un dévouement exclusif à ses volontés et à ses intérêts; mais il s'abusait, et tous ceux qui avaient été à même d'observer de près le nouveau commandant, et qui avaient été admis dans la confidence de son ambition, prévoyaient que Velasquez ne tarderait pas à se repentir d'un tel choix.

Un jour que le gouverneur et le capitaine général de la flotte se rendaient ensemble au port pour surveiller et presser les préparatifs de l'expédition, un fou, nommé Francisquillo, s'approcha d'eux et se mit à crier que Velasquez manquait de prévoyance, et qu'il devait équiper une seconde flotte pour courir après Cortez : « Compère, dit le gouverneur, qui appelait ainsi familièrement Cortez dont il avait tenu la fille sur les fonts de baptême, entendez-vous

ce que dit ce méchant Francisquillo? — C'est un fou, dit Cortez, il faut le laisser parler. »

La jalousie et le ressentiment de quelques officiers qui avaient sollicité le commandement donné à Cortez, réussirent à éveiller la défiance de Velasquez contre lui; Cortez voulut en prévenir les effets en hâtant son départ. En peu de jours, il rassemble sous ses ordres environ trois cents hommes, parmi lesquels se trouvait Bernard Diaz de Castillo, qui écrivit l'histoire de cette expédition mémorable. L'étendard qu'il donna à sa troupe portait le signe de la croix avec ces mots pour devise, en latin : « *Vincemus hoc signo. — Nous vaincrons par ce signe.* » C'était l'inscription du Labarum, adoptée par Constantin après la victoire qu'il avait remportée sur Maxence.

Cortez redoutait tellement les effets de la défiance déjà manifestée en diverses occasions par le gouverneur, qu'il résolut de s'embarquer sans avoir eu son audience de congé. Prévenu que la flotte allait mettre à la voile, Velasquez, qui était couché, se leva aussitôt et se rendit au rivage, dès la pointe du jour, avec une suite nombreuse. A peine Cortez l'eut-il aperçu, qu'il descendit dans une chaloupe armée de fauconneaux, d'escopettes et d'arbalètes : il avait eu soin de se faire accompagner par ses amis les plus dévoués. Lorsqu'il se fut approché du rivage, Velasquez lui dit : « Eh quoi! compère, vous partez donc sans dire adieu? quitter ainsi ses amis est chose fort étrange. — Seigneur, lui répondit Cortez, je vous en demande pardon, mais apprenez que les plus grandes entreprises réclament la plus grande diligence; faites-moi savoir seulement ce que vous désirez que je fasse pour votre service; vos ordres seront exécu-

tés. » Velasquez, étonné, garda le silence. Cortez regagna sur-le-champ sa flotte; il partit de Saint-Iago le 18 novembre 1518, et, rasant la côte du nord vers l'est, alla mouiller au port de la Trinité.

Il y avait été devancé par un ordre que Velasquez avait dépêché à l'alcade de cette ville pour qu'il reprît à Cortez ses provisions, c'est-à-dire la lettre qui l'investissait des fonctions du capitaine général de la flotte.

L'alcade s'empressa de faire connaître à Cortez l'ordre qu'il avait reçu ; mais celui-ci assura à l'alcade qu'un changement aussi soudain dans les dispositions du gouverneur devait être attribué à quelque malentendu ou à une erreur, et engagea le premier magistrat de la Trinité à différer l'exécution de l'ordre jusqu'à ce que Velasquez eût répondu au message qui allait lui être adressé par le capitaine général, qui affectait du reste le plus profond respect pour l'autorité du gouverneur de Cuba. L'alcade n'était pas en mesure de forcer Cortez à obéir ; en conséquence il lui accorda le délai qu'il demandait. Cortez écrivit en effet à Velasquez, mais leva aussitôt l'ancre et se dirigea vers la Havane.

Forcé de s'arrêter dans ce port, il mit à profit le peu de jours qu'il y passa pour mettre l'artillerie à terre, faire nettoyer les armes et exercer les canonniers. Comme le canton de la Havane produisait du coton en abondance, il en fit faire une espèce d'arme défensive ou de cuirasse, formée d'un double drap de coton piqué et taillé en forme de casaque, à laquelle on donna le nom d'estampille. On adopta généralement cette armure comme une défense plus sûre que le fer contre la pointe des flèches et des dards américains.

La flotte de Cortez était composée de dix navires et d'un brigantin; il divisa sa petite armée en onze compagnies, dont il donna le commandement à autant de capitaines qui devaient commander en même temps les navires; il les investit d'une égale autorité sur terre et sur mer. Il se mit à la tête de la première compagnie et donna pour mot de ralliement saint Pierre, en déclarant qu'il plaçait toutes ses entreprises sous la protection spéciale de ce saint.

Il mit à la voile, du port de la Havane, le 10 février 1519. Après avoir lutté pendant quelques jours contre des vents très-violents, toute la flotte se réunit dans l'île de Cozumel. Là eut lieu une revue générale. Le nombre des troupes s'élevait à cinq cent huit soldats, sans y comprendre les officiers et cent neuf hommes pour le service des navires. Parmi les soldats, il y en avait treize armés de mousquets, trente-deux d'arbalètes; les autres n'avaient que des épées et des piques. La cavalerie de Cortez, cette cavalerie qui devait jouer un rôle si important dans l'expédition, se composait de seize chevaux; son artillerie consistait en dix petits canons qu'on appelle pièces de campagne et quatre fauconneaux ou coulevrines, espèce de canon très-long et très-mince dont l'usage a été généralement abandonné.

Cependant lorsque Velasquez fut informé que Cortez avait pu sortir de la Trinité malgré les ordres expédiés par le gouverneur, il accusa de trahison l'officier qui ne les avait pas exécutés et prit des mesures pour que Cortez fût arrêté à la Havane et envoyé enchaîné à Saint-Iago. Mais le capitaine général de la flotte, prévenu du danger dont il était menacé, trouva le moyen de tromper la fureur de Velasquez et de se mettre à l'abri de ses violences. Il fit part

à ses compagnons, sur l'attachement desquels il pouvait compter, du projet formé par Velasquez; il leur annonça le sort qui lui était réservé par l'injustice de ce gouverneur et leur demanda leur avis sur la manière dont il devait se conduire. Tous lui répondirent d'une voix unanime qu'il ne devait pas s'inquiéter des dispositions malveillantes de Velasquez contre lui et l'engagèrent à garder le commandement qui lui avait été donné; ils le conjurèrent enfin de ne pas les priver d'un chef qui méritait toute leur confiance; tous jurèrent qu'ils étaient prêts à le suivre partout où il voudrait les conduire, à braver tous les dangers, toutes les fatigues, la mort même.

Ce fut après s'être assuré ainsi de l'affection et du dévouement de ses soldats, que Cortez donna le signal du départ et mit à la voile pour aller conquérir un empire beaucoup plus vaste que tous les pays réunis alors sous la domination du roi d'Espagne.

Il était déterminé à suivre la route qui avait conduit Grijalva à d'importantes découvertes; aussi le voyons-nous d'abord s'arrêter dans l'île de Cozumel; son arrivée fut un bonheur pour un Espagnol dont il brisa les fers et qui, jeté sur cette côte par un naufrage, avait été esclave des sauvages. Cet homme, nommé Aquilar, avait déjà passé huit ans dans l'esclavage, et ses compatriotes eurent beaucoup de peine à le reconnaître, car il avait pris les mœurs et les habitudes, la langue et jusqu'à la figure des Indiens; le sceau de l'origine européenne était complétement effacé chez ce malheureux qui semblait avoir presque oublié sa patrie. Il était nu comme les sauvages dont il avait la couleur basanée; suivant la mode du pays, ses cheveux étaient tressés

autour de sa tête; portant une rame sur l'épaule, il tenait à la main un arc; un bouclier et des flèches étaient attachés



sur son dos. Il ne possédait pour tout bien qu'une bourse tricotée dans laquelle il mettait ses vivres, et qu'un vieux livre de prières qu'il lisait avec une pieuse assiduité; quand il parlait, son langage était presque inintelligible; à peine se rappelait-il l'espagnol, sa langue maternelle, qui dans sa bouche était devenu un jargon barbare formé en grande partie de mots indiens.

Il raconta à Cortez que lorsque lui et ses compagnons avaient fait naufrage sur cette côte, ils étaient d'abord dix-neuf; la faim et les fatigues en firent périr sept; les autres furent pris par un cacique du pays, homme féroce qui en sacrifia sur-le-champ cinq à ses idoles, puis les mangea. Quant à ceux qu'épargna d'abord l'horrible appétit de cet anthropophage, il leur réserva un supplice plus cruel que la mort; il les enferma dans une cage pour les engraisser: mais étant parvenus à s'échapper, ils promenèrent longtemps leur vie misérable à travers les forêts; ils se nourrissaient d'herbages et de racines, et ils étaient sur le point de succomber lorsque, ayant été découverts par quelques Indiens, ils furent présentés à un cacique qui les accueillit avec bonté; ils trouvèrent chez lui tous les soins d'une hospitalité généreuse. Ce cacique était ennemi de celui qui les avait traités si cruellement. Toutefois, ils furent condamnés à un travail très-pénible et qui excédait leurs forces; deux d'entre eux purent seuls résister à l'excès de la fatigue et survécurent à leurs compagnons d'infortune: c'étaient Aquilar et Guerrero; mais leur sort s'adoucit, et ayant rendu des services signalés au cacique, leur maître, dans une guerre qu'il soutint contre d'autres chefs, il se montra très-reconnaissant envers eux; ils devinrent ses amis, ses confidents. Grâce à cette situation nouvelle, Guerrero épousa une Indienne qui appartenait à une des plus puissantes familles du pays, et, peu de temps après son mariage, il obtint un commandement très-important. Peu à peu il conçut un goût si vif pour la vie et les mœurs des Américains, que lors de l'arrivée des Espagnols, il ne voulut pas reprendre sa place parmi eux: il refusa même de les voir; mais ce re-

fus pouvait être attribué à la honte qu'il aurait éprouvée, en se présentant à ses compatriotes avec tous les signes distinctifs des sauvages; car, suivant le rapport d'Aquilar, il avait le nez percé à la manière des Indiens, et son corps était peint de diverses couleurs.

Cortez pressa dans ses bras le pauvre Aquilar et lui donna son manteau pour couvrir la nudité de cet Espagnol heureux de se retrouver au milieu de ses frères; le capitaine général espérait avec raison qu'Aquilar lui serait très-utile dans ses négociations avec les Indiens, dont il parlait la langue avec facilité.

Quittant Cozumel, Cortez s'avança vers la province de Tabasco; il voulait aborder à l'endroit où le fleuve de Grijalva se jette dans la mer; comme son prédécesseur, dont le fleuve porte le nom, n'avait eu qu'à se louer des dispositions des habitants pour les Espagnols, le capitaine général espérait qu'ils lui feraient le même accueil; mais il s'abusait, et lorsque le vaisseau amiral fut aperçu par les naturels, ils accoururent en manifestant l'intention de s'opposer au débarquement. Cortez s'empressa de dépêcher vers eux Aquilar, pour les engager à renoncer à leurs desseins hostiles; mais ils refusèrent d'entendre l'envoyé, ils l'empêchèrent même de parler; de sorte qu'il fut forcé de revenir à bord sans avoir pu communiquer avec les sauvages.

Cortez ne voulait pas commencer de ce côté ses conquêtes; il était impatient au contraire d'arriver le plus promptement qu'il lui serait possible aux côtes les plus rapprochées du vaste empire du Mexique; la résistance des sauvages était donc pour lui un fâcheux contre-temps. Placé

dans l'alternative de faiblir devant les menaces des sauvages et d'enhardir ainsi leur insolence, ou de commencer dans ce pays éloigné du but de ses efforts une guerre qui devait lui occasionner, quelque heureuse qu'elle pût être, une perte de temps et d'hommes, il se décida enfin à prendre le parti violent d'une attaque qu'il jugea nécessaire.

Dès le point du jour, tous les préparatifs pour le combat étaient terminés. Disposant son escadre en demi-cercle, il commença à remonter le fleuve; toutefois, avant d'engager l'action, il voulut faire une nouvelle tentative pour amener les Indiens à un accommodement, et chargea Aquilar d'aller leur annoncer qu'il dépendait d'eux d'être traités en amis ou en ennemis. Mais les Indiens, loin de l'écouter, donnèrent, en poussant des hurlements effroyables, le signal d'une attaque générale : ils firent avancer leurs canots contre la flotte espagnole.

Ils commencèrent par lancer des flèches et des pierres qui incommodèrent beaucoup les Espagnols, assaillis par cette grêle de projectiles. Jusque-là, ils s'étaient tenus immobiles, et n'avaient répondu que par le dédain aux menaçantes bravades de leurs ennemis; mais alors Cortez dut songer à la défense, et il fit lâcher une bordée de son artillerie; elle suffit pour terminer le combat. Épouvantés par le fracas de ce tonnerre qui grondait contre eux, et surtout par les terribles effets de sa puissance, ils se précipitèrent dans les flots pour se sauver à la nage. En un clin d'œil, tous les canots furent abandonnés. La flotte espagnole s'approcha du rivage, et Cortez débarqua sans difficulté avec ses troupes.

Cependant tout n'était pas fini. Les sauvages qui avaient

abandonné leurs canots et fui dans les bois, étaient allés grossir un rassemblement considérable de naturels, qui se disposaient à attaquer aussi les Espagnols; ils surprirent Cortez au moment où il rangeait sa petite armée en bataille, et firent pleuvoir sur elle les flèches et les pierres; mais le général espagnol continua à former ses lignes avec un sang-froid extraordinaire, puis il marcha au-devant de l'ennemi, et, pour arriver jusqu'au lieu où se trouvaient les masses compactes des Indiens, il lui fallut traverser des marais profonds et des bois épais. Quand les sauvages virent s'avancer les soldats espagnols en ordre, et serrés les uns contre les autres, ils n'osèrent les attendre, et se dérobèrent, par une prompte fuite, aux coups d'un ennemi dont la contenance guerrière et les armes étincelantes étaient pour eux un spectacle tout à la fois nouveau et terrible.

Le courage que montra Cortez dans ce combat annonçait à ses soldats ce qu'ils devaient attendre d'un tel général. Au commencement de l'action, il avait laissé un de ses souliers dans la fange d'un marais qu'il avait été forcé de traverser; ce ne fut que lorsqu'il eut remporté la victoire et mis les Indiens dans une complète déroute, qu'il s'aperçut de cette perte.

L'ennemi avait couru chercher un refuge dans Tabasco, ville dont un rang de pieux fixés dans la terre comme les palissades des villes de guerre de l'Europe, formait la fortification. Un seul chemin conduisait à la ville; encore était-il fort étroit et tortueux, ce qui le rendait très-dangereux pour des troupes qui s'y seraient imprudemment engagées. Tout autre que Cortez aurait hésité devant une telle difficulté; il marcha droit vers la ville, dont il espérait s'emparer sans

coup férir; mais les habitants étaient déterminés à se défendre. Ils avaient barricadé avec des pieux l'entrée de leur ville et les rues; de sorte que Cortez se vit forcé de livrer un second combat, dont l'issue ne fut pas douteuse. Les Indiens furent chassés de toutes leurs positions, et obligés de laisser entrer les Espagnols; mais leur acharnement était toujours le même : ils se rallièrent sur la place principale de la ville, et là, la lutte fut très-vive. Enfin les Indiens cédèrent, et allèrent chercher des refuges dans les forêts; les Espagnols restèrent maîtres de Tabasco.

Cortez donna ordre à ses soldats de ne pas poursuivre les fuyards. Le butin que cette victoire procura aux Espagnols surpassa leurs espérances; si les Indiens avaient emporté avec eux, au fond des bois, ce qu'ils avaient de plus précieux, ils avaient laissé du moins dans la ville quelques provisions de vivres dont les Espagnols, exténués de faim et de fatigue, avaient grand besoin.

Non moins prudent que brave, Cortez prit toutes les précautions nécessaires pour assurer le salut de sa troupe, et surtout pour la garantir d'une surprise. Aux approches de la nuit, il plaça tous ses compagnons dans trois temples qui étaient situés dans les lieux les plus élevés de Tabasco; il posa des sentinelles, qu'il échelonna, afin qu'en cas d'alerte les soldats eussent le temps de se mettre sur la défensive. Infatigable dans sa vigilance, il ne prit pas un instant de repos; quand la plupart de ses soldats étaient livrés au sommeil, et réparaient leurs forces épuisées par des combats et des marches très-pénibles, il faisait la ronde pour s'assurer si les sentinelles qu'il avait posées faisaient leur devoir. Au lever de l'aurore, il chargea quelques-uns de

ses officiers de fouiller les bois environnants; mais ils n'y trouvèrent pas un seul Indien. Ce silence fit pressentir à Cortez quelques dangers; aussi, ayant ordonné qu'une reconnaissance fût poussée plus loin, on lui annonça qu'une armée de sauvages, dont le nombre pouvait s'élever à quarante mille, faisait des préparatifs pour livrer une nouvelle bataille aux vainqueurs de la veille. Un tel avis, dans la position où se trouvait Cortez, eût pu causer de l'inquiétude au chef le plus audacieux, se voyant en face d'une telle multitude d'hommes, animés par le double fanatisme de la religion et de la liberté, et pouvant réparer si facilement leurs pertes, tandis que la mort d'un seul soldat espagnol ne pouvait être compensée par celle d'un millier de leurs ennemis. Le capitaine général n'ignorait pas à quels périls il était exposé; mais il se garda bien de mettre ses soldats dans la confidence d'une situation aussi critique; leur imposant par une ferme contenance, il leur inspira une confiance et une sécurité qu'il était loin d'avoir; et lorsque sa petite armée vit son général toujours calme et serein, elle ne douta pas un seul instant de la victoire.

Le premier soin de Cortez fut de choisir une position favorable à la faiblesse numérique de sa troupe; il la rangea en bataille au pied d'une colline, dont l'élévation devait empêcher l'ennemi de l'attaquer par derrière; en plaçant son artillerie sur cette colline, il pouvait plus facilement foudroyer les Indiens, et porter le ravage dans leurs rangs pressés. Il se mit lui-même à la tête de sa cavalerie, avec laquelle il occupa un bois voisin, d'où il se proposait de déboucher et tomber sur l'ennemi à l'improviste. Quand il eut fait ces dispositions, il attendit les Indiens, qui ne tardèrent pas à paraître.

Le plus grand nombre d'entre eux était armé de flèches et d'arcs, dont la corde était faite de boyaux ou de poil de cerf cordelés; la pointe des flèches était formée d'os tranchants ou de fortes arêtes de poisson. Ils se servaient aussi d'un javelot, qu'ils lançaient de loin, ou avec lequel ils combattaient de près en s'en servant comme d'une épée; mais la plus meurtrière de leurs armes, était un sabre fait d'un morceau de bois très-dur; des pierres aiguës, qu'on y enchâssait, en formaient le tranchant; ce sabre était si pesant, qu'il fallait faire usage des deux mains pour s'en servir. Plusieurs de ces sauvages portaient aussi des massues, d'autres des frondes, avec lesquelles ils lançaient très-loin et fort adroitement d'assez grosses pierres. Les chefs seuls avaient des armes défensives : c'étaient une cuirasse de coton piqué et un bouclier en bois, ou fait d'écailles de tortue. Quant à leurs soldats, ils étaient entièrement nus; mais ils croyaient se donner un air terrible, en peignant leur figure et leur corps de couleurs diverses. Pour paraître plus hauts de stature, ils mettaient sur leurs têtes de grandes plumes qui, liées ensemble, formaient un large panache.

Quant à leur musique militaire, elle n'était pas moins bizarre que leur accoutrement. Elle se composait d'une flûte de roseau, et d'un tambour fait d'un tronc d'arbre creusé. Quoiqu'ils ignorassent entièrement l'art de se ranger en lignes serrées pour combattre, ils observaient cependant un certain ordre; leur armée était divisée en petites troupes, qui avaient chacune leur chef particulier. Leur stratégie présentait cet unique rapport avec la tactique européenne; ils ne faisaient que très-rarement marcher à la fois toutes leurs forces contre l'ennemi, mais en tenaient en

réserve une partie qui était leur ressource, ou, suivant le langage militaire, leur corps de réserve.

Ils faisaient toujours précéder de grands cris leur première attaque, qui était très-vive; mais lorsqu'elle était soutenue par l'ennemi, et que le désordre se mettait parmi les premiers assaillants, il en résultait immédiatement une grande confusion, un pèle-mêle général, suivi bientôt de la déroute et de la fuite de toute l'armée.

Tel était l'ennemi dont les épais et nombreux bataillons s'avançaient pour combattre, ou plutôt pour écraser la petite armée de Cortez; mais, inébranlable dans la position qu'elle occupait, elle attendait l'attaque. A peine les Indiens furent-ils arrivés à la portée du trait, qu'ils engagèrent le combat en poussant des cris effroyables et en lançant une grande quantité de flèches dont l'air était obscurci. Alors les Espagnols, qui avaient gardé jusque-là un profond silence, répondirent à l'ennemi par une décharge générale de leurs canons et de leurs mousquets, dont le feu ouvrit de larges brèches dans les bataillons indiens; mais ces tonnerres qui jetaient la mort dans leurs rangs, n'effrayèrent pas les sauvages, qui se hâtèrent de combler les vides que l'artillerie et la mousqueterie faisaient parmi eux. On les vit ramasser du sable et le jeter en l'air, afin que ce nuage de poussière cachât à l'ennemi les pertes qu'ils avaient faites.

Quelque vigoureuse que fût la défense des Espagnols, l'acharnement, et surtout la supériorité numérique de l'ennemi, devaient triompher de leur courage; déjà ils avaient eu beaucoup de peine à reformer leurs rangs rompus par l'impétuosité des Indiens, et leurs forces étaient épuisées.

quand soudain Cortez s'élance du bois à la tête de sa cavalerie, et se précipite au milieu des Indiens, qui n'avaient jamais vu un homme à cheval. La vue des cavaliers, dont chacun leur paraissait former un seul et même animal, leur causa une telle surprise, qu'ils laissaient tomber leurs armes. Les Espagnols profitèrent du ralentissement de l'attaque pour rétablir l'ordre dans leur ligne de bataille et dans leurs mouvements; ils firent un feu plus vif avec leurs canons et leurs mousquets, et prirent à leur tour l'offensive avec tant d'énergie, que les Indiens furent enfin mis en pleine déroute, et prirent la fuite dans toutes les directions.

Cortez ordonna à ses soldats d'épargner les fuyards; il lui suffisait d'avoir prouvé pour la seconde fois, aux Indiens, la supériorité des armes espagnoles; il se contenta de faire un certain nombre de prisonniers : ils étaient pour lui les futurs médiateurs de la paix qu'il se proposait de conclure avec la nation qu'il avait vaincue. On compta sur le champ de bataille les cadavres de huit cents Indiens. Les Espagnols n'avaient perdu que deux hommes; mais le nombre de leurs blessés s'élevait à soixante-dix. Quant au nombre des blessés indiens, on ne put le connaître, parce que ceux qui n'avaient pas reçu de blessures trop graves avaient été entraînés dans la déroute générale.

Le lendemain de la bataille, quelques-uns des prisonniers furent amenés devant Cortez; ils étaient pâles, tremblants; car ils s'imaginaient qu'on allait les faire mourir. Mais quel fut leur étonnement, lorsque après les avoir reçus avec beaucoup de bienveillance, le général espagnol leur fit annoncer par Aquilar qu'ils étaient libres! Mais leur joie

éclata en bruyants transports en recevant quelques bagatelles d'Europe, qui leur furent données par Cortez. Ils n'eurent rien de plus pressé que d'aller faire connaître la générosité des Espagnols à leurs compatriotes; elle suffit pour faire succéder chez eux aux transports de fureur, aux projets de vengeance, les dispositions les plus pacifiques.

Tout ce peuple, qui avait juré une guerre à mort aux hommes blancs, devint leur ami; bientôt on vit arriver au camp des Espagnols des Indiens qui leur apportaient des vivres; Cortez les récompensa avec magnificence. Le cacique lui-même lui envoya des ambassadeurs avec des présents; ils étaient chargés de lui demander la paix, qu'il lui accorda avec empressement. Il se présenta bientôt après, et reçut des présents qui parurent lui être très-agréables; mais voulant donner à Cortez un témoignage éclatant de sa reconnaissance, il lui offrit vingt jeunes filles habiles à faire le pain de blé de l'Inde.

Parmi ces filles, il y en avait une qui se faisait distinguer par sa beauté; fille d'un cacique indien, elle avait été enlevée encore jeune à son père, puis vendue au cacique de Tabasco; elle fut baptisée sous le nom de Marine. Comme elle avait une rare intelligence, elle apprit en peu de temps la langue espagnole, et le général l'employa très-souvent avec succès dans ses négociations avec les Mexicains. Quelques historiens assurent que, voulant reconnaître les services qu'elle lui avait rendus, Cortez l'épousa, et qu'un fils, appelé Martin Cortez, fut le fruit de cette union.

Au moment où le cacique et les principaux Indiens étaient réunis sous la tente du général, les chevaux espagnols hennirent : aussitôt les Indiens, saisis d'effroi, de-

mandèrent en tremblant pourquoi ces êtres si puissants poussaient ces cris terribles. On leur répondit qu'ils témoignaient ainsi leur colère, parce que le cacique et son peuple n'avaient pas été assez sévèrement punis de leur audacieuse résistance aux chrétiens. Dès qu'ils eurent entendu cette réponse, ils avisèrent aux moyens d'apaiser le courroux de ces formidables quadrupèdes; puis ils allèrent chercher des couvertures sur lesquelles ils pussent étendre leurs membres fatigués, et des volailles et des fruits de toute espèce pour leur nourriture. Ensuite, ils se mirent à ge-



noux devant les chevaux et leur demandèrent pardon, en

jurant que désormais ils seraient les sujets fidèles et dévoués des chrétiens.

Cependant Cortez, désirant s'avancer vers les côtes occidentales du pays, ordonna les préparatifs du départ. Les brillants succès qu'il venait d'obtenir lui faisaient espérer qu'il ne serait pas moins heureux dans ses autres entreprises. Ses soldats étaient animés du plus vif enthousiasme. Quand les préparatifs furent terminés, l'escadre mit à la voile, et se dirigea vers l'ouest.

Dans cette seconde course, Cortez visita tous les lieux où Grijalva l'avait précédé; il aborda à l'île de Saint-Jean-d'Ulloa, et fit mouiller sa flotte entre l'île et la terre ferme. A peine avait-on jeté l'ancre, que deux pirogues (c'était le nom que les Indiens donnaient à de grandes barques faites d'un seul tronc d'arbre) s'approchèrent des vaisseaux espagnols. Les naturels qui s'y trouvaient, et qui paraissaient être des personnages de distinction parmi les Indiens, ne témoignaient aucune inquiétude; l'accueil que leur fit Cortez à bord de son vaisseau augmenta leur confiance. Comme ils étaient chargés de lui faire des propositions, il prescrivit à Aquilar de les entendre et de les lui traduire; mais Aquilar ne put comprendre un mot de la langue qu'ils parlaient : c'était la langue mexicaine, et l'interprète ordinaire de Cortez ne connaissait que la langue de Yucatan, qui différait entièrement de la première.

La position de Cortez, en présence des envoyés mexicains, commençait à devenir fort embarrassante, quand tout à coup il s'aperçut que Marine, la belle esclave dont nous avons parlé plus haut, s'entretenait avec plusieurs de ces Indiens; il sut bientôt que cette fille, née dans une des provinces du

Mexique, et qui en avait été enlevée pour être conduite à Yucatan, parlait avec une égale facilité la langue de ces deux pays; ce fut par son intermédiaire que l'on ouvrit les négociations. Parlant aux Mexicains dans leur langue, elle traduisait sur-le-champ leurs paroles en langue d'Yucatan à Aquilar, qui les rendait ensuite en espagnol à Cortez.

Ce fut ainsi que le capitaine général sut que Pilpator, gouverneur de la province, et Teutile, général du grand empereur Montézuma, avaient député vers lui ces Indiens pour lui demander quel était le but de son voyage, et de lui offrir tout ce dont il aurait besoin pour le continuer.

Cortez leur répondit, de la manière la plus affable, qu'il n'avait été conduit dans leur contrée que par le désir de faire alliance avec leur nation, et de lui communiquer des nouvelles qui devaient être d'un grand intérêt pour elle. Après avoir fait transmettre cette réponse aux ambassadeurs, il les congédia enchantés de sa munificence, puis il fit immédiatement débarquer ses soldats, ses chevaux et son artillerie; les Espagnols furent aidés dans cette opération par les naturels, qui rivalisèrent d'empressement et de zèle auprès d'eux, et leur construisaient des cabanes de feuillage. Les malheureux! ils ne pouvaient prévoir ce que devait bientôt leur coûter cette hospitalité si généreuse!

Le lendemain on vit arriver Pilpator et Teutile, suivis d'une troupe nombreuse de Mexicains armés; tout dans leur train annonçait la puissance du monarque qu'ils représentaient. Cortez jugea qu'il devait, dans son intérêt, déployer le plus grand faste pour imposer aux Mexicains, et leur donner une haute idée du pouvoir du souverain dont il était l'ambassadeur; il fit ranger ses soldats autour de lui

avec tout l'appareil militaire qui pouvait frapper l'imagination des députés mexicains, et les reçut avec une dignité qui commandait le respect.

Les envoyés de Montézuma ayant demandé à Cortez quelles étaient ses intentions, de quelle contrée il venait, et de quel monarque il tenait sa mission, il leur répondit en peu de mots : « Qu'il venait au nom de Charles d'Autriche, grand et puissant empereur d'Orient; qu'il avait été chargé par ce monarque de diverses propositions pour l'empereur Montézuma; mais que la nature de ces propositions l'obligeait de lui demander la faveur d'un entretien particulier avec lui; qu'il désirait donc être conduit auprès de l'empereur. »

Le monarque auquel Cortez donnait le titre pompeux d'empereur d'Orient était Charles-Quint, petit-fils de Ferdinand le Catholique. Ce dernier, qui n'avait pas de fils, mais une fille nommée Jeanne, accorda sa main à un prince autrichien qui s'appelait Philippe. De cette union naquit un fils à qui on donna le nom de Charles, et qui se trouva, à la mort de Ferdinand, son aïeul, le plus proche héritier de sa couronne. Proclamé roi d'Espagne, il joignit à cette couronne la souveraineté des Pays-Bas, puis fut élu empereur d'Allemagne. Il est appelé ordinairement Charles-Quint, parce qu'avant lui quatre autres Charles avaient régné en Allemagne.

Les envoyés mexicains étaient loin de s'attendre à une pareille réponse; elle leur causa une vive et pénible surprise, car ils n'ignoraient pas combien la visite dont le général espagnol avait exprimé le désir d'une manière si positive, serait désagréable à l'empereur Montézuma. En effet, ce monarque était tourmenté par les plus tristes pressenti-

ments depuis la première apparition des Espagnols sur les côtes du Mexique. Ce qui augmentait ses terreurs, c'était une vieille tradition qui annonçait qu'une nation puissante viendrait tôt ou tard, de l'Orient, se précipiter sur le Mexique et le conquérir. Cette prophétie ancienne, et qui s'était transmise de génération en génération, explique l'effroi des Mexicains en général et de Montézuma en particulier, ainsi que l'embarras où mit les deux envoyés la réponse de Cortez, demandant impérieusement à être conduit dans la capitale de l'empire.

Toutefois ils conçurent l'espoir de déterminer, par de magnifiques présents, le général espagnol à renoncer à son projet; Cortez les reçut en leur témoignant sa vive gratitude, dont l'expression les abusa un moment; ils crurent pouvoir déclarer au général qu'il était impossible de satisfaire à sa demande. Mais alors Cortez changeant de ton et de langage, répondit aux envoyés, stupéfaits, qu'il était dans la nécessité de persister dans sa demande, et qu'il irait à Mexico avec ou sans l'acquiescement des envoyés de Montézuma, parce qu'il devait exécuter les ordres qu'il avait reçus, avant de retourner vers le grand et puissant monarque dont il était l'ambassadeur.

Cet ultimatum menaçant ne permettait plus aux deux Mexicains d'insister; ils prièrent seulement Cortez de leur donner le temps de faire connaître les intentions du général espagnol à l'empereur Montézuma; Cortez accéda à leur prière.

Pendant l'entretien de Cortez et des deux envoyés mexicains, on remarqua des peintres venus à leur suite pour dessiner sur des toiles blanches de coton les choses les plus

singulières qui fixeraient leur attention chez les Européens. Ayant appris que ces tableaux devaient être envoyés à Montézuma, Cortez voulut que leurs pinceaux pussent s'exercer sur des sujets plus intéressants, et dont la peinture devait produire plus d'effet sur l'esprit et sur l'imagination des Mexicains. Dans cette intention, il fit ranger sa troupe en ordre de bataille et offrit aux Indiens le tableau d'un combat européen. Ils en furent tellement effrayés, que les uns s'enfuirent et que les autres se jetèrent à terre; les Espagnols eurent beaucoup de peine à leur faire comprendre que ce combat n'avait rien de sérieux, et qu'on avait seulement voulu les amuser.

Les peintres ne purent se remettre entièrement du trouble que leur causa ce divertissement militaire; ils ne peignirent que d'une main tremblante les scènes dont ils venaient d'être témoins; quand leur tableau fut terminé, on le fit porter à Mexico, capitale de l'empire; on y joignit quelques bagatelles d'Europe et le récit détaillé de tout ce qui avait eu lieu durant le séjour des députés mexicains au camp espagnol; toutes ces choses étaient destinées à l'empereur. Parmi les sages règlements que les Espagnols trouvèrent établis dans ce pays, il y en avait un qui plaçait sur toutes les grandes voies de communication, depuis les provinces les plus éloignées jusqu'à la capitale, des coureurs exercés, employés exclusivement au service de l'empereur; ils se tenaient, en tout temps, à des distances calculées avec justesse pour faire parvenir promptement au monarque la nouvelle de chaque événement arrivé dans son immense empire.

Quarante-cinq lieues environ séparaient les Espagnols de la capitale. Quelques jours après le départ des deux envoyés,

les coureurs impériaux transmirent à Cortez la réponse de Montézuma; elle exprimait un refus formel, absolu, mais elle était accompagnée de présents dont la richesse répondait à la puissance du monarque qui les offrait au général espagnol; la générosité de Montézuma était un calcul de sa part; il voulait que dans son refus Cortez ne vît pas une offense. Pilpator et Teutile commencèrent donc par faire déposer aux pieds du général espagnol ces présents qui étaient portés par cent Indiens, et qui furent étendus sur des nattes.

Ici, l'on voyait des étoffes de coton dont la finesse et l'éclat égalaient ceux des étoffes de soie; là, des imitations



d'animaux, d'arbres et d'autres objets, faites avec des plumes de diverses couleurs; il y avait tant d'art dans ces ouvrages qu'on les prenait pour des tableaux. Plus loin brillaient des

bracelets, des colliers et d'autres bijoux précieux en or, qui annonçaient chez les ouvriers mexicains une grande habileté jointe à beaucoup de goût. Mais les Espagnols ne se lassaient pas d'admirer deux globes d'une grande dimension; l'un de ces globes, en or massif, représentait le soleil: l'autre, en argent, représentait la lune. Il y avait aussi, parmi ces présents, plusieurs caisses remplies de pierres précieuses, de perles et d'or en grains.

Cortez accepta ces présents et parut très-flatté des avances amicales que lui faisait l'empereur; alors ses deux ambassadeurs, enhardis par le langage bienveillant et l'air affable du général espagnol, crurent avoir trouvé une occasion favorable pour lui signifier, au nom de leur souverain, qu'il était impossible de laisser entrer des troupes étrangères dans la capitale, et de souffrir qu'ils prolongeassent leur séjour dans l'empire du Mexique; que l'empereur invitait le général espagnol et ses soldats à se rembarquer le plus tôt possible.

En entendant cette réponse, qu'il eut l'air de considérer comme une offense, Cortez déclara de nouveau qu'il ne pouvait se soumettre à la rigueur d'un pareil refus, et que son honneur et celui de son souverain lui défendaient de retourner dans son pays avant d'avoir eu avec l'empereur Montézume l'entrevue qu'il réclamait.

Qu'on juge de la surprise de ces Mexicains, de ces hommes habitués à courber leurs fronts sous la volonté toute-puissante de leur maître, en entendant le langage de l'audacieux qui osait non-seulement discuter, mais braver un refus du grand empereur! Aux yeux de ces esclaves, la réponse de Cortez était un attentat horrible, un abominable sacrilége: aussi

restèrent-ils pendant quelques instants immobiles et muets. Lorsque enfin ils furent remis de leur trouble, ils prièrent le général espagnol de leur accorder un nouveau délai, afin de prévenir l'empereur de l'obstination du chef des étrangers; Cortez souscrivit à la demande des députés, mais il exigea une prompte réponse.

Quoiqu'il affectât beaucoup de calme et d'assurance, il n'en était pas moins inquiet, et ses doutes sur l'issue de cette longue négociation livraient son âme à une vive et profonde anxiété; car il ne pouvait plus se dissimuler la témérité de son entreprise, et s'abuser sur la puissance de l'État qu'il se proposait d'attaquer avec une petite troupe d'aventuriers qui devaient succomber tous, tôt ou tard, dans une lutte aussi inégale. Ces considérations ne l'arrêtèrent pas; il persista dans son dessein, bien résolu à braver, à subir les conséquences de son audace; car, d'un autre côté, pouvait-il retourner à Cuba, où l'attendait la vengeance de Velasquez, irrité de sa désobéissance aux ordres du gouverneur? Placé entre les risques d'une entreprise dont le succès devait justifier la hardiesse, et dans laquelle il succomberait du moins avec gloire, et la perspective d'une mort ignominieuse par la main du bourreau, il préféra le parti qui convenait le mieux à son caractère entreprenant, à son âme ambitieuse. Il résolut d'aller à Mexico et de s'y frayer un chemin avec son épée.

Mais tous ses compagnons n'étaient pas aussi déterminés que lui. Il y en avait parmi eux quelques-uns qui étaient restés attachés à Velasquez; ils s'efforcèrent de faire partager leurs inquiétudes aux autres soldats, et de les exciter à demander au général qu'il les reconduisît à Cuba. Ces menées furent

impuissantes ; elles échouèrent contre l'enthousiasme qui animait la plupart des Espagnols : ils espéraient trouver d'immenses richesses au Mexique, et d'ailleurs ils attendaient de Mexico une réponse favorable.

Cependant ils furent encore trompés dans leur attente : Montézume, bien qu'effrayé de l'obstination de Cortez, n'en persistait pas moins à lui refuser l'entrée de Mexico, et à vouloir éloigner les étrangers de ses États ; ce fut Teutile qui apporta ce terrible message au général espagnol. Cette fois, Cortez se montra moins orgueilleux ; il voulait essayer de la modération auprès du monarque mexicain, et répondit avec une mesure calculée : « Que la religion des chrétiens mettait au nombre de leurs premiers devoirs l'instruction religieuse de leur prochain, et son initiation à des vérités qui assurent son bonheur éternel ; qu'il avait été envoyé par le grand empereur d'Orient, son souverain, au Mexique, pour arracher le maître de ce grand empire et son peuple aux erreurs et aux mensonges de la superstition et de l'idolâtrie ; que, pour parvenir à un aussi heureux résultat, il avait besoin de s'entretenir avec l'empereur, et qu'en conséquence, il était obligé de solliciter de nouveau, instamment, cette entrevue indispensable. »

Mais Teutile, indigné, fut sur le point d'interrompre l'interprète qui lui rendait le discours de Cortez ; à peine pouvait-il maîtriser son impatience et son courroux. Il se leva, et avec l'accent de la colère, il répondit que, puisque les représentations amicales étaient sans effet, il allait être forcé d'employer des moyens plus efficaces pour assurer l'exécution des ordres de son souverain. Dès qu'il eut prononcé ces mots, il se retira précipitamment avec toute sa

suite et tous les Mexicains qui se trouvaient dans le camp des Espagnols.

Le départ de Teutile et la fuite de tous les habitants, qui jusqu'alors avaient abondamment pourvu de vivres le camp des Espagnols, plongèrent Cortez et ses compagnons dans une consternation profonde; ils comprenaient quelles graves conséquences devait avoir pour eux cet éloignement simultané, et ils se voyaient déjà en proie à la famine. Bientôt, le découragement devint général, et les mécontents le mirent à profit pour essayer de faire retourner Cortez à Cuba, en l'accusant, auprès des soldats, de les mener à leur perte, et de vouloir les sacrifier à son ambition téméraire.

Le général, aussi prudent, aussi rusé que brave, voulut connaître les dispositions du plus grand nombre de ses soldats; ses confidents, qu'il chargea du soin de les interroger, dissipèrent les craintes que lui avaient fait d'abord concevoir les intrigues et les suggestions perfides des partisans secrets de Velasquez. Comptant désormais sur le dévouement de presque tous ses compagnons, il réunit les promoteurs d'insurrection, et se présenta devant eux sans témoigner le moindre mécontentement à la vue de ses ennemis, que la sérénité de son visage rassura complétement. Alors, il les consulta sur le parti que les circonstances prescrivaient de prendre, et les invita à lui faire connaître leur opinion. Ceux-ci se crurent autorisés à dire à Cortez ce qu'ils pensaient, et tous furent d'avis qu'il fallait se rembarquer immédiatement.

Cortez les avait écoutés avec beaucoup de calme; il leur répondit aussi tranquillement qu'il ne partageait pas leur

opinion sur les périls dont ils s'effrayaient si fort, et que leur terreur exagérait beaucoup; que toutefois il ne prétendait nullement les contraindre à l'accompagner, ni s'opposer à leur désir.

Aussitôt, par son ordre, on annonce dans le camp le prochain rembarquement des troupes; on invite les soldats à s'y préparer. A cette nouvelle, les Espagnols, qui, depuis qu'ils avaient posé le pied sur cette terre, repaissaient leur avidité des plus brillantes espérances, furent saisis d'un douloureux étonnement; ils étaient donc obligés de renoncer à ces rêves de trésors, à cet avenir de conquêtes et de gloire que Cortez avait promis à leur ambition! Ils allaient donc retourner honteusement, sans avoir reçu le plus faible dédommagement des fatigues qu'ils avaient déjà essuyées, des périls au milieu desquels ils avaient hasardé leur existence, à l'endroit d'où ils étaient partis, accompagnés des plus heureux présages et des encouragements de la multitude! Non, ils désobéiront à leur général; ils ne se soumettront pas à un ordre qui le déshonore; et partout, dans le camp, l'indignation des soldats s'exhale en murmures violents, en menaces même contre Cortez.

C'était ce qu'il voulait; la colère de ses soldats servait ses projets; il voulut les animer davantage, et ses affidés allèrent, par son ordre, accuser avec force la conduite de leur général, en insinuant que la peur seule le déterminait à renoncer à son entreprise. Cette manœuvre très-adroite provoqua un grand tumulte dans le camp, et les soldats exigèrent d'une commune voix que Cortez abandonnât le commandement d'une troupe qu'il trahissait, et qu'il partît pour Cuba. Cortez n'attendait que ce moment pour se montrer,

Il parut, et témoigna aussitôt une vive surprise à la vue de ce désordre; mais alors les vociférations éclatèrent. Les soldats, furieux, se pressaient autour de leur général pour lui reprocher la pusillanimité de son doute sur le succès d'une entreprise dont l'Espagne attendait tant de gloire et des résultats si avantageux; ils lui déclarèrent que, quant à eux, ils sauraient bien se choisir un chef plus digne de les commander, et, qu'avec lui, ils atteindraient le noble but de leurs travaux et de leurs efforts.

Une telle conduite, un pareil langage, étaient de graves atteintes à la discipline militaire. Cependant, Cortez était au comble de ses vœux en s'entendant, en se voyant attaquer avec tant de violence; mais cette comédie n'était pas encore terminée, et il en avait préparé le dénoûment.

Il répondit qu'il n'aurait jamais songé à renoncer à une entreprise glorieuse dont le succès ne lui avait jamais paru douteux; mais qu'on l'avait averti du découragement de l'armée, et qu'il avait dû céder à une nécessité impérieuse, en donnant le signal d'un départ qui était demandé par tous les soldats; que c'était en gémissant qu'il avait pris cette résolution si contraire à ses vœux et à ses espérances. Il fut interrompu par ses soldats, qui s'écrièrent qu'il avait été indignement trompé; qu'un petit nombre de poltrons avaient calomnié l'armée, en parlant en son nom; que, loin d'être complices de leur lâcheté, la plupart des soldats de Cortez étaient prêts à le suivre partout où il voudrait les conduire, et que, sous un tel chef, ils braveraient les plus grands périls et la mort.

Le général espagnol remercia ses soldats de l'avoir détrompé sur leur compte; il les félicita de leur constance, et

leur annonça qu'il allait faire toutes les dispositions pour former un établissement dans l'endroit où ils se trouvaient, et pour pénétrer ensuite au centre de l'empire, dont le souverain prétendait insolemment les forcer à quitter ces rivages. Des cris de joie accueillirent ces paroles, qui avaient électrisé le soldat espagnol.

Cependant, Cortez voulut profiter d'une circonstance aussi favorable pour faire légitimer son commandement; car son autorité pouvait être discutée et gravement compromise, depuis que Velasquez avait révoqué les pouvoirs qu'il lui avait confiés.

Comme il se proposait de fonder une colonie, il créa pour elle une cour de justice, qu'il eut soin de composer d'hommes dévoués à ses intérêts. Lorsque cette cour fut établie, et que le général y eut installé les nouveaux magistrats, il se présenta devant eux, ayant à la main son bâton de commandant; et affectant un profond respect pour la cour, il lui adressa le discours suivant :

« A compter de ce jour, messieurs, je vous regarde comme les représentants et les délégués de notre auguste souverain; vos jugements auront donc toujours à mes yeux l'autorité des plus saintes lois. Sans doute, vous êtes pénétrés de la nécessité, pour notre armée, d'avoir à sa tête un général dont le pouvoir ne soit pas surbordonné au caprice du soldat; or, mon autorité est, en quelque sorte, à la merci de son inconstance. Depuis que le gouverneur de Cuba m'a retiré les fonctions dont il m'avait chargé, on peut contester mes droits au commandement; voilà ce qui m'engage à le déposer entre vos mains. Maintenant, messieurs, choisissez, nommez commandant, au nom du roi, l'officier qui

vous paraîtra le plus digne de cet honneur. Quant à moi, je suis prêt à donner à mes compagnons, comme simple soldat, l'exemple de l'obéissance due à celui que vous aurez choisi pour votre commandant. »

En prononçant ces dernières paroles, il inclina son bâton de commandant; il le présenta avec respect au président, déposa sur la table l'acte qui l'investissait de l'autorité militaire, et s'éloigna.

La démission de Cortez fut acceptée par les juges, qui s'acquittèrent, avec une gravité singulière, du rôle dont il les avait chargés; on procéda ensuite à une nouvelle élection; pour la seconde fois, Cortez fut proclamé général par l'unanimité des voix, et, après cette opération, la cour de justice en annonça le résultat aux troupes assemblées, dont l'adhésion et les suffrages ratifièrent le choix qu'elle avait fait.

# II

**Fondation de Villa-Rica-de-la-Vera-Cruz. — Le cacique Cempoalla. — Obésité extraordinaire de ce cacique. — Arrivée des Espagnols dans la ville de Quiabislan. — Alliance de plusieurs caciques avec Cortez. — Destruction des idoles indiennes. — Transformation d'un temple mexicain en église chrétienne. — Un complot découvert. — Cortez fait détruire ses vaisseaux. — Une ambassade. — Discours d'un ambassadeur. — Bataille. — Xicotencalt. — Sages remontrances d'un aumônier catholique. — Cortez s'avance sur Cholula. — Entrevue de Cortez et de Montézume. — Entrée des Espagnols à Mexico.**

La cour de justice créée par Cortez nomma le lieu où il se proposait de fonder une colonie, Villa-Rica-de-la-Vera-Cruz, c'est-à-dire la *ville riche de la Vraie-Croix;* on appelait riche cette ville, parce que c'était là que les Espagnols avaient, pour la première fois, jugé des richesses immenses du Mexique, d'après les magnifiques présents que Montézume avait offerts à Cortez; ils espéraient aussi que les trésors du peuple mexicain afflueraient bientôt dans cet endroit; ils ajoutèrent aux mots de *ville riche* ceux de la *vraie croix,* parce que le jour où ils avaient débarqué était précisément celui où Jésus-Christ avait été crucifié.

Cependant, cette ville dont ils allaient jeter les fonde-

ments, n'est pas la même qu'on connaît aujourd'hui sous le nom de Vera-Cruz : Cortez devait bientôt transporter cette colonie à quelques milles, plus avant vers le Sud, dans une autre contrée qu'il jugea plus favorable à un établissement de ce genre.

Au moment où l'on faisait les préparatifs du départ, une circonstance heureuse servit les projets de Cortez. Cinq Indiens, envoyés par un cacique voisin, se présentèrent au camp des Espagnols, et sollicitèrent la faveur d'être conduits devant leur général. Il consentit à les recevoir, et alors l'un d'eux lui déclara, par l'intermédiaire d'un interprète : « Que le bruit des hauts faits, des exploits glorieux des Espagnols à Tabasco, était parvenu aux oreilles de Cempoalla, leur maître, et qu'admirant le courage de ces illustres étrangers, il désirait devenir leur allié et leur ami. »

Cortez parut charmé de ces ouvertures amicales et de cette proposition d'alliance; mais il le fut bien davantage en apprenant de ces ambassadeurs, auxquels il adressa diverses questions, que les vassaux de Montézume, et entre autres Cempoalla, ne subissaient qu'avec impatience la domination de cet empereur; que son orgueil et sa cruauté avaient rendu son jury insupportable, et que ses ennemis étaient prêts à profiter de la première occasion favorable pour se soustraire à sa tyrannie. Cortez, qui n'ignorait pas qu'un empire, si puissant qu'il puisse être, est bien près de sa ruine quand le souverain s'est aliéné le cœur de ses sujets, ne douta plus du succès de son entreprise. Il renvoya les ambassadeurs, comblés de présents, et les chargea de déclarer à leur maître que le général espagnol allait bientô,

se rendre auprès de lui. D'ailleurs, il désirait visiter un pays qu'on lui avait représenté comme offrant un emplacement plus convenable pour l'établissement d'une colonie, que l'endroit où il se trouvait.

Il se mit immédiatement en marche avec ses troupes, pendant que sa flotte longeait la côte. A la fin de la première journée, la petite armée espagnole rencontra un village indien entièrement désert; tous les habitants avaient fui de leurs maisons. Dans les temples, on aperçut quelques idoles, des ossements humains, restes hideux d'abominables sacrifices, et plusieurs livres; c'étaient les premiers qu'on eût trouvés en Amérique; mais ils ne ressemblaient nullement aux livres d'Europe. Formés de parchemin ou de peaux enduites de gomme, et pliées en forme de feuillets, ils présentaient, au lieu de lettres, une grande variété de figures et d'emblèmes qui firent supposer, avec quelque raison, que ces livres servaient à l'accomplissement des cérémonies du culte mexicain.

Le lendemain, les Espagnols continuèrent leur marche; mais partout, sur leur passage, les villages étaient abandonnés; cette solitude leur parut de mauvais augure, et ils craignirent que le cacique Cempoalla ne les eût trompés pour les faire tomber dans un piége. Cependant, le soir, on aperçut douze Indiens; ils portaient des vivres que le cacique envoyait aux Espagnols. Ils étaient chargés, par leur maître, de prier le général espagnol de s'avancer jusqu'à sa résidence, qui, disaient-ils, n'était distante que d'un soleil; ce qui signifiait, en langue mexicaine, qu'elle était à une journée de marche. Là, des rafraîchissements de toute espèce attendaient les étrangers.

Mais on voulait savoir pourquoi le cacique n'était pas venu lui-même à la rencontre du général espagnol; les Indiens répondirent qu'une incommodité retenait Cempoalla dans sa demeure. Cortez garda auprès de lui six de ces Indiens pour lui servir à la fois d'otages et de guides; les autres furent renvoyés vers le cacique pour lui annoncer la prochaine arrivée des Espagnols.

Le jour suivant, l'armée espagnole arriva près de la ville qu'habitait le cacique, et qui était située dans un pays agréable et fertile; ses abords annonçaient de loin une cité assez importante, et en l'apercevant, les compagnons de Cortez témoignèrent beaucoup de joie; on était près d'y entrer, lorsque plusieurs soldats, placés à l'avant-garde, vinrent annoncer que les murailles de cette ville étaient d'argent. Mais ce fut une déception cruelle pour les troupes de Cortez; elles ne tardèrent pas à s'apercevoir que la blancheur de ces murailles était produite par la chaux dont elles étaient enduites, et à laquelle les rayons du soleil donnaient un très-vif éclat.

Cette ville offrit aux Espagnols, au moment où ils entrèrent, un contraste frappant avec les autres villes qu'ils avaient rencontrées sur leur route; loin de fuir, les habitants encombraient les rues et les places pour voir entrer les hommes blancs, et jouir d'un spectacle nouveau. Toutefois, leur empressement n'avait rien de brutal et de grossier, et les Espagnols n'eurent pas à se plaindre des démonstrations d'une curiosité indiscrète ou trop bruyante. Quand on fut près de la résidence du cacique, on le vit paraître, et l'on put juger quelle espèce d'incommodité l'avait empêché de venir au-devant de ses nouveaux alliés; c'était

pas
s In-
balla
s In-
au-
er la

ville
gréa-
é as-
Cor-
trer,
arent
gent.
Cor-
heur
elles
aient

ntrè-
qu'ils
habi-
ntrer
oute-
gros-
s dé-
ante.
t pa-
avait
était



sa grosseur monstrueuse, qui lui permettait à peine de se remuer; un certain nombre de ses officiers le soutenaient pour qu'il pût se traîner en avant, et cette obésité qui le rendait si difforme, lui donnait en même temps une tournure si grotesque, que Cortez eut beaucoup de peine à garder son sérieux et à contenir la gaieté de ses soldats, très-disposés à rire de l'énorme majesté et des larges dimensions de son abdomen. Du reste, ce cacique était un personnage très-grave; il avait un brillant costume qui était formé d'un manteau de coton, couvert de pierres précieuses : il en avait à son nez et à ses oreilles, qui étaient percés d'outre en outre, pour recevoir des ornements de ce genre.

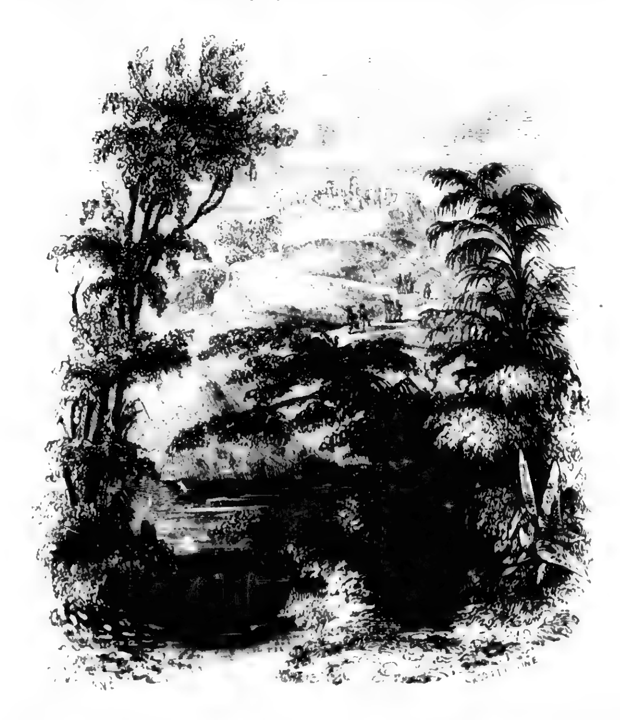
Les paroles qu'il adressa au général espagnol, en l'abordant, étaient pleines de bienveillance et de sagesse; à la fin de son discours, dont Cortez fut très-satisfait, il l'invita à venir dans sa demeure, afin qu'ils pussent traiter plus à leur aise de leurs communs intérêts. Cortez se rendit à cette gracieuse invitation, et reçut chez le cacique une hospitalité qui alla au-devant de tous ses besoins, de tous ses désirs; Cempoalla fournit également en abondance des rafraîchissements de toute espèce aux Espagnols.

En s'entretenant avec ce chef indien, Cortez, qui voulait connaître ses véritables sentiments, et surtout ses dispositions à l'égard du souverain du Mexique, parla du but de l'expédition des Espagnols; il annonça au cacique qu'il avait été envoyé par l'empereur d'Orient pour exterminer les oppresseurs des peuples qui habitaient cette partie de l'univers. Alors Cempoalla, enhardi par cette déclaration, laissa éclater la haine qui l'animait contre Montézume, en plaintes amères, en violents reproches; il peignit l'em-

pereur du Mexique comme un despote sanguinaire dont tous ses vassaux voulaient briser le joug. Telle était l'émotion de ce cacique, en traçant le tableau de la tyrannie de Montézume, que son visage était baigné de larmes.

Le général espagnol chercha à le calmer, à le rassurer, par la promesse de sa protection toute-puissante contre le tyran du Mexique, parce que Dieu secondait les efforts des Espagnols, et combattait avec eux.

L'armée se remit en marche le lendemain pour se rendre à Quiabislan; c'était le pays qu'avait choisi Cortez pour y



fonder une colonie. Après avoir traversé des champs re-

marquables par leur fertilité et des bois très-agréables, on arriva devant la ville de Quiabislan; située sur une hauteur, elle était environnée de rochers qui formaient autour d'elle une enceinte de remparts naturels. On n'y rencontra aucun de ses habitants, qui s'étaient tous enfuis à l'approche des Espagnols; mais lorsqu'ils furent parvenus à la grande place de la ville, quinze Indiens parurent tout à coup. Ils sortaient d'un temple, et venaient saluer les étrangers, puis leur déclarer que leur cacique et tous les habitants retourneraient immédiatement dans leurs maisons, si on leur promettait qu'il ne leur serait fait aucun mal. Cortez leur parla de manière à les rassurer complétement, et bientôt la ville se repeupla; le cacique lui-même avait ramené les habitants que la crainte avait fait fuir.

Ce cacique était venu au camp espagnol avec Cempoalla; tous deux étaient portés sur des brancards. Ces deux chefs, dans l'entretien qu'ils eurent avec Cortez, exprimèrent, avec beaucoup de vivacité, leur aversion pour le gouvernement tyrannique de Montézume, et provoquèrent ainsi, de la part du général espagnol, de nouvelles assurances de son appui pour aider les deux chefs indiens à briser un joug qu'ils déclaraient insupportable.

Cette conférence fut troublée et interrompue par l'arrivée de quelques Indiens effrayés, qui dirent quelques mots à l'oreille des deux caciques; ceux-ci, après les avoir entendus, parurent consternés, puis se levèrent et sortirent. Cortez les fit accompagner par quelques-uns de ses officiers. Peu d'instants après, on vit six officiers de Montézume, couverts de riches costumes et accompagnés d'une troupe nombreuse d'esclaves, dont quelques-uns tenaient suspen-

dus au-dessus de leurs têtes des parasols faits avec des plumes, s'avancer à travers le camp espagnol. Au moment où ils passaient devant Cortez et ses officiers, ils osèrent, en les regardant, faire des gestes de mépris; ils auraient payé cher leur insolence, si Cortez n'avait arrêté ses soldats indignés, qui voulaient se précipiter sur ces Indiens. On envoya Marine pour s'informer de ce qui allait se passer; elle revint bientôt annoncer que ces officiers avaient ordonné aux caciques de comparaître devant eux; qu'ils leur avaient reproché durement leur bienveillance à l'égard des étrangers, en leur déclarant que leur conduite était une lâche trahison, et que l'unique moyen qui leur restât de désarmer leur monarque irrité, d'obtenir leur pardon, c'était de lui livrer, en outre du tribut ordinaire, vingt Indiens, destinés à apaiser par leur sang la colère des dieux outragés.

En entendant ce récit, Cortez contenait avec peine sa fureur; mais enfin il écouta les conseils de la prudence, et se borna à faire venir les caciques, pour leur commander de ne point obéir aux ordres sanguinaires de l'empereur, et d'arrêter les officiers qui avaient été chargés de les leur transmettre. Du reste, il leur assura qu'il assumait la responsabilité des événements. Il y eut un moment d'hésitation de la part des caciques, car ils étaient accoutumés à une aveugle obéissance envers leur souverain; mais Cortez parlait de manière à prévenir toute incertitude, et même toute observation. Les officiers de Montézume furent donc arrêtés, sans que les Espagnols eussent paru avoir commandé leur arrestation.

Mais alors les caciques, qui avaient d'abord hésité à por-

ter la main sur ces messagers de l'empereur, voulurent les égorger à la place des Indiens que Montézume demandait. Cortez arracha les prisonniers à la lâche fureur des caciques, et les fit garder par des soldats espagnols.

Ce qu'il désirait surtout, c'était d'éviter un conflit avec les troupes de Montézume, et il eut recours à la ruse pour disposer favorablement l'esprit de cet empereur à des ouvertures pacifiques. Voulant faire croire à ce monarque qu'il n'était pour rien dans le traitement qu'on avait fait subir aux officiers, et que même ils avaient été préservés d'un sort cruel par l'intervention du général espagnol, il se fit amener, pendant la nuit, deux des prisonniers, et leur ôtant leurs fers, il leur annonça que, libres, ils pouvaient retourner vers leur maître. Toutefois, il leur ordonna d'informer l'empereur que le général espagnol ferait tous ses efforts pour délivrer aussi les autres prisonniers; le lendemain, on dit à ceux-ci que leurs deux compagnons d'infortune s'étaient échappés.

Parmi les caciques des montagnes voisines, il y en avait d'autres qui ne souffraient pas avec moins d'impatience la tyrannie de Montézume; ces chefs de races indiennes, qui portaient le nom commun de Totanaques, se soumirent volontairement aux Espagnols, et déclarèrent qu'ils reconnaissaient le roi d'Espagne pour leur unique seigneur.

Alors les Espagnols commencèrent les travaux pour la fondation de la colonie, dans un lieu situé entre Quiabislan et la mer; Cortez choisit cet emplacement à cause de la fertilité du sol et de la proximité des côtes : les forêts voisines fournissaient en abondance des bois de construction. Le nom de Villa-Rica-de-la-Vera-Cruz fut laissé à cet établisse-

ment; mais aujourd'hui on la nomme, par abréviation, la Vera-Cruz. Cortez, voulant encourager les travailleurs par son exemple, se mit à leur tête, et le général vit avec satisfaction les constructions s'élever si rapidement, qu'au bout d'un mois, la place se trouvait formée et entourée de murs assez solides pour n'avoir rien à craindre de la part des Indiens.

Cependant les deux Indiens relâchés par Cortez avaient rendu compte à Montézume de ce qui avait eu lieu au camp des Espagnols, et vanté beaucoup la générosité de leur général. L'empereur, qui se préparait à marcher à la tête d'une puissante armée contre les Espagnols, fut dupe de la ruse de Cortez, et crut, d'après le récit des deux Indiens, qu'il pourrait encore, par la douceur, réussir à éloigner ces étrangers de son empire. Il se détermine donc à faire partir d'autres ambassadeurs chargés d'offrir à Cortez des présents considérables, et de lui présenter deux jeunes princes, proches parents de l'empereur.

Arrivés au camp espagnol au moment où les remparts de la nouvelle ville venaient d'être terminés, les nouveaux ambassadeurs remirent au général les présents qui lui étaient destinés, et après l'avoir remercié, au nom de l'empereur, de ce qu'il avait fait pour ses représentants, ils l'invitèrent à quitter les États mexicains. Suivant sa coutume, Cortez reçut avec beaucoup de distinction les envoyés de Montézume, et avant de répondre sur l'objet principal de leur mission, il mit en liberté les quatre prisonniers. Puis, il déclara qu'il regrettait ce qui s'était passé, mais que l'empereur devait s'en prendre à lui seul de l'emprisonnement de ses officiers; que les chrétiens avaient en horreur les



sa
le
ba
bi
le
pi
ils
re
ét
l'
et
av
d'
sa

au
de

qu
re
de
qu
qu
se
m
b
li
n
g
p

sacrifices humains, et que leur religion leur commandait de les abolir partout où ils en trouveraient la coutume barbare établie; que le cacique de Cempoalla et celui de Quiabislan avaient des droits à la clémence de l'empereur, et que leur conduite à l'égard des Espagnols avait été telle que la prescrivaient les devoirs d'une généreuse hospitalité; car ils s'étaient efforcés de réparer les torts dont Teutile s'était rendu coupable, par son insolence, à l'égard du général des étrangers; enfin, que, touchant la question de leur départ, l'empereur devait savoir que leur chef ne pouvait s'éloigner et retourner dans sa patrie avant d'avoir eu une entrevue avec le souverain du Mexique; que, du reste, les guerriers d'Europe ne reculaient devant aucun péril, lorsqu'il s'agissait d'exécuter les ordres de leur maître.

Le sang-froid et l'air majestueux du général imposèrent aux ambassadeurs, qui s'empressèrent de retourner auprès de l'empereur pour lui annoncer la réponse de Cortez.

Celui-ci, déterminé à se rendre dans la capitale du Mexique, s'occupa des préparatifs militaires de cette aventureuse expédition; mais son zèle aveugle pour les intérêts de la religion faillit compromettre un succès que tout jusque-là semblait lui rendre très-facile. Ayant été informé qu'on devait faire un sacrifice humain dans un temple de ses alliés, il y accourut avec quelques soldats, et menaça de mettre tout à feu et à sang, si les prisonniers qui allaient tomber sous le couteau des prêtres n'étaient mis sur-le-champ en liberté. Toutefois, cette mesure était excusable, et l'humanité la justifierait au besoin; là devait s'arrêter le zèle du général; mais il voulut que les idoles fussent brisées par les prêtres, et forcer ces ministres d'un culte barbare à renon-

cer à leurs superstitions. Cortez oubliait que ces hommes ne connaissaient pas encore une religion meilleure que celle qu'il leur ordonnait d'abjurer.

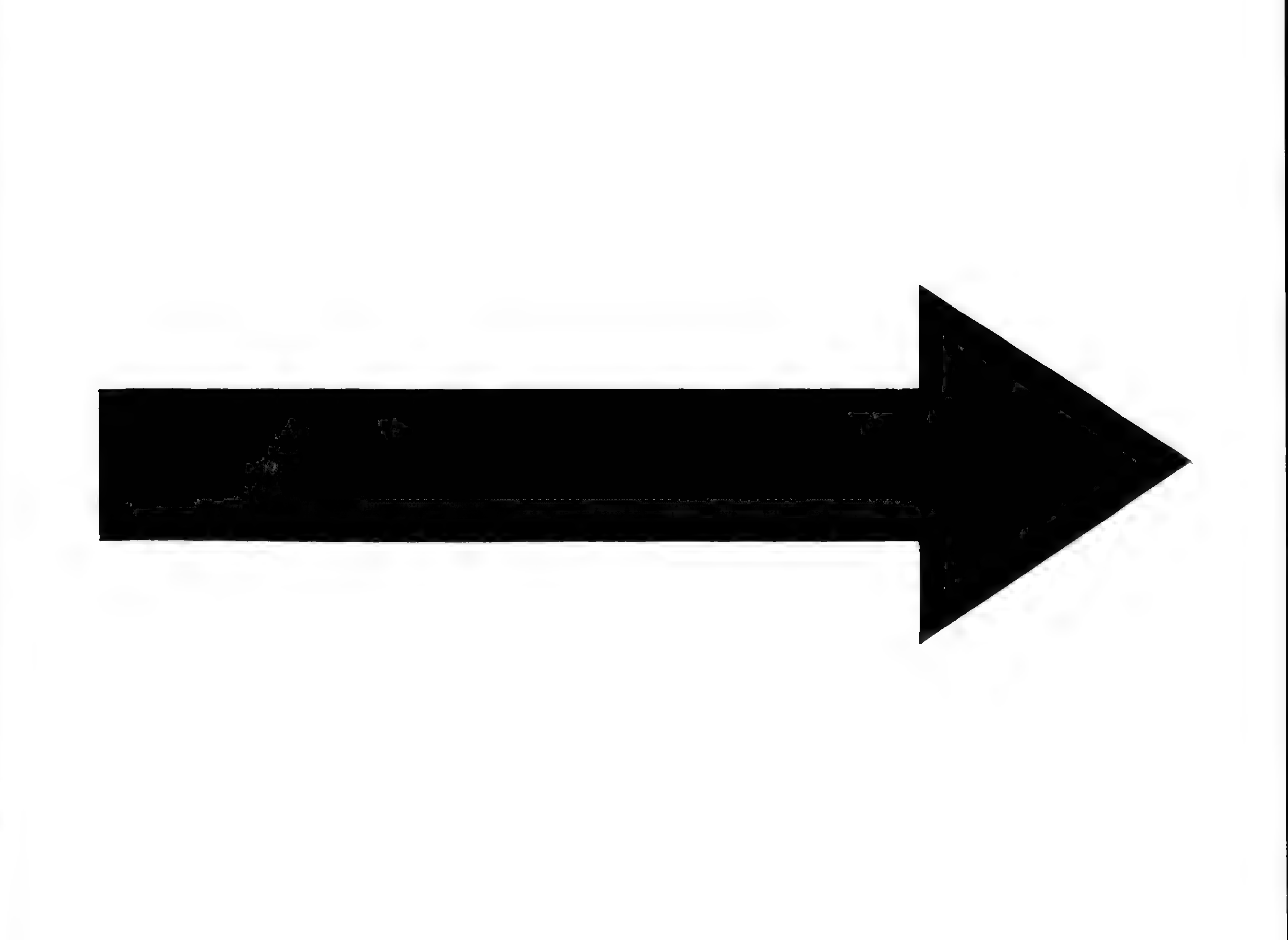


Lorsque les prêtres eurent entendu l'ordre du général espagnol, ils se mirent à pousser des cris et des gémissements; à genoux devant Cortez, ils le suppliaient de ne pas leur imposer un aussi cruel sacrifice : leur cacique, tremblant, n'osait intercéder pour eux, et gardait un morne silence. Cortez fut inflexible; il ordonna à ses soldats de renverser les idoles. Alors les prêtres trouvant de la force dans leur

désespoir, appelèrent les Indiens aux armes, et, en peu d'instants, Cortez et sa petite troupe furent entourés d'une foule d'hommes furieux ; dans cette situation critique, le général espagnol ne manifesta aucun trouble, et fit annoncer par Marine, aux Indiens, que s'ils osaient tirer une seule flèche contre les Espagnols, le cacique serait mis à mort, et même que tout son peuple périrait avec lui. Puis les soldats se mirent en devoir d'exécuter les ordres de Cortez. Aussitôt roulèrent précipités pêle-mêle, au bas de l'escalier, idoles, autels, vases sacrés ; tout fut mis en pièces ; les murs souillés de sang furent lavés, et une image de la Vierge occupa la place de la principale idole mexicaine.

Muets témoins de cette exécution terrible, les Indiens s'imaginaient que le feu du ciel allait écraser les profanateurs de leur temple, les destructeurs de leurs divinités. Mais quand ils virent que les Espagnols étaient sains et saufs, cette impunité commença à faire supposer aux naturels que le dieu des étrangers était bien plus puissant que les idoles mexicaines; alors en ramassant les débris épars, il les brûlèrent, pour témoigner de leur mépris pour des divinités impuissantes. Les Espagnols transformèrent le temple en une église chrétienne, et le jour même où Cortez avait été si audacieux, si imprudent, un prêtre catholique y célébra l'office divin, en présence d'un grand nombre d'Indiens étonnés du spectacle imposant de cette cérémonie.

Mais un autre danger mit aussi en problème l'exécution de son entreprise. Des matelots et des soldats, fatigués des travaux auxquels les condamnait Cortez, et ne partageant pas la confiance de leur général, ourdirent ensemble un complot pour s'emparer d'un vaisseau, et s'enfuir à Cuba;



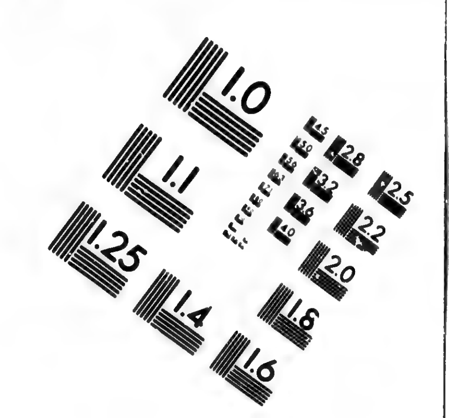
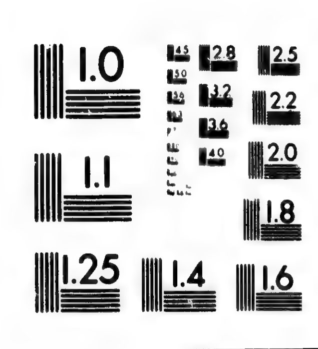
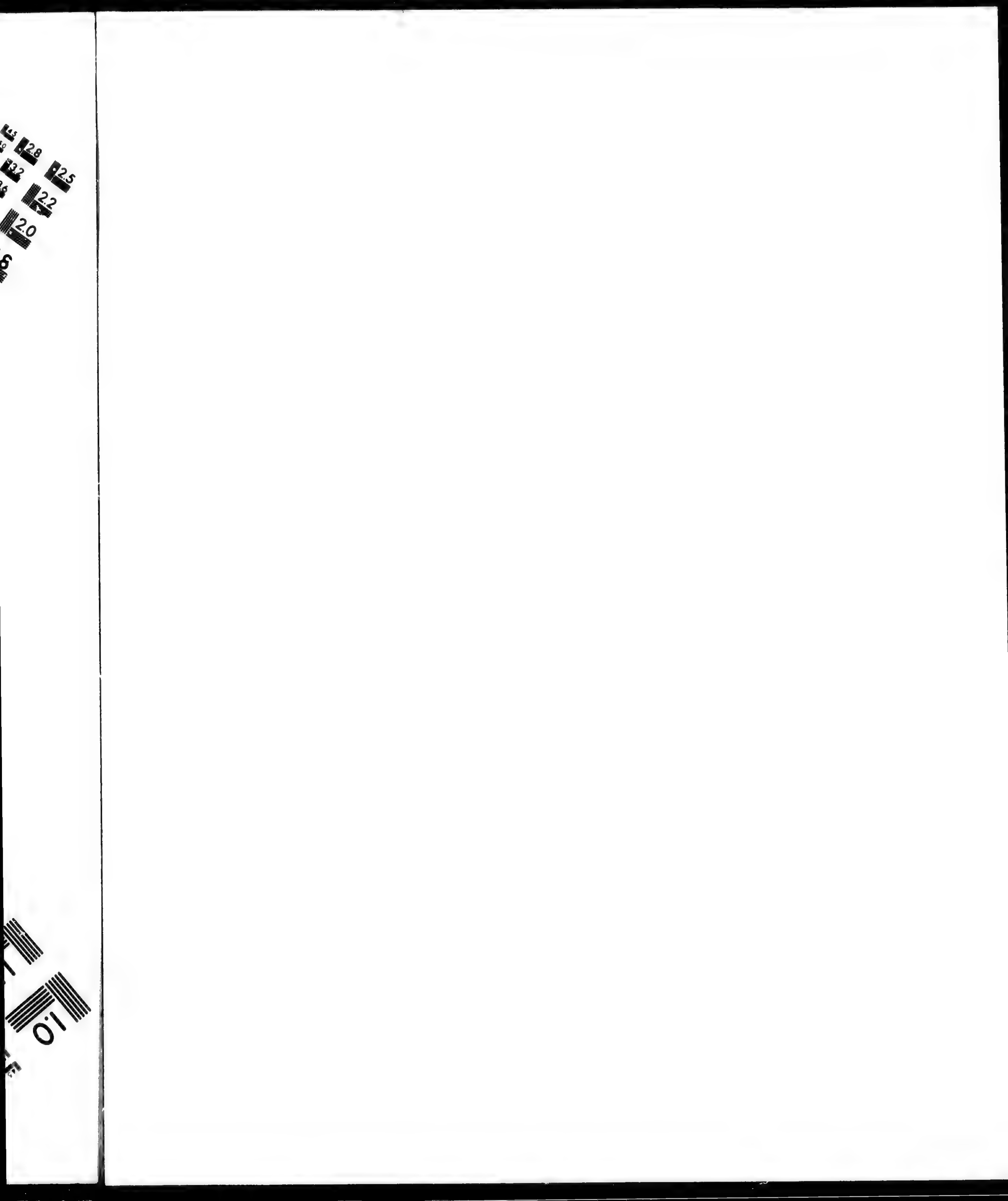


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



le complot fut découvert, Cortez en fit arrêter et punir le chef; mais l'esprit de sédition qui régnait depuis longtemps dans sa petite armée n'avait pas été étouffé, et, pour ôter tout espoir de succès aux mécontents, il prit un parti énergique, désespéré même : il résolut de détruire sa flotte, afin de convaincre ses soldats que, la fuite devenant désormais impossible, il fallait vaincre ou périr. Mais comment pouvait-il obtenir l'adhésion de son armée à l'accomplissement d'une résolution aussi hardie?

Il commença par faire dégréer ses vaisseaux, c'est-à-dire qu'on en ôta les mâts, les cordages et les canons, qu'on porta à terre; ensuite les charpentiers examinèrent l'état dans lequel se trouvait le corps de chaque bâtiment, et, gagnés par Cortez, ils déclarèrent que tous les navires avaient tellement souffert, qu'il était impossible de les réparer. Alors le général parla à ses soldats avec tant de chaleur et d'entraînement, qu'ils coururent eux-mêmes démolir les bâtiments, puis en traînèrent sur le rivage les planches et les poutres. Un seul fut épargné; il devait être envoyé en Espagne; car, bien qu'il eût été confirmé dans ses fonctions de général par la cour de justice qu'il avait créée, Cortez n'ignorait pas l'irrégularité d'un acte qui constituait ume véritable usurpation de pouvoir. Il voulait donc se faire déclarer, par la cour d'Espagne, gouverneur des pays qu'il allait conquérir. Pour y réussir et neutraliser les efforts jaloux de Velasquez, qui n'avait pas manqué de noircir la conduite de son lieutenant auprès du gouvernement espagnol, il était nécessaire de lui présenter un échantillon brillant des richesses de l'empire mexicain. Mais on ne pouvait former cet échantillon qu'avec les présents de Montézume, et ils

avaient été distribués par Cortez à son armée. Le général ne craignit pas de demander à ses soldats la restitution de ce qu'ils avaient reçu : tous s'y soumirent sans murmure, tous rapportèrent à leur général ce qu'ils devaient considérer comme leur propriété; et cette épreuve heureuse montra à Cortez quel ascendant il exerçait sur ses compagnons. Que ne pouvait-il pas oser avec des hommes qui lui étaient si dévoués, et qui se résignaient à un sacrifice de ce genre?

Alors il fit ses dispositions pour partir. Il avait avec lui cinq cents hommes de pied et quinze cavaliers; son artillerie se composait de six pièces de campagne. Cinquante soldats environ, presque tous invalides, furent laissés avec deux chevaux à la Vera-Crux pour en former la garnison. Il eût été facile à Cortez de grossir son armée de nombreuses troupes auxiliaires que les caciques alliés mettaient à sa disposition; mais il refusa les offres de ces chefs, et ne prit que quatre cents hommes avec deux cents tamènes, ou portefaix. Ces derniers devaient porter les provisions de l'armée. Il songea aussi à prendre les mesures que nécessitait la situation des Espagnols qu'il laissait en arrière. Pour garantie de leur sûreté, il choisit, parmi les Indiens qui l'accompagnaient, cinquante des plus puissants et des plus riches, qui devaient lui servir d'otages, et répondre du salut des Espagnols qui allaient former la faible garnison de la Vera-Crux.

La petite armée de Cortez partit de Cempoalla le 16 août 1519. Aucun événement remarquable ne signala les premiers jours de sa marche, car elle traversait un pays dont les caciques étaient, comme celui de Cempoalla, au nombre des alliés des Espagnols; aussi, partout sur leur passage,

leur fournit-on des vivres en abondance. Ils arrivèrent enfin à Tlascala, dont le territoire avait environ cinquante milles de tour.

Ce pays est traversé par des montagnes qu'on regarde généralement comme une suite de celles qui s'étendent le long de l'Amérique méridionale. On les appelle en espagnol Cordilleras, en français les Cordilières, et aussi la cordilière des Andes; souvent on les nomme simplement les Andes.

Une bravoure à toute épreuve, un amour très-vif pour la liberté, distinguaient les habitants de ces montagnes parmi les habitants des autres parties de l'Amérique. Soumis pendant longtemps au gouvernement mexicain, ils avaient conquis leur liberté, et formaient une république puissante, respectée par les peuples voisins. Le pays était divisé en districts qui avaient leurs représentants à Tlascala, chef-lieu de la république. La réunion de ces députés formait le conseil supérieur qui exerçait la puissance législative de la nation, qui offrait ainsi l'exemple, peut-être unique, d'un gouvernement aristocratique, c'est-à-dire d'un gouvernement où la puissance souveraine était aux mains des notables habitants, au milieu de populations que la grossièreté de leurs mœurs doit faire considérer comme sauvages.

Cette nation n'était pas nombreuse; mais sa force résidait dans son courage, dans son amour pour l'indépendance, et dans son caractère vindicatif. Elle avait triomphé de toutes les attaques de Montézume, qui avait souvent essayé de la faire rentrer sous sa domination; aussi Cortez, comprenant quel parti il pourrait tirer d'une alliance avec un tel peuple, résolut-il d'envoyer à Tlascala une ambassade

chargée de proposer un traité de paix au gouvernement tlascalan.

Il choisit pour cette mission importante quatre des principaux Cempoalliens, et chargea Marine de leur composer




un discours qu'ils apprirent par cœur. Il voulut que toutes les cérémonies usitées chez les Indiens fussent observées dans cette circonstance; en conséquence, les ambassadeurs furent revêtus d'un long manteau d'étoffe de coton; on leur mit au bras gauche une grande coquille en forme de bouclier, et dans la main droite une large flèche ornée de plumes blanches; la pointe de ces flèches était tournée en bas, ce

qui annonçait leurs dispositions toutes pacifiques. La flèche ornée de plumes rouges eût été un signe de guerre.

Lorsque les ambassadeurs eurent été ainsi parés suivant la coutume indienne, ils partirent. Mais ils durent ne pas s'écarter du grand chemin, parce qu'en s'en écartant ils auraient été exposés aux insultes, et l'inviolabilité qu'ils devaient à leurs ornements aurait cessé. La dénomination par laquelle les Indiens désignaient cet usage singulier répond à ce qu'on entend en Europe par le droit des gens.

Arrivés à Tlascala, les ambassadeurs furent conduits dans une maison particulière, où il furent traités avec tous les égards et avec tous les soins dus à leur caractère. Le lendemain, le conseil supérieur les manda devant lui pour entendre la proposition dont ils étaient chargés. Les membres du conseil étaient assis, selon leur âge, sur des blocs faits d'une espèce de bois très-rare. Les ambassadeurs se présentèrent dans une attitude respectueuse, c'est-à-dire la tête couverte de leur manteau et en tenant la flèche haute; alors les membres du conseil se levèrent à moitié de leurs siéges, et à ce moment les députés s'avancèrent en leur faisant une humble révérence, à pas mesurés, jusqu'au milieu de la salle des délibérations; puis, s'arrêtant, s'agenouillèrent. Ils attendirent ainsi, les yeux baissés, la permission d'adresser leur discours à l'auguste assemblée. Le conseil leur fit signe qu'ils pouvaient parler : alors ils s'assirent à terre, les jambes croisées, et celui qui avait appris le discours par cœur s'exprima en ces termes :

« Peuples libres, braves et invincibles, le cacique de Cempoalla et les caciques des montagnes, vos alliés et vos amis, vous saluent et vous souhaitent une moisson abondante,

ainsi que la ruine de tous vos ennemis. Ils vous informent qu'ils ont reçu la visite d'hommes tout à fait extraordinaires, venus d'Orient. Ces hommes, semblables à des dieux, et ayant dans leurs mains les armes dont le ciel se sert ordinairement, c'est-à-dire le tonnerre et les éclairs, sont arrivés ici dans de grands châteaux qui volent sur la mer. Ils disent qu'ils sont serviteurs d'un Dieu plus grand que les nôtres, et que ce Dieu a en horreur la tyrannie et les sacrifices de victimes humaines. Leur chef est l'envoyé d'un souverain très-puissant, à qui sa religion ordonne de mettre fin aux vexations et aux injustices de Montézume. Nous devons déjà à ce capitaine le bonheur d'être affranchis de la tyrannie de cet empereur. Forcé maintenant de traverser votre territoire pour se rendre à Mexico, il veut connaître les injures dont le tyran s'est rendu coupable envers vous, pour qu'il puisse défendre vos droits et les siens, vous associer à sa noble cause, et faire triompher vos communs intérêts. Vous ne pouvez donc douter de ses intentions amicales; il vous demande seulement la liberté du passage à travers votre territoire. Soyez convaincus qu'il ne veut que votre bien; que ses armes ne sont que des instruments de justice, et que les guerriers qui les portent ne s'en servent que pour punir ceux qui les attaquent ou les offensent. »

Lorsque la harangue fut terminée, les ambassadeurs s'agenouillèrent de nouveau, touchèrent presque de leurs fronts le pavé de la salle, puis, croisant encore les jambes, ils attendirent dans un respectueux silence la réponse du conseil supérieur. On les remercia des informations qu'ils venaient de fournir au conseil, et on leur déclara qu'on leur ferait parvenir une réponse en forme, lorsqu'on aurait

délibéré sur l'objet principal de la harangue, c'est-à-dire la question du passage à travers le territoire tlascalan. On les invita ensuite à se retirer, et la délibération commença.

Le conseil était divisé d'opinions. Parmi les conseillers, les uns voulaient la paix, les autres la guerre. Le plus ardent champion de la guerre était le général Xicotencalt, jeune seigneur plein de bravoure, mais emporté par l'excès de l'enthousiasme belliqueux. Il parvint à faire adopter son avis par la majorité, qui décida que, pour avoir le temps de faire des préparatifs de défense, les ambassadeurs seraient retenus à Tlascala.

Après huit jours de silence, Cortez, ne voyant pas revenir ses ambassadeurs, se détermina à marcher en avant pour connaître leur sort; mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il rencontra une troupe d'Indiens armés qui voulurent s'opposer au passage des Espagnols. Un combat s'engagea; les Indiens, battus, dispersés, perdirent beaucoup de monde; du côté des Espagnols, il n'y eut que quelques blessés. Alors Cortez put pénétrer dans le pays, et le lendemain du combat, il vit arriver deux de ses ambassadeurs, accompagnés d'un certain nombre de Tlascalans qui accusèrent leurs alliés, appelés Otomiès, d'avoir inconsidérément attaqué les Espagnols : imprudence dont ils avaient été justement punis par leur défaite et la mort de leurs chefs les plus intrépides. Après s'être ainsi excusés, ils s'éloignèrent, laissant Cortez dans la même incertitude sur les dispositions véritables du peuple tlascalan.

Mais il sut bientôt à quoi s'en tenir; car, le jour suivant, les deux autres ambassadeurs se présentèrent aux Espagnols dans un état qui excita à la fois leur pitié et leur indigna-

tion. Ils apprirent à Cortez qu'ils avaient été, au mépris du droit des gens, chargés de chaînes, et qu'ils devaient être sacrifiés par les Tlascalans à leurs dieux ; mais qu'ils étaient parvenus à s'échapper pendant la nuit. Suivant le rapport des deux ambassadeurs, le peuple tlascalan avait juré d'immoler ainsi tous les soldats espagnols.

Alors Cortez n'hésita plus à affronter le péril qui le menaçait. Il poursuivit sa marche, et bientôt une foule innombrable d'ennemis, à la tête desquels était le jeune Xicotencalt, environna les Espagnols. Il fallait livrer bataille ; elle eut lieu, et faillit être funeste à Cortez et à son armée par



suite d'un événement de peu d'importance. Un cavalier es-

pagnol s'étant précipité au milieu des bataillons ennemis, fut séparé des siens et reçut plusieurs blessures. Son cheval, percé de flèches, tomba mort à terre. Alors les Indiens coupèrent la tête de l'animal, la mirent au bout d'une pique, et la portèrent partout en triomphe, afin de prouver que ce monstre pouvait être vaincu et tué. La vue de cette tête coupée ranima le courage des Indiens, et leur ardeur devint si impétueuse, que les Espagnols commençaient à plier. Ils ne pouvaient résister aux masses qui les pressaient, qui allaient les écraser. Tout à coup le combat cesse, le cor qui sonne la retraite des Indiens a retenti, et l'ennemi se retire d'un champ de bataille où il n'avait plus que quelques efforts à faire pour remporter une victoire complète.

Or, cette retraite, qui sauva les Espagnols, avait été déterminée par la mort des principaux chefs indiens; il fallait pourvoir à leur remplacement; et d'ailleurs l'ennemi se trouvait satisfait en emportant comme un glorieux trophée la tête du cheval. Ce fut Xicotencalt qui s'en saisit et l'envoya au conseil supérieur.

Le général espagnol choisit une position où il pût se fortifier contre un ennemi aussi dangereux; mais il ne renonça pas encore à l'espoir de faire la paix avec les Tlascalans, et envoya à leur général quelques-uns des prisonniers, qu'il engagea à lui faire de sa part des propositions pacifiques, et à lui faire pressentir les conséquences terribles d'une plus longue résistance. Mais Xicotencalt fut tellement indigné, et des propositions et des menaces du général espagnol, qu'il maltraita les malheureux qui avaient été chargés de les transmettre au chef indien. Ils revinrent, couverts de blessures, annoncer à Cortez que le lendemain, au point du jour, Xico-

tencalt se présenterait avec une puissante armée pour faire prisonniers le général espagnol et tous ses soldats, et les immoler devant les autels de ses dieux.

Quoique cette nouvelle ne répondît nullement aux espérances de Cortez, cependant elle était accompagnée d'un présent qui pouvait encore lui permettre de supposer que le général tlascalan n'était pas aussi irrité qu'il le paraissait; ce présent consistait en trois cents poules d'Inde et en vivres de différentes espèces; il est vrai que Xicotencalt avait eu soin de prévenir Cortez, qu'il envoyait ces provisions à ses ennemis, afin qu'ils pussent faire un bon repas avant d'être immolés, et que leur chair fût de meilleur goût, car il se proposait de s'en régaler avec ses principaux guerriers.

Cette fanfaronnade fit rire les Espagnols, qui mangèrent gaiement ce que le général leur avait envoyé, et se préparèrent au combat pour le lendemain. Xicotencalt tint parole. Au point du jour, on vit accourir de nombreux bataillons qui se ruèrent avec fureur contre les Espagnols; mais la tactique militaire et la supériorité des armes triomphèrent encore de l'opiniâtreté et du courage; les Tlascalans, défaits, cédèrent le champ de bataille aux Espagnols. Cependant ils ne furent pas encore abattus par cette troisième défaite; ils étaient convaincus que les Européens étaient des sorciers; mais ils espéraient aussi que leurs propres sorciers finiraient par l'emporter sur eux. En outre, leurs prêtres, qui prétendaient deviner l'avenir, leur promettaient toujours la victoire. Consultés de nouveau, ils répondirent que les Espagnols, enfants du soleil, devaient toute leur force aux rayons de cet astre pendant le

jour, mais que la nuit ils devenaient si faibles, qu'il était très-facile de les vaincre et de les exterminer.

Les Tlascalans, déterminés à profiter de cet avis, voulurent tenter une attaque nocturne contre les ennemis; mais Cortez était sur ses gardes; il avait pris toutes ses mesures pour ne pas être surpris. Aussi quand ils se présentèrent, furent-ils repoussés avec une grande perte. Alors ils se résignèrent à croire que les Espagnols étaient plus que des hommes, puisqu'il n'y en avait pas eu un seul de tué parmi eux, tandis que des milliers de Tlascalans étaient tombés sous leurs coups. Ils commencèrent par sacrifier à leurs dieux quelques-uns de leurs sorciers, pour les punir de leurs mensonges, puis ils envoyèrent à Cortez une ambassade solennelle pour demander la paix ; les ambassadeurs furent choisis parmi les principaux de la nation.

Vêtus de leurs habits de cérémonie, ornés de plumes blanches, qui étaient, ainsi qu'on l'a vu plus haut, un symbole de paix, ces ambassadeurs s'approchèrent du camp espagnol ; s'arrêtant de temps en temps, ils touchaient la terre avec la main, qu'ils portaient ensuite à leurs lèvres ; ils répétèrent plusieurs fois cette cérémonie, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus aux lignes espagnoles, devant lesquelles ils brûlèrent de l'encens.

Admis en présence de Cortez, ils lui adressèrent ce discours : « Si vous êtes des divinités malfaisantes, voici cinq esclaves que nous vous livrons ; buvez leur sang, repaissez-vous de leur chair : si vous êtes des dieux bienfaisants, voici de l'encens et des plumes de différentes couleurs ; mais si vous êtes des hommes, voici de la viande et du pain pour vous nourrir. »

Puis ils annoncèrent que l'objet principal de leur mission

était de demander pardon des hostilités commises par leurs imprudents compatriotes, et en même temps pour traiter des conditions de la paix. Le général espagnol, conservant le ton de grandeur et de dignité affectées avec lesquelles il avait reçu les ambassadeurs tlascalans, leur adressa des reproches très-vifs sur la conduite de leur gouvernement, et sur son opiniâtreté à repousser les propositions pacifiques qui leur avaient été faites. Toutefois, il déclara qu'il était disposé à pardonner, mais à condition que la république de Tlascala garderait une stricte neutralité, et lui donnerait satisfaction sur les actes injurieux dont elle s'était rendue coupable à l'égard des Espagnols et de leur chef.

Aussitôt que le conseil supérieur de Tlascala connut la réponse de Cortez, il ordonna à tous les habitants des environs de la ville d'apporter des vivres à ces étrangers si extraordinaires, et de leur fournir toute espèce d'approvisionnements sans en exiger, sans en recevoir le paiement; les Espagnols furent très-étonnés du zèle et de l'exactitude avec lesquels cet ordre fut exécuté. Deux jours après, un cortége magnifique, à la tête duquel marchait Xicotencalt, s'avança vers le camp : il était composé de cinquante des principaux de la nation, tous habillés très-richement; le chef portait un long vêtement blanc, orné de plumes et de pierres précieuses; c'était un jeune homme grand et maigre, dont la tournure toute martiale annonçait l'habitude du commandement.

Il salua, à la manière du pays, le général espagnol, puis s'assit sans y avoir été invité, et sans en avoir demandé la permission; puis, s'adressant à Cortez : « C'est moi seul, dit-il, qu'on doit accuser des hostilités commises contre les

Espagnols; mais je m'étais trompé; je croyais que les Espagnols étaient les alliés de Montézume, mon ennemi, l'ennemi de ma patrie. Désirant expier ma faute, et obtenir grâce pour le peuple, qui est innocent, je viens me remettre entre les mains du vainqueur; qu'il prononce sur mon sort, je suis résigné à subir toutes les



conséquences de ma faute, mais qu'il accorde la paix aux vœux du peuple tout entier; Tlascala attend dans ses murs le chef des étrangers et ses soldats : ils n'y trouveront que des amis. »

La généreuse franchise de ces paroles, prononcées avec beaucoup de fermeté, plut beaucoup à Cortez, qui, après avoir reproché sévèrement à ce chef sa résistance, qui avait

Espa-
l'en-
atrie.
er ma
btenir
euple,
nt, je
nettre
ins du
'il pro-
mon
ésigné
tes les

aix aux
es murs
ont que

ées avec
i, après
qui avait



fait couler tant de sang, se radoucit, et lui donna l'assurance qu'il se rendrait dans quelques jours à Tlascala.

Pendant que ces choses se passaient au camp espagnol, il y arriva une nouvelle ambassade de Montézume; elle venait encore offrir des présents à Cortez, mais elle était chargée de l'engager de nouveau à renoncer à son projet d'aller à Mexico. Toutefois, on supposa, avec raison, que Montézume voulait moins le détourner de cette résolution que de l'empêcher de faire alliance avec la république de Tlascala. Les ambassadeurs mexicains s'efforcèrent d'inspirer de la défiance au général espagnol contre les Tlascalans, qu'ils représentaient comme des gens sans foi, et prêts à trahir leurs nouveaux alliés; mais Cortez leur répondit de manière à leur prouver qu'il n'était pas dupe de ces calomnies intéressées.

Mais la terreur régnait à Tlascala. Ne voyant pas arriver le général dans leur ville, les Tlascalans s'imaginèrent que ce retard était l'effet des menées et des intrigues des ambassadeurs de Montézume. Pour les combattre avec plus de succès, le conseil suprême prit la résolution de se transporter au camp des Espagnols, et de s'offrir pour otage à leur chef; il déploya une grande pompe dans l'exécution de ce projet. Chaque membre du conseil était vêtu d'une robe blanche, symbole de paix, et porté sur un brancard ou palanquin par des officiers d'un ordre inférieur.

Le père de Xicotencalt s'avançait à la tête de cette réunion imposante; ce vieillard, qui était aveugle, se faisait distinguer par une énergie de caractère, par une vigueur d'esprit, que son grand âge n'avait point affaiblies. S'étant fait porter auprès de Cortez, il l'embrassa et passa ses mains

sur son visage pour s'en faire une idée par le toucher. Voici le discours que les historiens espagnols mettent dans sa bouche, et qui offre quelques traits d'une mâle éloquence :

« Qu'importe que tu sois Dieu ou homme, tu n'en as pas moins à ta merci le conseil suprême de Tlascala, et maintenant tu ne saurais mettre en doute sa soumission ni son obéissance. Loin de nous l'idée et l'intention d'excuser la faute de notre nation ; nous voulons seulement en assumer la responsabilité tout entière, espérant ainsi fléchir ton courroux, désarmer ta vengeance. Nous seuls avons résolu de te combattre ; mais nous seuls venons te demander la paix. Montézume s'efforce, nous le savons, de semer la haine et les préventions entre toi et nous, afin que tu nous refuses ton alliance ; mais si tu prêtes l'oreille à ses insinuations perfides, souviens-toi qu'il est notre ennemi ; pourrais-tu hésiter encore à voir en lui un homme méchant et perfide, lorsqu'il veut, en ce moment même, te rendre injuste envers nous ? Ce n'est pas ton secours que nous sollicitons contre lui ; nous n'en avons pas besoin ; tu es le seul ennemi que nous ne puissions combattre avec l'espérance de vaincre. Mais nous gémissons de voir ses artifices et ses promesses fallacieuses réussir auprès de toi ; nous connaissons mieux que toi ce chef habitué à se jouer des serments. Écoute, généreux capitaine : quoique je sois aveugle, une clarté soudaine me fait découvrir le malheur auquel tu te laisses entraîner par ta noble confiance. Tu es prêt à nous accorder la paix, si Montézume ne t'en détourne pas ; mais pourquoi veut-il t'en détourner ? Pourquoi balances-tu à te rendre à nos vœux, à nos supplications ? Pourquoi refuses-

tu à notre ville l'honneur de ta présence? Nous sommes déterminés à mériter, à obtenir ta confiance et ton amitié, ou à te faire le sacrifice de notre liberté. C'est à toi de choisir maintenant : il faut que nous soyons tes amis ou tes esclaves; prononce sur notre sort; nous attendons respectueusement l'arrêt que ta bouche va prononcer. »

Cortez répondit qu'il s'empresserait d'accéder au désir du conseil suprême de Tlascala, et demanda seulement qu'on lui envoyât des hommes pour porter les bagages de l'armée, et traîner l'artillerie. Dès le lendemain matin, cinq cents tamènes, ou portefaix, étaient arrivés au camp des Espagnols, et rivalisaient, entre eux, d'ardeur pour se charger du plus lourd fardeau. L'armée se mit en marche, mais les rangs serrés, comme si elle allait combattre; c'était une précaution ordinaire de Cortez, et ce chef, aussi prudent que brave, assura ainsi le succès de toutes ses opérations.

Les Espagnols firent une entrée triomphale dans Tlascala; la population encombrait les rues par lesquelles ils passaient; elle mêlait ses cris d'allégresse au bruit des tambours et des fifres; les jeunes filles jetaient des fleurs sous leurs pas, et les prêtres, revêtus de leurs habits sacerdotaux, brûlaient de l'encens devant eux. Les membres du conseil suprême et les notables habitants vinrent leur présenter leurs hommages respectueux. On conduisit ces hôtes illustres, qu'on désignait par le nom de Teules, c'est-à-dire dieux, dans une maison si spacieuse qu'ils purent tous s'y loger.

Mais dès que Cortez s'y fut installé avec sa troupe, il plaça des sentinelles à toutes les issues; cette mesure, qui an-

nonçait de la défiance, déplut aux Tlascalans; mais on leur fit entendre que c'était l'usage dans les armées européennes, et que, même au milieu de la paix, la discipline et les règlements militaires prescrivaient des précautions de ce genre, et alors les Tlascalans ne firent plus d'objections contre la mesure prise par le général espagnol; Xicotencalt déclara qu'il adopterait cet usage, dont il reconnut la sagesse et l'utilité.

Le général espagnol, comprenant de quel secours pouvait être pour lui une alliance avec une nation aussi généreuse que brave, recommanda à ses soldats de traiter les Tlascalans avec beaucoup de douceur et d'équité; lui-même, il donna l'exemple de cette politique habile et prévoyante, et s'efforça, par ses procédés, de resserrer les liens de l'amitié qui l'unissait déjà au chef des guerriers de Tlascala; mais il faillit perdre tous les avantages qu'elle lui assurait, par l'exagération maladroite de son zèle pour la religion.

Dans une conférence qu'il eut avec un des membres du conseil suprême, il l'engagea à répudier le culte de ses faux dieux, et à n'adorer que le Dieu des chrétiens; mais le conseiller lui fit une réponse singulière : selon lui, un seul général, qui était un homme, pouvait fort bien commander à la fois les Espagnols et les Tlascalans; mais le Dieu unique des chrétiens ne pouvait suffire à eux tous. Les Tlascalans avaient besoin de plusieurs dieux; il leur en fallait un pour les protéger contre les tempêtes; un autre pour les préserver des inondations; un troisième pour les aider dans la guerre; un quatrième enfin pour les autres circonstances où son appui était nécessaire. Cortez lui répliqua que le Dieu des chrétiens, ordonnateur suprême et arbitre de

toutes choses, pourvoyait à tous les besoins des hommes; mais le Tlascalan ne put être persuadé qu'un seul Dieu pût se multiplier pour accomplir tant d'œuvres si diverses. Alors le général espagnol appela à son aide l'aumônier, qui s'efforça de convaincre le conseiller et les Tlascalans qui se trouvaient avec lui. Ils écoutèrent avec beaucoup d'attention le prêtre des chrétiens; mais lorsqu'il eut fini de parler, le membre du conseil suprême engagea Cortez et les Espagnols à ne point agiter ces questions si délicates hors de leur camp, pour préserver les Tlascalans des effets de la colère redoutable de leurs Teules.

Ces paroles irritèrent Cortez au point qu'il voulait, comme à Cempoalla, détruire sur-le-champ le culte des idoles à Tlascala; mais l'aumônier, Barthélemi d'Olmédo, digne ministre d'une religion de tolérance et de paix, détourna le général de l'exécution de ce projet imprudent, dont les conséquences pouvaient être fatales aux Espagnols.

Au moment où l'armée espagnole, renforcée d'un corps de six mille Tlascalans, allait se mettre en marche, une nouvelle ambassade de Montézume se présenta devant Cortez. Elle était chargée d'inviter ce chef à se diriger par Cholula, parce que l'empereur avait ordonné qu'il y fût reçu convenablement et que l'on fournît en abondance des vivres à son armée. Du reste, les ambassadeurs ne s'expliquaient pas sur la question de la marche sur Mexico.

L'invitation parut suspecte aux Tlascalans, qui prièrent Cortez de ne pas s'y rendre, parce qu'elle cachait un piége. Le général espagnol remercia ses alliés de l'avis qu'ils lui donnaient; mais il leur déclara qu'aucun danger ne pouvait

faire reculer les guerriers d'Europe, et il marcha avec son armée vers Cholula. Les Espagnols y furent reçus avec les démonstrations les plus amicales; mais on interdit aux Tlascalans l'entrée dans la ville, sous prétexte qu'ils étaient ennemis déclarés des Cholulans, et ils furent obligés de camper hors de la ville; ce qu'ils firent du reste avec une habileté surprenante, en imitant les Espagnols, et en s'entourant comme eux de fossés et de remparts.

Pendant les premiers jours, les Cholulans se montrèrent fort empressés à fêter leurs hôtes; mais les Espagnols découvrirent certains faits qui justifiaient la défiance des Tlascalans. Les vivres cessèrent d'arriver avec abondance; les caciques étaient devenus plus froids, et l'on remarqua des conférences fréquentes qu'avaient entre eux les ambassadeurs de Montézume. Deux Tlascalans qui étaient parvenus à s'introduire dans la ville à la faveur d'un déguisement, informèrent Cortez qu'ils avaient vu, pendant la nuit, un grand nombre de femmes et d'enfants s'enfuir dans les lieux voisins, et que six jeunes enfants avaient été immolés aux idoles dans le principal temple; or, un pareil sacrifice était le prélude ordinaire d'une expédition militaire. En conséquence, Cortez devait prendre toutes ses mesures pour ne pas être surpris par un ennemi déloyal et perfide.

Le général espagnol se tint sur ses gardes, et observa les Cholulans, afin de pénétrer leurs intentions; le hasard le mit sur la voie de leurs trames contre leurs hôtes. L'interprète Marine avait su inspirer une vive et sincère affection à une Cholulane, épouse d'un des notables habitants de la ville; cette femme, voulant sauver la vie à la jeune fille, lui fit confidence du complot ourdi contre les Espagnols, qui

devaient être tous massacrés, et l'engagea à les abandonner pour ne pas partager leur sort. Marine, dévouée aux Espa-



gnols, fit semblant de vouloir profiter de l'avis de la Cholulane, et finit par obtenir d'elle des détails sur le complot. Elle parvint ainsi à savoir qu'un corps de soldats mexicains était caché dans le voisinage de Cholula, et qu'ils devaient paraître tout à coup, à un signal; que des barricades avaient déjà été formées dans plusieurs rues, et que dans d'autres on avait creusé des fosses légèrement recouvertes, où les chevaux devaient tomber; qu'en outre, une grande quantité de pierres et d'autres projectiles avaient été transpor-

tés sur les toits des maisons et des temples pour être jetés sur les Espagnols, qu'on voulait écraser.

Cortez, éclairé sur le danger qu'il courait, se hâta de faire ses dispositions pour déjouer le complot. D'abord, il attira chez lui la femme indienne qui l'avait révélé à Marine, et trois des principaux prêtres, et les ayant enfermés, il leur arracha, par menaces, l'aveu du massacre préparé par les Cholulans; alors, jugeant qu'il était indispensable de frapper un grand coup pour effrayer Montézume et ses adhérents, il fit ranger en bataille ses soldats et les Cempoalliens qui étaient avec lui, dans la grande cour du bâtiment qu'il occupait, et enjoignit aux Tlascalans campés aux portes de la ville, d'y pénétrer aussitôt qu'ils entendraient tirer le premier coup de fusil. Les principaux chefs des Cholulans furent attirés sous différents prétextes dans le quartier espagnol, et arrêtés; puis Cortez donna le signal de la sortie et du massacre général.

Alors les Espagnols et les Cempoalliens se précipitèrent dans les rues, pendant que les Tlascalans entraient dans la ville. Bientôt, le sol fut jonché de cadavres; les habitants, qui n'avaient plus de chef, se laissaient égorger sans essayer de se défendre. Il est vrai que les Mexicains, sortant de leur ambassade, accoururent pour les secourir; mais ils furent mis en déroute, et cherchèrent un refuge sur les tours et dans le principal temple. Cortez fit annoncer que ceux qui se rendraient volontairement auraient la vie sauve. Un seul Mexicain descendit des tours; les autres préférèrent la mort à la honte de la soumission. Cortez, cédant à son aveugle colère, déshonora sa victoire par un acte de barbarie révoltante : il ordonna qu'on incendiât le temple,

et un grand nombre de malheureux périrent dans les flammes.

Pendant deux jours, la vengeance des Espagnols fit couler le sang dans la ville; pendant deux jours, Cholula fut livrée au pillage. Enfin, la lassitude des soldats mit fin au massacre, et alors Cortez, satisfait, mit en liberté les magistrats prisonniers, en leur reprochant leur perfidie, qui avait été cause de tous les malheurs de leur ville; il leur ordonna d'y rappeler les habitants qui avaient pris la fuite; puis il fit publier l'acte d'une amnistie générale. Telle était l'impression de terreur superstitieuse produite par les sanglantes scènes qui avaient signalé la vengeance des Espagnols, que tous les Cholulans fugitifs revinrent dans la ville; bientôt elle se trouva remplie d'une population soumise et docile.

Mais le même homme qui vient d'autoriser d'aussi horribles excès, le chef qui vient de se baigner dans le sang des malheureux Cholulans, devient le médiateur d'une réconciliation sincère entre deux peuples animés jusqu'ici, l'un contre l'autre, des sentiments les plus hostiles; il force les Tlascalans et les Cholulans à se jurer, avec des cérémonies qui garantissent l'inviolabilité des serments, une amitié qui, en les réunissant, lui assure aussi le concours de deux alliés puissants. Cette réconciliation fut à la fois un acte d'humanité et de sage politique.

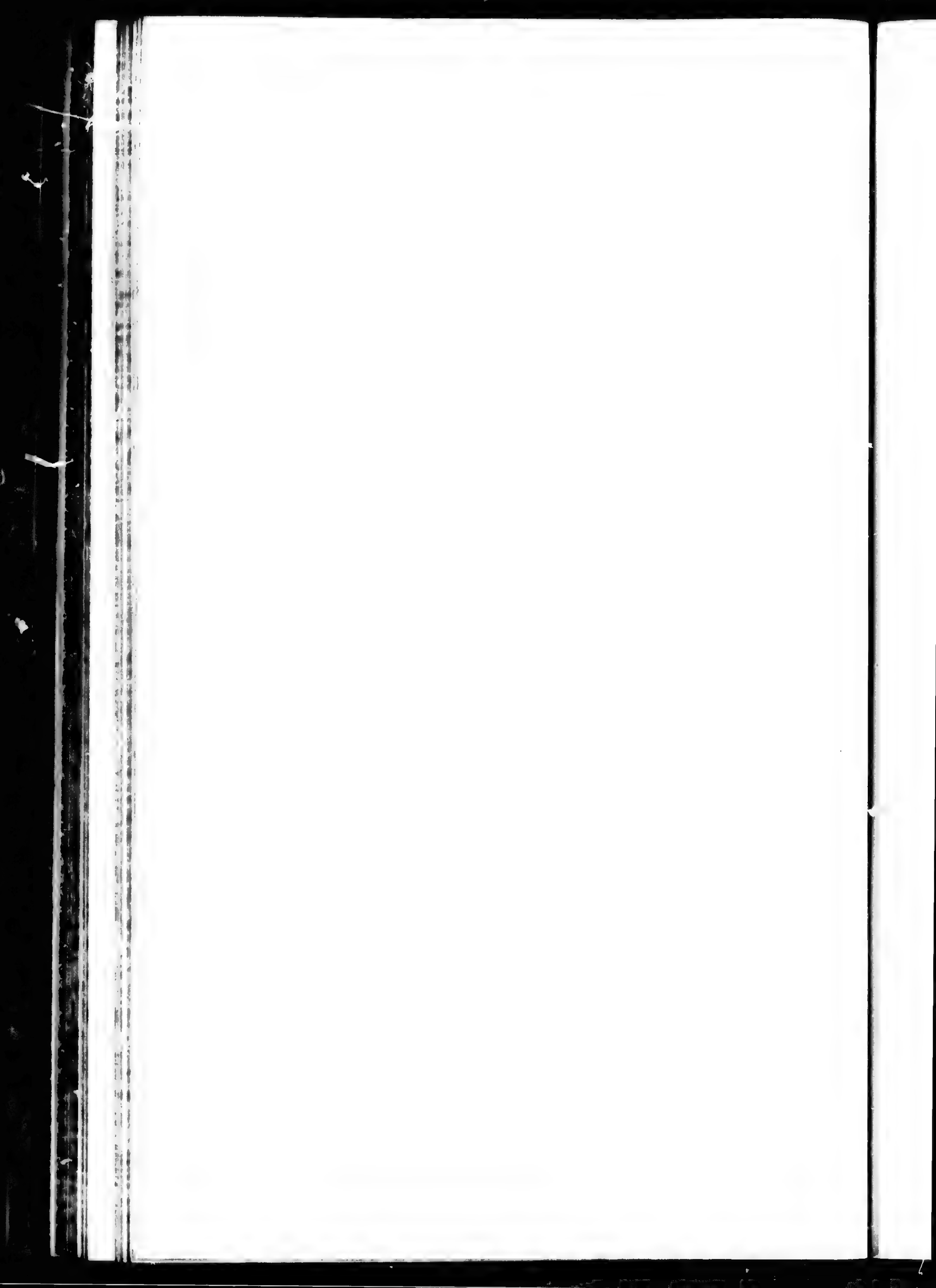
Alors il continua sa marche vers Mexico. Partout sur son passage, il entendait les plaintes des Indiens, qui accusaient le despotisme de Montézume; les gouverneurs ne demandaient pas mieux que de s'en affranchir. Parmi les caciques qui reçurent les Espagnols comme des libérateurs,

le cacique de Tezeuco, une des villes les plus considérables du Mexique, témoigna à Cortez la haine la plus violente contre l'empereur. Mais que faisait-il ce souverain, signalé partout comme un tyran, alors qu'un ennemi formidable s'avançait vers sa capitale?

La conduite de Montézume annonçait l'irrésolution, symptôme de peur et de faiblesse; tantôt il expédiait à Cortez des messagers pour l'inviter à se rendre à Mexico, tantôt il lui faisait dire de s'arrêter; mais le général espagnol s'avançait toujours; il se rendit, à travers des montagnes de Tezeuco, à Chalco, et de là à Isthapalapa. En descendant des montagnes de Chalco, les Espagnols furent agréablement surpris à la vue d'un délicieux passage; devant eux se développait un pays immense et pittoresque, où l'on apercevait un lac semblable à une mer, et, au milieu de ce lac, des villes et des villages qui paraissaient s'élever du sein des eaux. Parmi ces villes, il était facile de reconnaître la capitale, remarquable par le grand nombre de ses temples. A ce spectacle, dont la magnificence excitait leur surprise et leur admiration, les Espagnols s'arrêtèrent; ils se croyaient transportés dans le pays des fées. Alors ils oublièrent les maux qu'ils avaient soufferts, pour ne songer qu'à la récompense réservée à leur constance, à leur courage; ils touchaient au but de leurs efforts, et se partageaient déjà, en espoir, les trésors renfermés dans la brillante capitale. Maintenant Cortez pouvait leur imposer d'autres travaux, d'autres sacrifices; ils étaient prêts à le suivre partout. Aussi, le général, témoin de cette ivresse générale, de l'enthousiasme qui animait son armée, se hâta de les mettre à profit : il s'avança, plein de confiance,




VUE DE MEXICO.



sur une des digues du lac, vers le palais de l'empereur.

Tout à coup, on vit sortir de la ville environ mille Mexicains qui portaient des manteaux de toile de coton, et dont la tête était ornée de panaches; ils venaient à la rencontre de l'armée espagnole. Lorsqu'ils s'en approchèrent, ils saluèrent le général avec respect, et lui annoncèrent la prochaine arrivée de l'empereur lui-même. Bientôt après, fut aperçue l'avant-garde de son brillant cortége : c'étaient deux cents hommes attachés au service de l'empereur; ils portaient également des manteaux blancs et des panaches; ils marchaient les pieds nus, deux à deux, et en observant un profond silence.

Aussitôt qu'ils furent parvenus devant le front de l'armée espagnole, ils suspendirent leur marche, et allèrent se placer de chaque côté du mur de la digue, pour que les étrangers pussent voir une troupe d'officiers de Montézume, vêtue avec plus de magnificence. Au milieu de cette troupe, paraissait le monarque, assis sur une chaise d'or que quatre des principaux seigneurs de son empire portaient sur leurs épaules. D'autres officiers soutenaient au-dessus de sa tête un dais formé d'une étoffe tissue d'argent, sur laquelle se détachaient des plumes vertes.

Huit magistrats, ayant à la main des bâtons d'or qu'ils élevaient de temps en temps avec une gravité solennelle, précédaient cette troupe. Chaque fois que les magistrats élevaient leurs bâtons, le peuple se presternait, en se cachant la figure avec ses mains, comme s'il se fût jugé indigne de lever les yeux sur la majesté de son souverain. Lorsque cette troupe fut arrivée auprès des Espagnols, Cortez descendit de cheval, et s'avança respectueusement

à la rencontre de Montézume. Au même moment, l'empereur, se levant de sa chaise et descendant de son brancard, s'avança lentement vers Cortez, en marchant sur des tapis que sa suite étendait sur son chemin, afin que son pied ne touchât pas la terre.

Cortez salua le monarque suivant la forme européenne, et Montézume répondit à ce salut, en baisant sa propre main, qui avait d'abord touché la terre; c'est le signe, ainsi qu'on l'a vu plus haut, du respect chez ces peuples; aussi les Mexicains parurent-ils fort surpris de voir un monarque aussi fier, qui ne saluait les



idoles que d'un mouvement de tête, honorer par un tel hommage des étrangers, et ils ne doutèrent plus qu'ils ne fussent des dieux; le mot *teules*, qui dans la langue mexicaine signifie *dieux*, était souvent répété par les spectateurs nombreux de cette scène.

Quand le général espagnol et le monarque eurent échangé entre eux des compliments, le premier détacha une chaîne de pierres fausses qu'il portait sur son armure, et la passa au cou de Montézume, qui parut très-satisfait de ce présent. Aussitôt, l'empereur se fit apporter la pièce la plus précieuse de son trésor : c'était un collier fait de coquillages très-rares; à chaque bout de ce collier, étaient suspendues quatre écrevisses. Il mit aussi cet ornement au cou de Cortez, ce qui redoubla la surprise des Mexicains.

L'empereur était d'une taille médiocre, et plutôt maigre que gras; il y avait de la majesté dans son air, et de la vivacité dans son regard; sa peau était moins basanée que celle des autres Mexicains. Il paraissait âgé de quarante ans environ. Il portait un long manteau de fine étoffe de coton, couvert de bijoux d'or, de perles, et d'autres pierres précieuses. La couronne d'or qui ornait sa tête avait presque la forme d'une mitre d'évêque; sa chaussure était formée de plaques d'or massif, qu'attachaient des boucles de même métal.

Cortez et Montézume entrèrent ensemble dans la ville, qui ne s'appelait pas encore Mexico, mais Tenuchtitlan. Les historiens espagnols assurent qu'on y comptait plus de vingt mille maisons plates; ils parlent aussi du nombre extraordinaire et de la magnificence des temples qui décoraient cette cité; mais il faut se défier de l'exagération de leurs

récits. Ce qui paraît positif, c'est que la capitale de l'empire mexicain était grande et très-peuplée.

Un palais, que ses hautes murailles et ses portes faisaient prendre de loin pour une forteresse, fut assigné pour demeure à l'armée espagnole, que l'empereur lui-même y accompagna. Suivant la coutume, Cortez garnit toutes les avenues de canons et de sentinelles; il recommanda à ses officiers et à ses soldats d'observer la plus exacte discipline, et de se tenir sur leurs gardes pour éviter toute surprise; car il se défiait, non sans raison, de l'hospitalité mexicaine.

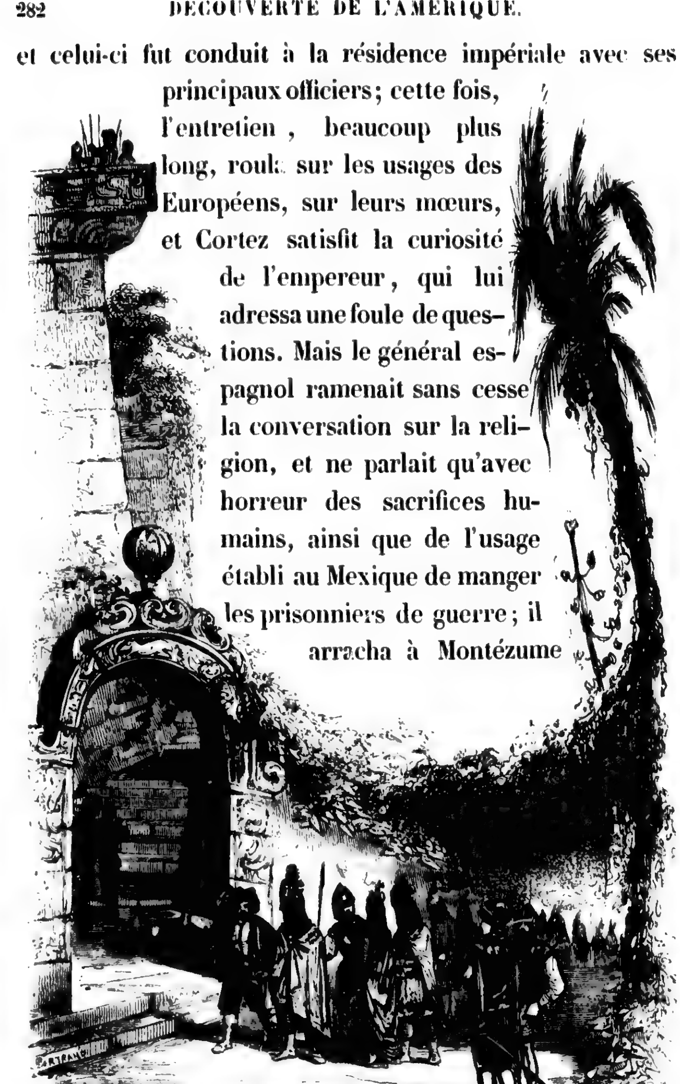
## III

Visite de Montézume à Cortez. — Sacrifices humains. — Mort d'Escalante, gouverneur de la Vera-Crux. — Montézume est conduit prisonnier dans le quartier des Espagnols. — Supplice de Qualpopoca et de ses fils. — Tentative de Cortez contre les idoles. — Projets de révolte contre les Espagnols. — Situation critique de Cortez. — Narvaez s'avance pour le combattre. — Cortez quitte Mexico et marche à la rencontre de l'ennemi.

Le soir même, Cortez reçut la visite de l'empereur, qui avait un magnifique cortége. Après quelques préliminaires de politesse, le monarque et Cortez s'assirent familièrement l'un à côté de l'autre dans la chambre que ce dernier occupait; la suite de Montézume et les Espagnols se tenaient debout contre le mur. Alors, l'empereur adressa à Cortez ce discours, qui fut traduit immédiatement par l'interprète Marine : « Les uns t'ont dit que je suis issu du sang des dieux; d'autres, que je suis un tyran orgueilleux et sanguinaire; c'est un double mensonge. » Ensuite, il distribua quelques présents magnifiques aux Espagnols qui étaient dans la chambre, et reprit le chemin de son palais. Ainsi se termina cette visite.

Le lendemain, il invita Cortez à se rendre auprès de lui,

et celui-ci fut conduit à la résidence impériale avec ses principaux officiers; cette fois, l'entretien, beaucoup plus long, roula sur les usages des Européens, sur leurs mœurs, et Cortez satisfit la curiosité de l'empereur, qui lui adressa une foule de questions. Mais le général espagnol ramenait sans cesse la conversation sur la religion, et ne parlait qu'avec horreur des sacrifices humains, ainsi que de l'usage établi au Mexique de manger les prisonniers de guerre; il arracha à Montézume



la promesse d'exclure de sa table la chair humaine.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, la nation mexicaine considérait les sacrifices humains comme l'hommage le plus agréable à ses idoles. C'était le plus souvent pour avoir des prisonniers à immoler sur les autels de ses dieux, et les manger ensuite, qu'elle faisait la guerre aux peuples voisins. Souvent on égorgeait ainsi mille victimes le même jour; quelques historiens en ont élevé le nombre jusqu'à vingt-cinq mille. Si, par suite de la prolongation de la paix, les prisonniers à égorger venaient à manquer, les prêtres représentaient à l'empereur que leurs dieux avaient faim; alors l'empereur faisait publier dans toutes les provinces que les dieux voulaient faire un bon repas, et une guerre générale était déclarée à tous les peuples voisins. Dès qu'un nombre suffisant de prisonniers était au pouvoir des Mexicains, on conduisait les victimes dans le parvis du temple.

Bientôt après s'avançait un sacrificateur, revêtu d'une robe blanche; il tenait une petite figure d'idole, faite de farine de froment et de miel, dont les yeux étaient verts et les dents jaunes. Montant aussitôt sur une pierre qui lui permettait de s'élever par-dessus le mur, il présentait cette horrible figure à chacun des prisonniers, et lui criait : « Voilà ton dieu! » Alors il descendait, et marchait à la tête des prisonniers vers l'endroit où ils étaient attendus par les autres sacrificateurs. L'ordonnateur de ces exécrables cérémonies portait le titre de Topilzin; sa robe, très-longue, était bordée de morceaux d'étoffe rouge; il portait sur la tête une couronne de plumes vertes et jaunes; des anneaux d'or, montés en pierres vertes, pendaient à ses oreilles et à sa lèvre inférieure. Son visage était noir comme du jais; sa

main était armée d'un couteau formé d'un caillou large et pointu. Il était assisté de cinq autres prêtres, qui avaient




chacun leurs fonctions particulières. On immolait les prisonniers sur une large pierre.

Détournons nos regards de ces horribles tableaux d'une superstition barbare, et voyons comment Cortez va se tirer de la position périlleuse dans laquelle l'a engagé son audacieuse entreprise; car il ne tarda pas à s'apercevoir que lui et son armée étaient en quelque sorte à la merci d'une population innombrable, et d'un prince dont la bienveillance lui paraissait peu sincère.

Les avis que lui avaient donnés les Tlascalans, leurs exhortations incessantes pour qu'il se défiât de Montézume, avaient enfin éclairé le général espagnol sur les dangers de sa situation; il suffisait en effet de rompre les ponts établis sur les digues pour qu'il se trouvât entièrement séparé de la terre, et alors comment aurait-il pu résister aux attaques d'un peuple tout entier, qui aurait fini par écraser cette poignée d'étrangers, malgré leur courage? Un événement fâcheux, arrivé à la Vera-Cruz, augmenta encore l'inquiétude de Cortez. Il apprit qu'après son départ, un général américain, nommé Qualpopoca, avait attaqué les peuples qui avaient secoué le joug de Montézume, et s'étaient placés sous la protection des Espagnols; qu'Escalante, gouverneur de la Vera-Cruz, avait voulu secourir les alliés, et qu'il avait été mortellement blessé dans une bataille livrée à Qualpopoca; que sept Espagnols y avaient péri, et qu'un autre, fait prisonnier par les Mexicains, avait été mis à mort. Cortez apprit en outre que la tête de ce soldat avait été portée en triomphe dans différentes villes de l'empire, pour prouver que les Espagnols n'étaient pas immortels, et qu'ensuite ce sanglant trophée avait été envoyé dans la capitale du Mexique.

D'autres renseignements ne lui permirent plus de douter

des intentions hostiles des Mexicains; quelques fidèles Tlascalans l'informèrent que depuis quelque temps les principaux officiers de l'empereur avaient des conférences mys-




térieuses où l'on tramait des complots contre les Espagnols. Cortez prit aussitôt une résolution hardie, décisive, qu'il communiqua à ses officiers, en insistant sur la nécessité d'une prompte exécution : il ne s'agissait de rien moins que de s'assurer de la personne de Montézume; en un mot, de le faire prisonnier. C'était un otage qui devait garantir le salut de l'armée espagnole et de son chef.

Cortez eut recours tantôt aux flatteries, tantôt aux me-

naces pour déterminer l'empereur à se rendre dans le quartier des Espagnols; mais l'empereur fut inflexible. Enfin, un jeune officier espagnol, Velasquez de Léon, s'écrie, en accompagnant ses paroles de gestes menaçants : « Pourquoi donc fait-on tant de façons? Emparons-nous de cet homme par force, ou, s'il veut encore résister, tuons-le! » Montézume se fit traduire par Marine ces paroles prononcées avec l'accent de la colère; l'interprète eut soin d'ajouter que c'en était fait de lui, s'il ne se soumettait pas immédiatement à la volonté de Cortez.

Alors ce prince, qui avait d'abord montré quelque énergie, tomba dans un abattement profond. Tremblant pour sa vie, il se résigna à suivre Cortez, et lui annonça qu'il était prêt à se rendre au quartier des Espagnols.

Cependant Cortez s'efforça d'adoucir la captivité du monarque, et permit à ses principaux officiers de venir le visiter; toutefois, sous prétexte d'éviter la confusion, il ne voulut pas qu'un trop grand nombre de visiteurs entrât à la fois dans la chambre de Montézume. Quant à celui-ci, il continua à paraître gai, afin de tromper ses sujets, et ne pas leur laisser soupçonner l'opprobre de sa situation. Fidèle à ce système de dissimulation, il affectait de traiter les Espagnols, ses geôliers, avec beaucoup de bienveillance.

Sur ces entrefaites, Qualpopoca, son fils, et cinq de ses capitaines, furent amenés à Mexico, conformément à l'ordre donné par Montézume. Celui-ci, qui persistait à soutenir qu'ils avaient agi contre ses instructions, les livra à la justice des Espagnols. Un conseil de guerre fut aussitôt assemblé, et ces malheureux, qui firent les aveux les plus

explicites, furent condamnés à être brûlés vifs. Jusque-là, ils avaient assumé la responsabilité exclusive de leur conduite, et s'étaient efforcés de disculper leur souverain; mais leur fidélité courageuse se démentit aux approches du supplice; ils déclarèrent avant de mourir qu'ils avaient obéi aux ordres de Montézume. Quand ils eurent fait cette déclaration, Cortez ordonna qu'ils fussent conduits au lieu où l'arrêt devait recevoir son exécution.



Puis, accompagné de quelques officiers et d'un soldat

portant des fers, il se rendit à la chambre de Montézume : « Les coupables, lui dit-il, ont avoué enfin que tu as provoqué, ordonné le crime qu'ils ont commis; la justice veut que tu sois puni comme eux. » A peine eut-il prononcé ces mots qu'il tourna le dos à l'empereur et fit signe au soldat de lui mettre les fers aux mains. Montézume n'opposa aucune résistance au traitement honteux qu'on allait lui faire subir, d'ailleurs elle eût été inutile. Mais, s'imaginant qu'on allait le conduire lui-même au supplice, il s'abandonna à un violent désespoir.

Quand les condamnés eurent rendu le dernier soupir, Cortez revint auprès de Montézume : « Maintenant, lui dit-il, la justice est satisfaite et la mort de tes complices a expié ton crime. » Puis il ordonna qu'on le débarrassât de ses fers. Alors Montézume passa du désespoir à la joie la plus vive; il remerciait, il embrassait le général, comme son libérateur.

La puissance des Espagnols semblait assez solidement établie à Mexico; mais le prudent Cortez s'y voyait toujours enfermé comme dans une île, et songeait sans cesse au moyen de s'ouvrir une route pour sortir de la capitale, même dans le cas où les Mexicains viendraient à rompre les digues. Aussi, dans ses entretiens avec Montézume, lui parlait-il souvent de la construction extraordinaire des vaisseaux européens; il tâchait d'intéresser sa curiosité, et de lui faire témoigner l'envie de voir ces merveilleux navires. Montézume ayant enfin manifesté ce désir, Cortez lui promit cette satisfaction, et, par ordre de l'empereur, un nombre suffisant de porte faix fut envoyé à la Vera-Cruz pour transporter de ce lieu les débris des vaisseaux espagnols, qui y étaient conservés, jusqu'à Mexico. D'autres ou-

vriers allèrent couper dans les forêts voisines les bois nécessaires, et en peu de temps se trouvèrent construits



deux brigantins, sur lesquels on promenait quelquefois le monarque charmé. Le général espagnol mettait à profit ces courses, afin d'étudier la situation du lac et de tous les lieux environnants.

Ainsi que nous l'avons vu, Montézume s'était montré très-docile à toutes les exigences de Cortez.

Mais un jour, il manda Cortez auprès de lui. Celui-ci, qui n'ignorait pas les entrevues secrètes de son prisonnier avec les prêtres et les principaux de la nation, prit les précautions qu'autorisait sa juste défiance. Il se présenta chez Montézume avec douze de ses plus braves compagnons; l'air sombre qu'il remarqua sur la figure de l'empereur le confirma dans ses soupçons. Mais son étonnement redoubla, lorsque Montézume, le prenant par la main, lui dit d'une voix presque menaçante, « qu'il espérait bien qu'il se hâterait de partir,



puisqu'il avait accompli la mission dont son maître l'avait

chargé. » Jamais l'empereur n'avait parlé avec tant d'assurance et de résolution.

Cortez se tourna aussitôt vers un des officiers qui l'accompagnaient, et lui donna secrètement l'ordre de faire mettre immédiatement les troupes sous les armes; puis, sans laisser paraître le moindre trouble, il répondit à Montézume qu'il désirait vivement retourner dans sa patrie, mais qu'il était obligé de faire construire des vaisseaux pour remplacer ceux qui avaient été détruits ; en conséquence, il priait le monarque de donner des ordres pour que les Espagnols fussent aidés dans ce travail long et difficile.

Montézume, à ces paroles, laissa éclater sa joie en démonstrations qui ne laissèrent à Cortez aucun doute sur les dispositions du monarque et du peuple à son égard; l'empereur sauta au cou du général, l'embrassa à diverses reprises et lui assura que les Mexicains et leurs dieux seraient également satisfaits de cette déclaration, parce qu'ils demandaient avec une égale impatience le départ des étrangers. Cortez sentit combien il lui fallait d'adresse pour sortir d'embarras et détourner les périls dont il était menacé ; il continua à déguiser ses véritables intentions, et après avoir donné à haute voix et publiquement l'ordre de construire des vaisseaux, il recommanda aux charpentiers espagnols de travailler avec une excessive lenteur, afin de donner aux renforts qu'il attendait d'Espagne le temps d'arriver.

Mais un événement qui mit Cortez à deux doigts de sa perte, parut être la punition de sa perfidie. Un jour, Montézume lui fit dire qu'il avait une nouvelle très-intéressante à lui annoncer, et quand le général fut auprès de lui, le monarque déroula une toile de coton sur laquelle étaient re-

présentés, suivant la manière mexicaine, dix-huit vaisseaux européens. Le courrier qui avait apporté à l'empereur ce tableau déclarait que ces dix-huit navires étaient mouillés sur les côtes.

Cette nouvelle combla de joie Cortez, car il croyait que ces navires lui amenaient les renforts attendus d'Espagne, et lui apportaient en même temps sa nomination en bonne forme de gouverneur des contrées qu'il avait découvertes. Mais une lettre de Sandoval, gouverneur de Vera-Cruz, dissipa ses illusions ; elle lui apprit que cette escadre avait été équipée par Velasquez, qui avait ordonné à Narvaez, chef de l'expédition, de faire prisonniers Cortez et tous ses partisans, et de les conduire à Cuba, où il se proposait de les faire juger.

De jour en jour la position de Cortez se compliquait de nouvelles difficultés, s'aggravait de nouveaux périls. S'il se décidait à marcher à la rencontre d'une armée européenne deux fois plus forte que la sienne, il lui fallait abandonner Mexico, et, en l'abandonnant, il perdait tous les fruits de tant de travaux, de tant d'efforts. D'ailleurs quelles pouvaient être ses chances de victoire en combattant un ennemi qui l'égalait en bravoure et en expérience militaire, et dont les soldats n'avaient pas été fatigués par de longues marches et par de fréquents combats comme ceux de Cortez? Mais s'il osait attendre Narvaez à Mexico, ne s'exposait-il pas à avoir deux ennemis à combattre, car les Mexicains ne laisseraient pas sans doute échapper une occasion aussi favorable à leurs désirs et à leurs projets de vengeance. Devait-il chercher à désarmer la colère de Velasquez par une soumission volontaire, livrer sa tête aux juges de Cuba.

à ces juges tout disposés à sacrifier un rival à la jalousie et à la rancune de Velasquez ?

Mais les avis les plus alarmants se succédaient, se multipliaient, en lui annonçant à chaque instant des revers. Il apprit qu'un certain nombre de ses soldats s'étaient rangés sous le drapeau de Narvaez ; en même temps ce dernier faisait publier que Cortez et ses partisans, traîtres à leur souverain, avaient, sans son ordre, fait la guerre aux Mexicains pour les soumettre, et que lui, Narvaez, était chargé de faire expier à ces bandits les crimes dont ils s'étaient souillés ; qu'en conséquence il invitait Montézume à concourir avec lui à la juste punition de la troupe de brigands qui avaient envahi ses États.

Cortez, jugeant qu'il ne lui restait plus qu'à tenter le sort des armes, se prépara à une lutte désespérée. Il nomma Alvarado, un de ses plus intrépides lieutenants, commandant à Mexico avec cent cinquante hommes sous ses ordres. Il leur recommanda de se conduire avec la plus grande prudence, pendant son absence, à l'égard du peuple mexicain, et de témoigner le plus profond respect à Montézume, qui avait promis de rester dans le quartier des Espagnols. jusqu'au retour de leur général.

Après avoir pris ces mesures, Cortez sort de Mexico avec sa petite troupe et marche à la rencontre de l'orgueilleux Narvaez.

# IV

Cortez et Sandoval font leur jonction. — Narvaez, surpris dans Cempoalla, est fait prisonnier. — Ses troupes se réunissent à celles de Cortez. — Retour de Cortez à Mexico. — Révolte des Mexicains. — Montézume se montre au peuple pour l'apaiser. — Il reçoit une blessure. — Sa mort. — Quetlavaca, son frère, lui succède. — Dévouement héroïque de deux jeunes Américains. — Construction d'un pont volant. — Le général espagnol s'apprête à quitter Mexico. — Commencement de la retraite. — Rupture d'une digue. — Combat. — Intrépidité de Cortez. — Massacre d'une partie des troupes espagnoles. — La nuit de la désolation. — Horribles souffrances. — Bataille d'Orumba. — Cortez s'empare du drapeau impérial. — Arrivée de renforts. — Mort de Quetlavaca, successeur de Montézume. — Guatimozin, nouvel empereur.

Cortez avait ordonné à Sandoval, gouverneur de la Vera-Cruz, de venir le joindre avec le petit nombre de soldats espagnols qu'il commandait. Celui-ci confia la garde de la colonie aux Indiens, ses alliés, et accourut au-devant de son général; ils firent leur jonction à douze milles de Cempoalla, qu'occupait Narvaez. Les troupes réunies de Sandoval et de Cortez ne formaient qu'un bataillon de deux cent cinquante hommes, et cependant ce dernier n'en persista pas moins à vouloir attaquer un ennemi qui lui était si supérieur en nombre.

Cependant il crut devoir essayer encore de fléchir l'humeur intraitable de Narvaez, car il frémissait à l'idée de la guerre civile, et en rejetait, par ses démarches, l'odieux sur le lieutenant de Velasquez. Celui-ci repoussa les deux messages de Cortez par des injures et des menaces.

Loin de s'effrayer de la jactance de son adversaire, Cortez s'avança vers Cempoalla, et lorsqu'il n'en était éloigné que



d'un mille, Narvaez sortit de la ville pour aller lui livrer bataille ; mais une grande pluie qui tomba ce jour-là, et la position avantageuse qu'avait prise Cortez au delà d'un ruisseau, empêchèrent Narvaez de l'attaquer ; les troupes de ce dernier se plaignaient déjà des fatigues qu'elles avaient éprouvées sous un général qu'elles aimaient peu d'ailleurs, et il fut obligé de rentrer le soir dans la ville.

Alors Cortez conçut un projet hardi ; c'était de profiter de l'obscurité d'une nuit pluvieuse, et de surprendre l'ennemi fatigué, qui ne devait pas être sur ses gardes. Tout à coup retentissent les terribles cris de guerre, poussés par Cortez et ses soldats intrépides. Alors, enfin, Narvaez reconnaît son erreur, mais il est trop tard ; au moment où il cherche à se frayer un passage l'épée à la main, il tombe, sans connaissance, frappé d'un coup de lance qui l'atteint au-dessus de l'oreille.

Mais une circonstance singulière concourut à la soumission des troupes de Narvaez. Elles avaient été frappées, au milieu de la nuit, de l'éclat d'une quantité innombrable de lumières, qu'elles prenaient pour des mèches allumées; elles crurent qu'un corps d'arquebusiers venait renforcer l'armée de Cortez; car, à cette époque, on ne se servait pas pour les armes à feu de pierres à fusil, mais de mèches, et les lumières aperçues par les soldats de Narvaez étaient produites par des vers luisants, qui, en Amérique, sont beaucoup plus gros que les insectes de cette espèce qui se trouvent en Europe.

Après la victoire, Cortez se montra humain et même généreux; car non-seulement il traita les prisonniers avec beaucoup de bienveillance, mais il leur fit aussi des présents; il les laissa maîtres de se ranger sous son drapeau, ou de retourner à Cuba : le plus grand nombre demanda à le suivre. Ainsi, l'heureux général vit son armée renforcée de huit cents soldats. Quant à Narvaez, lorsqu'il fut revenu à lui, et qu'il se vit chargé de chaînes, prisonnier d'un ennemi qu'il avait traité avec un si insolent mépris, peu s'en fallut qu'il n'expirât de douleur et de honte. Cortez

voulut le voir; mais plein de respect et d'égards pour son infortune, il entra, sans se faire connaître, dans la chambre où Narvaez était couché; il fut signalé au lieutenant de Velasquez par l'attitude respectueuse de ses soldats. Alors Narvaez se tournant vers Cortez : « Monsieur le ca-



pitaine, lui dit-il, vous avez le droit d'être fier du bonheur que vous avez eu en me faisant prisonnier. » L'orgueil opiniâtre de Narvaez méritait une sévère réponse : « Bon homme, lui répondit Cortez, tout ce que Dieu fait est bien fait; toutefois, je vous jure que ma victoire et votre prise sont à mes yeux des faits trop peu importants pour que

j'en puisse tirer vanité. » Après lui avoir adressé cette leçon très-juste, Cortez ordonna qu'on le conduisît à Vera-Cruz, où il devait être détenu.

Mais à peine Cortez a-t-il joui de quelques instants de repos sur le théâtre de son triomphe, qu'il reçoit l'affligeante nouvelle de la révolte des habitants de Mexico contre les Espagnols qu'il y avait laissés. Alvarado se maintient très-difficilement dans sa forteresse; il demande du secours, et Montézume lui-même envoie un de ses officiers pour prier Cortez de presser son retour dans la capitale, où domine l'insurrection victorieuse.

Il n'y avait donc pas un moment à perdre. Cortez se dirigea aussitôt avec son armée vers la capitale, en traversant Tlascala; les Tlascalans, toujours dévoués à ses intérêts, mirent toutes leurs troupes à sa disposition; mais il n'emmena que deux mille hommes.

Il craignait de ne pouvoir entrer sans difficulté; mais il trouva les ponts dans l'état où ils étaient au moment de son départ. Il entra donc dans Mexico avec son armée; disposant de forces considérables, et appuyé du double prestige de la victoire et de la puissance, il aurait facilement triomphé de l'insurrection, s'il se fût conduit avec la modération que lui prescrivait une sage politique; mais le bonheur l'avait enivré, et il crut qu'il était désormais dispensé de prudence et d'adresse. Il fut dur, violent, hautain, et ses mépris n'épargnèrent même pas Montézume; il s'imagina qu'il comprimerait facilement par la force la rébellion, et la première mesure qu'il prit fut d'envoyer Ordaz, un de ses meilleurs officiers, à la tête de quatre cents hommes, qu'il choisit parmi les Espagnols et les Tlascalans,

pour s'assurer de l'état de la population, et s'informer si elle voulait recommencer ses attaques. Ordaz sortit avec son détachement; mais à peine s'était-il engagé dans une rue, qu'il se trouva en présence d'une troupe de Mexicains armés. Il marcha vers eux, afin d'en faire quelques-uns prisonniers, et de les interroger; mais les Mexicains se replièrent aussitôt. C'était une ruse de leur commandant, qui voulait attirer les Espagnols dans une embuscade. Ordaz se mit à la poursuite des fuyards; mais soudain il se vit entouré, attaqué par une multitude de Mexicains qui l'attendaient. Au même instant, on lui lançait, des toits des maisons couverts de monde, des pierres, des flèches et des javelots. Ordaz ne perdit pas la tête dans une situation aussi périlleuse; il disposa ses soldats en bataillon carré, aux angles duquel il plaça ceux qui étaient armés de lances; il mit au centre ceux qui avaient des arquebuses; ceux-ci devaient tirer sur les ennemis qui étaient sur les toits et aux fenêtres, tandis que les autres repousseraient à coups de lance les assaillants. Alors il donna l'ordre de marcher en avant, et s'élança lui-même le premier à l'endroit où les Mexicains présentaient une masse compacte. Cette attaque vigoureuse força les Mexicains à se retirer, et Ordaz parvint à regagner son quartier, après avoir perdu un soldat espagnol et huit Tlascalans; il fut lui-même blessé, ainsi que la plupart de ses soldats.

Le lendemain, l'ennemi livra un nouvel assaut, et quoique repoussé encore avec des pertes énormes, il renouvela les jours suivants ses tentatives contre le fort.

Dans un des combats acharnés livrés par les Mexicains, Montézume veut essayer d'arrêter l'effusion du sang, en se

COMBAT DANS LES RUES DE MEXICO.

me
sa
gu
cr

ro
pa
se
ch
al
du
re
se
ge

co
sa
su
po
re
d'
un
fi
sa

qu
de
se
n

montrant à son peuple avec tous les attributs de la puissance, avec toute la pompe devant laquelle s'inclinait naguère avec respect la servile obéissance de ses sujets; il croit que sa voix a conservé son ancien ascendant.

Il revêt donc à la hâte son manteau impérial, met sa couronne sur sa tête et, rehaussant encore l'éclat de son costume par un ornement garni de pierres précieuses et dont il ne se parait qu'aux jours des grandes solennités, il sort de sa chambre accompagné des principaux Mexicains, qui étaient alors réunis auprès de lui. L'un d'eux étant monté au haut du mur, annonce au peuple surpris l'arrivée de son empereur, qui veut connaître la cause de ses plaintes, et offre à ses sujets sa médiation paternelle entre eux et les étrangers, qui sont aussi ses hôtes.

Au nom seul de Montézume, les Mexicains cessent de combattre et le silence succède aux hurlements dont ils faisaient retentir les airs. Alors le monarque monte lui-même sur la muraille, et à sa vue, le peuple, pénétré de respect pour son souverain, reste silencieux, immobile. L'empereur cherche des yeux dans la foule ceux qui ont le plus d'influence sur elle ; il les appelle par leur nom et adresse un discours au peuple, qui s'est montré si dévoué, si fidèle à son souverain, et combat avec tant de courage pour sa liberté.

Quand il eut cessé de parler, le silence dura encore quelques minutes ; ensuite on entendit un bruit sourd causé par de violents murmures et qui s'augmentant successivement, se termina par de séditieuses vociférations, par de véhéments appels à la révolte.

Montézume voulut répondre et fit de la main un signe

pour réclamer le silence ; on refusa de l'entendre; les cris redoublaient ; enfin une grande quantité de flèches et de pierres fut dirigée contre le monarque. Les deux soldats que Cortez avait placés à ses côtés s'empressèrent de le couvrir de leurs boucliers ; mais il était trop tard. Déjà atteint de plusieurs flèches, il reçut à la tête une pierre lancée avec tant de force et de violence qu'il tomba sans connaissance aux pieds des soldats.

Le général espagnol fait aussitôt transporter dans sa chambre le prince, qui ne donne plus aucun signe de vie, et donne des ordres pour qu'on lui prodigue tous les soins que réclame son état désespéré ; puis il veut aller venger lui-même le malheureux monarque ; mais il n'était plus temps ; à peine les Mexicains avaient-ils vu tomber leur empereur, que, surpris et effrayés tout à la fois, ils s'étaient dispersés; ils semblaient craindre que le tonnerre ne punît leur forfait, en tombant sur leur tête.

Cependant le malheureux monarque avait recouvré l'usage de ses sens ; mais son état inspirait la pitié. Il entrait en fureur en parlant de l'indigne traitement que lui avaient fait éprouver ses propres sujets. Il expira en les maudissant et, jusqu'à son dernier soupir, il repoussa les instances des Espagnols, qui l'engageaient à embrasser la religion chrétienne.

Les Mexicains choisirent, pour succéder à Montézume, son frère, nommé Quetlavaca, et qui jusqu'alors avait été cacique d'Istapalapa. Le premier acte du nouvel empereur fut la reprise des hostilités contre les Espagnols, et son début militaire une entreprise qui leur fit courir de grands dangers. Il plaça ses meilleurs soldats sur les toits et sur le mur du



MONTEZUME EST BLESSÉ MORTELLEMENT.

pri
pou
qu
ses
eû
fac
op
mi
de
de
da

en
co
qu

pa
de
co
l'a
ce
as
au
le
si
fic
le
ra
tr
av

principal temple et il y fit transporter des pierres et des poutres qu'ils devaient lancer dans la cour intérieure du quartier espagnol. En ce moment Cortez songeait à faire ses préparatifs de retraite. Il dut l'ajourner jusqu'à ce qu'il eût repoussé l'ennemi d'une position d'où il pouvait écraser facilement les troupes européennes. Il chargea de cette opération Escobar, un de ses plus intrépides officiers, mit sous ses ordres un fort détachement composé de l'élite de son armée, et lui-même se chargea de chasser l'ennemi des rues, pour qu'il ne pût pas attaquer par derrière les soldats espagnols au moment où ils escaladeraient le temple.

Escobar parvint assez facilement au pied de l'escalier, et en atteignit même le milieu ; mais il fallut que Cortez accourût pour le soutenir ; les Espagnols arrivèrent enfin jusqu'à la galerie et de là sur la plate-forme.

Ce fut alors que deux jeunes Américains se signalèrent par l'acte d'un dévouement sublime. Ils avaient fait serment de se sacrifier pour la délivrance de leur patrie et, pour accomplir leur résolution généreuse, ils s'approchèrent dans l'attitude de suppliants, du général espagnol qui combattait ; celui-ci crut qu'ils voulaient se rendre et ne témoigna à leur aspect aucune défiance. A peine se trouvèrent-ils placés auprès de Cortez qui allait leur tendre la main, comme pour les placer sous la sauvegarde de sa clémence, qu'ils le saisirent et l'entraînèrent vers la partie la plus élevée de l'édifice, et là, s'attachant fortement à son corps, ils prirent leur élan et se précipitèrent au bas de la galerie. Ils espéraient ainsi lui faire partager leur sort ; mais Cortez pénétrant aussitôt leurs intentions, se cramponna à la galerie avec tant de force, que les deux jeunes Américains allèrent

seuls se briser sur les dalles, victimes d'un dévouement sans résultat pour leur malheureuse patrie, mais qui fut, dit-on, admiré par Cortez lui-même.



La mort du dernier des Mexicains qui défendaient le temple put seule mettre fin au carnage; on assure que cinq cents y périrent; ils appartenaient tous aux familles les plus distinguées de Mexico.

Le lendemain, les Mexicains restèrent tranquilles; ils semblèrent même avoir renoncé à forcer les Espagnols dans leur quartier. Alors Cortez commença les préparatifs de son départ. Mais les dispositions de l'ennemi étaient loin

d'être changées; ils avaient juré d'exterminer les Espagnols jusqu'au dernier, et le temps de leur inaction apparente avait été consacré par eux à la combinaison d'un plan nouveau pour assurer le succès de leur vengeance. Ils voulaient couper la retraite aux Espagnols, en rompant le pont de la digue et les affamer, en leur ôtant les moyens de se procurer des vivres.

Mais Cortez se mit en mesure de déjouer le projet des Mexicains; il fit construire promptement un pont volant qui pouvait être jeté successivement sur les ouvertures faites à la digue et rétablir ainsi les communications. Dès qu'il fut terminé, il annonça que la retraite commencerait la nuit suivante, car il espérait qu'elle serait favorisée par l'obscurité et par la croyance superstitieuse de l'ennemi.

Aux approches de la nuit, il partagea ses troupes en trois colonnes, dont la première qui devait être l'avant-garde, fut placée sous le commandement de Sandoval; il voulut commander la colonne du centre, et Velasquez de Léon, proche parent du gouverneur de Cuba, fut mis à la tête de la troisième, qui forma l'arrière-garde.

A minuit, commença le mouvement de cette retraite qui ressemblait à une fuite; il eut lieu sans bruit, pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi, et la pluie qui tombait parut seconder le départ des troupes espagnoles. Elles ne rencontrèrent aucun obstacle jusqu'à la digue qui conduisait à Tacuba. On ne craignait point qu'elle eût été rompue, parce qu'elle s'étendait d'un côté opposé à la route suivie par les Espagnols pour entrer dans la capitale.

Or, les Mexicains avaient aussi coupé cette digue; le pont volant fut aussitôt jeté sur cette ouverture et la plus grande

partie des troupes la franchit. Mais au moment où elles arrivaient à une autre ouverture qu'elles s'apprêtaient à franchir de la même manière, des cris de guerre se firent entendre tout à coup; le lac se couvrit aussitôt de canots et une grêle de flèches et de pierres préluda au combat le plus terrible dont l'histoire ait jamais fait mention; combat dont la réunion de circonstances diverses augmentait l'horreur.

Cortez fut grand, vraiment grand dans cette nuit épouvantable; seul il conserva son sang-froid, sa fermeté; seul il ne désespéra pas du salut de son armée. Rassemblant cent hommes environ, il s'efforça de s'ouvrir un passage jusqu'à la seconde, et puis jusqu'à la troisième ouverture de la digue. Le succès couronna son courage. Les corps de ceux qui avaient été tués servirent à combler les ouvertures, et au moyen de ces ponts de cadavres, il atteignit enfin la terre ferme.

Mais que lui importe son propre salut? Le danger de la plus grande partie de ses soldats le rappelle sur le théâtre du deuil et du carnage; il choisit, parmi les hommes qui viennent de s'échapper avec lui, ceux qui ne sont pas encore blessés, et retourne au poste du péril; il est rejoint par une partie de ses compagnons, qui étaient restés sur la digue, et qui avaient suivi la route qu'il avait frayée. Mais hélas! il y a encore d'autres malheureux à sauver; il entend les cris lugubres des Espagnols tombés vivants entre les mains d'un ennemi féroce, qui les conduit au temple pour les immoler devant les autels des divinités. Cortez veut aller les délivrer; c'est en vain qu'il s'efforce de percer jusqu'à eux : il est arrêté par un obstacle infranchissable, et il faut qu'il borne ses efforts à protéger, à assurer

la retraite du petit nombre des soldats qui survivent à ce grand désastre.



Quand l'aurore parut, Cortez put juger de l'étendue de ses pertes, et versa des larmes en voyant combien il lui manquait de ses valeureux compagnons d'armes. La plus grande partie de ses troupes avait péri sous le fer ennemi, ou avait trouvé la mort dans les eaux du lac; deux mille Tlascalans avaient succombé avec plus de la moitié des Espagnols. Au nombre des morts, on comptait Velasquez de Léon et plusieurs des plus intrépides officiers; presque tous ceux qui restaient étaient couverts de blessures; on n'avait pu rien sauver de l'artillerie, des munitions et des bagages; les trésors amassés furent presque tous également perdus.

Un nom qui caractérise cette affreuse défaite en a immor-

talisé le souvenir; la nuit si fatale aux Espagnols est encore appelée aujourd'hui dans la Nouvelle-Espagne *la nuit de la désolation*.

Ce fut à Tamba que les Espagnols fugitifs firent halte pour la première fois, depuis leur départ de Mexico; mais ils ne s'arrêtèrent pas longtemps dans cet endroit; ils ne pouvaient compter que sur l'hospitalité des Tlascalans; mais pour arriver à leur ville, il leur fallait catôyer toute la partie septentrionale de la grande mer du Mexique, et les Espagnols se trouvaient alors dans la partie occidentale; il leur fallait traverser des pays inconnus, et où ils n'espéraient pas trouver les rafraîchissements qui étaient si nécessaires aux troupes fatiguées par une longue marche. Cependant c'était le seul parti que pût prendre Cortez pour sauver les restes de son armée; il se dirigea donc vers Tlascala.

La marche des Espagnols, à travers des solitudes immenses, où ils ne trouvaient pour se nourrir que des graines sauvages, des racines et des tiges vertes de blé d'Inde, fut signalée par d'horribles souffrances.

Les troupes espagnoles marchaient ainsi depuis cinq jours; mais elles n'étaient pas encore arrivées au terme de leurs maux. La jeune Marine, qui, ainsi qu'Aquilar, avait échappé au désastre de la nuit funèbre, avait souvent entendu les Mexicains s'écrier, dans leurs attaques multipliées contre les Espagnols : « Marchez, brigands, marchez vers le lieu où vous recevrez la récompense de vos forfaits. » Le sens de ces paroles était une énigme dont on ne sut le mot que le sixième jour, lorsqu'on eut atteint Orumba. Parvenus sur une hauteur voisine de cet endroit, les Espagnols aper-

est en-
*la nuit*

t halte
o; mais
; ils ne
calans;
toute la
, et les
ntale; il
n'espé-
i néces-
Cepen-
ez pour
nc vers

immen-
s graines
Inde, fut

uis cinq
erme de
ar, avait
vent en-
ultipliées
chez vers
aits. » Le
t le mot
Parvenus
ols aper-



CORTEZ A CRUMBA.

çurent avec effroi, dans le lointain, de nombreux bataillons d'Indiens qui couvraient la plaine; ceux mêmes qui avaient jusque-là conservé leur fermeté, ne purent se défendre d'un mouvement de terreur à la vue de ces nouveaux ennemis qui se présentaient pour les combattre. Cortez, à l'épreuve de tous les coups de la fortune, raffermit le courage de ses soldats, et leur fit comprendre, dans une chaleureuse allocution, qu'il fallait vaincre ou mourir, et ses troupes marchèrent aussitôt avec résolution à la rencontre de l'ennemi, qui ne s'attendait pas à une aussi brusque attaque.

Cortez avait inspiré une telle ardeur à ses soldats, qu'ils pénétrèrent jusqu'au centre de l'armée mexicaine, en jonchant leur chemin de morts et de mourants; mais bientôt, épuisés de fatigue, à peine pouvaient-ils se servir de leurs armes, et déjà environnés, pressés par la foule des ennemis, ils allaient succomber tous dans une lutte aussi inégale, lorsqu'une résolution soudaine de leur chef les sauva en leur donnant la victoire. Ayant remarqué de loin le général de l'armée ennemie, qui portait l'étendard de l'empire, il se rappela que la perte de cet étendard était pour les Mexicains le signal de la déroute; aussitôt il se précipite, avec quelques-uns de ses officiers à cheval, au milieu de la troupe qui gardait les drapeaux, la disperse, et d'un coup de lance étend à ses pieds le général mexicain; un officier saute à bas de son cheval, achève le général d'un coup d'épée, et s'empare de l'étendard impérial. A l'instant, tous les autres drapeaux s'abaissent devant les Espagnols, et les Mexicains, consternés, prennent la fuite en jetant leurs armes.

Cette victoire, qui ouvrait aux Espagnols la route de Tlascala, leur livra aussi un butin considérable, qui les dédom-



magea presque entièrement de la perte des trésors qu'ils avaient été obligés d'abandonner à Mexico; car les Mexicains, comptant sur la victoire, s'étaient parés de leurs ornements les plus précieux, qui devinrent la proie des soldats de Cortez.

Le lendemain, ils arrivèrent sur le territoire des Tlascalans, qui les accueillirent avec leur bienveillance accoutumée; ils purent enfin prendre quelque repos. Ils étaient encore à Tlascala, lorsque Cortez reçut une nouvelle qui

le combla de joie; il allait recevoir un renfort inattendu de soldats et de munitions de toute espèce.

Velasquez, gouverneur de Cuba, doutait si peu du triomphe de Narvaez, que, sans attendre de ses nouvelles, il lui expédia deux autres navires chargés de munitions; le commandant de ces vaisseaux apportait aussi de nouvelles instructions pour le général. L'officier qui remplissait les fonctions de gouverneur à la Vera-Cruz attira adroitement les deux bâtiments dans le port, et s'en rendit maître sans difficulté; puis il détermina les équipages à servir sous Cortez. Quelque temps après, trois autres grands vaisseaux abordèrent sur la même côte; ils faisaient partie d'une escadre considérable, équipée par le gouverneur de la Jamaïque pour faire de nouvelles découvertes; mais les commandants, s'étant dirigés vers les provinces septentrionales du Mexique, y avaient trouvé des peuples pauvres et belliqueux qui les avaient très-mal reçus. Après des courses pénibles et sans résultat utile, ils étaient entrés dans le port de la Vera-Cruz; là, invités à se placer sous les ordres de Cortez, ils lui procurèrent un renfort si considérable en soldats et en munitions de guerre, que son armée se trouva aussi nombreuse qu'au moment où il était rentré dans Mexico, et qu'il se crut assez fort pour conquérir tout l'empire du Mexique. Les Tlascalans et les autres peuples indiens, qui étaient aussi ses alliés, lui fournirent un corps auxiliaire de dix mille hommes.

Un autre événement sembla seconder encore ses projets sur le Mexique; ce fut la mort du nouvel empereur, Quetlavaca, qui commandait les Mexicains dans *la nuit de la désolation*.

Les Mexicains élurent empereur, à la place de Quetlavaca, un proche parent de Montézume, nommé Guatimozin. Celui-ci ne manquait pas non plus de courage ni de prévoyance. Il pressa l'exécution des travaux commencés par l'ordre de son prédécesseur, et lorsqu'il fut informé des nouveaux préparatifs des Espagnols, il réunit dans la capitale un grand nombre de guerriers, qu'il appela de toutes les provinces de l'empire. Guatimozin était résolu à opposer une résistance désespérée à l'ennemi.

Cortez, prévenu de ce qui se passait à Mexico, ne fut point arrêté par les nouvelles difficultés de son entreprise; il se mit en route à la tête de son armée, et se dirigea vers la capitale du Mexique.

# V

Marche de Cortez sur Mexico. — Arrivée des Espagnols à Tezeuco. — Perfidie d'un cacique. — Préparatifs de défense à Mexico. — Cortez fait construire une flotte pour attaquer la ville. — Conspiration contre lui. — Plan des conjurés. — Les treize brigantins. — Attaque de Mexico. — Désastres. — Nouveaux alliés. — Les Espagnols pénètrent dans Mexico. — Un combat singulier. — Guatimozin est fait prisonnier. — Soumission des Mexicains. — Guatimozin et son ministre sont mis à la torture. — Reconstruction de Mexico. — Mort de Guatimozin. — Retour de Cortez en Espagne. — Il se justifie et revient à Mexico. — Découverte de la presqu'île de la Californie. — Cortez revient en Espagne. — Sa mort.

L'armée était déjà arrivée aux environs de Tezeuco, lorsque se présentèrent des ambassadeurs, chargés par le cacique de cette ville d'inviter Cortez à s'y arrêter pendant la nuit, et de lui offrir toutes sortes de rafraîchissements pour ses troupes; les Indiens auxiliaires devaient camper hors de la ville.

Cette invitation parut suspecte au général espagnol, qui crut devoir différer jusqu'au lendemain son entrée dans Tezeuco. Il eut à s'applaudir de sa prudence; car lorsqu'on entra

le lendemain dans la ville, elle était déserte. Cortez fit aussitôt occuper les places principales, dans la plus grande desquelles il rangea ses troupes en bataille; et quelques habitants s'étant hasardés à paraître, ils lui apprirent que le cacique avait formé le projet de faire périr tous les Espagnols la nuit précédente, et qu'il avait pris la fuite, parce qu'il craignait que son projet ne fût découvert.

Cortez reconnut qu'il lui serait impossible de s'emparer de Mexico, s'il n'avait pas à sa disposition une flottille de petits vaisseaux de guerre pour disperser les canots mexicains. Il n'y avait dans toute son armée que deux ou trois charpentiers; il fallait couper le bois de construction dans les forêts de Tlascala, et le nombre de ses soldats n'aurait pas suffi au transport de ce bois jusqu'à Tezcuco.

Mais le courage de Cortez grandit en présence des difficultés comme des périls; il a besoin d'une flotte, il l'aura!

Il place sous les ordres de ses charpentiers un grand nombre de Tlascalans, qui leur serviront de manœuvres; et pendant qu'ils commencent les travaux, il prend toutes ses mesures pour réduire la ville par la famine; il soumet plusieurs villes voisines, et parvient à en mettre d'autres dans ses intérêts, en faisant alliance avec elles. Cette défection inattendue affligea Guatimozin, mais ne le découragea pas.

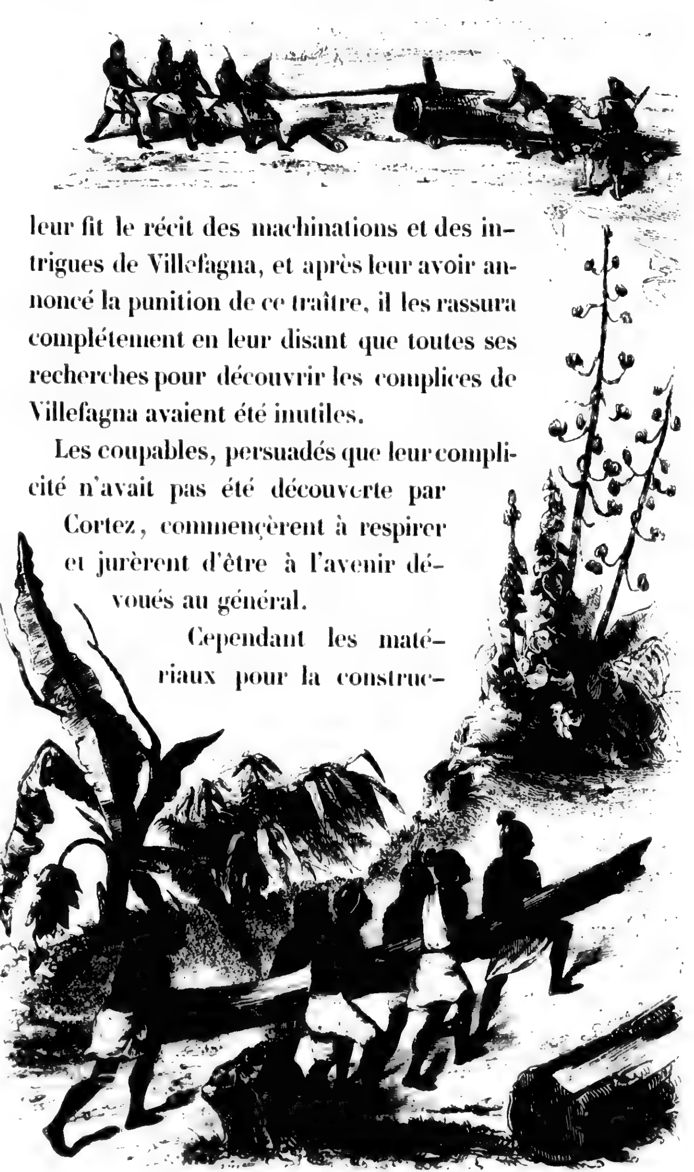
Mais, à cette époque, Cortez fut exposé à un grand danger, et au moment où il s'apprêtait à détrôner Guatimozin, à conquérir ses États, une conspiration était sur le point de renverser ses projets, et menaçait même sa vie.

Parmi ses soldats, il y en avait beaucoup qui ne le suivaient plus qu'à regret; c'étaient ceux qui avaient abandonné le drapeau de Narvaez : ils se plaignaient hautement

d'avoir été trompés dans leurs espérances de fortune par leur nouveau général, qui leur avait promis des richesses immenses ; à la veille du premier assaut qui allait être livré, ils s'effrayaient de la perspective et des chances d'une lutte qui devait être longue et sanglante. Un simple soldat, nommé Villefagna, qui joignait à beaucoup de résolution une adresse peu commune, était resté attaché au parti de Velasquez, et voyant le mécontentement général de ses compagnons, il le mit habilement à profit pour former le projet de massacrer Cortez et ses principaux officiers, puis de donner à l'armée un autre général qui la ramènerait à Cuba. Les conjurés devaient surprendre Cortez au moment où il serait à table avec ses officiers, et faire main basse sur eux ; le général eût été leur première victime. Un complice éprouva des remords et vint trouver Cortez, à qui il fit connaître le plan des conspirateurs.

Aussitôt Cortez se rendit au quartier de Villefagna, qui troublé par la présence du général, avoua son crime, sans même chercher à se défendre. Le général le fit arrêter, et l'on trouva sur lui un papier qu'il voulait cacher ; c'était la liste des conjurés au nombre desquels se trouvèrent des officiers que Cortez croyait fidèles à sa cause ; mais sa prudence lui imposa silence, et il se garda bien de témoigner de l'étonnement ou de la mauvaise humeur en parcourant cette liste. Il commença par faire pendre le chef des conjurés.

Le lendemain matin, il réunit ses troupes, comme pour les passer en revue, et alla droit aux officiers coupables dont les noms étaient inscrits sur la liste ; ils tremblaient tous ; mais Cortez, sans paraître remarquer leur trouble.



leur fit le récit des machinations et des intrigues de Villefagna, et après leur avoir annoncé la punition de ce traître, il les rassura complétement en leur disant que toutes ses recherches pour découvrir les complices de Villefagna avaient été inutiles.

Les coupables, persuadés que leur complicité n'avait pas été découverte par Cortez, commencèrent à respirer et jurèrent d'être à l'avenir dévoués au général.

Cependant les matériaux pour la construc-

tion des treize brigantins étaient prêts et il fallait les transporter du territoire de Tlascala à Tezeuco.

Cette marche très-pénible présentait un spectacle tout à fait extraordinaire. Au centre étaient placés huit mille tamènes (c'est le nom que l'on donne aux porte-faix indiens), chargés de poutres, de mâts, de cordes, de voiles et de ferraille. Quinze mille Tlascalans, dans les rangs desquels on avait réparti les soldats espagnols afin de maintenir l'ordre dans la marche, formaient l'avant-garde et l'arrière-garde et flanquaient la longue colonne qui occupait un espace de plus d'une lieue. Sandoval se mit à la tête de l'avant-garde; il choisit pour commander l'arrière-garde un jeune Tlascalan nommé Chechimical, car Xicotencalt, ce jeune guerrier qui avait joué un rôle si brillant au commencement de l'invasion espagnole, était mort.

Le jeune Chechimical n'était ni moins téméraire, ni moins orgueilleux que Xicotencalt; il éleva des prétentions singulières, et voulut disputer le commandement de l'avant-garde à Sandoval.

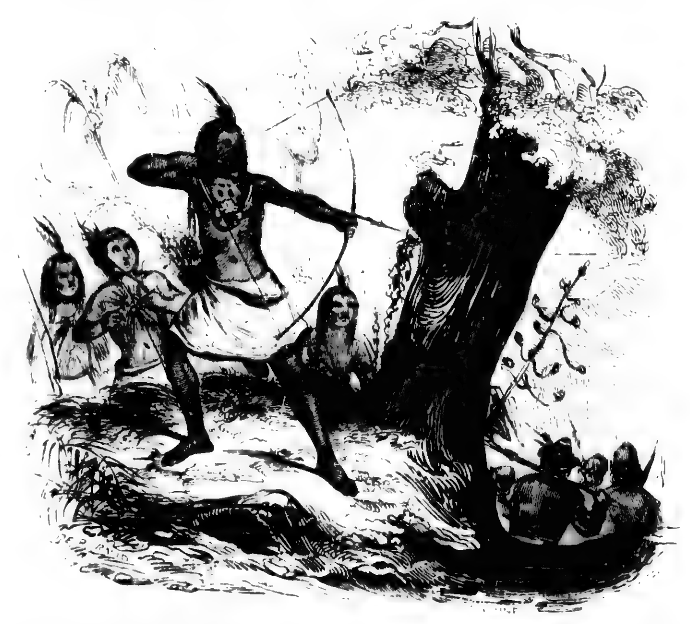
Au moment où l'on approchait de Tezeuco, Chechimical demanda qu'on suspendît la marche pendant quelques instants; il voulait avoir le temps de se parer de ses plus belles plumes et de ses autres ornements guerriers : « Parce que, disait-il, lorsqu'un brave soldat va combattre, il doit être aussi paré que s'il allait à la revue. »

Ces fanfaronnades firent sourire de pitié Cortez, qui jugea que les services d'un tel auxiliaire lui seraient de peu d'utilité. En effet, les historiens espagnols ont gardé le silence sur les exploits de ce rodomont, dont la jactance amusait beaucoup l'armée.

Pendant qu'on travaillait avec ardeur à la construction des brigantins, Cortez reçut une nouvelle qui le combla de joie. Il apprit l'arrivée à Véra-Cruz de quatre vaisseaux expédiés d'Hispanola et qui lui amenaient un renfort considérable. Alors il résolut d'attaquer à la fois Mexico par trois côtés.

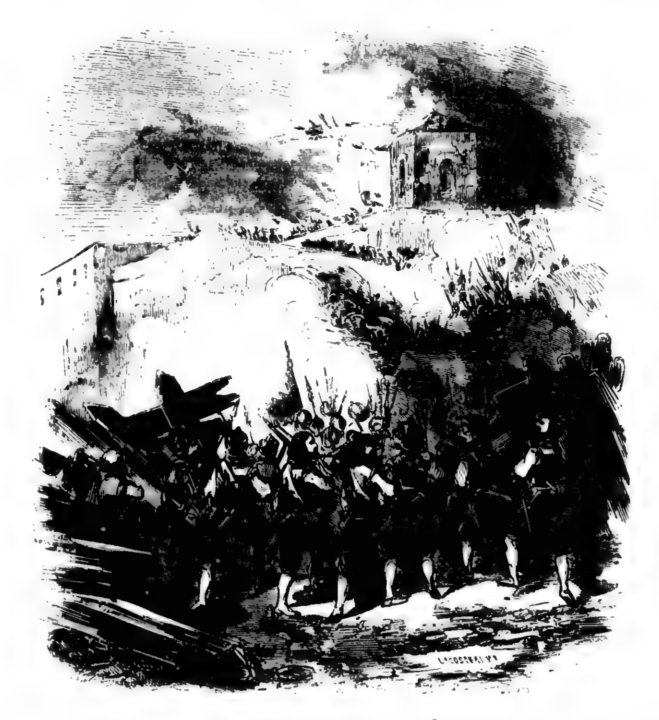
Il divisa sa troupe en trois colonnes : Sandoval eut le commandement de la première; Alvarado celui de la seconde : Olid fut mis à la tête de la troisième.

Depuis ce moment, chaque jour fut signalé par une action meurtrière; les brigantins avaient à combattre les nombreux canots qui couvraient le lac; les troupes de terre at-



taquèrent les Mexicains postés sur les digues; les Espagnols.

il est vrai, dispersèrent ou coulèrent à fond les canots, mais l'attaque des digues présentait de plus grandes difficultés. On parvenait bien à déloger les Mexicains de quelques-uns des bastions qu'ils avaient élevés pour protéger les brèches, et l'on établissait des ponts sur les ouvertures ; mais comme les Espagnols, craignant de voir se renouveler les désastres de *la nuit de la désolation*, se retiraient tous les soirs sur la terre ferme, les assiégés profitaient de la



nuit pour réparer leurs fortifications ; de sorte que les troupes espagnoles se consumaient en efforts inutiles. Alors Cortez, l'homme aux résolutions audacieuses, voulut termi-

ner d'un seul coup cette guerre qui, en traînant ainsi en longueur, menaçait de détruire en détail son armée déjà affaiblie. En conséquence, il fit toutes ses dispositions pour donner le lendemain un assaut général à la ville.

Au lever de l'aurore, chaque chef se mit à la tête de sa colonne; si les Espagnols attaquèrent avec courage, la défense fut opiniâtre, et les Mexicains opposaient une résistance qui épuisait les forces de leurs ennemis. La colonne que commandait Cortez fit les progrès les plus rapides; renversant tout ce qui lui résistait, elle emporta successivement les bastions qui défendaient les digues et pénétra dans la ville, en poursuivant l'ennemi qui fuyait. Mais conservant dans le succès toute sa présence d'esprit, il dut songer aux moyens d'assurer la retraite, pour le cas où elle deviendrait nécessaire. En conséquence il ordonna à Julien d'Aldrète, officier nouvellement arrivé d'Hispanolà, de se tenir avec un nombre suffisant de soldats près des ouvertures de la digue et de les combler, pendant que les autres détachements continueraient à combattre. Mais d'Aldrète, aveuglé par un faux point d'honneur, crut qu'il serait déshonoré s'il restait loin du danger, au moment où ses compagnons se couvraient de gloire en combattant; il désobéit à Cortez et quitta la digue pour aller rejoindre les combattants.

Guatimozin, s'apercevant de cette imprudence, donne le signal auquel répond le bruit solennel du tambour sacré du dieu de la guerre, retentissant au haut du principal temple; alors les Mexicains qui fuyaient font volte-face; ils se précipitent avec fureur contre les Espagnols qui, déjà fatigués, ne peuvent résister à une attaque aussi impétueuse.



ATTAQUE DE MEXICO

ses
cai
Deu
taq

à l
int
lib

dat
per

En vain Cortez menace et prie tour à tour pour rallier ses troupes, il est saisi tout à coup par trois capitaines mexicains qui l'entraînent déjà en poussant des cris de joie. Deux de ses officiers volent au secours de leur général, attaquent les Mexicains qui le tiennent, les tuent et tombent



à leur tour percés de mille coups; mais leur dévouement intrépide, leur héroïque sacrifice ont sauvé Cortez, qui est libre et parvient à regagner la terre ferme.

Ce combat sanglant coûta à Cortez plus de soixante soldats espagnols tués ou faits prisonniers ; mille Tlascalans y perdirent la vie.

Ce fut le signal de la défection générale et subite de tous les Indiens. Mais Cortez l'arrêta par un expédient qui, non-seulement, lui ramena ses anciens alliés, mais lui en donna d'autres dont le concours lui fut très-utile, et la coopération décisive contre Mexico. Il fit suspendre les hostilités pendant huit jours, se retrancha solidement dans ses cantonnements que couvraient les brigantins, et attendit l'époque fixée par les oracles mexicains pour l'anéantissement total de l'armée espagnole. Les huit jours s'écoulèrent, et le neuvième, elle existait encore. Alors les yeux des alliés, trompés par la ruse de Guatimozin, se dessillèrent, et, revenant aux Espagnols, ils leur promirent de les aider à détruire la puissance d'un empereur qui s'était joué de leur crédulité.

Alors les hostilités recommencèrent et le général espagnol, établissant autour de la ville un étroit blocus, coupa entièrement les vivres aux habitants qui bientôt éprouvèrent une horrible famine. La peste se déclara aussi dans la ville, où elle fit de nombreuses victimes.

Avant de donner le signal d'une attaque combinée contre les derniers retranchements de Guatimozin, Cortez lui adressa encore des propositions de paix. Enfin l'empereur parut disposé à un accommodement, et une suspension d'armes de trois jours fut le résultat de ces ouvertures.

Pendant cette trêve, un simple fossé séparait les Espagnols et les Mexicains ; on s'observait de part et d'autre ; seulement quelquefois un Mexicain s'avançait hors des retranchements et défiait les Espagnols, qui méprisaient ces fanfaronnades. Cependant un de ces provocateurs reçut une leçon qui parut dégoûter ses compatriotes de ces provocations insolentes. Armé de l'épée et du bouclier d'un Es-

pagnol sacrifié, il était venu se poser entre les deux armées et mêlait à ses défis des paroles outrageantes pour les soldats étrangers. Quelques Espagnols demandèrent à Cortez la permission de punir cet audacieux provocateur; mais le général la refusa et fit annoncer à haute voix, par un interprète, à ce don Quichotte : « Que s'il voulait se faire accompagner de dix soldats mexicains, il permettrait à un jeune homme d'aller leur couper la gorge. » L'interprète, en prononçant ces paroles, montrait au Mexicain le jeune homme, qui était un page de Cortez; il s'appelait Marcado et était âgé de seize ans environ. Le Mexicain, irrité de ce refus, renouvela son défi avec plus d'insolence; alors Marcado, s'élançant hors des retranchements espagnols, attaqua le fanfaron avec tant de vigueur, que bientôt il l'étendit mort à



ses pieds. Tous les soldats espagnols battirent des mains;

lorsque le vainqueur vint déposer devant Cortez l'épée et le bouclier du vaincu, le général l'embrassa, et pour prix de son courage, il lui ceignit de ses propres mains l'épée qu'il avait enlevée au Mexicain.

Mais Guatimozin cherchait à gagner du temps; il avait annoncé qu'il viendrait lui-même traiter avec Cortez des conditions de la paix; ce n'était qu'une ruse pour cacher ses véritables intentions. Il voulait, d'après les conseils de sa cour, quitter secrètement Mexico et se rendre dans les provinces les plus éloignées de son empire, pour y rassembler une nouvelle armée. Toutes les mesures avaient été prises pour assurer la fuite de l'empereur. Les nobles Mexicains montèrent dans des canots nombreux qu'on avait préparés et attaquèrent avec vigueur les brigantins, pendant que l'empereur s'évadait sur le lac. Sandoval, qui commandait alors la flottille espagnole, s'efforça de disperser les canots par le feu de l'artillerie; mais ils affrontaient la mitraille, et ceux qui les montaient cherchaient à aborder les brigantins.

Tout à coup Sandoval remarque plusieurs canots chargés de monde et qui, à force de rames, traversaient le fleuve avec une vitesse extraordinaire. Soupçonnant que Guatimozin se trouvait sur un de ces canots, il leur fit donner la chasse. Holguin, dont le navire était le meilleur voilier, les atteignit le premier et se disposa à les couler bas; mais aussitôt qu'on s'aperçut de ses intentions, les rameurs s'arrêtèrent, les soldats mirent bas les armes et supplièrent Holguin d'épargner les jours de leur souverain. Aussitôt le capitaine espagnol saute, l'épée à la main, dans le canot, et y reconnaît Guatimozin aux marques de respect que lui

et le
x de
qu'il

avait
: des
cher
le sa
pro-
bler
rises
ains
arés
que
dait
nots
e, et
bri-

rgés
euve
uati-
er la
lier,
nais
s'ar-
rent
ôt le
t, et
lui



témoignent ceux qui l'entourent. L'empereur lui-même, s'avançant avec autant de dignité que d'assurance vers Holguin, lui déclare qu'il est son prisonnier et qu'il est prêt à le suivre ; seulement il recommande sa femme et ses compagnes aux égards des Espagnols.

Quand les Mexicains surent que Guatimozin était prisonnier, ils mirent bas les armes et les Espagnols furent maîtres de toute la ville ; les premiers jours qui suivirent la prise de Mexico furent signalés par la bruyante expression de leur joie ; ils étaient enivrés de leur triomphe ; mais à ces transports d'allégresse succédèrent bientôt les murmures et les plaintes à la vue de la faible part de butin que chaque soldat allait recevoir pour prix de tant de fatigues. Les mécontents accusaient tour à tour Guatimozin et Cortez, à qui ils reprochaient d'avoir détourné à son profit une grande partie des trésors de l'empereur.

Ce fut en vain que le général voulut les apaiser ; Aldrète qui avait été nommé trésorier royal, se presenta devant lui, à la tête des mécontents, et exigea en vertu de ses fonctions, que l'empereur et son ministre lui fussent livrés, afin d'obliger Guatimozin à indiquer l'endroit du lac où il avait fait jeter le trésor impérial. Cortez, en cette circonstance, se montra faible. Il abandonna son prisonnier aux bourreaux qui le réclamaient. Guatimozin et son ministre furent mis à la torture.

La fermeté de l'empereur fut admirable au milieu des souffrances. On dit qu'on avait étendu les deux victimes sur un gril sous lequel il y avait des charbons ardents. Le ministre de Guatimozin supporta d'abord la torture avec une courageuse résignation, mais un moment sa constance pa-

rut faiblir et il poussa un cri de douleur en tournant les les yeux vers son maître; il semblait lui demander la permission de faire des aveux. L'empereur pénétra le sens de ce regard et dit avec beaucoup de sang-froid à son ministre : « Et moi, suis-je donc ici sur des roses? » Ces paroles




suffirent pour rappeler le ministre à son devoir, il garda le silence; il ne laissa échapper aucune plainte, aucun gémissement, et il expira sous les yeux de son maître.

Enfin Cortez accourut pour faire cesser le supplice de l'empereur, et l'arracher demi-mort à ses bourreaux.

La prise de la capitale avait entraîné la soumission des provinces de l'empire, et tous leurs habitants courbèrent la tête sous le joug des nouveaux conquérants.

Cortez songea à rebâtir Mexico, qui n'était plus guère qu'un

t les
per–
s de
nis–
roles

a le
mis-

· de

des
it la

l'un



monceau de ruines; cette ville destinée à devenir la première des cités de l'Amérique le devint par la suite, et elle a conservé cette suprématie.

Cependant l'amour de la liberté se réveillant tout à coup, essaya de briser le joug des Espagnols; plusieurs insurrections eurent lieu, mais elles furent comprimées. La vengeance des tyrans fut terrible; le sang coula par torrents, et Cortez se déshonora en autorisant des cruautés dont le récit fait frémir. Ainsi dans la province de Panuco, soixante caciques et quatre cents nobles Mexicains furent brûlés vifs sur le même bûcher, et les Espagnols forcèrent les enfants, les parents de ces victimes, à être les témoins de cette horrible scène.

Guatimozin ne survécut pas longtemps à la destruction de son empire; on l'accusa de seconder, d'encourager la révolte de ses anciens sujets et de chercher à s'échapper de sa prison; on le saisit, ainsi que les caciques de Tezeuco et de Tacuba, et ils furent tous les trois pendus en plein jour au milieu d'une rue de Mexico.

Au moment où il arriva à Mexico, Cortez préparait une expédition qu'il voulait diriger de cette capitale sur Honduras, afin de soumettre à la domination espagnole cette immense contrée; il voulait aussi punir Olid, un de ses lieutenants, qui s'était révolté contre le vice-roi; mais un commissaire envoyé par la cour d'Espagne arriva à Mexico. A peine arrivé, il tomba malade et mourut. Alors les employés royaux, trompés dans leur espoir et dans les calculs de leur haine, renouvelèrent leurs plaintes et leurs dénonciations à la cour de Madrid, qui nomma une nouvelle commission, munie de pouvoirs encore plus étendus

pour juger le gouverneur du Mexique et sévir contre lui.

Lorsque Cortez fut informé de cet acte du gouvernement espagnol, il se détermina à se rendre en Espagne pour invoquer la justice de Charles-Quint.

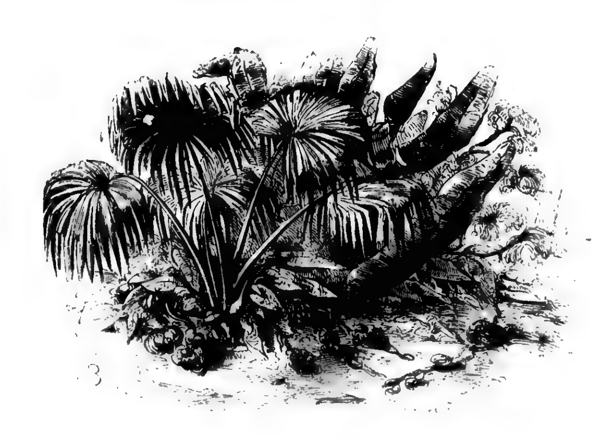
Il n'eut point à se repentir de sa démarche et de la confiance avec laquelle il se présentait devant son juge suprême. Il était d'ailleurs absous d'avance par l'admiration qu'excitait partout la présence d'un homme qui s'était illustré par de merveilleux exploits et dont la gloire égalait celle des héros de l'antiquité et des temps modernes. Charles-Quint l'accueillit avec une grande distinction. Il le décora du collier de l'ordre espagnol, le créa comte et lui concéda une vaste étendue de terre dans la Nouvelle-Espagne.

De retour à Mexico, Cortez s'y vit réduit à un rôle presque secondaire par la rivalité jalouse des membres de l'Audience; pour faire diversion à ses chagrins, aux contrariétés qu'il éprouvait, aux regrets d'une puissance déchue, il équipa une escadre considérable sur la côte occidentale du Mexique; il voulait faire des découvertes dans la grande mer du Sud. Le résultat de cette expédition où il courut de grands dangers, fut la découverte de la presqu'île de Californie qui tient à l'Amérique septentrionale.

Il retrouva à Mexico les ennemis qu'il y avait laissés, et désespérant de l'emporter dans une lutte devenue inégale, il crut pouvoir encore compter sur la justice du monarque; il retourna donc en Espagne, mais ses illusions furent bientôt dissipées par la froideur de la réception qu'on lui fit à la cour, par l'indifférence dédaigneuse avec laquelle on écouta ses plaintes.

Le chagrin abrégea ses jours; il mourut, dans sa patrie,

le 2 décembre 1547, dans la soixante-quinzième année de son âge. Son corps fut transporté, ainsi qu'il l'avait demandé en mourant, à la Nouvelle-Espagne; il fut inhumé avec une grande pompe dans la cathédrale de Mexico; mais ses dépouilles mortelles ont été transférées depuis à la Havane, comme celles de Colomb, et à peu près à la même époque.





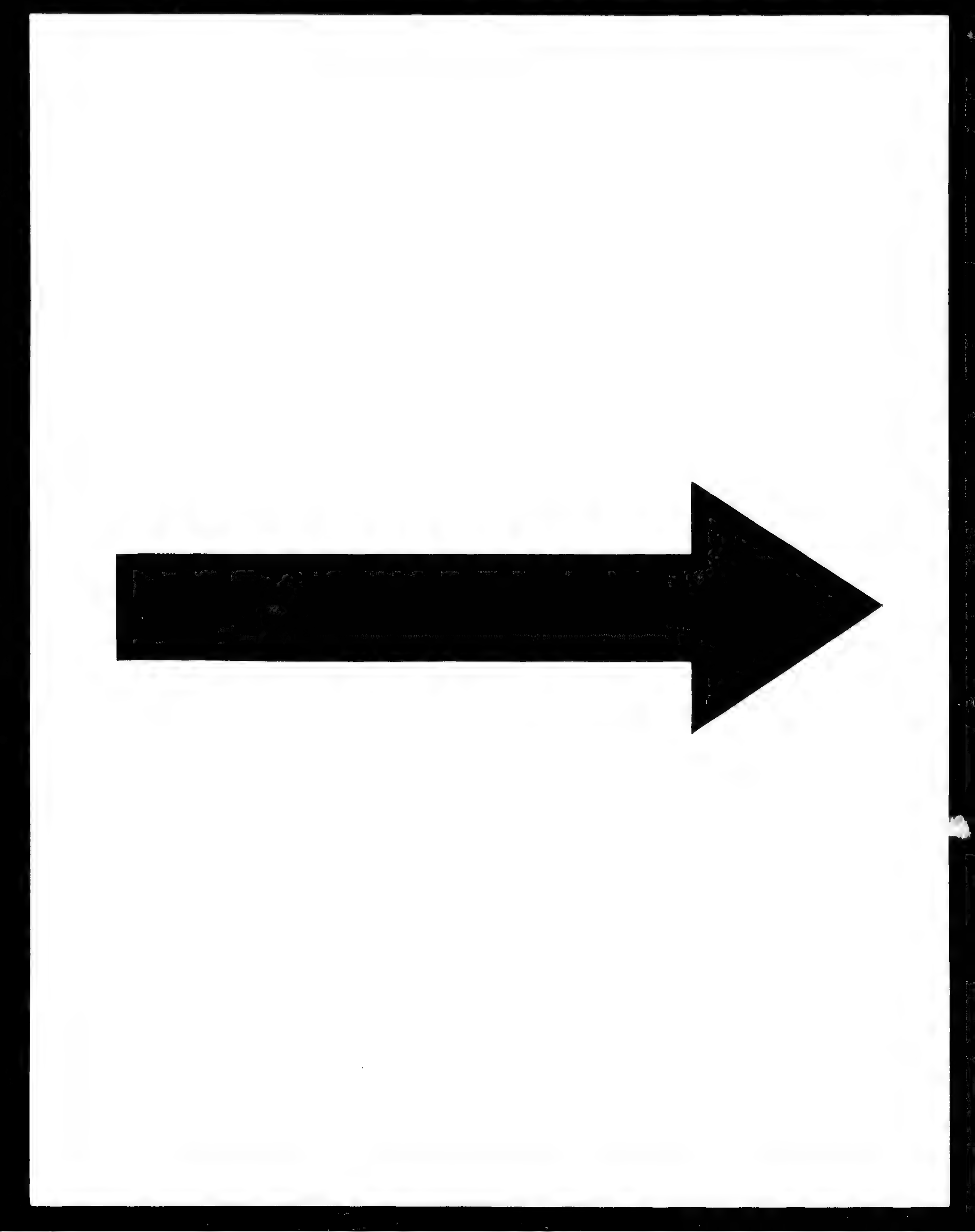

Coup d'œil rétrospectif. — Ojeda et Nikuessa. — Construction de Saint-Sébastien et de Nombre-de-Dios. — Nuguez de Balboa. — Découverte de l'océan Pacifique. — Pedrarias. — Destitution de Balboa. — Il est arrêté. — Son procès. — Sa mort. — François Pizarre, Diego de Almagro et Ferdinand de Luque. — Détails sur Pizarre. — Triumvirat. — Une messe. — Le partage de l'hostie. — Sacrilége. — Expédition pour la conquête du Pérou. — La Terre-de-Feu. — Les vents alisés.

Après la mort de Colomb, un grand nombre d'aventuriers s'élancèrent sur ses traces, guidés par l'espérance d'étendre sur le continent américain les découvertes de ce grand homme. Deux d'entre eux, Ojeda et Nikuessa se dirigèrent vers l'isthme de Darien et attachèrent leur nom à la fondation de deux colonies; le premier bâtit Saint-Sébastien, le second Nombre-de-Dios, deux mots espagnols qui signi-

fient Nom de Dieu. Au moment où Nikuessa débarqua dans ce lieu, qu'il trouva convenable pour un établissement de ce genre, il se tourna vers ses compagnons en s'écriant : « *Paremus aqui, en el nombre de Dios!* Restons ici, au nom de Dieu. » Et la colonie conserva ce nom.

L'officier qu'Ojeda avait envoyé à l'île Espagnole amena avec lui un homme qui, depuis, acquit une grande célébrité, et qui unissait beaucoup de talents à une valeur éprouvée. Il se nommait Nuguez de Balboa. Accusé à Hispanola d'un crime sur lequel les historiens ont gardé le silence, et voulant échapper à la condamnation capitale qu'il avait encourue, il se cacha dans un tonneau et se fit ainsi porter à bord du navire envoyé par Ojeda. Il parvint à tromper la vigilance du capitaine lui-même, à qui on avait défendu de prendre aucun criminel à son bord. Balboa ne sortit de son étroite prison que quelques jours après l'embarquement, et lorsque le bâtiment était à plus de cent lieues de l'île Espagnole. Le capitaine le menaça de le jeter sur la première île déserte qu'il rencontrerait; mais les sollicitations pressantes de tout l'équipage en faveur du fugitif, fléchirent le capitaine, et Balboa débarqua au Darien.

Il ne tarda pas à se faire remarquer par son activité, son intelligence et sa résolution; ce fut lui qui conseilla l'établissement d'une colonie à l'embouchure du fleuve Darien et sur un terrain dont on s'empara aux environs de ce fleuve; on lui donna le nom de Santa-Maria-el-Antiqua-del-Darien; aujourd'hui on le désigne sous le simple nom de Santa-Maria. Les compagnons de Balboa, reconnaissant son mérite, le choisirent pour leur commandant. Entreprenant et ambitieux, il voulut s'illustrer par quelques découvertes



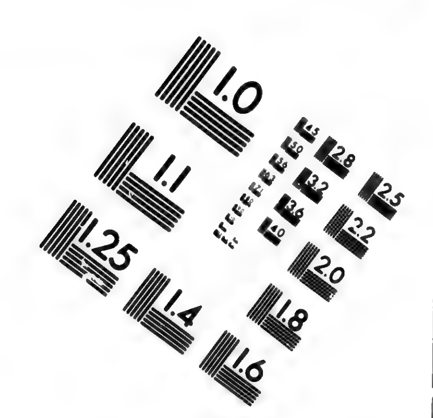
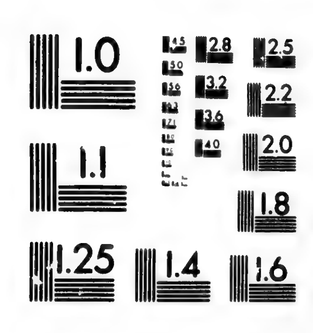
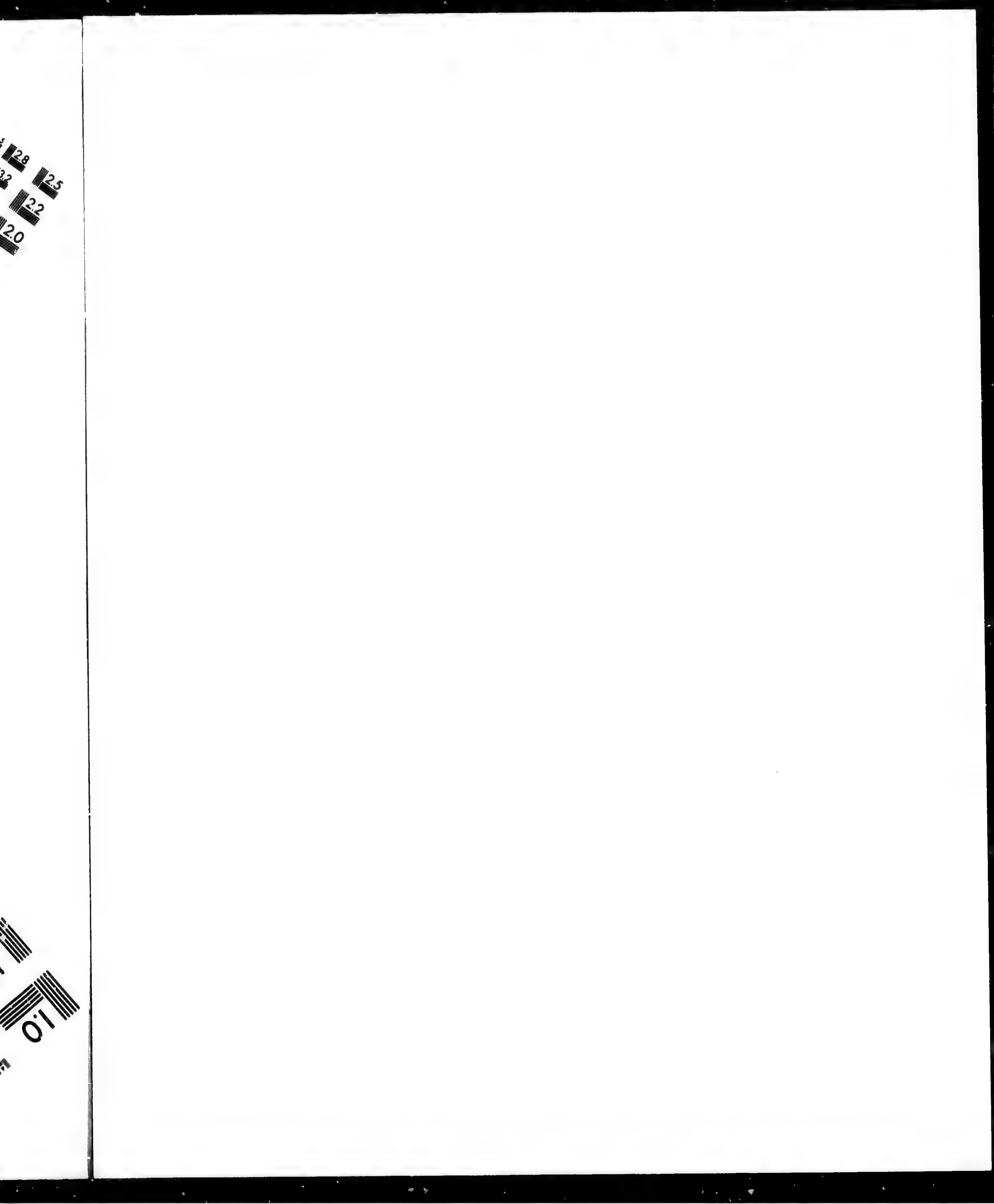


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

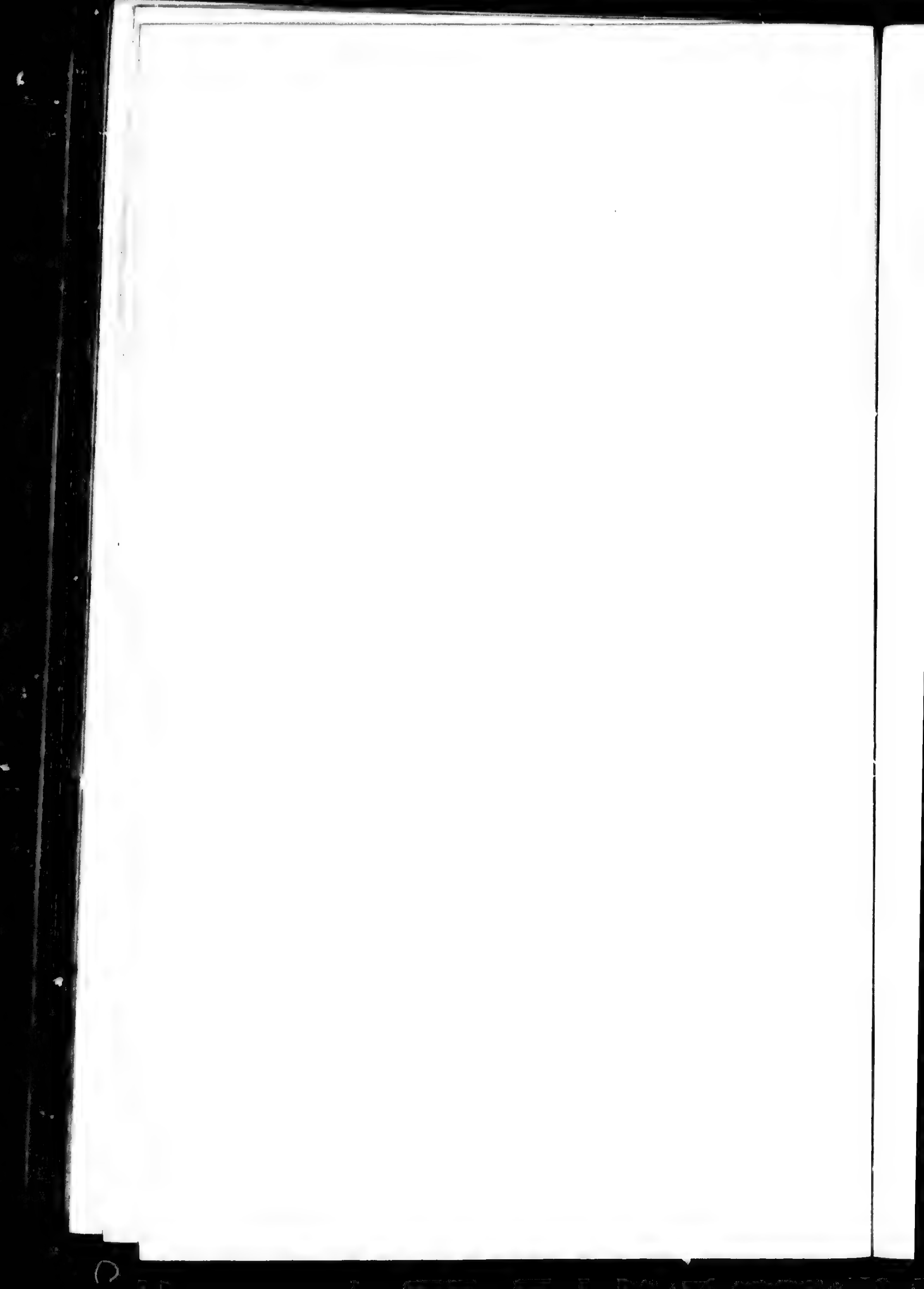


importantes : il explora les contrées voisines, fit alliance avec plusieurs caciques, et soumit ceux qui opposèrent de la résistance à ses envahissements.



Le passage à travers l'isthme étroit de Darien présentait des obstacles presque insurmontables. Une chaîne de hautes montagnes contiguës aux Cordilières ou Andes, qui s'étendent au loin dans l'Amérique septentrionale, protégent cet isthme contre le choc des deux mers ; et ces montagnes étaient couvertes de forêts si épaisses, qu'il paraissait impossible de s'y frayer une route. La pluie, qui ne cesse de tomber pendant neuf mois de l'année, transforme en lacs ou en marais impénétrables les vallées qui coupent les montagnes; aussi, sous l'influence de cette humidité qui en rend le séjour très-malsain, se multiplient les serpents.

BALBOA AU DARIEN.



les vipères, les crapauds, les lézards et des variétés nombreuses d'insectes.

Ces difficultés n'effrayèrent pas le chef téméraire des aventuriers espagnols. Depuis vingt-cinq jours les Espagnols disputaient leur existence à la faim, à la soif, au froid, à la chaleur, en suivant une route à peine praticable aux animaux féroces, et cependant ils n'avaient pas fait plus de chemin qu'un homme, marchant d'un pas ordinaire, n'en ferait en six jours dans une route battue. Déjà ils commençaient à désespérer du succès, lorsqu'ils atteignirent enfin le pied d'une

montagne du haut de laquelle on devait, d'après les assurances du fils du cacique Komagre, découvrir le Nouvel-Océan.

Le jeune Indien ne les avait pas trompés.

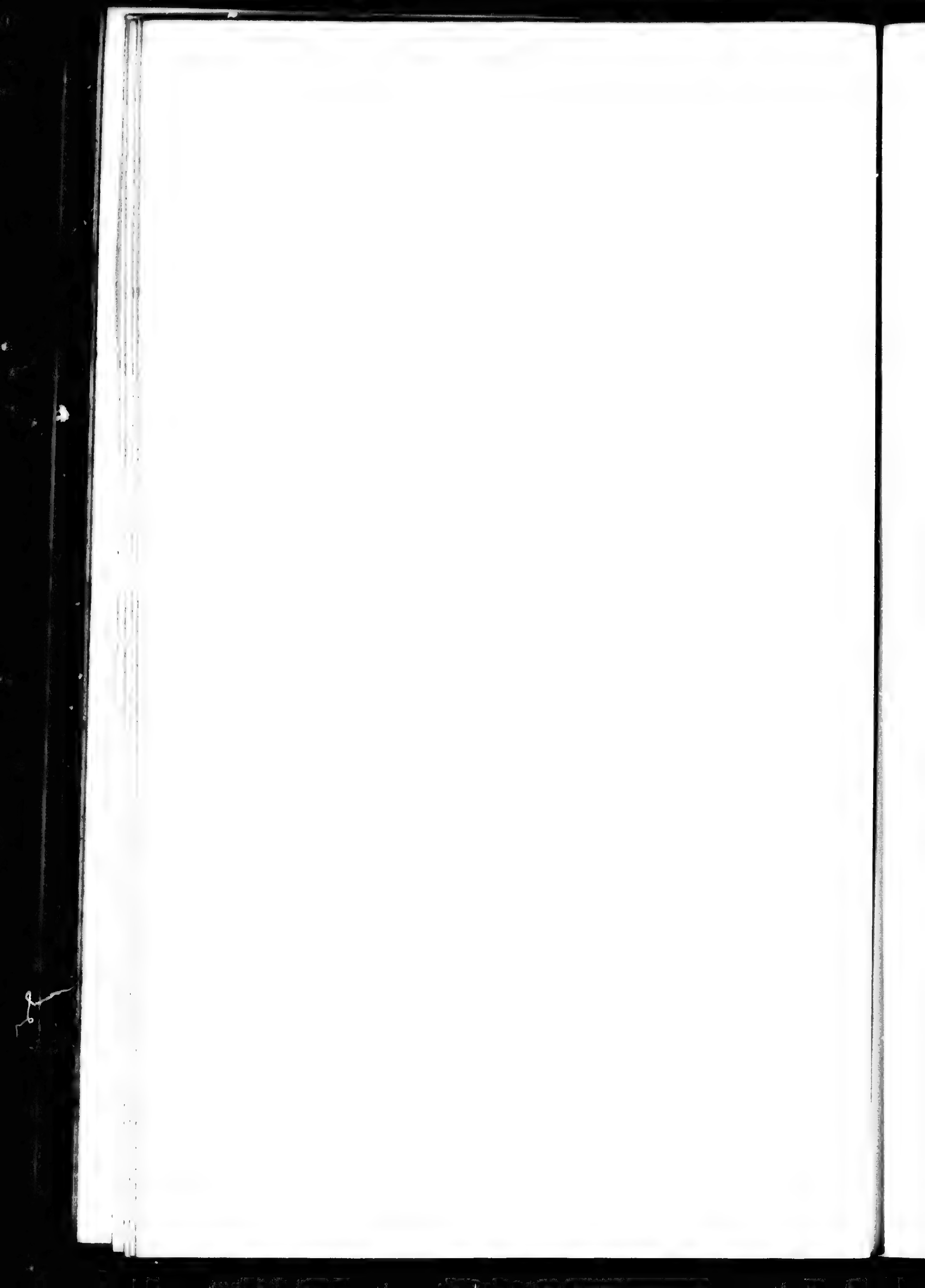
Balboa voulut avoir seul l'honneur d'une aussi importante découverte; seul, il gravit la montagne tandis que ses compagnons le suivent de leurs regards inquiets : il parvient au sommet, et soudain se jette à genoux en élevant les mains vers le ciel. A cette vue, les Espagnols, qui ont compris la cause de l'extase exprimée par Balboa, accourent le joindre et jouir du magnifique spectacle que présente le vaste Océan à leurs yeux étonnés. Comme leur chef, ils s'agenouillent, et remercient Dieu du bonheur et de la gloire qu'il vient de leur accorder.

Le chef espagnol se hâte de prendre possession, au nom du roi d'Espagne son maître, de ces vastes contrées et de l'océan du Sud, qui en baignait les côtes.

A peine s'était-il éloigné du rivage, qu'un ouragan terrible souleva les flots; peu s'eu fallut que les canots ne fussent submergés; les Indiens eux-mêmes, quoique familiarisés avec ces dangers, furent frappés de terreur: toutefois il ne restèrent pas inactifs et se précipitèrent dans les flots; ils lièrent les canots deux à deux, de sorte qu'ils ne furent pas renversés. Enfin les Espagnols purent aborder à une île formée de rochers; mais un nouveau péril les attendait dans ce lieu où ils croyaient avoir trouvé un refuge assuré : l'île tout entière fut inondée au moment du flux. Balboa et ses compagnonsfurent obligés de passer la nuit malheureux, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et craignant d'être submergés tous par l'élévation de la marée. Lorsque le jour pa-



BALBOA DECOUVRANT LE GRAND-OCEAN.



rut, ils voulurent se rembarquer, mais quelques-uns de leurs canots étaient entièrement brisés, et les autres tellement endommagés qu'ils ne pouvaient plus tenir la mer. Quant aux provisions et aux effets des Espagnols, ils avaient été emportés par les vagues.

Mourant de faim et de froid, exténués de fatigue, ils se voyaient condamnés à périr sur ce rocher stérile ; heureusement ils trouvèrent quelques jeunes arbres dont ils enlevèrent l'écorce encore tendre, la mêlèrent avec un peu d'herbe, et après avoir mâché ce mélange, ils s'en servirent pour boucher les trous et les fentes de ceux de leurs canots qui avaient le moins souffert. Ils osèrent se remettre en mer sur ces barques, précédés par les Indiens qui nageaient devant eux, et ils atteignirent enfin le rivage. Ils se sauvèrent sur le territoire d'un cacique, qui, au lieu de leur fournir des vivres, ainsi que l'avaient annoncé les Indiens, accourut avec une troupe de naturels armés pour les attaquer.



Les Espagnols n'attendirent pas l'attaque; ils fondirent avec

leurs dogues, aussi affamés qu'eux, sur les Indiens, en tuèrent un grand nombre et mirent le reste en fuite; le cacique lui-même fut au nombre des blessés.

La victoire des Espagnols décida l'ennemi à demander la paix. De tous les compagnons de Balboa, celui qui se fit remarquer le plus par son intrépidité et l'énergie de son caractère, fut François Pizarre, que nous verrons bientôt reparaître sur ce même théâtre, mais non plus dans un rôle subalterne.

A peine revenu à Sainte-Marie, Balboa fit partir pour l'Espagne un député chargé d'annoncer au roi Ferdinand la découverte de la mer du Sud, et de lui présenter la portion qui revenait à la couronne de l'or et des perles qu'on avait recueillis dans cette expédition. Ferdinand parut d'abord enchanté de cette nouvelle. Mais tout à coup il conçut de la défiance à l'égard de Balboa, et il envoya, pour le remplacer à Sainte-Marie, un autre gouverneur, avec la mission d'achever promptement ce que le premier gouverneur avait commencé. Cet acte d'une révoltante injustice devait avoir des suites bien funestes pour Balboa.

Le nouveau gouverneur du Darien s'appelait Pedrarias; il appartenait à une des plus nobles familles d'Espagne; il avait des manières fort élégantes qui répondaient à sa naissance, mais il était artificieux, hypocrite et bassement jaloux. Le gouvernement espagnol mit à sa disposition quinze vaisseaux et douze cents hommes; quinze cents gentilshommes environ voulurent partager les périls et la gloire de l'expédition. C'était l'armement le plus considérable dont le roi Ferdinand eût fait les frais.

Dès que la flotte fut entrée dans le détroit de Darien, Pe-

drarias envoya à terre un officier chargé d'annoncer à Balboa sa déposition et l'arrivée du nouveau gouverneur. On croyait que celui-ci, indigné de l'affront dont le roi payait ses services, désobéirait à ses ordres, et essaierait de se maintenir par la force des armes dans la position qu'il occupait ; on s'attendait aussi à le trouver environné d'un fastueux appareil, et exerçant ses fonctions avec la solennité qui convenait au représentant d'un puissant monarque; mais quelle fut la surprise de l'envoyé de Pedrarias, lorsqu'il aperçut un homme couvert d'une veste grossière de colon, chaussé avec des souliers faits d'écorces nattées, et occupé à garnir de roseaux une misérable cabane !

Cet homme était Balboa, le gouverneur de Sainte-Marie ; il n'hésita pas à déclarer qu'il était prêt à se soumettre aux ordres du roi son maître. Ses soldats, dont le nombre s'élevait à plus de quatre cents, et qui étaient aguerris, pressèrent en vain le gouverneur de se mettre à leur tête et de défendre ses droits l'épée à la main; il persista dans sa résolution, et lorsque Pedrarias eut débarqué, il alla lui présenter ses hommages en protestant de son obéissance et de son dévouement.

Le premier acte du nouveau gouverneur fut d'infliger une amende pécuniaire très-considérable à l'ancien gouverneur, pour le punir d'avoir usurpé ces fonctions.

Puis, comme il voulait se défaire à tout prix d'un rival dangereux et dont les talents excitaient sa jalousie, il le fit aussitôt traduire devant un tribunal dont les juges étaient vendus au gouverneur; il fut déclaré atteint et convaincu de conspiration contre la personne du roi et de son délégué, et malgré les larmes et les prières de toute la colonie,

des juges eux-mêmes, qui expiaient déjà par leurs remords un arrêt infâme, l'impitoyable Pedrarias fit décapiter Balboa sur la principale place de Sainte-Marie.

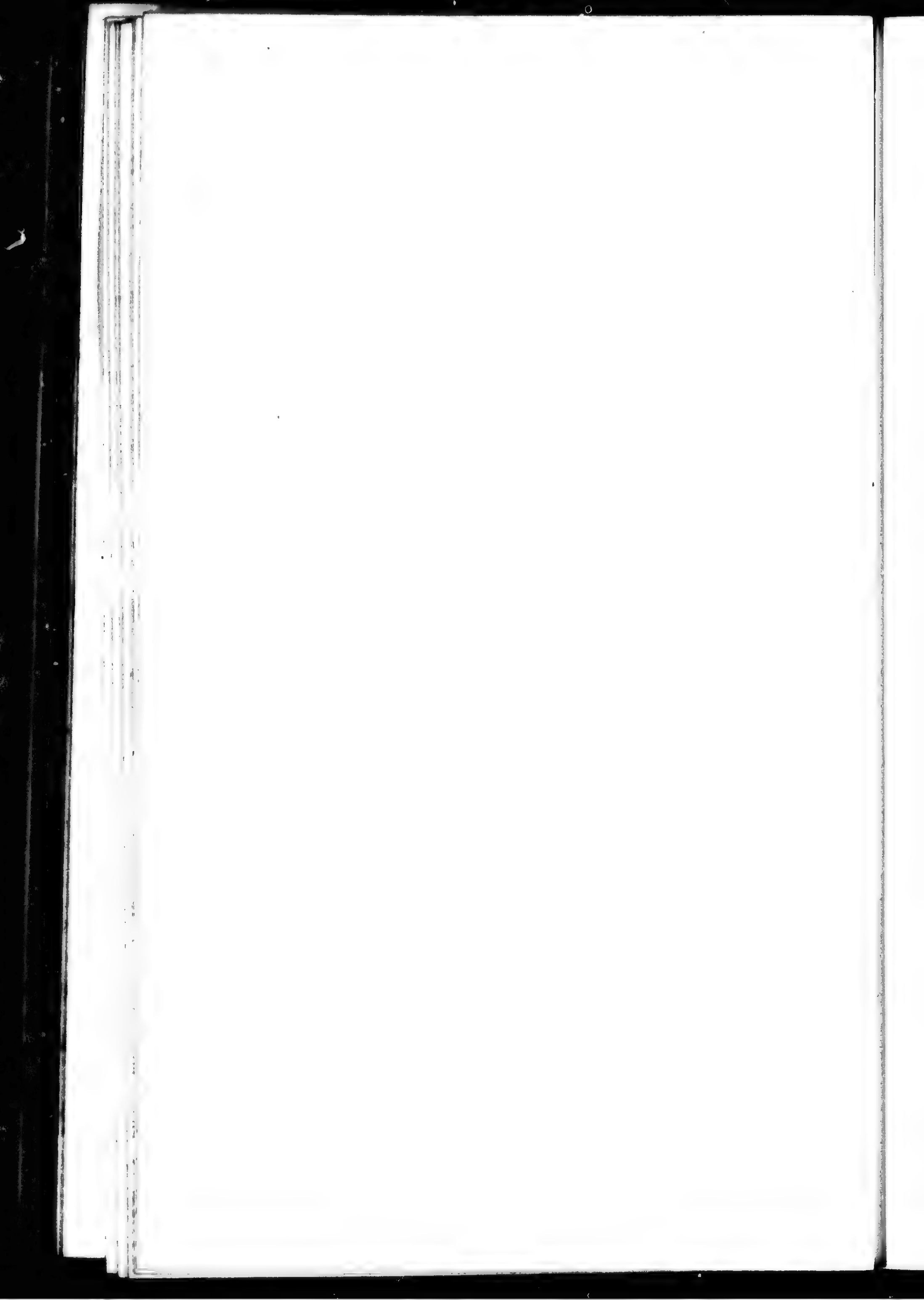
Au nombre des Espagnols qui s'étaient établis avec Pedrarias à Panama, se trouvaient trois hommes qui allaient bientôt devenir célèbres. Le premier s'appelait François Pizarre ; le second, Diego de Almagro, et le troisième, Ferdinand de Luque ; ce dernier était un prêtre qui s'était enrichi à Sainte-Marie.

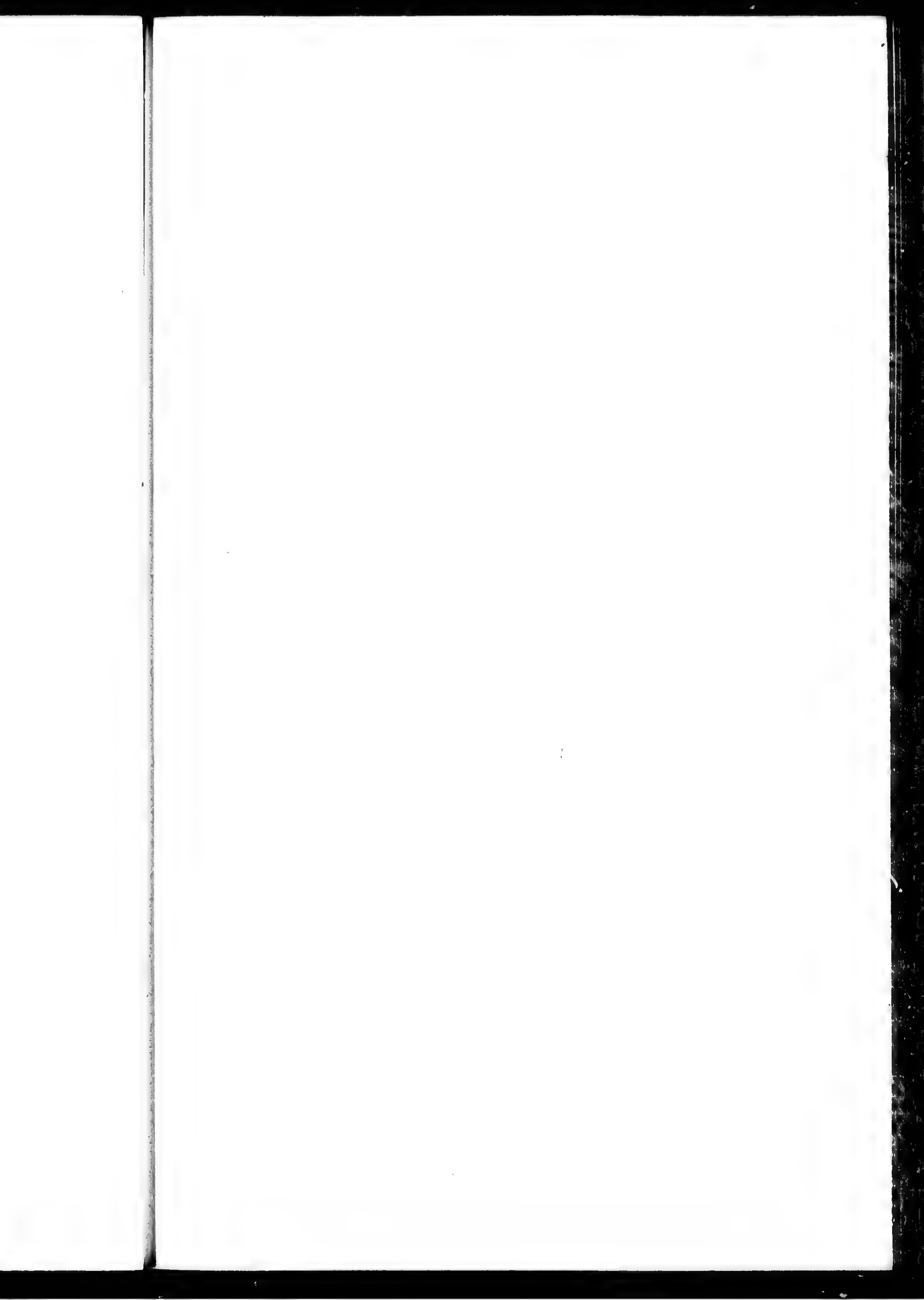
Né en 1475, à Truxillo en Estramadure, François Pizarre était le fils naturel d'un gentilhomme espagnol et d'une courtisane. Son enfance se passa dans les occupations grossières de la campagne, où il gardait les bestiaux. Privé d'éducation, il rougissait cependant du genre de vie auquel son père avait condamné sa jeunesse, et il se fit soldat à seize ans. Mais ce métier, en Europe, ne présentait que peu de chances de fortune à son ambition ; il s'embarqua pour l'Amérique, où l'appelait l'exemple des nombreux aventuriers qui y avaient amassé de grandes richesses. Il accompagna Balboa dans sa périlleuse expédition, et s'y distingua tellement que, malgré son ignorance, il obtint le grade d'officier. La vigueur de sa constitution égalait l'énergie de son caractère et son courage. Le premier au poste du danger, vigilant, appliqué, il avait compris la nécessité de suppléer aux connaissances qui lui manquaient ; bientôt il fit voir que l'ancien gardeur de cochons était digne du commandement.

Ces trois hommes s'associèrent pour diriger une expédition vers le Pérou. Chacun d'eux s'engagea à livrer ce qu'il possédait pour payer les dépenses de l'armement. Pizarre,



ENFANCE DE PIZARRE.







L CARMENT

moins riche que ses associés, se chargea de conduire et de diriger l'expédition; Almagro promit de lui amener de temps en temps des renforts et de lui porter des vivres et des munitions de guerre. Quant à Ferdinand de Luque, dont l'esprit était fin et délié, il devait rester à Panama pour s'assurer des dispositions bienveillantes de Pedrarias et veiller aux intérêts de l'association.

Lorsque Luque eut obtenu l'approbation du gouverneur pour l'expédition, il se rendit à l'église avec ses associés et y célébra la messe. Après avoir consacré l'hostie, il la rompit en trois morceaux, en garda un pour lui et donna les deux autres aux complices de ce sacrilége, car peut-on qualifier autrement un acte dont la spoliation et le meurtre étaient le but?



Un seul vaisseau et cent douze hommes d'équipage, telles étaient les forces avec lesquelles Pizarre se proposait de conquérir le plus grand royaume du monde. Il leva l'ancre au golfe de Panama, et se dirigea vers le sud; mais il mit à la voile dans la saison la plus défavorable; les vents périodiques lui étaient contraires.

Ainsi donc, privé de connaissances positives et spéciales, Pizarre devait rencontrer de grands obstacles ; il voulait se diriger vers le sud pendant que les vents soufflaient directement au nord.



Après une navigation de soixante-dix jours, après une lutte périlleuse contre les flots et les vents contraires, il avait à peine dépassé l'île aux Perles, qui est située au centre du grand golfe de Panama.

éciales,
ulait se
t direc-



près une
raires, il
e au cen-

# II

Détresse de Pizarre et de ses compagnons. — Débarquement sur les côtes de Quito. — Ouragans et tremblements de terre. — Révolte de Pizarre. — Ses quatorze compagnons. — L'île Gorgone. — Arrivée d'un vaisseau. — Débarquement à Tumbès. — Les Péruviens. — Le Guanaco. — Pizarre à Madrid. — Il retourne au Pérou. — Dévastations exercées par les Espagnols. — La rivière des Émeraudes. — Les Incas. — Religion des Péruviens. — Les vierges du soleil. — Législation péruvienne. — Mœurs et usages. — Le noviciat des souverains. — Huana-Capac. — Ses deux fils.

Les divers endroits où aborda Pizarre devaient inspirer un profond découragement à ce chef et à ses compagnons : c'étaient partout des forêts épaisses où l'on ne rencontrait pas un seul arbre fruitier, ou des marais fangeux dont les eaux croupissantes exhalaient de méphitiques vapeurs; partout aussi des peuples sauvages accouraient pour combattre et exterminer ces étrangers. A la place de l'or qu'ils cherchaient sur ces rivages, les Espagnols n'y avaient trouvé que la famine, car ils étaient forcés, pour soutenir leur misérable existence, d'arracher les bourgeons des arbres, et des maladies auxquelles succombèrent la plupart des compagnons de Pizarre. Voyant sa troupe si affaiblie, il comprit qu'il devait revenir sur ses pas, et aller au-devant du renfort qu'Almagro avait promis de lui amener. Il se décida à faire voile pour Chuchama, située en face de l'île aux Perles.

Almagro, fidèle à sa promesse, avait recruté soixante-dix hommes, et les amenait à Pizarre, qu'il supposait déjà parvenu au riche pays dont ils avaient projeté la conquête. S'étant dirigé de ce côté, il avait été contrarié, repoussé par les mêmes vents qui avaient arrêté son associé; comme lui, il avait eu à combattre les habitants des côtes, et avait perdu un œil dans un engagement très-vif avec ces sauvages. Ce fut à l'île aux Perles qu'il put savoir où Pizarre



s'était réfugié, et il s'empressa de venir le joindre à Chuchama.

Cette réunion fit oublier à ces deux aventuriers les maux qu'ils avaient soufferts ; et, loin d'être découragés par d'aussi tristes préludes, ils résolurent de se remettre immédiate-

ment en route. Cette fois ils furent plus heureux, et parvinrent, non sans difficultés cependant, jusqu'à la baie de Saint-Matthieu, sur les côtes de Quito. Ils débarquèrent à Tucamas, près de l'embouchure du fleuve aux Emeraudes. Ils furent agréablement surpris par la fertilité d'une province qui était la plus vaste et la plus belle du royaume du Pérou ; car, quoique ce pays soit placé sous les feux de l'équateur, l'air y est si tempéré, qu'il offre les douceurs d'un printemps perpétuel.

Mais ce beau pays est exposé à des orages et à des tremblements de terre très-fréquents qui en éloignent les Européens.




La capitale du Pérou fut quatre fois victime de ces trem-

blements de terre : entièrement détruite par une cinquième catastrophe, il y a près d'un siècle, elle fut rebâtie ; mais enfin, éclairés par une si triste expérience, les habitants se gardèrent bien de construire de hautes maisons, qui ne conviennent pas à un pays dont le sol est exposé à des commotions si fréquentes. Celles qu'ils bâtirent n'eurent qu'un étage, et pouvaient mieux résister aux tremblements de terre : ils se conformèrent d'ailleurs en cela à l'ancien usage des indigènes.

Mais Pizarre et Almagro jugèrent qu'il y aurait de la témérité à tenter une conquête qui pouvait présenter de grandes difficultés avec une troupe déjà affaiblie par les fatigues d'un long trajet et par les maladies, et il fut décidé qu'Almagro retournerait à Panama pour aller y chercher de nouveaux renforts, tandis que Pizarre irait les attendre, avec ce qui lui restait de soldats, dans la petite île de Gallo, située à une petite distance de la terre ferme.

Almagro se sépara de son compagnon, et partit pour se rendre à Panama.

Pizarre quitta bientôt l'île Gallo, qui lui offrait peu de sûreté, et passa dans une autre île, à laquelle il donna le nom de Gorgone, à cause du bois sombre et épais dont elle était couverte et des montagnes escarpées qui la hérissaient. Il y était depuis cinq mois, et aucun bâtiment n'était arrivé avec les provisions et les renforts qu'il attendait : alors il chercha les moyens de sortir d'une position aussi affreuse et de gagner la terre ferme. Il commença à travailler, avec ses compagnons, à la construction d'un radeau, seule ressource qui restât à leur désespoir ; mais, au moment où ils se livraient avec ardeur à ce travail difficile, on signala un

vaisseau qui s'avançait à toutes voiles du côté de l'île. Il y aborda bientôt. Son arrivée excita des transports de joie, car il avait été expédié de Panama par les associés de Pizarre, qui en avaient arraché la permission au nouveau gouverneur. Pizarre et ses quatorze compagnons montèrent à bord de ce vaisseau, et firent voile au sud-est, vers les côtes du Pérou.

Après une navigation de vingt et un jours, on mouilla dans la baie de Tumbez, ville péruvienne. A peine les Es-



pagnols y eurent-ils jeté l'ancre, que plusieurs Péruviens accoururent en témoignant la surprise que leur causait la vue du vaisseau et d'hommes blancs et barbus; ensuite s'approchèrent dix ou douze canots montés par des Péruviens qui apportaient aux Espagnols des rafraîchissements

de toute espèce, renfermés dans des vases d'or et d'argent; ils leur étaient envoyés par le cacique, qui les fit inviter en même temps à débarquer. Tous voulaient descendre à terre, mais Pizarre n'en accorda la permission qu'à un Espagnol et à un nègre. La couleur différente de ces deux étrangers étonna les Péruviens, dont la couleur est celle du cuivre: alors ils firent une épreuve singulière sur la figure du nègre, et se mirent à la laver, pour tâcher de la rendre blanche. L'inutilité de leurs efforts ne fit qu'augmenter leur étonnement et leur admiration.

Les deux envoyés de Pizarre furent accueillis partout avec une grande bienveillance; partout une hospitalité cordiale leur offrait des vivres et s'empressait à fêter leur présence. Ils purent juger de la richesse du pays par l'or et l'argent qui brillaient dans les habitations.

La laine que les Péruviens employaient pour leurs vête-



ments n'était pas le produit de brebis véritables, mais d'au-



tres animaux portant laine, et qu'on nomme indistinctement lamas, moutons du Pérou, moutons-chameaux, et enfin guanaco.

Convaincu, par le récit des deux envoyés, que ce serait une folie de tenter de soumettre avec une aussi faible troupe un peuple aussi nombreux, Pizarre ajourna l'exécution de son entreprise, et résolut de se borner à explorer les côtes de ce beau pays, à recueillir des renseignements exacts sur les forces, sur le gouvernement de la nation péruvienne. Dans cette intention, il se hâta de lever l'ancre et de se diriger vers le sud.

De retour à Panama, Pizarre crut que le gouverneur, en voyant les preuves de la richesse des contrées visitées par les Espagnols, lui prêterait son concours pour préparer une nouvelle expédition; mais il eut beau placer sous les yeux de Pedro de los Rios de magnifiques vases d'or et d'argent, étaler devant lui les étoffes de laine et de coton qu'il avait rapportées; en vain lui amenait-il plusieurs jeunes Péruviens qu'il avait fait embarquer avec lui pour lui servir d'interprètes, le gouverneur resta indifférent et froid; il poussait la prudence jusqu'à la pusillanimité, et craignait d'affaiblir la colonie de Panama en permettant à Pizarre d'y recruter de nouveaux soldats. Il refusa donc toute espèce de secours aux trois associés, que ce refus jeta dans un grand embarras, car ils étaient complétement ruinés et n'avaient plus de crédit pour se procurer de nouvelles ressources.

Ils résolurent de s'adresser directement à la cour d'Espagne; Pizarre fut choisi pour remplir cette mission difficile. Les trois associés parvinrent à réunir les fonds néces-

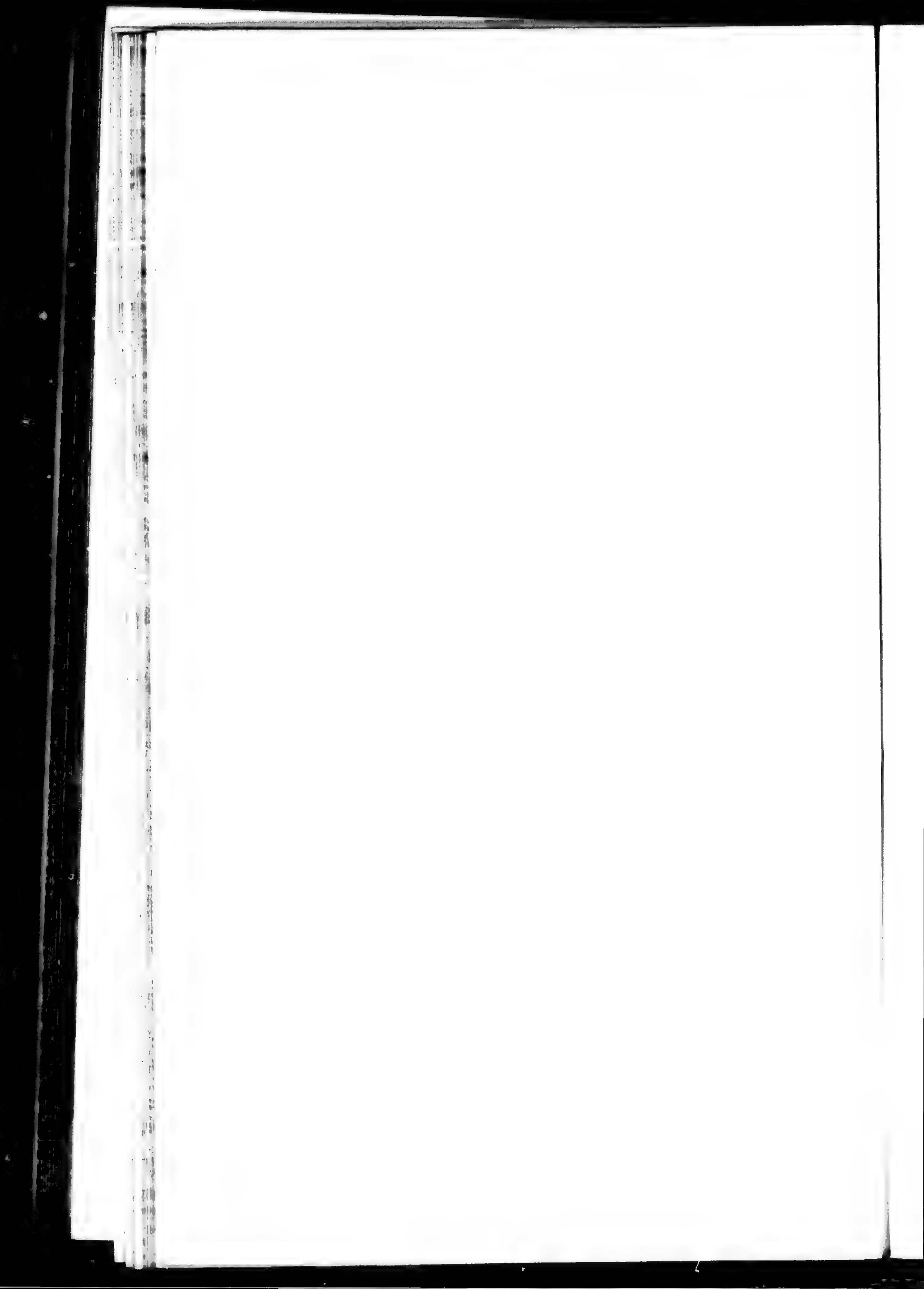
saires pour ce voyage, et Pizarre partit. Il se présenta devant Charles-Quint, qui régnait alors en Espagne, et tous ceux qui connaissaient le chef d'aventuriers furent étonnés de la dignité et de la noblesse avec lesquelles il parut à la cour. Le récit qu'il fit à l'empereur et à ses ministres des travaux et des dangers de la première expédition, le tableau qu'il traça des richesses de ces vastes contrées qu'il avait découvertes, les témoignages de la sincérité de ses paroles, émerveillèrent la cour impériale. On s'empressa de lui accorder l'autorisation qu'il sollicitait; mais il obtint aussi le gouvernement de tous les pays qu'il devait conquérir, avec la dignité de juge suprême, qu'il s'était cependant engagé à demander pour son ami Almagro. Ferdinand de Luque, le troisième associé, étant ecclésiastique, n'inspirait aucune crainte à l'ambition de Pizarre; aussi n'eut-il pas à se plaindre de sa déloyauté. On lui accorda, sur une demande de Pizarre, la dignité d'archevêque de tous les pays que celui-ci allait conquérir.

Dès que Pizarre fut entré dans le golfe du Mexique, il cingla vers Nombre-de-Dios, y débarqua avec ses compagnons, et marcha le long de l'isthme jusqu'à Panama. Almagro apprit avec joie l'heureuse issue des négociations de Pizarre à Madrid; mais lorsqu'il sut avec quelle déloyauté il s'était conduit à son égard, il fut indigné et déclara qu'il ne voulait avoir aucun rapport avec un homme qui l'avait si indignement trompé. Cependant Ferdinand de Luque parvint à le réconcilier avec Pizarre, qui lui offrit de lui céder la dignité de juge suprême. Alors les trois associés s'occupèrent activement des préparatifs de l'expédition.

Elle ne se composait que de trois petits navires et de



PIZARRE DEVANT CHARLES-QUINT.



cent quatre-vingts soldats, parmi lesquels on comptait trente-six cavaliers. Elle mit à la voile au commencement de l'année 1531. Pizarre voulait débarquer à Tumbez, mais il en fut éloigné par les vents et les tempêtes, et fut forcé d'entrer dans la baie de Saint-Matthieu, d'où il résolut de se rendre, par terre, à Tumbez ; mais il fallait faire cinquante lieues à travers un pays couvert de marais impraticables, et franchir de grands fleuves près de leur embouchure. Pendant cette marche pénible, les Espagnols auraient pu trouver des secours chez les indigènes, mais ceux-ci fuyaient à l'approche de ces étrangers dont les pas étaient marqués par les violences et les brigandages. Manquant de vivres et à la veille de mourir de faim, ils parvinrent enfin jusqu'à Conque, ville située près de la mer et presque sous la ligne : ils se jetèrent, semblables à des loups affamés qui pénètrent dans une bergerie, sur cette malheureuse ville, en chassèrent les habitants et la mirent au pillage. Ils s'emparèrent non-seulement des vivres des Indiens, mais encore de beaucoup de vases d'or et d'argent et d'émeraudes. Ces pierres précieuses, qu'on trouve en grande quantité dans ce beau pays, ont fait donner à la rivière qui y coule le nom de rivière des Émeraudes.

Après avoir séjourné quelque temps dans l'île de Puna, qui est située dans le golfe de Guyaquil, Pizarre quitta cette île et revint sur le continent. Il se dirigea à marches forcées sur Tumbez ; mais il y avait été précédé par le bruit des brigandages de ses troupes, et au lieu de trouver chez les habitants l'hospitalité et la bienveillance dont il avait eu tant à se louer, il vit des dispositions hostiles : ils avaient pris les armes ; le cacique était à leur tête et résista à toutes

les tentatives faites par Pizarre pour l'engager à faire alliance avec les Espagnols.

Il fallait donc combattre! Pizarre forme le projet de surprendre le cacique par une brusque attaque. Il part accompagné de deux de ses frères et de cinquante cavaliers, traverse pendant la nuit une rivière, et, franchissant les obstacles d'un terrain impraticable, il se présente à la pointe du jour devant le camp du cacique. A la vue d'un ennemi qu'il croyait si éloigné, et des chevaux, de ces monstres dont ils prenaient chacun, avec le cavalier qui le montait, pour un seul et même animal, les Péruviens, saisis d'effroi, prennent la fuite; Pizarre et ses cavaliers les poursuivent et les dispersent après en avoir massacré quelques-uns. Reconnaissant sa faiblesse et l'irrésistible puissance d'un aussi formidable ennemi, le cacique envoie des présents au vainqueur et lui demande la paix en suppliant.

Ce cacique n'était pas le souverain de tout le pays, mais seulement gouverneur de la contrée de Tumbez; il y commandait pour le roi, dont il était tout à la fois le lieutenant et le vassal.

Mais avant de commencer le récit des opérations militaires de Pizarre, nous croyons devoir emprunter aux écrivains espagnols, qui, il faut le dire, ont souvent mêlé des fables à l'histoire du Pérou, des détails sur cet empire des Incas, qui va devenir la proie d'un heureux aventurier.

Suivant ces historiens, dont la véracité est très-contestable, l'empire des Incas ou du Pérou florissait depuis quatre cents ans environ. Il fut fondé par Manco-Capac et sa femme Mama-Ozello.

A la voix de Manco-Capac, les habitants de ces pays mon-

faire al-

jet de sur-
art accom-
aliers, tra-
hissant les
sente à la
a vue d'un
ux, de ces
alier qui le
viens, saisis
s les pour-
é quelques-
e puissance
bie des pré-
ppliant.
pays, mais
; il y com-
e lieutenant

ations mili-
er aux écri-
nt mêlé des
empire des
nturier.
rès-contes-
epuis quatre
et sa femme

s pays mon-



MAMA-OZELLO ENSEIGNANT AUX PÉRUVIENNES L'ART DE FILER ET DE TISSER

tagneux se rassemblèrent pour écouter ses leçons et mettre en pratique ses enseignements. Ce fut ainsi qu'ils apprirent à cultiver la terre, à se faire des vêtements, à construire des cabanes. Mama-Ozello, de son côté, enseigna aux femmes de ces sauvages l'art de filer et de tisser, et les forma aux autres occupations de la vie domestique. Ainsi commença, pour ces peuples grossiers, une éducation qui polit leurs mœurs et finit par leur donner les formes d'une nation presque civilisée.

Ces législateurs substituèrent au culte de ces sauvages, qui sacrifiaient à leurs idoles des victimes humaines, une religion qui ne reconnaissait qu'un Être suprême : c'était le soleil.

On érigea donc des temples au soleil, qui devint le dieu des Péruviens. Les Incas, en leur qualité de descendants du soleil, étaient seuls les prêtres de ses temples; les femmes non mariées de cette famille, et qu'on appelait vierges du soleil, étaient consacrées à son service, comme les vestales chez les Romains; elles pouvaient néanmoins prendre des époux, mais dans la famille des Incas.

Chez les Péruviens la lune était aussi honorée comme une espèce de divinité, mais d'un ordre inférieur, et l'on croyait qu'elle pouvait mourir. Leur opinion sur les éclipses était singulière. Quand une éclipse avait lieu, ils s'imaginaient que la lune était malade; ils craignaient qu'elle ne mourût, et qu'alors elle ne brisât la terre en tombant du ciel.

Pour conjurer cette catastrophe, ils poussaient de grands cris, frappaient à coups redoublés sur des tambours au bruit desquels se mêlaient les sons discordants de leurs fifres; ils battaient leurs chiens pour les forcer à hurler, parce qu'ils croyaient que la lune aimait beaucoup ces animaux.

Le jour où les Péruviens se rendaient à la réunion générale avec les princes de la famille des Incas, était un jour de fête qu'ils commençaient et terminaient par la musique et par la danse. D'abord on cultivait les terres du soleil;



puis celles des pauvres et des guerriers; ensuite celles des Incas, et enfin la portion accordée au peuple.

Grâce à cette communauté de travaux et de plaisirs, le lien d'une mutuelle bienveillance unissait tous les cœurs des Péruviens. Chérissant les Incas comme leurs pères, ils obéissaient en sujets toujours dociles et respectueux, ils se conformaient à leurs ordres, qui étaient sacrés pour eux; c'étaient, à leurs yeux, des ordres émanés du soleil lui-même, dont les Incas étaient les intermédiaires et les interprètes. Quand un Péruvien avait contrevenu aux lois, il venait s'accuser de cette infraction, il se dénonçait lui-même et sollicitait la punition de la faute qu'il avait commise.

ion géné-
t un jour
musique
du soleil;



celles des

plaisirs, le
cœurs des
s, ils obéis-
se confor-
; c'étaient,
nême, dont
tes. Quand
t s'accuser
sollicitait la



JEUNE INCA FAISANT UN ARC.

Les Péruviens ne pouvaient rien posséder en propre ; à la fin de chaque année une nouvelle répartition des champs assignés à chaque famille avait lieu. Dans l'exécution de cette mesure, on prenait en considération l'augmentation ou la diminution des familles ; ainsi la possession à perpétuité devenait impossible.

Les épreuves auxquelles étaient soumis les jeunes Incas, avant d'être déclarés enfants du soleil, exigeaient autant de constance, de fermeté, de courage que de force, de souplesse et d'agilité. Ainsi ils devaient faire de leurs mains un arc et une flèche, une massue, un javelot, une fronde, un bouclier et une paire de souliers ou plutôt de semelles de cuir qu'on attachait avec des cordons de laine.

Ces épreuves duraient un mois, et pendant que les jeunes gens les subissaient, ils étaient visités assidûment par leurs surveillants et leurs maîtres, qui les exhortaient à se montrer dignes de leur naissance dont ils rappelaient la gloire.

Onze rois avaient occupé successivement le trône des Incas depuis la mort de Manco-Capac. Le douzième des rois du Pérou, Huana-Capac laissa deux fils ; l'un, nommé Huascar, était né d'une femme de la famille des Incas, et l'autre, nommé Atahualpa, de la fille du roi auquel le dernier souverain avait enlevé la province de Quito. Celui-ci avait ordonné qu'à sa mort les deux frères partageraient l'empire entre eux ; Huascar devait régner sur l'ancien royaume de ses pères et Atahualpa sur la province de Quito. Le peuple se prononça avec énergie contre une disposition qui violait la loi fondamentale ; car elle statuait que la première condition pour être roi était d'être issu, du côté paternel et du côté maternel, de la famille des Incas. Huascar, voulut profiter de cette mani-

festation publique qui lui était si favorable, et faire valoir le droit que lui donnait la loi fondamentale; en conséquence, il résolut de forcer son frère à lui céder la province de Quito; mais Atahualpa lui opposa une vive résistance; la guerre éclata et Huascar, vaincu, tomba entre les mains de son frère.

Celui-ci abusa cruellement de sa victoire; il crut qu'en faisant mourir tous les enfants du soleil, il affermirait sa puissance, et tous ceux dont il put s'emparer par force ou par adresse, furent impitoyablement massacrés; il n'épargna que son frère Huascar, prisonnier, pour s'assurer la protection du nom révéré d'un fils du soleil contre la haine de ses sujets, révoltés de sa barbarie.

Telle était la situation politique de l'empire du Pérou quand Pizarre forma le projet d'en faire la conquête.



# III

Perfidie de Pizarre. — Horrible massacre des Péruviens. — Les pommes de terre et le quinquina. — Captivité d'Atahualpa. — Propositions qu'il fait aux Espagnols. — La chambre pleine d'or. — Assassinat d'Huascar. — Le temple du soleil. — Atahualpa est jugé et condamné à mort. — Il est étranglé. — Entrée des Espagnols dans Cusco. — Trésors qu'ils y trouvent. — Leur indifférence pour l'or. — Quelques Espagnols sont étranglés par les Péruviens. — Expédition de Benalcazar. — Il s'empare de Quito. — Arrivée d'Alvaredo, lieutenant de Cortez, près de cette ville.

Cependant Pizarre, après avoir quitté Tumbez, s'avançait toujours en dirigeant sa marche vers le sud; il atteignit l'embouchure d'un fleuve nommé Piuru. Cette contrée lui parut convenable pour l'établissement d'une colonie, qui fut la première fondée par les Espagnols au Pérou, et à laquelle il donna le nom de Saint-Michel. Il résolut d'y laisser une partie de ses troupes pour exécuter les travaux de cet établissement, tandis que, avec un petit nombre de soldats, il pénétrerait dans l'intérieur du pays.

A peine avait-il quitté Saint-Michel, qu'il reçut presque à la fois des députations de Huascar et de son frère Atahualpa.

Comme celui-ci lui demandait une entrevue, il alla au-devant de l'Inca; mais tandis qu'Atahualpa, plein de confiance dans la loyauté du chef espagnol, ne songeait qu'à déployer



toute la pompe et toutes les magnificences de la royauté dans sa marche solennelle, Pizarre prit des mesures qui annonçaient des intentions hostiles; il semblait aller au combat plutôt qu'à un rendez-vous d'amitié.

En s'approchant du quartier des Espagnols, Atahualpa remarqua leur attitude hostile et menaçante, et ses amis lui firent part de leurs soupçons et de leurs craintes, hélas! trop bien fondés. « Ces étrangers, leur dit l'Inca pour les rassurer, sont des envoyés de la divinité; gardez-vous de les irriter par des offenses; notre devoir est de nous concilier leur bienveillance par nos prévenances et notre empressement à faire tout ce qui peut leur être agréable. »

Tandis qu'il adressait ces paroles à ceux qui l'entouraient, l'aumônier des Espagnols, Vincent Valvède, s'avança, te-



nant la croix d'une main et le bréviaire de l'autre; il se plaça près du palanquin de l'Inca, et lui tint un long discours pour lui expliquer les principaux dogmes de la religion chrétienne.

L'Inca écouta avec une admirable patience ce discours, et se borna à répondre avec une grande modération à Valvède : « qu'il ne demandait pas mieux que de devenir l'ami et l'allié du roi d'Espagne, mais qu'il ne voulait pas le reconnaître pour maître. Que tout le reste du discours du prêtre espagnol était inintelligible pour lui, mais qu'il apprendrait avec plaisir par quels moyens il avait eu connaissance de toutes les choses dont il l'avait entretenu.

« Par ce livre! »

Telle fut la seule réponse de Valvède, qui lui montra son bréviaire. L'Inca prit le livre, l'examina, le tourna et retourna en tous sens, l'appliqua contre son oreille, puis il le rejeta en souriant, et dit : « Il ne me parle pas! »

A ces mots, que les Espagnols feignent de considérer comme des insultes à la religion et des profanations audacieuses, retentissent des cris de vengeance et de mort : « Tuons ces chiens, qui méprisent la parole de Dieu, et qui foulent aux pieds le livre de ses lois saintes! »

A ce signal, qui semblait attendu par Pizarre, il répond par l'ordre de faire feu sur les Péruviens : l'infanterie commence le massacre, au son des tambours et des fifres; la cavalerie sort de son embuscade, et Pizarre, à la tête de sa troupe d'élite, se précipite sur la foule qui se presse autour de l'Inca. Surpris, épouvantés par cette attaque imprévue, les malheureux Péruviens fuient devant la mort que la fusillade sème au milieu d'eux : la cavalerie les poursuit, les

atteint et les sabre. Les principaux de la nation restent seuls auprès de leur roi et se font tuer, en le défendant. Pizarre

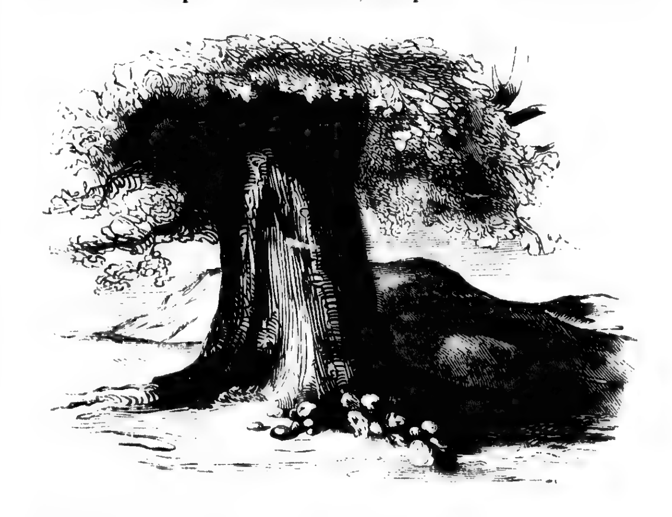


pénètre jusqu'au palanquin d'Atahualpa, le saisit par le bras et l'entraîne à son quartier. La nuit seule met fin au massacre.

Quatre mille Péruviens, parmi lesquels on comptait beaucoup de femmes, d'enfants et de vieillards, périrent dans cette horrible journée; aucun des vainqueurs ou plutôt des assassins ne fut blessé, à l'exception de Pizarre, dont une main fut légèrement atteinte par l'épée d'un de ses soldats, au moment où il voulait se saisir d'Atahualpa.

Après avoir ramassé les dépouilles des Péruviens sur le théâtre du carnage, les Espagnols célébrèrent leur épouvantable victoire par des orgies et des scènes de débauche. Le lendemain, ils s'emparèrent du camp de l'Inca, où on leur avait abandonné des richesses immenses consistant en or et en argent, en meubles et en étoffes d'un grand prix. Ils purent du moins satisfaire leur cupidité, car ces trésors de toute espèce surpassaient leurs espérances.

Tel fut le début des Espagnols dans la carrière des conquêtes; c'est ainsi qu'ils signalèrent leur entrée au Pérou, ce vaste et beau pays auquel l'ancien monde doit deux productions très-précieuses, dont la connaissance fut un véritable bienfait pour l'humanité, la pomme de terre et le



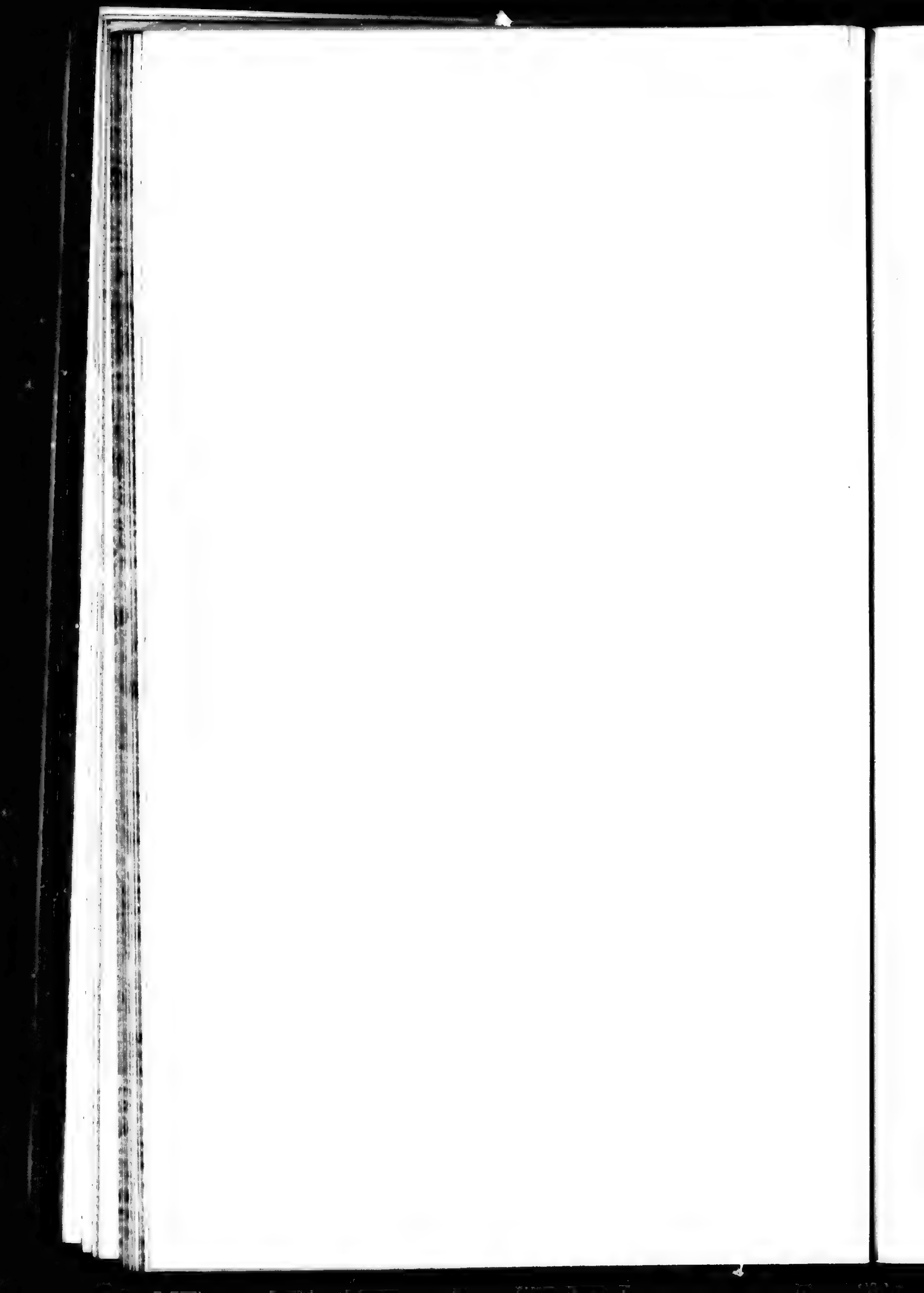
quinquina. Le Pérou, et principalement la fertile province de Quito, est en quelque sorte la patrie de la pomme de terre: c'est de là qu'elle a été transportée dans les autres

parties de l'Amérique, et ensuite en Europe. Tout le monde connaît et apprécie l'utilité de ce tubercule, qui est aujourd'hui la principale nourriture du pauvre, est admis même à la table du riche, et se recommande tout à la fois par ses qualités nutritives et par son bon marché. Nous n'avons pas besoin non plus de faire l'éloge du quinquina : c'est l'écorce d'un arbre qui ne vient qu'au Pérou ; il ne rapporte que des feuilles et des fleurs qui ressemblent aux jacinthes d'Europe. A une certaine époque la livre de quinquina se payait cent écus.

Cependant Atahualpa, prisonnier des Espagnols, n'avait pas été abattu par le coup terrible dont une infâme trahison l'avait frappé. Renfermé dans une chambre qui avait vingt-deux pieds de long sur seize de large, il offrit à Pizarre de la remplir de vases d'or jusqu'à la hauteur à laquelle il pourrait atteindre, debout avec la main, si le chef espagnol voulait lui rendre la liberté. Pizarre, enchanté de cette offre si séduisante, qu'il se hâta d'accepter, traça sur le mur la hauteur convenue. Aussitôt Atahualpa envoya à Cusco, à Quito et dans d'autres villes, des agents qui portaient l'ordre de fournir la rançon stipulée. Les Péruviens s'empressèrent d'obéir ; ils apportaient de tous côtés de l'or, mais la chambre ne se remplissait pas aussi promptement que les Espagnols l'avaient espéré, et Pizarre murmurait de cette lenteur que l'Inca attribuait à l'éloignement des lieux d'où l'or devait être apporté. En effet Cusco est à cent lieues de Caxamalca, et les communications étaient difficiles entre ces deux villes. Pour calmer l'impatience de Pizarre, l'Inca lui proposa d'envoyer deux de ses gens à Cusco afin de s'assurer par leur témoignage que l'engagement contracté par le mo-



ATAHUALPA DANS SON CACHOT.



narque pouvait être rempli, et qu'il n'avait pas trop présumé du dévouement de ses sujets.

Sotto se présenta, pour remplir cette mission hasardeuse, avec un seul Espagnol, nommé Varco. Atahualpa les invita à monter dans une de ses litières, afin que les Péruviens eussent plus de respect pour eux.

Parvenus au lieu où les appelait leur mission, ils furent saisis d'étonnement à la vue de l'or et de l'argent dont étaient remplis les palais d'Atahualpa et les temples du soleil. Mais le spectacle de tant de richesses enflamma tellement leur cupidité, qu'ils exigèrent qu'on dépouillât aussi les édifices sacrés. Cette demande fit frémir les Péruviens; mais ce fut en vain qu'ils représentèrent aux deux Espagnols qu'on pouvait se dispenser de commettre un sacrilége pour fournir la rançon du monarque; Sotto et Varco se mirent à arracher, de leurs propres mains, les lames d'or qui couvraient les parois des temples; et telle était la terreur qu'inspirait le nom espagnol, que les Péruviens restèrent immobiles devant la spoliation exécutée par ces deux effrontés pillards, seuls au milieu d'une population nombreuse dont ils bravaient avec tant d'audace la pieuse indignation.

Pendant que les deux envoyés de Pizarre remplissaient ainsi leur mission, on reçut au quartier général la nouvelle du retour d'Almagro, qui amenait un puissant renfort et avait mouillé à Saint-Michel. Mais alors, dans la crainte que les nouveaux venus ne réclamassent une part du butin, il fut décidé qu'on en ferait le partage, quoique la totalité de l'or qui devait former la rançon d'Atahualpa ne fût pas encore arrivée.

On réserva la valeur de cent mille piastres pour Almagro. Ensuite Pizarre, ses frères et les autres officiers reçurent la portion qui leur revenait, suivant leurs grades. Le partage du surplus donna huit mille piastres à chaque cavalier et quatre mille à chaque fantassin. La piastre ou pièce de huit valait alors vingt réaux d'argent, ou un peu plus de cinq francs de France.

Toutefois, nous devons rappeler au lecteur qu'à cette époque dix écus équivalaient à cent d'aujourd'hui. Ainsi il est facile de se faire une idée de l'enivrement qu'éprouvèrent ces hommes, recrutés pour la plupart parmi les vagabonds et les mendiants de l'Espagne, lorsqu'ils se virent possesseurs de si grandes richesses.

Un certain nombre d'entre eux témoigna à Pizarre le désir de retourner en Espagne, afin d'y jouir paisiblement de la fortune qu'ils avaient acquise au Pérou; Pizarre ne crut pas devoir les retenir, car il pensait avec raison qu'il ne pouvait plus compter sur le concours d'hommes dont la cupidité était satisfaite.

Almagro arriva à Caxamalca avec le renfort attendu. Mais à peine fut-il arrivé, qu'il s'éleva entre lui et Pizarre des discussions fâcheuses : Almagro se plaignit de l'inégalité du partage du butin, et, quoiqu'on eût mis en réserve pour lui et ses compagnons une somme considérable, il reprochait à Pizarre de s'être adjugé la portion la plus grosse. Mais Pizarre parvint, par des présents et des promesses, à calmer le ressentiment de son associé, et la réconciliation de ces deux hommes parut sincère.

Cependant Atahualpa avait fourni la quantité d'or stipulée pour sa rançon, et il était encore prisonnier. Bien loin

de lui rendre la liberté, les Espagnols n'avaient pas même pour lui les égards que l'on doit au malheur : abreuvé d'humiliations, on ne répondait à ses plaintes que par de nouveaux outrages.



Tous les Espagnols, ceux d'Almagro comme ceux du parti de Pizarre, désiraient être débarrassés de ce prisonnier : ils craignaient que, tant qu'il vivrait, l'or que l'on continuait à recueillir sous le nom dérisoire de rançon ne devînt la proie exclusive de Pizarre et des siens. De son côté, Pizarre avait à venger une offense personnelle qu'il s'imaginait avoir reçue de l'Inca.

L'occasion que l'orgueilleux et cruel Espagnol cherchait ne se fit pas attendre. Ce misérable Philippino, qui avait rempli d'une manière ridicule les fonctions d'interprète dans les négociations entre les Espagnols et les Indiens, jouissait d'une grande faveur auprès de Pizarre. Cette faveur le rendit si insolent, qu'il osa prétendre à la main d'une des femmes de l'Inca, fille du soleil; mais il comprit qu'il ne pourrait réaliser le projet de cette union tant que vivrait le monarque prisonnier. Il fallait donc le faire périr. L'infâme dénonça une conspiration imaginaire, dont il accusait l'Inca d'être le chef; il supposa des rassemblements de Péruviens qui devaient, au signal d'Atahualpa, faire main basse sur tous les Espagnols.

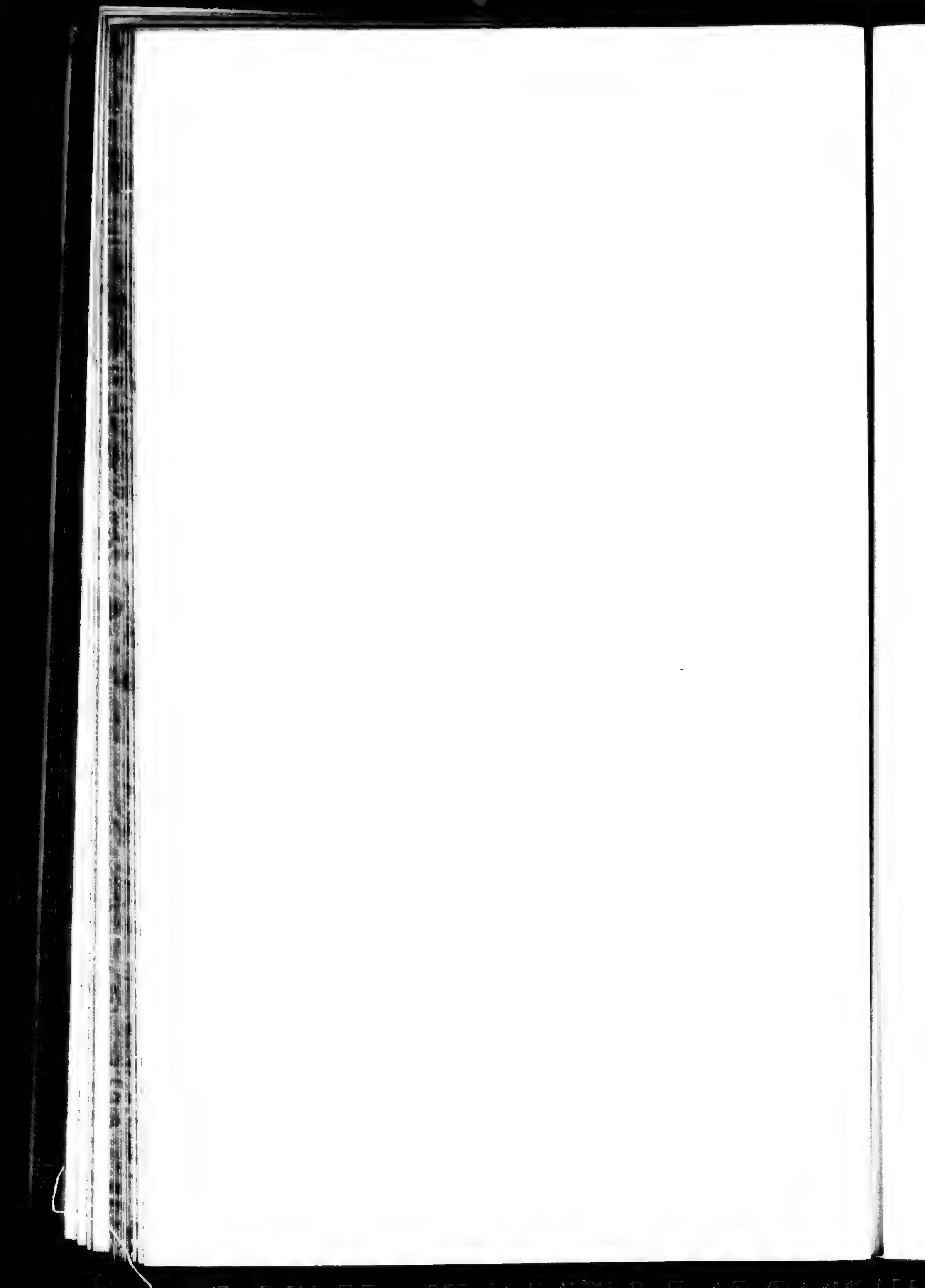
Les hommes qui voulaient se débarrasser à tout prix de l'Inca s'empressèrent d'accueillir cette accusation si grave. On érigea aussitôt un tribunal, et son arrêt fut prononcé. Ce fut Pizarre qui se chargea de le lui annoncer.

A cette nouvelle, Atahualpa fondit en larmes; puis, se jetant aux pieds de son assassin, il prit Dieu à témoin de son innocence; et se plaignit de la déloyauté des hommes barbus, qui, après lui avoir fait payer le prix de sa rançon, voulaient encore le faire mourir. Enfin il supplia Pizarre, s'il doutait de sa véracité, de l'envoyer en Espagne, et s'engageait à porter lui-même à l'empereur une très-grande quantité de ce métal auquel les Espagnols attachaient tant de prix.

Les larmes, les supplications, les promesses, tout fut inutile; le féroce Pizarre répondit froidement à l'Inca qu'il n'était pas en son pouvoir d'empêcher ou de suspendre l'exécution de la sentence. Aussitôt il fit un signe à plusieurs nègres qui l'attendaient pour emmener le malheureux mo-



ATAHUALPA AUX GENOUX DE PIZARRE.



narque, et quelques instants après il était étranglé. La sentence portait qu'il serait brûlé vif, mais on adoucit son supplice parce qu'il consentit à recevoir le baptême.

Certes, la conduite de Pizarre fut infâme ; mais, dans le sort éprouvé par Atahualpa, ne peut-on pas voir une sorte d'expiation par laquelle la justice de la Providence le punissait de sa cruauté envers son frère Huascar, qu'il avait fait assassiner peu de temps avant le retour d'Almagro, et toute la famille des Incas qu'il avait immolés à son ambition sanguinaire ?

Il laissait plusieurs enfants et deux frères : Pizarre voulut lui donner pour successeur sur le trône des Incas un de ses fils ; il espérait faire servir ce fantôme de roi à l'exécution de ses projets de conquête. Les frères et sœurs de cet enfant étaient alors à Quito. Atahualpa les avait confiés à la garde d'un général péruvien nommé Ruminagui, et, avant de mourir, l'Inca lui avait envoyé un officier pour les recommander de nouveau à sa vigilance et à son dévouement. Les officiers d'Atahualpa lui apportèrent aussi son cadavre, afin qu'il lui fît faire des funérailles dignes du rang qu'il avait occupé.

Mais le général péruvien, ingrat et féroce tout à la fois, fit étrangler les enfants du malheureux prince, et massacrer tous les officiers qui s'étaient rendus à Quito pour assister à ses funérailles.

Pendant que Ruminagui se baignait, à Quito, dans le sang des enfants d'Atahualpa et de ses plus fidèles serviteurs, un autre général, non moins ambitieux que lui, faisait proclamer Inca, à Cusco, mais seulement pour la forme, un des frères de Huascar, nommé Pauli. Ce général s'appe-

lait Quisquiz. Dans les autres parties de l'empire, d'autres chefs cherchaient à profiter des troubles pour s'emparer du pouvoir. Partout régnaient le désordre et l'anarchie.

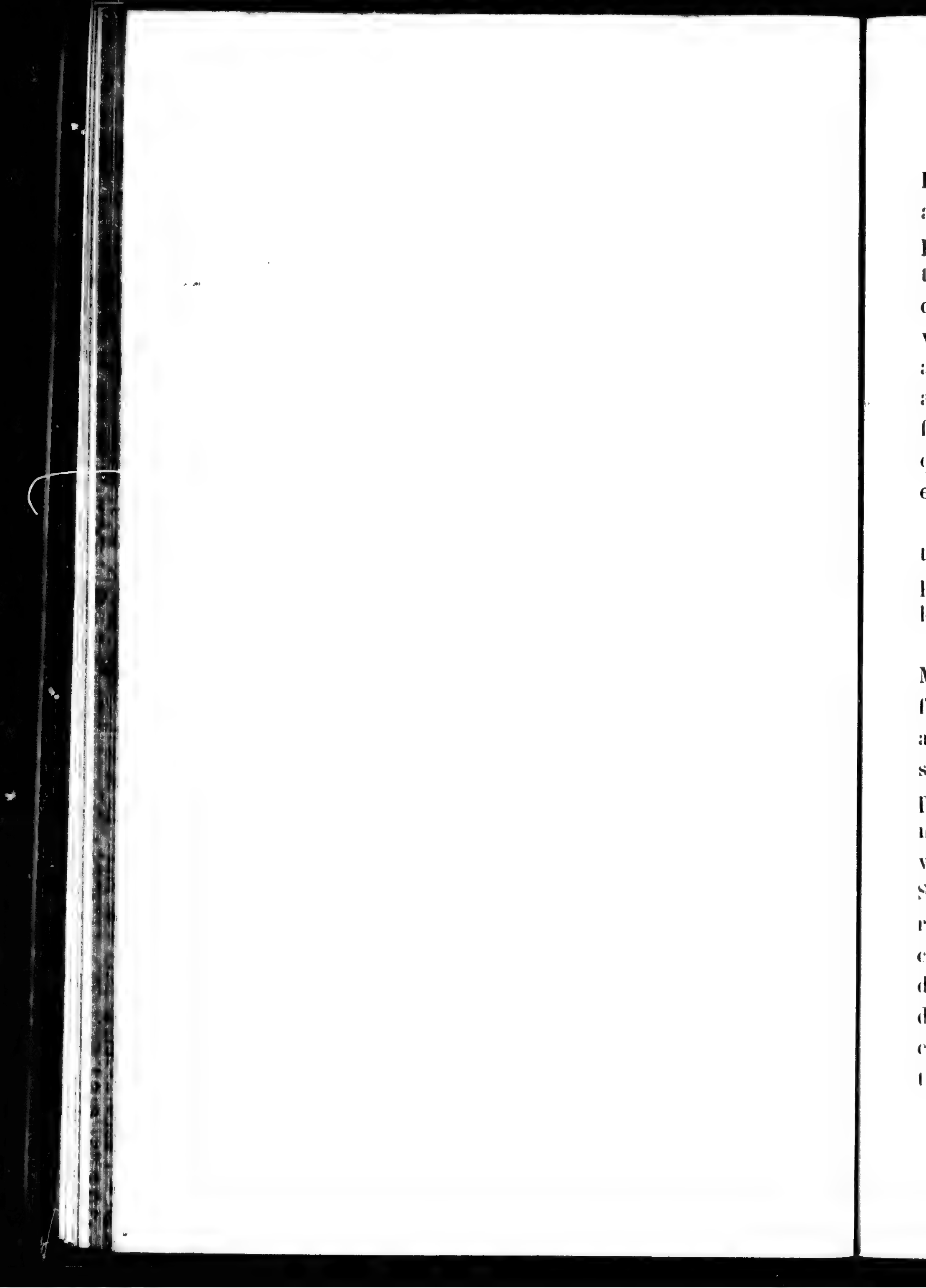
Un tel état de choses n'était que trop favorable aux desseins de Pizarre : il résolut de marcher immédiatement sur Cusco, et il se mit en route, emmenant avec lui le jeune Inca, qui mourut dans la marche. Cette circonstance ne l'arrêta pas. D'ailleurs il avait reçu de puissants renforts de Panama et des autres colonies espagnoles, et il ne pouvait redouter une sérieuse résistance de la part des Péruviens divisés. Quisquiz, il est vrai, avait réuni des troupes nombreuses, et voulut s'opposer à la marche des Espagnols; mais, toujours battu, il ne put défendre les approches de la capitale. Pizarre y entra après divers engagements où il y eut à peine cinq ou six hommes légèrement blessés.

Le trésor qu'Atahualpa avait livré pour sa rançon était peu de chose en comparaison du butin immense que firent les Espagnols à Cusco, quoique les habitants de cette capitale se fussent enfuis avec leurs effets les plus précieux. Mais, de ce moment, l'or, que les Espagnols trouvaient en si grande abondance, commença à ne plus avoir autant de prix à leurs yeux. Les simples soldats en devenaient si prodigues, qu'ils jouaient entre eux des sommes que les souverains eux-mêmes n'eussent osé risquer. Une paire de culottes d'étoffe se payait, ainsi qu'une paire de bottes, jusqu'à trente piastres; un cheval coûtait cinq ou six cents ducats. Longtemps encore après l'époque dont il est question, ces prix étaient aussi élevés, et la dépréciation de l'or subsistait encore.

Mais un événement terrible vint empoisonner la joie de




SOLDATS ESPAGNOLS JOUANT AUX DÉS DES TRÉSORS.



Pizarre : un fort détachement de ses troupes, marchant avec une aveugle sécurité, fut surpris dans une embuscade par les Péruviens, et un grand nombre de soldats espagnols tombèrent vivants entre leurs mains. Ils furent conduits devant un frère d'Atahualpa, nommé Titu-Autaché, qui devait prononcer sur leur sort. Parmi eux on en reconnut qui avaient participé au meurtre d'Atahualpa, et d'autres qui avaient fait tous leurs efforts pour le sauver. Titu-Autaché fit étrangler les premiers, qu'on attacha au même poteau qui avait servi au supplice d'Atahualpa ; il mit les seconds en liberté, et les renvoya chargés de magnifiques présents.

Dans cet intervalle, un événement d'une autre nature, mais dont les conséquences devaient être beaucoup plus graves pour les Espagnols, devint en quelque sorte le signal d'un bouleversement général.

Pizarre avait laissé son lieutenant Benalcazar à Saint-Michel avec un petit nombre de soldats ; lorsque celui-ci fut informé de la prise de Cusco, et sut quel riche butin y avaient fait les compagnons de Pizarre, il voulut avoir aussi sa part de richesses et de gloire ; il forma le projet de s'emparer de Quito, capitale de la vaste contrée qui en porte le nom, et d'en chasser Ruminagui, qui s'y était érigé en souverain. Renforcé par quelques troupes qui arrivèrent à Saint-Michel, il y laissa un faible détachement, et marcha résolument sur Quito. Il triompha, à force de courage et de constance, des difficultés d'une route très-pénible à travers d'impétueux torrents, des forêts presque impénétrables, et des marais profonds. L'espoir d'une riche et abondante curée soutenait, animait Benalcazar et ses compagnons intrépides. Après avoir surmonté tous les obstacles, battu et

mis en fuite Ruminagui, qui avait essayé de les arrêter dans leur marche, ils s'emparèrent de Quito.

Mais une amère déception, un cruel mécompte, les attendaient dans cette capitale où ils espéraient trouver le reste des trésors d'Atahualpa. La ville avait été abandonnée par ses habitants, qui en avaient emporté tous les objets qui pouvaient être de quelque valeur.

A peine étaient-ils installés dans leur stérile conquête, que parut aux environs de Quito un corps de troupes espagnoles, commandé par Alvarado, l'ancien lieutenant de Cortez.

Nommé, par le conquérant du Mexique, gouverneur de la province de Guatimala, située sur les côtes de la mer du Sud, au-dessous de Tabasco, il apprit les succès de Pizarre au Pérou, et forma le projet de s'y rendre; le repos auquel le condamnait son gouvernement de Guatimala ne convenait pas à son caractère aventureux, à son activité infatigable. A sa voix accourent de nombreux soldats, heureux de marcher sous le drapeau d'un capitaine déjà célèbre; il se voit bientôt à la tête de cinq cents hommes parmi lesquels deux cents étaient assez riches pour s'acheter un cheval.

Il débarque à Porto-Viego, situé un peu au sud, en dehors de la ligne, et de là se dirige vers Quito; mais quelles fatigues, quelles souffrances vont éprouver l'intrépidité du chef et des soldats! Forcés par la faim de tuer leurs chevaux, ils ne trouvent d'adoucissement au supplice de la soif qu'avec les gouttes de rosée amassée dans la concavité des feuilles de quelques plantes. Tantôt ils sont haletants sous les ardeurs étouffantes d'un soleil qui les brûle; tantôt le froid cruel qui règne sur les montagnes glace leurs membres et les engourdit. Ils laissent les cadavres de soixante de leurs



MARCHE DES ESPAGNOLS SUR QUITO.

compagnons. Ici, la neige, là, une pluie de cendres brûlantes que vomissent les volcans voisins de Quito et qui,



poussées par le vent, les enveloppent d'un nuage de feu et les empêchent de respirer. Mais aucun obstacle n'arrête Alvarado et ses soldats, et il arrive enfin avec eux devant Quito.

# IV

Réunion de Benalcazar et d'Almagro à Quito. — Préparatifs de combat. — Convention. — Manco, nouvel Inca du Pérou. — Il se rend auprès de Pizarre. — Alvarado retourne à Guatimala. — Pizarre pose la première pierre de Lima. — Arrivée de Ferdinand Pizarre en Espagne. — Le roi nomme marquis François Pizarre et Almagro. — Querelles. — Préparatifs d'Almagro pour son expédition contre le Chili. — Souffrances des Espagnols. — Froid excessif. — Arrivée au Chili. — Révolte des Péruviens. — Ils veulent s'emparer de Lima et de Cusco. — Ils sont repoussés. — Guerre civile entre les Espagnols. — Almagro entre dans Cusco par surprise. — Les frères de François Pizarre sont faits prisonniers. — Générosité d'Almagro.

L'approche d'un corps de troupes espagnoles causa une vive inquiétude à Benalcazar, qu'Almagro venait de joindre avec sa petite armée. Était-ce un allié ou un ennemi qui se présentait ? Pour éclaircir ses doutes, les deux chefs réunis envoyèrent sept cavaliers à la découverte, mais ils tombèrent au milieu des soldats d'Alvarado et, faits prisonniers, furent conduits devant ce général, qui, après leur avoir adressé quelques questions sur la force et sur la situation de leur armée, les traita avec beaucoup de bienveillance, puis les renvoya à Quito, sans les charger d'aucune commission pour Benalcazar et Almagro. Cette conduite inspira

des soupçons à ceux-ci, qui firent leurs dispositions pour combattre.

Dans cette circonstance, l'infâme Philippino, cet interprète qui joua un rôle si odieux dans l'histoire de la conquête du Pérou, se rendit coupable d'une nouvelle trahison dont il espérait recueillir de grands avantages. Il sortit clandestinement de Lima, et alla trouver Alvarado, à qui il offrit non-seulement de lui livrer Almagro, mais de le rendre maître de toute la province de Quito. Alvarado repoussa avec mépris cette proposition.

Cependant les deux armées s'avançaient, et quand elles furent arrivées en face l'une de l'autre, elles s'arrêtèrent, chacune attendant que l'autre donnât le signal du combat ou fît les premières ouvertures pour une conciliation. Mais, des deux côtés, la susceptibilité orgueilleuse des chefs rendait l'initiative impossible, et sans doute le sang eût coulé, si un homme sage et animé d'un sincère patriotisme, ne fût intervenu entre les deux armées prêtes à s'égorger, et n'eût déterminé les chefs à convenir d'une trêve de vingt-quatre heures pour régler les conditions d'un arrangement pacifique. Grâce à ce médiateur dont le nom ne méritait pas l'ingrat oubli de l'histoire, les chefs parvinrent à s'entendre, et signèrent une convention entre eux. Benalcazar et Almagro s'engagèrent à payer à Alvarado cent mille piastres pour l'indemniser des frais de son expédition, et, de son côté, l'ancien lieutenant de Cortez promit, moyennant ce dédommagement, de retourner à son gouvernement de Guatimala et de renoncer à tous ses projets sur le Pérou. Trop généreux envers le traître Philippino, il demanda et obtint son pardon.

Ce fut à peu près à cette époque que le frère d'Atahualpa, Titu-Autaché, qui aurait dû hériter du trône, mourut, laissant ses droits à son frère, nommé Manco. Celui-ci résolut de se rendre à Cusco pour solliciter la protection d'Apu (tel était le titre que les Péruviens donnaient dans leur langue au gouverneur Pizarre). Les amis du jeune prince voulurent en vain le détourner de ce projet et l'engager à soutenir ses droits par la force des armes; en vain cherchèrent-ils à l'effrayer en lui rappelant la perfidie des Espagnols à l'égard de son frère Atahualpa, qui en avait été la victime. Manco se rendit à Cusco, et n'eut pas à se repentir de sa confiance. Pizarre reçut l'Inca avec tous les honneurs dus à son rang et à sa naissance, et, lui remettant le bandeau rouge, marque distinctive de la royauté, il le reconnut pour souverain légitime de l'empire du Pérou.

Cependant Alvarado ne voulut pas retourner au Mexique avant d'avoir vu Pizarre; en s'avançant vers Quito, les trois chefs réunis furent souvent attaqués par Quisquiz, et dans ces divers engagements ils eurent quatorze soldats tués et environ cinquante blessés. Mais enfin ils s'approchèrent de la ville où Quisquiz s'était refugié avec les débris de son armée. La situation de ce général péruvien était désespérée; quelques-uns de ses officiers lui conseillaient de demander la paix; mais il était si animé contre les Espagnols, qu'il menaça de tuer le premier qui oserait de nouveau lui donner un tel conseil; d'autres l'engagèrent à livrer bataille à l'ennemi; mais Quisquiz n'osa prendre un parti aussi énergique; alors un officier, indigné de sa faiblesse, le tua d'un coup de lance. Sa mort fut le signal de la dispersion des troupes péruviennes, et les

Espagnols entrèrent dans la ville sans éprouver de résistance.

Lorsque Pizarre eut connaissance de l'arrivée d'Alvarado et de l'arrangement qui avait été conclu avec lui, il accourut à la rencontre d'un rival qui aurait pu être très-dangereux, si on lui avait laissé voir le riche butin fait à Cusco. Quand il l'eut joint, il lui rappela la promesse qu'il avait faite de retourner à Guatimala, et pour le décider à s'éloigner pour hâter son départ, il joignit aux cent mille piastres que Benalcazar et Almagro s'étaient engagés à lui payer, un don de pareille somme, accompagné de plusieurs vases magnifiques et de pierreries. Alvarado, satisfait, partit pour retourner à Guatimala et laissa à Pizarre la plupart des soldats qui l'avaient suivi dans son expédition.

Débarrassé d'un concurrent dont il redoutait les talents, Pizarre se mit en devoir d'exécuter le grand projet qu'il avait formé depuis longtemps de bâtir une ville qui devînt le centre de ses conquêtes et la capitale de son gouvernement; au moment de se diriger vers la côte, il envoya à Cusco Almagro son associé, et lui recommanda de traiter avec beaucoup de douceur l'Inca qu'il avait laissé dans cette ville, ainsi que tous les Péruviens. Ce changement de conduite était conseillé au chef espagnol par une sage politique.

L'emplacement que Pizarre choisit pour y jeter les fondements de la nouvelle ville, était un vallon agréable et fertile, situé près du rivage de la mer, à l'embouchure d'un fleuve appelé d'abord Kimac et ensuite Lima, à treize degrés de latitude sud; il posa la première pierre de cette ville le jour des Rois et, à cause de cette coïncidence, il l'appela Los

Reyes, c'est-à-dire Les Rois. Mais elle ne porte plus aujourd'hui que le nom de Lima. Les travaux furent poussés avec tant d'activité qu'elle semblait sortir de terre, à la voix de l'infatigable Pizarre. Il y fit élever un palais magnifique qui devait être la résidence du gouverneur, et tous ses officiers s'empressèrent de suivre son exemple, en faisant construire à leur frais, et suivant leur fortune, un grand nombre de maisons.

Dans cet intervalle, Ferdinand Pizarre partit avec l'énorme quantité d'or et d'argent qui formait la part de l'empereur ; ces richesses immenses éblouirent les yeux du monarque, et la nation partagea sa surprise et son ravissement. A la cour, à la ville, on prodigua les caresses et les témoignages de haute estime au frère du conquérant du Pérou ; il fut reçu chevalier de Saint-Jacques. Son frère François et Almagro ne furent pas oubliés dans la distribution des récompenses et des faveurs ; ils furent tous deux élevés au grade de marquis. Non-seulement l'empereur confirma Pizarre dans son titre et dans ses fonctions de gouverneur, mais il augmenta encore son gouvernement de soixante-dix lieues marines le long des côtes du sud. Dans la patente de gouverneur qui lui fut expédiée, le nom de Nouvelle-Castille fut donné à ces vastes contrées. Almagro, nommé adelantado ou vice-gouverneur, reçut, avec cette place que Pizarre lui avait promise, un gouvernement indépendant qui touchait à celui de Pizarre et avait plus de deux cents lieues d'étendue au sud. Le pays dont on faisait Almagro gouverneur, quoique les Espagnols n'y eussent pas encore pénétré, était le Chili qui, dans la patente de l'empereur, fut appelé la Nouvelle-Tolède.

La nouvelle de ces diverses nominations parvint au Pérou avant le retour de Ferdinand Pizarre, et provoqua aussitôt une discussion très-vive entre Pizarre et Almagro. Celui-ci prétendit que Cusco, résidence des Incas était compris dans le gouvernement dont il avait été investi par la cour d'Espagne ; cette prétention absurde, il faut le dire, devait être repoussée par Pizarre. Il y eut entre les deux chefs échange de récriminations amères, de paroles irritantes, et les Espagnols furent à la veille de donner aux Péruviens le spectacle d'une guerre civile.

Enfin Pizarre fit des avances amicales auxquelles la franchise naturelle d'Almagro répondit par des dispositions pacifiques. Pizarre promettait de céder à son antagoniste une portion du Pérou, si le pays qu'Almagro allait conquérir n'était ni aussi étendu, ni aussi riche qu'on l'avait espéré ; celui-ci, qui avait le droit de mettre en doute la bonne foi et la loyauté de son associé, n'hésita pas cependant à accepter sa proposition, et la religion fut encore appelée, comme à l'époque de leur première association, à consacrer par une de ses solennités le nouveau traité conclu par ces deux ambitions rivales.

Almagro, satisfait, ne s'occupa plus que des préparatifs de son expédition pour le Chili. Il rassembla une armée qui se composait de six cents Européens environ, et d'un corps auxiliaire de quinze mille Péruviens que Manco lui fournit. Il y avait deux routes pour se rendre de Cusco au Chili : l'une était frayée à travers une plaine qui s'étendait le long des côtes de la mer; en choisissant l'autre route beaucoup plus courte, et qui n'est guère praticable que pendant l'été, il fallait gravir des montagnes hautes, escarpées et ordinai-

rement couvertes de neige ; aussi y règne-t-il un froid excessif. Les Péruviens engageaient les Espagnols à prendre le chemin le plus long, parce qu'il était le plus sûr et le plus facile. Mais l'orgueil castillan méprisa ce conseil; Almagro et ses compagnons voulurent prouver aux Péruviens qu'aucun obstacle ne pouvait effrayer leur courage et que rien ne résistait à leurs efforts.

Mais à peine se furent-ils avancés dans cet affreux pays qu'ils se repentirent de leur téméraire audace; le froid devint bientôt si rigoureux que, pour ne pas être gelés, ils étaient obligés de se livrer à un mouvement continuel; malheur à celui qui s'arrêtait pour prendre un peu de repos et cédait au besoin du sommeil! il ne se réveillait plus. La famine, qui les força de tuer leurs chevaux, vint encore augmenter leurs souffrances ; et, au milieu de cette épouvantable détresse, il leur fallait encore repousser les attaques des sauvages, qui excellaient à tirer de l'arc, et qui tuèrent un grand nombre de soldats espagnols et péruviens.

Almagro voyait son armée s'affaiblir et diminuer de jour en jour. Beaucoup d'Espagnols et encore plus de Péruviens gelaient debout, saisis, frappés de mort par le froid; l'immobile rigidité de leurs cadavres, appuyés contre un arbre ou un rocher, et conservant la position dans laquelle se trouvaient ces malheureux en rendant le dernier soupir, les rendait semblables à des statues. S'il faut en croire quelques historiens, lorsque, cinq mois après, cette armée traversa la même route pour retourner au Pérou, elle rencontra plusieurs de ces hommes gelés, dans la même attitude ; leurs mains, glacées, tenaient encore les brides de leurs chevaux, gelés comme eux ; les Espagnols, affamés, se jetaient

avidement sur les cadavres de ces animaux, dont la chair était si fraîche qu'on eût dit qu'ils venaient d'être tués.

Enfin l'armée, décimée par tant de fléaux conjurés contre elle, atteignit les belles plaines du Chili. Les Espagnols furent enchantés du riant aspect, de la température délicieuse et de la fertilité extraordinaire de la partie la moins élevée qui s'étend le long des côtes de la mer, de l'est au sud. La situation de ce pays si rapproché de l'équateur devrait faire supposer qu'on y éprouve de grandes chaleurs. Mais il doit la douce température du printemps au voisinage des hautes Cordilières ou Andes, et à l'océan du Sud. Le sol y est favorable à la culture de toutes les plantes, même à celles d'Europe. Les chevaux et les bêtes à cornes qu'on y





a introduits y surpassent en grandeur et en beauté les meilleures races de l'Espagne, d'où ils proviennent. Enfin cet heureux climat réunit tous les avantages de la province de Quito, et n'en a pas les inconvénients, car on n'a à y redouter ni les orages ni les tremblements de terre comme dans cette province.

Autrefois le commerce très-considérable qui avait lieu entre le Pérou et le Chili se faisait par les deux capitales

Lima et Saint-Iago, et par mer; car ces deux villes sont situées sur des fleuves, à peu de distance de l'endroit où ils se jettent dans l'océan Pacifique ou mer du Sud; on a bâti à l'embouchure de ces deux fleuves deux petites villes : l'une, appelée Callao, est située à deux lieues environ de Lima; l'autre, à laquelle on a donné le nom de Valparaiso, est à vingt lieues de Saint-Iago. Pendant un siècle entier les navigateurs, craignant de se perdre dans l'océan du Sud, n'osèrent, en partant de Callao ou de Valparaiso, s'éloigner des côtes, qui font un très-grand contour. Il fallait alors près d'une année pour faire le trajet de Callao à Valparaiso, car personne n'ignore que la navigation le long des côtes est plus difficile et plus périlleuse qu'en haute mer.

Enfin un pilote hardi se fraya une nouvelle route; il osa s'avancer dans la haute mer, où il trouva les vents alisés; il navigua avec tant de célérité qu'il fit le trajet en un mois. Mais dans ces temps d'ignorance, une nouvelle découverte exposait quelquefois celui qui en était l'auteur à de grands dangers, et le génie courait risque de voir son œuvre considérée comme un crime. Le pilote intrépide qui avait droit à la reconnaissance publique fut jeté dans une prison; ses accusateurs prétendaient qu'il était sorcier. Peut-être eût-il été brûlé vif s'il n'avait pas tenu un journal détaillé de son voyage; il le montra à ses juges, et ceux-ci n'osèrent le condamner; il fut absous d'avoir rendu un service signalé au commerce et à la navigation.

Cependant Almagro rencontrait dans l'exécution de ses projets de conquête des obstacles auxquels il ne s'attendait pas; les Espagnols n'avaient plus affaire à des ennemis faibles, divisés et peu guerriers, tels que les Péruviens;

les indigènes, au Chili, étaient hardis, braves et robustes. Surpris d'abord par les effets des armes à feu, ils s'aguerrirent bientôt contre ces détonations qui les avaient effrayés, et vinrent attaquer les étrangers. Quoique battus dans toutes les rencontres, ils revenaient sans cesse à la charge et leur opiniâtreté déconcertait les projets d'Almagro. Une conspiration contre ses jours, et ourdie par Philippino, contribua à l'ajournement d'une conquête qui devenait de plus en plus difficile.

Dès que cette conspiration sur laquelle les historiens espagnols ne donnent pas de détails fut découverte, Philippino chercha à s'évader ; mais il fut poursuivi, jugé et condamné à être écartelé. Avant de recevoir la juste punition de tous ses crimes, ce traître avoua que ses fausses accusations avaient fait périr Atahualpa.

Au moment où Almagro se disposait à revenir à Cusco, les nouvelles qu'il reçut du Pérou durent accélérer son retour. Après son départ, on s'était saisi de l'Inca ; on l'avait chargé de fers et on le traitait, dans sa prison, comme un malfaiteur. En se rendant à Lima, avec un détachement de troupes, le gouverneur Pizarre avait confié le commandement à ses deux frères Juan et Gonzalez, mais il avait été assez imprudent pour permettre aux Espagnols qu'il laissait à Cusco de faire des incursions dans les provinces qui n'étaient pas encore entièrement soumises. Il restait peu de soldats dans la ville, et, à la faveur de ces circonstances, l'Inca prisonnier parvint à faire connaître à quelques-uns des chefs de la nation l'indigne traitement qu'on lui faisait subir.

Pendant qu'ils se concertaient pour délivrer leur souve-

rain et organiser une insurrection générale contre les oppresseurs de leur pays, Ferdinand Pizarre revint d'Espagne et se réunit à ses deux frères Juan et Gonzalez, qui commandaient dans Cusco. Ferdinand, qui s'était montré si humain envers Atahualpa, ne put voir sans pitié la triste situation de Manco, et celui-ci confiant dans la bonté généreuse de Ferdinand, ne craignit pas de solliciter la permission d'assister à une fête solennelle que les Péruviens célébraient chaque année à quelques lieues de la capitale. Ferdinand y consentit, et libre enfin, l'Inca sortit pour se rendre à la fête où sa présence devait être le signal de la révolte.

Aussitôt les principaux de la nation accourent à ce rendez-vous de la haine et de la vengeance; ils brûlent de se ranger sous le drapeau de leur souverain pour arracher leur patrie à la domination des Espagnols, et laver leur propre honte dans le sang de cette poignée de tyrans avides, de ces infâmes spoliateurs sous le joug desquels ils rougissent d'avoir si longtemps courbé leurs têtes. L'étendard de la guerre est déployé; partout les Péruviens prennent les armes; on surprend, on massacre les détachements isolés des Espagnols qui rançonnent les provinces. Bientôt Manco se voit en état de marcher, avec une armée que les historiens espagnols portent à deux cent mille hommes, contre Cusco, tandis qu'une autre armée presque aussi considérable se porte sur Lima.

Cusco ne tarda pas à être investi; les trois Pizarre, qui commandaient dans cette ville, n'avaient sous leurs ordres que cent soixante-dix Espagnols. Dans le premier engagement, Juan, l'un des trois frères, et qui, dit-on, était aussi humain que brave, fut tué d'un coup de pierre.

L'investissement des deux capitales eut lieu presque en même temps, et empêchait les petits corps espagnols épars de communiquer entre eux. Les hostilités étaient à peine commencées, que déjà six cents Espagnols étaient tombés sous les coups des Péruviens, qui s'emparaient de leurs chevaux, de leurs armes, et s'essayaient à imiter l'ennemi dans la manière de s'en servir. On assure qu'ils osèrent même tirer des coups de mousquets. Manco et d'autres chefs marchaient à la tête de leurs troupes, montés sur des chevaux qui étaient tombés au pouvoir des Péruviens.

La situation des Espagnols devenait de jour en jour plus critique. S'étant rendu maître d'une partie de la ville de Cusco, l'Inca bloqua les deux Pizarre dans le quartier où ils s'étaient réfugiés avec le petit nombre de soldats qui leur restaient. Ils ne pouvaient espérer de s'y maintenir; toute communication entre Cusco et Lima était impossible, et les chemins, entre les deux capitales, étaient si bien interceptés par l'ennemi qu'il avait déjoué toutes les tentatives faites par les trois frères pour se donner réciproquement de leurs nouvelles. Le gouverneur ne souffrait pas moins que Gonzalez et Ferdinand d'une aussi cruelle incertitude. Toutefois sa position était plus supportable que celle à laquelle ses frères étaient réduits; il trouvait dans le voisinage de la mer des ressources qui leur manquaient; il recevait de temps en temps de Panama des renforts au moyen desquels il pouvait réparer ses pertes.

Ils prit alors une résolution énergique pour placer ses soldats dans la nécessité de vaincre ou de périr; il renvoya ses vaisseaux à Panama, et à mesure qu'on lui amenait des recrues, il faisait partir quelques petits détachements com-

mandés par des officiers dont il avait éprouvé le talent et le courage, pour aller secourir les Espagnols bloqués dans Cusco. Mais quelle eût été sa douleur s'il eût connu le sort de ces divers détachements ! Soixante-dix cavaliers commandés par son cousin don Diègue Pizarre furent surpris,



attaqués et massacrés avec leur chef, dans un défilé étroit.

par les Péruviens; Gonzalez de Tapia, autre officier, parti également de Lima avec quatre-vingts hommes, périt de la même manière; il en fut de même de deux autres commandants, Morgovejo et Gayetta, tombés avec les soldats qu'ils conduisaient, sous les coups de l'ennemi. Plus de trois cents Espagnols succombèrent ainsi, à l'insu de Pizarre.

Enfin, grâce à un renfort considérable que lui amena Alphonse de Alvarado, frère du commandant de ce nom, il fut en état de prendre l'offensive. Il fit une sortie vigoureuse et mit en déroute l'innombrable armée qui assiégeait Lima et poursuivit les Péruviens jusque dans les montagnes. Un impérieux devoir l'appelait à Cusco; il aurait voulu voler lui-même au secours de ses frères, dont il ignorait le sort; mais pouvait-il abandonner Lima, la ville qu'il venait de fonder, le centre de ses ressources et son unique refuge en cas de revers? Il resta donc dans cette ville, et chargea Alvarado, qui par son arrivée l'avait sauvé lui-même, de l'expédition destinée à délivrer ses frères.

Alvarado se mit en marche pour Cusco avec un corps de trois cents hommes, qui peu de temps après, fut renforcé par deux cents autres. Les Péruviens, qui avaient été si heureux jusque-là dans leurs attaques contre les divers détachements dirigés sur Cusco, croyaient également avoir bon marché de celui que commandait Alvarado; mais ils eurent affaire à un officier habile, expérimenté, qui les battit dans toutes les rencontres, toutefois avant qu'il eût atteint Cusco, une nouvelle péripétie que nous devons faire connaître y avait changé la scène, et amené de nouveaux acteurs sur ce mobile théâtre de la discorde et de la guerre.

Almagro avait quitté le Chili, et se dirigeait vers Cusco,

lorsqu'il reçut la patente apportée par Ferdinand Pizarre et par laquelle l'empereur le nommait gouverneur indépendant des pays situés au sud, au-delà des limites du gouvernement de Pizarre. L'examen de ce titre le confirma dans l'opinion que l'empereur avait voulu comprendre Cusco dans son gouvernement et non dans celui de son associé. Déterminé à faire valoir des droits prétendus, il s'avança contre Cusco pour s'en emparer. Lorsqu'il fut arrivé aux environs de la ville, il apprit avec étonnement qu'un tiers de cette ville qu'il regardait déjà presque comme sa propriété, avait été consumé par les flammes; que l'autre tiers était au pouvoir de Manco, et que le troisième tiers était encore occupé par les Pizarre, mais qu'ils étaient à la veille d'en être expulsés par les Péruviens. En attendant qu'on lui fournît des renseignements sur la succession d'événements qui avaient amené une situation aussi déplorable, il marcha avec une lenteur que lui conseillait la prudence.

Bientôt il vit venir à lui les négociateurs des deux partis, qui sollicitaient son amitié et son concours. L'Inca appréciait les avantages d'une alliance avec un guerrier aussi redoutable, aussi puissant qu'Almagro; de leur côté, les Pizarre n'ignoraient pas que l'alliance d'Almagro avec l'Inca leur serait fatale et qu'ils seraient bientôt écrasés par la réunion de leurs forces. Mais Almagro imposait comme première condition de l'alliance la cession de Cusco. L'Inca n'était pas d'humeur à céder sa capitale, et les instances d'Almagro pour le faire consentir à ce sacrifice étant inutiles, le général espagnol rompit les négociations, il attaqua les Péruviens et les força de lever le siége de Cusco.

Débarrassé de cet ennemi, Almagro somma les Pizarre de

lui livrer la ville; ils répondirent à la sommation par un refus. Alors Almagro s'avança jusqu'aux portes de la ville et ne tarda pas à être rejoint par une partie des soldats de la garnison; sa franchise, sa bonne foi, sa générosité, l'avaient rendu cher aux Espagnols, dont les Pizarre s'étaient attiré la haine par leur dureté et leur perfidie. Ce renfort mit Almagro en état de s'emparer une nuit, par surprise, de Cusco, et l'attaque fut dirigée avec tant de promptitude et d'adresse qu'au moment où le général et sa troupe arrivèrent devant la maison des Pizarre, ceux-ci ignoraient encore la prise de la ville. Sommés de se rendre, ils s'enfermèrent, se barricadèrent dans leur maison et s'y défendirent avec opiniâtreté: mais l'épuisement de leurs forces les contraignit à subir la loi du vainqueur; faits prisonniers sans capitulation, ils furent chargés de fers.

Ce fut alors qu'Alvarado parut avec sa petite armée devant la capitale; il n'avait plus qu'une rivière à traverser pour s'y rendre. Qu'on juge de sa surprise lorsqu'il aperçut, sur la rive opposée, des soldats espagnols dont l'attitude était tout à fait hostile! Comme il ignorait complétement tout ce qui s'était passé à Cusco, il ne pouvait se rendre compte de ces dispositions menaçantes d'un ennemi portant l'uniforme espagnol; enfin Almagro lui-même vint l'instruire de la situation des choses, et chercha, par des présents, par des promesses à le mettre dans ses intérêts, à lui faire abandonner le parti des Pizarre. Tous les efforts d'Almagro échouèrent contre l'incorruptible fidélité d'Alvarado.

Mais il y avait dans l'armée du lieutenant de Pizarre et parmi ses officiers un traître qui parvint à séduire une partie de ses camarades; son plan fut si bien concerté avec

Almagro, qu'une nuit l'armée de celui-ci se trouva au milieu du camp d'Alvarado, avant même qu'il se fût aperçu du mouvement de l'ennemi. Il fut fait prisonnier sans même avoir pu se défendre; car les conjurés avaient en-



levé ses armes et celles de ses amis les plus intimes, afin de les priver de tout moyen de résistance. Comme la plus grande partie des troupes d'Alvarado était dans le complot, le peu de soldats qui lui étaient restés fidèles fut forcé de céder au nombre et de mettre bas les armes; on les conduisit sous bonne garde à Cusco.

Almagro avait donc en sa puissance trois ennemis dangereux, trois rivaux redoutables; il consulta ses amis sur le

parti qu'il devait prendre à l'égard de ses prisonniers : la plupart furent d'avis que le supplice de Pizarre, d'Alvarado et de tous les partisans du gouverneur assurerait la prépondérance d'Almagro sur son compétiteur et sa domination paisible sur le vaste empire du Pérou. Après les avoir écoutés avec attention et approuvé la justesse de leurs raisons, Almagro leur déclara qu'il ne pouvait suivre ce conseil : il fut plus généreux encore, car, il lui eût été facile, en marchant immédiatement contre Lima, d'exterminer Pizarre et son parti; il voulut se tenir sur la défensive et laisser à son rival l'affreuse initiative de la guerre civile. Il reprit donc le chemin de Cusco, afin d'y préparer ses moyens de défense, en attendant la détermination de Pizarre.

# V

Situation critique de Pizarre. — Sa fermeté. — Négociations. — Désertion parmi les troupes d'Almagro. — Mauvaise foi de Pizarre. — Combat de Cusco. — Défaite de l'armée d'Almagro. — Orgognes est tué. — Almagro tombe vivant entre les mains des soldats de Pizarre. — Il est jugé, condamné à mort, étranglé, puis décapité. — Alvarado se rend en Espagne pour demander vengeance contre Pizarre. — Arrestation de Ferdinand Pizarre à Madrid. — Un nouveau commissaire au Pérou. — Expédition de Gonzalez Pizarre. — Course audacieuse d'Orellana. — Ses mensonges. — Le pays des Amazones et l'Eldorado. — Conspiration contre Pizarre. — Il est assassiné. — Son portrait. — Anecdotes.

Enfin le voile mystérieux qui couvrait les événements de Cusco fut déchiré pour Pizarre; il put enfin connaître l'étendue de ses pertes, la gravité de sa situation, car il reçut coup sur coup les plus sinistres nouvelles, et apprit presque en même temps la mort de son frère Juan, le retour d'Almagro, la captivité de ses deux autres frères, et la défaite de son lieutenant Alvarado. Mais l'énergie de son âme, la fermeté de son caractère, ne furent point ébranlées par ces malheurs multipliés. Connaissant la candeur d'Almagro, il résolut de lui tendre un piége, et ce fut sur le succès d'une nouvelle perfidie qu'il fit reposer l'espoir de son triomphe définitif sur un rival qui devait être encore victime de sa loyauté et de sa confiance.

Pizarre attendait de jour en jour un renfort considérable

qui devait lui être envoyé de Panama; il était important pour lui de gagner du temps et de réduire Almagro à l'inaction en lui faisant des ouvertures pacifiques et en ouvrant avec lui des négociations qu'il voulait traîner en longueur. Tandis qu'Almagro, trompé par les avances de Pizarre, s'abstenait de tout mouvement hostile, celui-ci ne restait pas inactif: il travaillait à se fortifier, à recruter son armée; il se procurait des renforts considérables en hommes et en munitions, et il était à la veille de démasquer ses projets, lorsqu'il fut rejoint par son frère Gonzalez et par Alvarado qui, parvenus à s'échapper de leur prison, lui amenaient soixante cavaliers qu'ils avaient débauchés à Almagro. Ce secours inattendu combla de joie Pizarre, qui se sentit dès lors assez fort pour aller chercher ses ennemis. Mais Ferdinand Pizarre était encore prisonnier, et le gouverneur avant de se poser en ennemi et de rompre les négociations, voulait enlever à Almagro un aussi précieux otage.

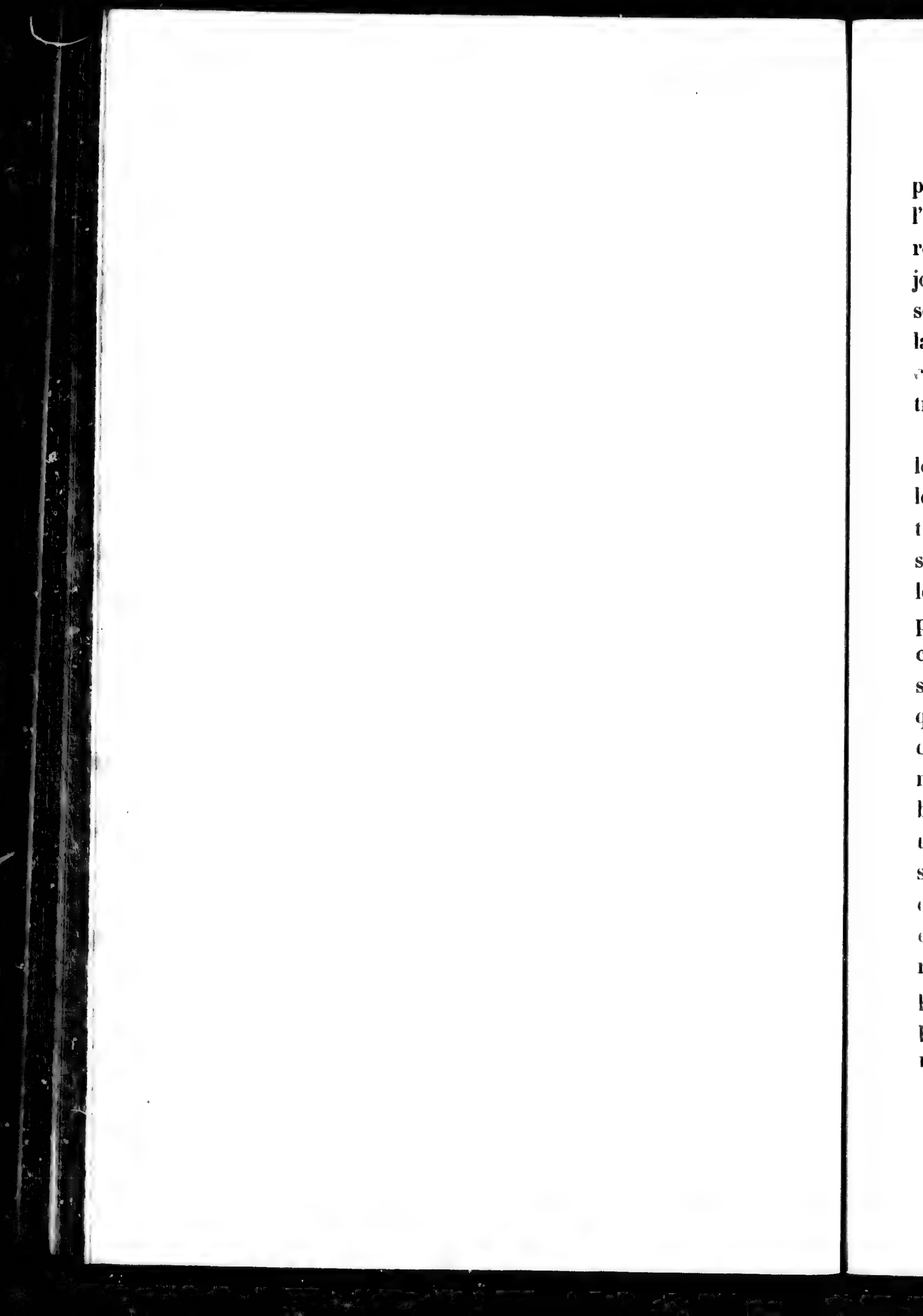
Alors il parut désirer plus vivement une réconciliation sincère, et proposa à Almagro de soumettre leurs différends à l'arbitrage de l'empereur : Almagro s'empressa de souscrire à cette proposition. Pizarre jugea qu'il pouvait obtenir davantage de la confiance crédule de son généreux compétiteur : il lui demanda de rendre la liberté à son frère, qui serait envoyé en Espagne comme leur plénipotentiaire auprès de l'empereur. Almagro ouvrit à Ferdinand les portes de sa prison; mais à peine celui-ci fut-il libre que Pizarre déclara à son rival que la guerre seule pouvait prononcer entre eux et juger leur querelle. Son armée avait été renforcée par de nombreuses recrues et on y voyait deux compagnies entières de fusiliers; ce qui

était extraordinaire, car à cette époque l'usage des armes à feu n'était pas général même en Europe. Il confia le commandement de la plus grande partie de ses troupes à ses frères, qui brûlaient de se venger d'Almagro, et ceux-ci se mirent en marche. Il eût été facile à Almagro, en se postant dans les défilés des Andes ou Cordilières que l'ennemi était obligé de traverser, de l'écraser et de terminer ainsi la guerre par un coup décisif, car on assure que les voyageurs en quittant les plaines chaudes de Quito pour traverser les Andes, toujours couvertes de neiges, sont atteints de cette maladie à laquelle paient un douloureux tribut presque tous les gens de mer à leur premier voyage, et qu'ils ont appelée le mal de mer.

Almagro aima mieux attendre l'ennemi dans les plaines de Cusco, d'abord parce qu'il ne voulait pas assumer l'odieuse responsabilité de l'agression dans la guerre civile, et ensuite parce qu'il lui fallait du terrain pour déployer sa cavalerie, qui était supérieure à celle des Pizarre. Il fortifia Cusco le mieux qu'il put et rangea son armée en bataille dans une position qu'il jugea lui être avantageuse; mais affaibli par l'âge, les fatigues et les blessures, à peine pouvait-il se soutenir. Ne pouvant se mettre à la tête de ses troupes, il se vit forcé d'en confier le commandement à Orgognes; c'était, il est vrai, un officier plein de bravoure, dévoué à son chef, mais il ne pouvait remplacer auprès du soldat le vieil Almagro qui, par l'affection et le respect qu'il avait su leur inspirer, exerçait sur eux un grand ascendant.

Cependant les Pizarre avaient franchi les Cordilières et s'étaient avancés dans les plaines de Cusco; bientôt les deux armées se trouvèrent en face l'une de l'autre et se





préparèrent au combat; on voyait flotter des deux côtés l'étendard impérial, et les hauteurs voisines étaient couronnées d'une foule immense d'indigènes accourus pour jouir du spectacle d'une lutte sanglante entre leurs oppresseurs, qui se chargeaient ainsi de les venger. Almagro, malade, se fit aussi porter sur une colline d'où il pouvait contempler le champ de bataille et encourager de loin ses troupes à faire leur devoir.

Le signal est donné; les Espagnols s'élancent avec fureur les uns contre les autres, et le carnage commence; mais les premières lignes d'Orgognes sont ébranlées par l'impétuosité de l'ennemi; elles faiblissent, elles cèdent, et le désordre se met dans leurs rangs : en vain les chefs veulent les ramener au combat; leur voix, leurs prières sont impuissantes. De ce moment, Orgognes, désespéré, s'écrie en commandant une nouvelle attaque : « Par le Dieu tout-puissant, je ferai mon devoir et chercherai la mort! me suive qui voudra. » Résolu à ne pas survivre à son malheur et à celui d'Almagro, il se jette au milieu de la troupe que commandent Gonzalez, Ferdinand et Alvarado, et quoique blessé à la tête, parce que son casque avait été brisé par une balle, il continue à combattre; il tue de sa main deux soldats; trompé par le brillant uniforme d'un domestique de Ferdinand Pizarre, il le prend pour son maître et lui enfonce sa lance dans la bouche. Mais enfin ce guerrier intrépide est accablé par le nombre, désarmé et fait prisonnier. Au moment où les soldats l'emmènent, un Espagnol qui croyait avoir à se venger d'une offense personnelle, lui abat la tête d'un coup de sabre.

Cet acte de barbarie ne fut pas le seul dont les vain-

queurs se rendirent coupables dans cette journée du 6 avril 1538, malgré les efforts de Ferdinand Pizarre et de ses principaux officiers pour rappeler à leurs soldats que ceux qu'ils avaient vaincus étaient des Espagnols. Ruydias, officier du parti de Pizarre, avait eu le bonheur de sauver la vie à un de ses amis qui allait être massacré; pour le préserver de nouvelles violences, il l'avait fait monter en croupe derrière lui, mais un soldat furieux le perça de sa lance et le fit tomber mort devant Ruydias. Quant à Almagro, témoin de la défaite de sa troupe, impuissant pour les rallier, il voulut aussi chercher son salut dans la fuite; mais poursuivi vivement par l'ennemi, il tomba vivant entre ses mains, et fut ramené, chargé de fers, à Cusco qui se rendit sans résistance aux vainqueurs.

Sa mort pouvait seule satisfaire la haine et la vengeance des Pizarre: elle était résolue d'avance. Mais la prudence leur prescrivait des précautions, et il fallait écarter tous ceux qui restés fidèles au malheur d'Almagro pouvaient faire d'efficaces tentatives en sa faveur. On les éloigna en les chargeant d'expéditions diverses dans les provinces les plus reculées du Pérou, qui n'étaient pas encore soumises à la puissance espagnole. Ces hommes saisirent avec empressement l'occasion de quitter une ville où ils jugèrent qu'ils étaient désormais inutiles à la cause d'Almagro.

Alors les Pizarre levèrent le masque; mais voulant donner l'apparence de la justice à l'exécution de leur projet sanguinaire, ils formèrent un tribunal devant lequel comparut le malheureux vieillard; il était accusé du crime de haute trahison, de rébellion aux ordres de l'empereur, d'usurpation des droits et des fonctions du gouverneur : accu-

sation absurde puisqu'elle remontait à une époque où l'empereur n'avait pas encore fait connaître sa décision et fixé les limites du gouvernement de Pizarre. En vain Almagro protesta qu'il n'avait jamais eu l'intention de faire tort à son ancien associé ; qu'il avait toujours respecté ses droits, et que, s'il s'était emparé de Cusco, c'est qu'il croyait y avoir été autorisé par l'examen et l'interprétation des lettres patentes envoyées par l'empereur. Le tribunal, composé de juges vendus aux Pizarre, condamna le vieillard à la mort.



Lorsque Almagro apprit la sentence qui venait d'être pro-

noncée, cet homme qui avait affronté tant de fois la mort dans ses courses aventureuses, et qui avait donné tant de preuves de courage et d'énergie, tomba dans un profond abattement, il devint faible jusqu'à la lâcheté et essaya d'attendrir ses vainqueurs, d'exciter la pitié de ses bourreaux par ses supplications et par ses larmes : il invoqua les souvenirs de l'ancienne amitié que François Pizarre et lui s'étaient jurée au pied des autels, et de l'humanité avec laquelle il avait traité ses ennemis lorsqu'ils étaient ses prisonniers : il les conjura d'épargner à ses cheveux blancs, à sa mémoire, la honte du supplice réservé aux malfaiteurs et de lui permettre de consacrer les derniers instants de son existence au repentir et à l'expiation de ses fautes.

Ces prières d'un vieillard qui avait été un des plus intrépides guerriers de l'Espagne, cet abaissement dans le malheur, ces larmes de l'illustre condamné qui se débattait, en quelque sorte, contre la mort, émurent la plupart des soldats qui n'étaient cependant que trop aguerris contre les émotions de ce genre; ils demandaient grâce pour Almagro. Mais le cœur des Pizarre était fermé à la pitié; non-seulement ils furent inflexibles, mais ils osèrent insulter à la faiblesse de leur ennemi suppliant; leur ironie cruelle lui prodigua les plus amers sarcasmes, en lui disant qu'il était indigne d'une grande âme de mendier la vie, et qu'en allant à la mort il devait se rappeler qu'il était chrétien et gentilhomme.

Enfin quand Almagro eut reconnu qu'il n'avait rien à espérer de la haine impitoyable des Pizarre, il se souvint de ce qu'il avait été et retrouva son ancien courage; il adressa à ses ennemis acharnés ces paroles qu'il prononça

avec l'accent d'une noble résignation : « Délivrez-moi donc de cette vie et que votre cruauté se rassasie de mon sang ! » Puis il fit son testament, par lequel il instituait son fils unique et l'empereur ses héritiers ; lorsqu'il eut accompli ce dernier acte de son existence, il fut étranglé dans sa prison et on lui coupa ensuite la tête sur la place publique de Cusco. Au moment de sa mort, Almagro était âgé de soixante-dix-sept ans.

Ainsi périt cet homme remarquable sous plus d'un rapport, et qui sans doute méritait un autre sort, quoique l'histoire lui reproche avec justice sa complicité dans le meurtre d'Atahualpa.

Parmi les Espagnols qu'indigna la cruauté des Pizarre, il s'en trouva un qui jura de venger la mort d'Almagro ; il s'appelait Diego d'Alvarado. C'était un officier de distinction, qui fut d'autant plus affligé de la fin malheureuse de son ami, qu'il se reprochait d'y avoir en quelque sorte contribué en lui conseillant de rendre la liberté à Ferdinand Pizarre. Tout entier au désir de tirer vengeance des meurtriers d'Almagro, il échappa à la surveillance des Pizarre, et, profitant d'une occasion pour retourner en Espagne, il se rend aussitôt à la cour. Admis à l'audience de l'empereur, il lui peint avec des couleurs si vives l'orgueil, l'ambition et la cruauté des trois hommes qui règnent en despotes au Pérou, qu'il excite à la fois son horreur et son indignation. Mais son animosité voulait un autre moyen de satisfaction : il sollicite la permission de soutenir en champ clos la justice de ses accusations, et de provoquer à un combat singulier, suivant l'usage de cette époque, François Pizarre, qu'il dénonce à la vindicte publique comme l'uni-

que auteur de tous les crimes et de tous les malheurs dont il a tracé un si énergique tableau.

Mais au moment où l'intrépide Alvarado attend la réponse favorable qu'on lui a fait espérer, il meurt si soudainement, que l'opinion générale attribue sa mort aux amis des Pizarre; elle les accuse de s'être débarrassés par le poison d'un ennemi redoutable.

Toutefois, l'impression produite par ses récits avait survécu à Alvarado; mais l'empereur et ses ministres hésitaient à prendre un parti violent à l'égard des Pizarre, dont ils redoutaient l'influence et le pouvoir dans les contrées qu'ils avaient conquises. Pendant qu'on délibérait à la cour sur le choix des mesures réclamées par une telle situation, Ferdinand Pizarre résolut de venir lui-même en Espagne pour rendre compte au gouvernement de sa conduite et de celle de ses frères. Ses amis voulurent en vain le détourner de ce projet; ils l'engagèrent à en ajourner au moins l'exécution jusqu'à ce qu'il eût su à quoi s'en tenir sur l'effet produit à la cour par le supplice d'Almagro. Mais Ferdinand, plein de confiance dans la bonté de sa cause, dans le crédit qu'il supposait à son frère auprès du monarque et de ses ministres, persista dans sa résolution. Toutefois, en prenant congé du gouverneur, il lui conseilla de se défier des partisans d'Almagro, de surveiller leur conduite, et de ne pas leur permettre de se réunir au nombre de plus de sept, parce qu'ils cherchaient à se concerter pour attenter à sa vie. Mais François Pizarre, aveuglé par la prospérité, ne voulut pas croire au danger qui le menaçait et négligea les avis de son frère.

Cependant Ferdinand partit, et, arrivé en Espagne, il

parut à la cour, où il déploya un faste qui provoqua de jaloux murmures; cette pompe, rivale en quelque sorte de la royauté, causa presque la surprise d'un scandale; l'opinion publique vit avec indignation cet orgueilleux aventurier étaler effrontément les dépouilles des malheureux Péruviens. Cette conduite ne pouvait dissiper les préventions terribles qui s'élevaient contre les tyrans du Pérou; aussi Ferdinand chercha-t-il vainement à justifier les actes de François Pizarre et de ses frères, et à prouver qu'Almagro ayant été l'agresseur, avait reçu le juste châtiment de sa rébellion. Mais, quoique la cour manquât de renseignements positifs pour prononcer sur cette question, elle reconnut que les Pizarre avaient abusé de leur pouvoir en toutes circonstances et que leur conduite tyrannique appelait sur eux la sévérité du gouvernement. Toutefois avant de prendre un parti vigoureux contre le gouverneur du Pérou, on crut devoir s'assurer de la personne de Ferdinand; il fut arrêté et mis en prison. On assure qu'il y resta près de vingt ans, et, suivant quelques historiens, il y termina ses jours.

Ensuite il fut décidé qu'on enverrait au Pérou un commissaire chargé d'examiner attentivement tout ce qui s'y était passé et recevoir toutes les dépositions sur les événements qui avaient précédé et suivi la mort d'Almagro; ce commissaire était en outre investi d'un droit qui annihilait, en quelque sorte, la puissance de Pizarre, puisqu'il pouvait changer, au nom de l'empereur, et s'il le trouvait convenable, le gouvernement et l'administration du Pérou.

Pour remplir dignement une mission si importante, il fallait unir la probité au talent. Vaca de Castro, à qui elle

fut confiée, était un gentilhomme plein d'honneur, incapable de transiger avec ses devoirs, et chez qui l'expérience des hommes et des affaires s'alliait heureusement à une grande fermeté de caractère : il eût été bien difficile de faire un meilleur choix.

Il était temps que la cour d'Espagne mît un terme au despotisme insolent de Pizarre au Pérou : il distribuait à son gré les dignités et les terres; il nommait, destituait les fonctionnaires suivant son caprice. Partageant entre lui, ses frères et ses favoris, les terres les plus fertiles et les plus avantageusement situées, il laissait celles qui étaient stériles et sans valeur aux officiers qui avaient mérité des récompenses par leurs services et leur bravoure. Malheur à ceux qui avaient servi sous Almagro! ils étaient condamnés au plus affreux dénûment; Pizarre se plaisait à leur faire ainsi expier leur fidélité et leur dévouement à leur ancien chef. Les historiens rapportent un fait qui suffit pour donner une idée de la détresse de ces malheureux. Douze des principaux officiers des troupes d'Almagro habitaient la même maison et étaient si pauvres qu'ils n'avaient entre eux qu'un habit; quand l'un d'eux avait besoin de sortir, il s'en servait, et les onze autres restaient au logis. Telle était la terreur qu'inspirait le gouverneur, que personne n'osait les recevoir chez soi, ni même leur adresser la parole. Aussi combien était violente la haine qui animait ces hommes contre Pizarre, et avec quelle impatience ils attendaient le moment de se venger du cruel dictateur du Pérou!

Sourd aux murmures qui s'élevaient contre lui, insensible aux plaintes des victimes de son despotisme, il comp-

tait sur l'impunité et méprisait le danger comme les menaces de la haine. Il ne craignit pas d'ôter le gouvernement de Quito à Benalcazar, cet officier intrépide qui avait conquis cette province, pour le donner à son frère Gonzalez, qu'il chargea ensuite du commandement d'une expédition importante.

Les Péruviens assuraient aux Espagnols qu'au delà des Cordilières, et à l'est, il existait une contrée où l'on trou-



vait la cannelle et d'autres épiceries en abondance; c'est

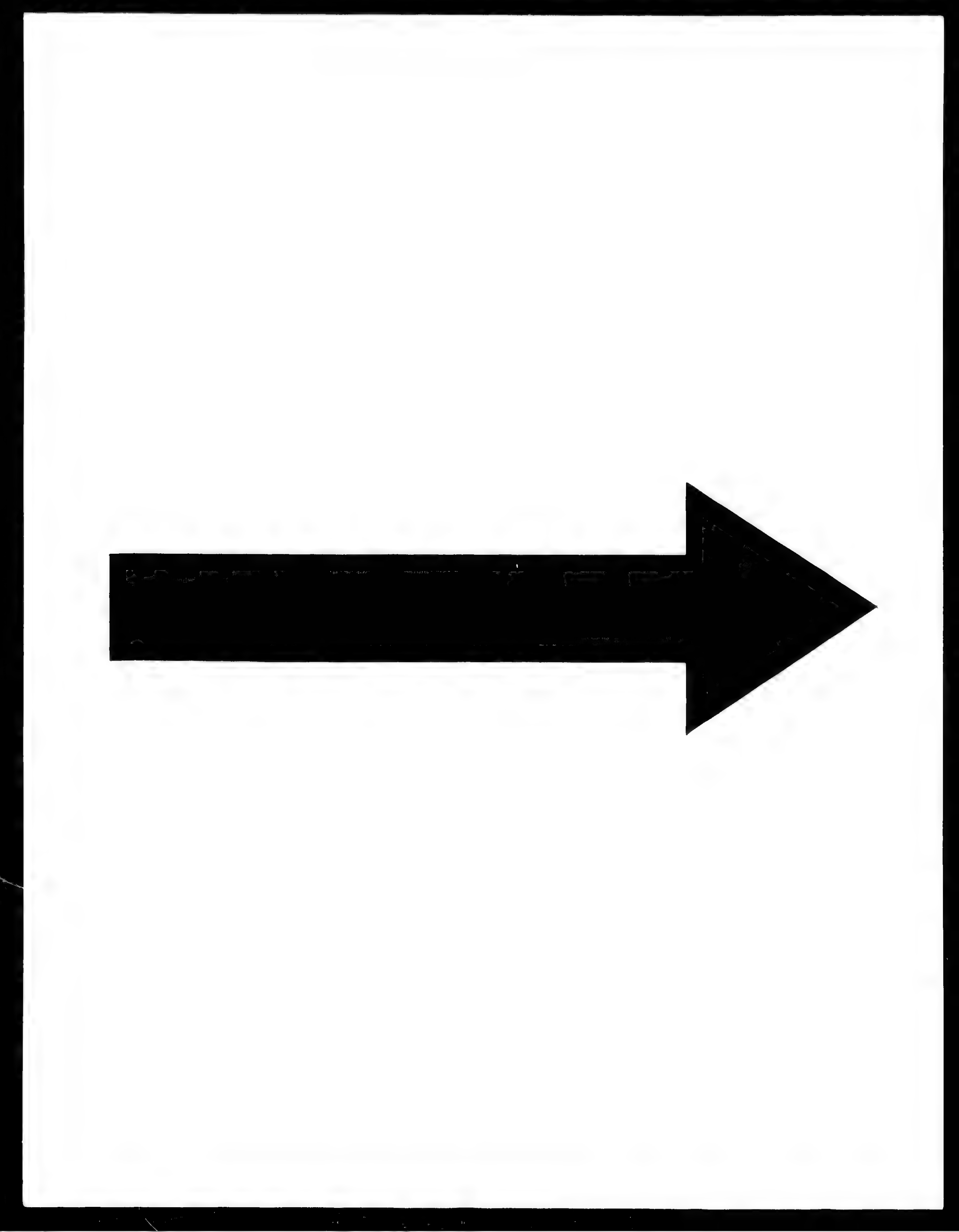
ce qui détermina l'expédition confiée à Gonzalez, qui partit de Quito avec une armée composée de trois cent quarante soldats européens, la plupart cavaliers, et de quatre mille Péruviens.

Il dirigea d'abord sa route vers le sud-est, en longeant la rivière Napo, et ensuite vers le sud. Le Napo se jette dans le grand Maragnon, ou rivière des Amazones, un des plus grands fleuves de l'univers, et qui, traversant presque toute l'Amérique méridionale, de l'est à l'ouest, se jette, après des circuits multipliés, dans le grand océan Atlantique. Avant d'atteindre aux Cordilières, où il devait avoir à supporter d'horribles souffrances causées par un froid excessif, Gonzalez rencontra d'autres obstacles presque insurmontables; on eût dit que la nature elle-même voulait s'opposer à la marche des Espagnols. Précédé ou plutôt annoncé par un effroyable ouragan accompagné des éclats de la foudre, un tremblement de terre engloutit sous leurs yeux des maisons, des forêts tout entières, dans des abîmes qui s'ouvrirent tout à coup; une rivière au bord de laquelle ils avaient établi leur camp déborda avec une telle impétuosité, qu'ils eurent à peine le temps de se réfugier sur un coteau voisin pour ne pas être submergés par les eaux torrentueuses qui inondèrent subitement la plaine; puis, en arrivant au haut des montagnes couvertes de neige, ils crurent être transportés dans la zone glaciale, en deçà des cercles polaires; un grand nombre de Péruviens et quelques Espagnols y trouvèrent la mort. Parvenus enfin aux plaines situées au delà des montagnes, ils furent assaillis par d'autres fléaux, dont le plus cruel fut la famine, car ces vastes plaines ne présentaient qu'une immense solitude; à peine y rencontrait-on

quelques sauvages qui ne pouvaient leur fournir les vivres dont ils avaient besoin. Ici, c'était un marais qu'il fallait franchir; là une forêt impénétrable à travers laquelle on pouvait à peine se frayer un étroit passage à coups de hache. Mais pour mettre le comble aux souffrances et aux privations de Gonzalez et ses compagnons, la pluie tomba sans interruption pendant deux mois, et ils ne purent pas même une seule fois faire sécher leurs vêtements.

Enfin on atteignit aux bords du Napo : Gonzalez s'occupa aussitôt de la construction d'une barque pour le traverser au besoin; elle devait servir également au transport des bagages et des vivres. Mais les Espagnols manquaient des matériaux nécessaires et surtout de fer pour exécuter ce travail; ils furent forcés d'ôter les fers de leurs chevaux, et ils en firent des clous et des crampons; ils suppléèrent au goudron, à la poix, par de la résine qu'ils recueillirent sur des arbres de diverses espèces. Quand la barque fut terminée, Gonzalez y fit monter un officier nommé Orellana, avec cinquante hommes, le chargea de descendre la rivière pour chercher des vivres, et lui désigna l'endroit où il l'attendrait avec le reste des troupes.

Mais à peine Orellana se fut-il éloigné, que, trompant la confiance de son commandant, il résolut de se soustraire à son autorité; ambitieux et vain, il crut avoir trouvé l'occasion d'attacher à son nom encor obscur la gloire d'une action hardie, d'une entreprise audacieuse. Au lieu d'attendre Gonzalez à l'endroit que celui-ci lui avait désigné, il voulut suivre le cours de la rivière jusqu'à ce qu'il eût atteint à l'Océan : projet téméraire, auquel cet orgueilleux officier aurait renoncé lui-même, s'il avait su à quels dangers il



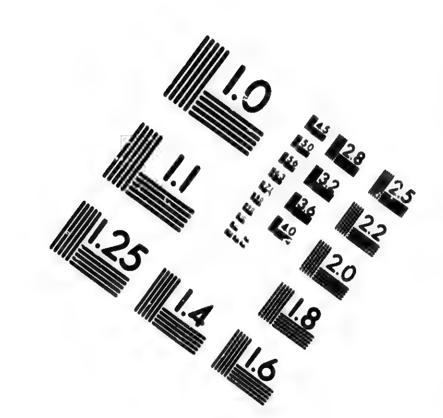
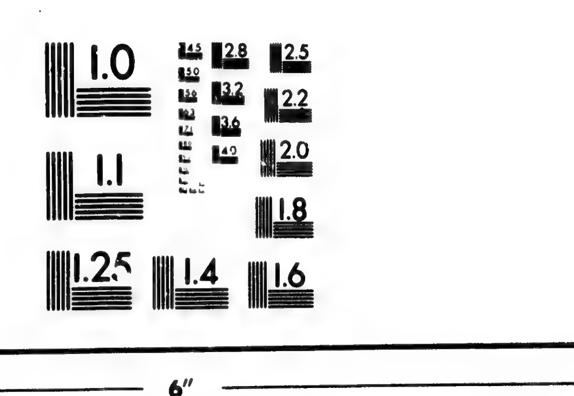
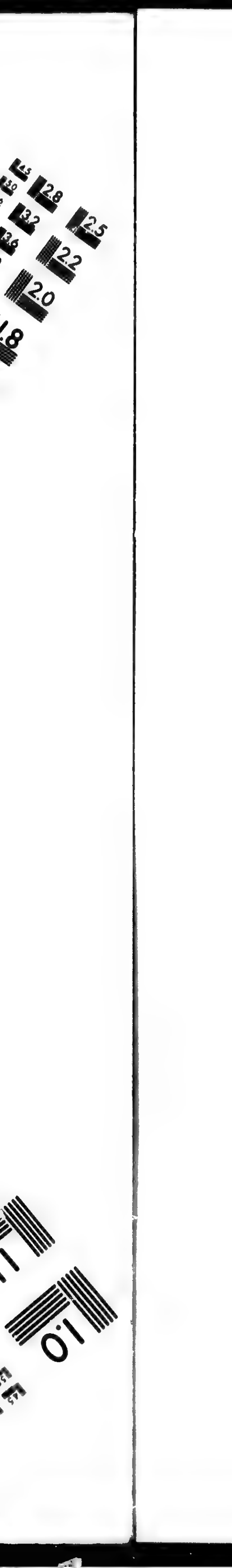



**IMAGE EVALUATION**
**TEST TARGET (MT-3)**




6"



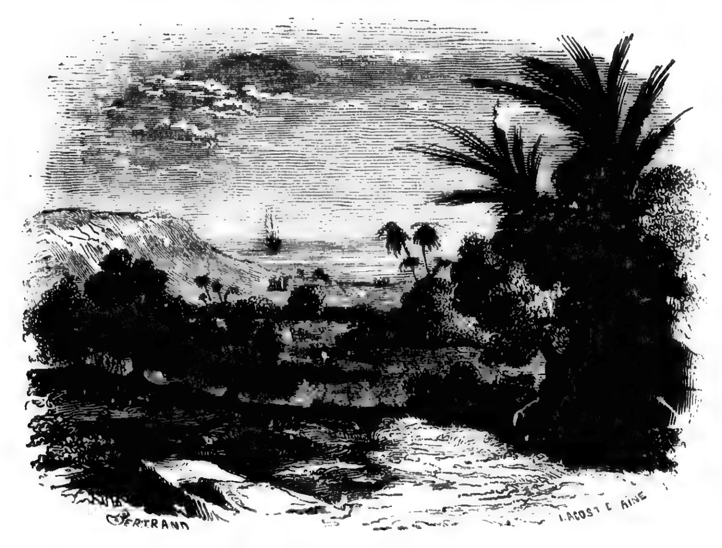
s'exposait en tentant de l'exécuter, s'il avait su que le fleuve sur lequel il s'aventurait avec une barque aussi chétive, sans provisions, parcourt environ deux mille lieues marines avant de se jeter dans la mer. Toutefois, Orellana ne fit connaître ses intentions aux cinquante hommes qui l'accompagnaient que lorsqu'il fut arrivé à l'embouchure du Napo, à l'endroit où il se jette dans le Maragnon, ou rivière des Amazones. C'était là qu'il devait attendre Gonzalez : ce fut là aussi qu'il annonça son projet à ses compagnons. Loin



d'être effrayés de son audace, ils déclarèrent qu'ils étaient prêts à le suivre. Un seul parmi eux resta fidèle à Gonzalez

et protesta contre la perfidie d'Orellana. Celui-ci le fit débarquer et l'abandonna dans un pays désert, où il devait périr. Alors il poursuivit l'exécution de son projet.

Mais alors aussi il ne tarda pas à reconnaître combien son entreprise était périlleuse et à quelles rudes épreuves sa constance allait être soumise. Tantôt il traversait des contrées stériles et solitaires; tantôt il était obligé de combattre contre de belliqueux indigènes pour leur arracher quelques vivres; souvent aussi il avait à repousser les attaques d'un grand nombre de canots montés par des sauvages armés. Il continua cependant à descendre le fleuve, et après avoir lutté pendant sept mois contre les privations, les fatigues et les dangers de toute espèce, il arriva à l'embouchure du



Maragnon. Mais il avait encore besoin de son courage et de son énergie, car il était forcé de s'abandonner avec sa frêle

embarcation sur l'Océan, pour gagner une colonie espagnole. Enfin, après avoir fait encore quelques centaines de lieues, il aborda à Cubagna, située non loin des côtes de Terra-Firma.



De là il s'empressa de se rendre en Espagne, où il obtint le succès qu'il s'était promis de sa conduite perfide à l'égard de Gonzalez. Le récit de son aventure excita une surprise générale; mais, profitant de cette heureuse disposition des esprits à ajouter foi à ses paroles, il eut recours au mensonge et ajouta le merveilleux à la vérité. Tous les contes qu'il imagina, dans l'intérêt de sa vanité, jouirent longtemps d'un grand crédit, et c'est de nos jours seulement que la science en a fait justice.

Orellana assurait que, dans les contrées qu'il avait tra-

versées, l'or et les pierreries étaient aussi abondants que chez nous les cailloux; suivant lui, d'autres pays n'étaient habités que par des femmes guerrières dont la force égalait le courage, ce qui fit appeler le pays arrosé par le Maragnon *Pays des Amazones*, et le fleuve lui-même *Rivière des Amazones*, noms qu'ils ont conservés. Une de ces contrées, qu'on ne désigne pas, fut prise pour le pays de l'or, et on la nomma *Eldorado*. Les premiers voyageurs qui prouvèrent la fausseté des assertions d'Orellana, furent La Conda-



mine, savant Français, qui parcourut tout entier le pays dit des Amazones; et, après lui, madame Godin, que son

dévouement pour son mari détermina à entreprendre ce pénible voyage.

Cependant Gonzalez était arrivé au confluent du Napo et du Maragnon, où il espérait trouver Orellana avec les cinquante hommes qu'il commandait et une provision de vivres; mais quel fut son douloureux étonnement lorsqu'il n'aperçut ni barque ni détachement. Loin de concevoir des soupçons sur les causes de l'absence d'Orellana, il crut que quelque accident avait forcé cet officier à descendre un peu plus bas et il résolut de continuer à marcher le long des rives du fleuve; mais il rencontra l'Espagnol qu'Orellana avait fait mettre à terre. Le récit de la trahison du perfide commandant jeta Gonzalez et ses compagnons dans une cruelle perplexité. Réduits au désespoir par la désertion d'Orellana, qui leur avait enlevé jusqu'à leurs bagages, placés dans la barque, exténués de faim et de fatigue, au milieu d'une contrée déserte et stérile, les soldats demandèrent à grands cris qu'on les ramenât à Quito, et Gonzalez, forcé d'y consentir, reprit le chemin du Pérou.

Mais déjà un espace de quatre cents lieues séparait les Espagnols de Quito. Il était probable qu'un petit nombre seulement de ceux qui avaient résisté jusque-là aux souffrances et aux fatigues d'une marche si longue et si pénible, reverrait cette ville. Cependant l'espoir de trouver des chemins moins difficiles, en prenant une autre route que celle par laquelle ils étaient venus, ranima leur courage; mais cet espoir fut cruellement déçu. Le pays au milieu duquel ils s'engagèrent était encore plus stérile que celui qu'ils avaient traversé. La faim les força de tuer leurs chevaux et leurs chiens, et quand ces ressources furent épuisées, ils

mâchèrent les feuilles des arbres, mangèrent avidement des insectes, et rongèrent jusqu'au cuir de leurs selles et de leurs ceintures. Leurs vêtements tombaient en lambeaux; leurs corps étaient couverts de plaies et d'ulcères produits par les piqûres des insectes, les épines et la malpropreté. Deux cents Espagnols et quatre mille Péruviens avaient péri quand les restes de la petite armée de Gonzalez arrivèrent à cinquante lieues de Quito.



Les derniers soldats de Gonzalez et leur chef lui-même auraient succombé si l'on n'eût pas envoyé à leur rencontre

un détachement avec des vivres, des habits et quelques chevaux. A la vue de ce secours inespéré, ils éprouvèrent une joie si grande qu'ils se jetaient par terre et la baisaient; mais sans la prudence de leur chef, qui, pendant quelques jours, réduisit la nourriture de chaque soldat à une faible ration, l'avidité de ces hommes affamés leur eût été funeste. Comme il n'y avait pas assez de chevaux pour toute la troupe, Gonzalez et ses officiers voulurent les laisser aux plus faibles de leurs soldats, et continuèrent leur route nus et à pied jusqu'à Quito, où leurs amis les plus intimes eurent peine à les reconnaître, tant étaient profondes les altérations que les souffrances avaient fait subir à leurs traits.

Mais pendant l'absence de Gonzalez, un événement extraordinaire dont la nouvelle fut pour lui un coup terrible, s'était passé à Lima.

Le lecteur n'a pas oublié, sans doute, qu'Almagro avait laissé un fils qu'il désigna pour son successeur. Élevé avec beaucoup de soin par un officier habile et instruit, nommé Herrada, ce jeune homme se montrait, par ses qualités, digne du rôle qu'il était appelé à jouer sur la scène où son père s'était illustré; il le rappelait par son intrépidité, par la fermeté de son caractère. Pizarre, qui le redoutait, l'avait tenu prisonnier pendant quelque temps avec son gouverneur; il lui rendit cependant la liberté, mais à condition qu'il ne quitterait pas Lima. Il crut qu'une active surveillance exercée sur la conduite du jeune Almagro le mettrait hors d'état de faire valoir ses prétentions et d'opérer un soulèvement en sa faveur. Mais Pizarre ne s'aperçut pas des réunions fréquentes qui avaient lieu dans la maison

d'Almagro : elle était devenue le rendez-vous de tous les anciens amis et partisans de son père, et les conspirateurs résolurent de faire périr Pizarre avec tous ses adhérents. Ils jugèrent que l'absence des deux frères du gouverneur était favorable à l'exécution de leurs desseins, et ils s'y préparèrent.

Mais ces conciliabules avaient attiré l'attention des amis de Pizarre; ils lui firent part de leurs soupçons et de leurs craintes. « Soyez sans inquiétude sur mes jours, leur répondit le gouverneur, le pouvoir que j'ai de faire sauter la tête aux autres garantit la sûreté de la mienne. » Les conjurés, voulant pénétrer ses dispositions et augmenter encore sa sécurité, chargèrent Herrada de cette mission délicate. Celui-ci demanda à parler au gouverneur, au moment où il se promenait dans son jardin et était occupé à cueillir des citrons. Il reçut Herrada avec beaucoup de bienveillance, et lui offrit un des citrons qu'il tenait à la main, en lui disant que c'étaient les premiers qu'on eût cueillis à Lima.

Herrada, affectant une vive inquiétude, répondit à Pizarre, qui lui en demandait la cause, qu'il avait entendu parler d'un projet sinistre attribué au gouverneur; il ne s'agissait de rien moins que de la mort du jeune Almagro et de ses malheureux amis, condamnés à périr pour dissiper une injuste défiance, provoquée par d'odieuses calomnies. Herrada joua son rôle avec beaucoup d'adresse. Pizarre s'empressa de le rassurer, en lui jurant qu'il n'avait jamais eu une telle pensée, bien qu'il eût reçu de nombreux avis sur des complots qu'on tramait contre lui. Herrada fit semblant d'être indigné de ces dénonciations, et pria Pizarre de lui permettre de s'éloigner, avec le jeune Almagro, de

Lima, où leur présence semblait autoriser des suppositions fâcheuses, et d'ôter ainsi tout prétexte à la défiance et à la haine ; Pizarre souscrivit-il à cette demande? les historiens n'ont pas fait connaître la détermination du gouverneur; ils disent seulement qu'il assura à Herrada qu'*il lui ferait remettre tout ce dont il pourrait avoir besoin*. Herrada, en prenant congé de lui, lui baisa la main et courut apprendre aux conjurés le résultat de son entrevue avec Pizarre : le jour de l'exécution du projet fut fixé au prochain dimanche 26 juin 1541.

Le vendredi, un des conjurés, éprouvant quelques remords, découvrit le complot à un prêtre, qui s'empressa d'aller en informer le gouverneur; mais celui-ci, dont aucun avis ne pouvait altérer la confiance et troubler la sécurité, répondit qu'il ne pouvait croire à l'existence d'un complot contre ses jours, et que la visite récente d'Herrada, ses protestations sincères, l'autorisaient à regarder cette révélation d'une conspiration imaginaire comme un calcul de la part de quelqu'un qui, ayant une faveur à lui demander, voulait se prévaloir de cette prétendue découverte comme d'un titre à sa reconnaissance. Après avoir éconduit de cette manière l'ecclésiastique, il alla se coucher.

Cependant il se réveilla le lendemain avec moins de confiance; il crut devoir prendre quelques précautions. Depuis longtemps, ses amis lui conseillaient de créer une garde pour la sûreté de sa personne, mais il craignait qu'au moment où l'on attendait l'arrivée d'un commissaire espagnol, une pareille mesure ne fût interprétée dans le sens d'une garantie contre la puissance du nouvel envoyé de la cour d'Espagne, et cette considération l'empêcha d'appeler au-

près de lui un détachement de soldats. Comme l'avis qu'il avait reçu fixait l'exécution du complot au dimanche, il se décida à rester ce jour-là dans sa maison; et, au lieu d'aller, suivant son habitude, à l'église, il fit dire une messe dans sa chambre. Vers midi, plusieurs de ses principaux officiers qu'il avait invités à dîner se rendirent chez lui; c'était le temps que les conjurés avaient choisi pour attaquer le gouverneur, parce que dans ces pays, où règnent de grandes chaleurs, le milieu du jour est consacré au sommeil.



Tout à coup Herrada sort de la maison d'Almagro et se

précipite dans la rue, à la tête de dix-huit conjurés armés de pied en cap, l'épée nue à la main, en criant : « Vive le roi ! mort au tyran ! » Ce cri était le signal convenu pour les conjurés qui étaient dispersés dans la ville ; ils accourent tous au palais du gouverneur. Celui-ci venait de se lever de table et continuait à causer avec ses amis, pendant que la plupart de ses gens étaient allés se reposer. Les conjurés, favorisés par cette circonstance qui leur permit de pénétrer dans l'intérieur du palais sans être aperçus, en étaient en quelque sorte les maîtres avant que Pizarre se doutât de leur arrivée. Herrada avait eu la précaution de placer un des conjurés à la porte, en lui recommandant de crier à ceux qui se présenteraient : « Le tyran est mort ! » Ainsi tous les amis du gouverneur qui accouraient à son secours furent trompés par ce cri ; et, croyant qu'ils étaient venus trop tard, ils s'en retournèrent.

Les conjurés étaient déjà parvenus jusqu'à l'escalier qui conduisait à l'appartement de Pizarre, lorsqu'ils furent aperçus par un de ses pages, qui se précipita dans la chambre en annonçant cette irruption. Pizarre, intrépide comme au jour d'une bataille, se leva et ordonna à un de ses officiers de fermer la porte au verrou, pour qu'il eût le temps de s'armer ; mais cet officier avait perdu la tête ; il n'obéit pas à l'ordre de Pizarre, et, sortant de la chambre, il s'avança jusqu'à l'escalier pour demander aux conjurés quelles étaient leurs intentions ; ils lui répondirent par un coup de sabre qui l'étendit mourant sur le carreau, et pénétrèrent dans la salle.

Ils n'y trouvèrent pas le gouverneur, qui était entré dans une chambre voisine pour s'armer ; il y avait été suivi par

s armés
Vive le
pour les
courent
lever de
t que la
njurés,
e péné-
étaient
utât de
acer un
crier à
» Ainsi
secours
t venus

lier qui
furent
cham-
comme
es offi-
temps
n'obéit
il s'a-
quelles
oup de
rèrent

é dans
vi par



ASSASSINAT D'UN CHEF ESPAGNOL.

don Alcantara, son beau-frère, deux amis et deux pages, qui étaient des hommes faits; tous les autres sautèrent par une fenêtre en voyant entrer les conjurés, qui se précipitèrent dans la chambre où était entré Pizarre. Il n'avait pas eu le temps de boucler sa cuirasse; mais saisissant son sabre et son bouclier, il se jeta au-devant des conjurés en criant au petit nombre d'amis qui lui étaient restés fidèles : « Courage, camarades! nous sommes encore assez pour châtier ces traîtres de leur témérité! » Alors s'engagea un combat terrible entre des adversaires animés d'une égale fureur. Mais la lutte était trop inégale pour qu'elle pût se prolonger; les conjurés, armés de la tête aux pieds, avaient trop d'avantages sur leurs ennemis, livrés presque sans défense à leurs coups. Alcantara fut le premier qui tomba aux côtés de son frère; quelques autres partagèrent son sort; quant à Pizarre, obligé de parer les coups redoublés qu'on lui portait et de faire face à des assaillants si nombreux, ses forces s'épuisèrent peu à peu, et sa main, fatiguée, pouvait à peine manier son épée; alors il reçut un coup à la gorge et tomba sans vie aux pieds des conjurés.

Aussitôt les conjurés sortent du palais et parcourent la ville en agitant leurs épées nues et ensanglantées, pour annoncer la mort du tyran; deux cents de leurs complices viennent se joindre à eux et promènent par toutes les rues de Lima le jeune Almagro, monté sur un cheval; ils font publier qu'il est l'unique et légitime gouverneur du Pérou. Le palais de Pizarre et les maisons de ses principaux partisans sont livrés au pillage.

Les domestiques de Pizarre transportèrent son corps à l'église de Lima; mais personne n'osa lui faire donner la

sépulture; enfin un Espagnol nommé Barbaray, qui avait été autrefois à son service, demanda au nouveau gouverneur la permission de rendre les derniers devoirs à son ancien maître. Almagro la lui accorda, et le fidèle serviteur, aidé de sa femme, enterra Pizarre avant que les conjurés lui eussent coupé la tête pour l'exposer sur la roue.

Ainsi se termina l'existence d'un homme qui unissait d'éminentes qualités, de grands talents qui commandent l'admiration, à des vices et à des défauts qui le rendent tout à la fois odieux et méprisable. Brave jusqu'à la témérité, ferme, patient, habile à se créer des ressources dans l'adversité, doué d'une merveilleuse pénétration pour juger les hommes et les faire servir à l'exécution de ses desseins, il avait connu le secret de faire de grandes choses avec de faibles moyens; mais aussi il était faux, dissimulé, prêt à tout sacrifier à son ambition comme à ses ressentiments, et souvent cruel. Sa mort parut la juste punition de sa conduite envers Atahualpa, Almagro, son associé et son ami, et beaucoup d'autres qu'il fit périr. « Il était, disent les historiens contemporains, d'une constitution robuste; chez lui, l'énergie du caractère et la constance étaient en équilibre avec la vigueur extraordinaire de son corps; dès qu'il était armé, il se regardait comme invincible; souvent alors, sans attendre sa troupe, qui avait peine à le rejoindre, il s'avançait seul contre l'ennemi et se précipitait dans ses rangs, tant était grande la confiance qu'il avait dans la force de son bras et dans son courage. »

Privé de toute espèce d'instruction, car il ne savait pas même signer son nom, il y suppléait par une intelligence naturelle que secondait l'attention, par la patience, par la

réflexion et l'activité. Toutes les fois que sa signature était nécessaire, il se bornait à faire deux traits de plume entre lesquels son secrétaire écrivait les noms de *François Pizarre*. Il y avait en lui l'ébauche d'un grand homme ; mais l'éducation lui manqua pour polir cette œuvre grossière de la nature. Méditant sans cesse de grandes entreprises, les obstacles et les difficultés ne paraissaient jamais insurmontables à son opiniâtreté ; son âme n'était pas étrangère aux nobles sentiments, aux mouvements de la générosité ; mais ils étaient presque toujours comprimés par l'ambition, par le violent désir de dominer et par l'orgueil. Voici deux traits de sa vie qui forment un singulier contraste avec les nombreux actes de cruauté dont l'accuse l'histoire.

Un jour, ayant appris qu'un de ses officiers, qui n'était pas riche, avait perdu son cheval, il cacha sous son habit un lingot d'or de dix livres dont il voulait lui faire présent pour acheter un autre cheval, et se rendit dans une maison où l'on jouait ordinairement à la paume et où il espérait rencontrer cet officier. Mais quand il y arriva, l'officier ne s'y trouvait pas, et alors il résolut de l'attendre. Invité par quelques-uns de ses amis à entrer dans leur partie, il accepta cette invitation ; mais voulant qu'on ignorât le motif pour lequel il était venu, il n'ôta pas son habit et joua pendant trois heures entières chargé d'un poids si incommode, surtout pour un joueur. Enfin l'officier se présenta : alors Pizarre, le prenant à part, lui remit le lingot d'or et lui dit qu'il lui en aurait volontiers donné le triple, s'il fût venu plus tôt le débarrasser du poids qui l'avait tant gêné pendant sa longue partie de paume. En général, on a observé qu'il se plaisait à cacher ses bienfaits, et la discrétion de

sa générosité toujours délicate témoigne de l'instinct naturel d'un noble cœur.

Dans une de ses expéditions, au passage d'une rivière, un de ses domestiques indiens qui lui avait donné des preuves nombreuses de fidélité et d'attachement, fut entraîné par le courant, qui était très-rapide, et allait périr. Pizarre s'aperçoit du danger qu'il court, se jette à la nage, le saisit par les cheveux, et parvient à le ramener sur le rivage. Ses amis, qui avaient un moment tremblé pour ses jours en le voyant s'exposer à une mort presque certaine pour sauver un misérable Indien, lui en firent des reproches : « On voit bien, leur répondit-il, que vous ne connaissez pas le prix d'un bon domestique. » Paroles admirables, qu'on ne saurait trop souvent répéter à l'opulence égoïste et ingrate qui croit s'acquitter avec quelques écus envers un fidèle serviteur !

Pizarre était d'une extrême simplicité dans ses vêtements : il portait habituellement un habit noir qui lui descendait jusqu'à la cheville du pied, des souliers blancs et un chapeau gris ; quelquefois, pour complaire à ses amis, qui craignaient que la simplicité constante de l'habillement ne fît oublier le gouverneur, il mettait un habit de parade garni de pelleterie, et qui était un présent de son ami Cortez. Mais dès qu'il était revenu de l'église, il le déposait et restait en veste ou en chemise, avec un mouchoir autour du cou pour essuyer la sueur de son front et de son visage. Pendant la paix, il passait la plus grande partie de son temps à jouer aux quilles ou à la paume, qu'il aimait avec passion ; il y jouait avec le premier venu, quels que fussent son état et sa condition. Affable jusqu'à la familiarité, il considérait

les joueurs comme ses égaux, et exigeait que, pendant le jeu, on ne vît plus en lui le gouverneur du Pérou. Aussi ne permettait-il pas qu'on relevât la boule ou la paume pour lui, ni qu'on cherchât à lui épargner aucune des fatigues, aucun des désagréments du jeu.

Il donnait à ses compagnons l'exemple de la fidélité et du dévouement le plus scrupuleux envers l'empereur. Lorsqu'on prélevait le cinquième de chaque prise pour la couronne, il se levait très-souvent de son siége pour ramasser les petites parcelles d'or qui tombaient de la balance, et les ajoutait à la portion qui appartenait à l'empereur. Quelquefois, en le voyant agir ainsi, ceux qui l'entouraient ne pouvaient s'empêcher de sourire : « Si je n'avais pas de mains, disait-il, je relèverais ces petits morceaux avec ma bouche. » Il regardait ces scrupules comme l'accomplissement de son devoir.

---

On a souvent mis en question les avantages de la découverte du nouveau monde; elle a, il faut le reconnaître, contribué aux progrès de diverses connaissances, telles que la navigation, la géographie, l'astronomie, la médecine et l'histoire naturelle; mais l'humanité, justement révoltée des crimes qui souillent l'histoire des conquérants espagnols, n'a-t-elle pas le droit de dire que ces avantages ont été payés beaucoup trop cher?

Quant à l'Espagne, on a observé que sa décadence date de l'époque même où les trésors de l'Amérique semblaient devoir, en l'enrichissant, assurer sa prépondérance sur les

autres nations. L'or du Mexique et du Pérou ne put empêcher Philippe II de faire banqueroute : « L'Espagne, a dit Montesquieu avec autant d'esprit que de justesse, a fait comme ce roi insensé qui demanda que tout ce qu'il toucherait se convertît en or, et qui fut obligé de recourir aux dieux pour les prier de finir sa misère. »



pê-
dit
fait
u-
ux

# TABLE.

# AVIS

## POUR LE PLACEMENT DES GRAVURES.